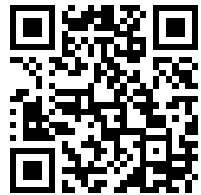

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

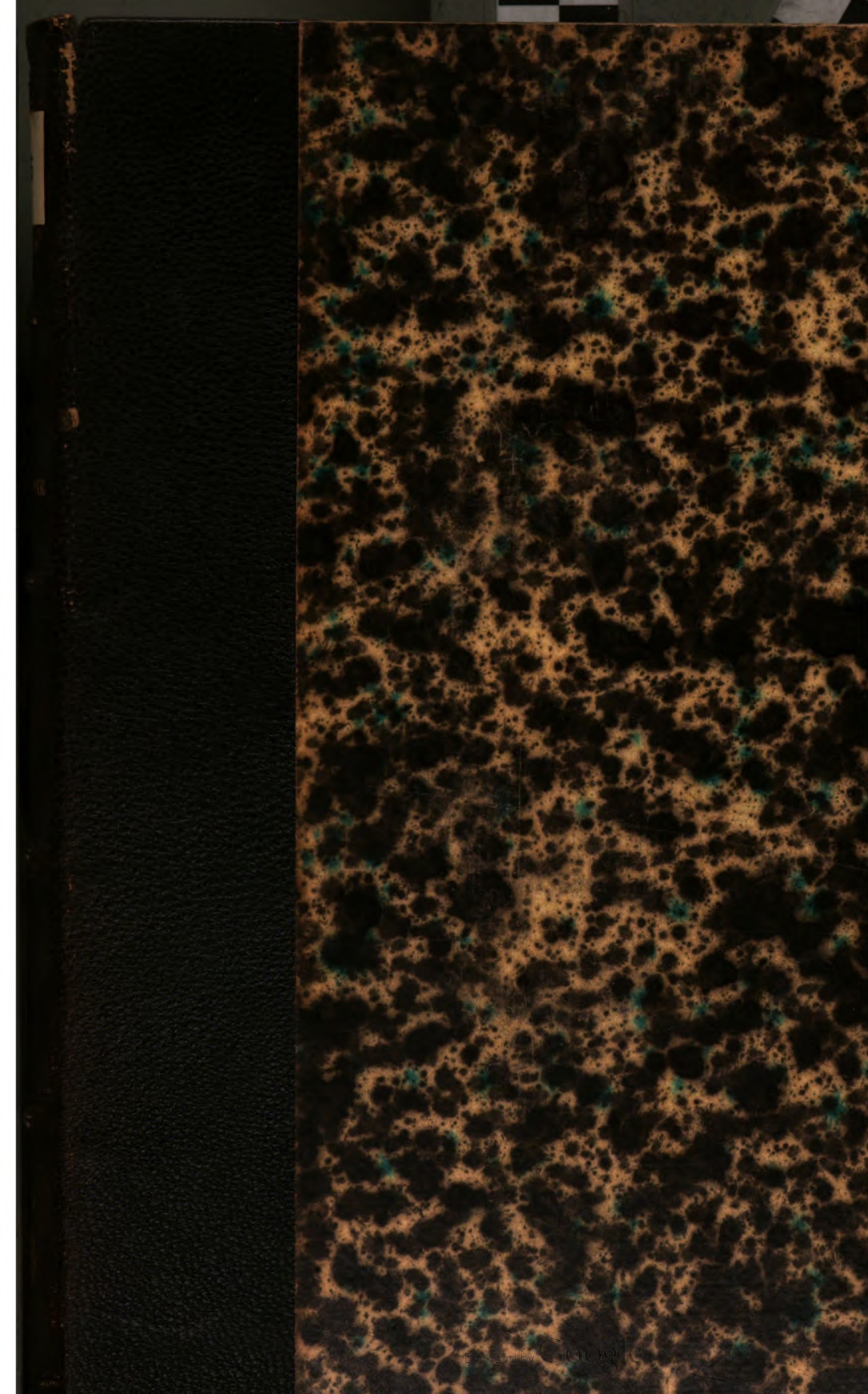
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

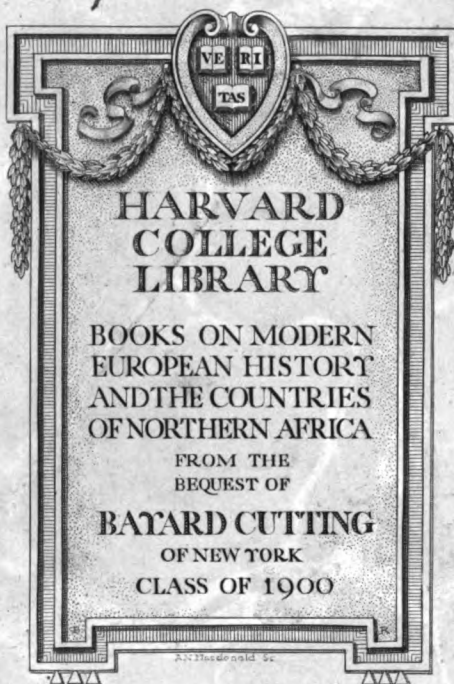
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr 45.9



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VIVARROD

LIB
ANC
D'OC
COM
LIVR
FRA
ETR

Omnes omnium caritates patria una complexa est.

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION MENSUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

1887 -- 28^e ANNÉE

II^e SÉRIE, VOL. III.

ANNECY
IMPRIMERIE F. ABRY

1887

REVUE
SAVOISIENNE

Omnes omnium caritates patria una complexa est.

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION MENSUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

1887 -- 28^e ANNÉE

II^e SÉRIE, VOL. III.

ANNECY
IMPRIMERIE F. ABRY

—
1887

F1245.9



Cutting fund

LISTE
DES
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

BUREAU.

Président : M. Dunand Camille * ☙ O ☙, conseiller de préfecture honoraire.

1^{er} Vice-Président : M. Philippe Jules ☙, député.

2^e Vice-Président : M. le chanoine Ducis O ☙, archiviste départemental.

Secrétaire : M. Aimé Constantin ☙, chevalier de Sainte-Anne et commandeur de Saint-Stanislas.

Secrétaire adjoint : M. Eugène Tissot ☙ ✚.

Trésorier : M. Pissard, secrétaire de la mairie.

Archiviste : M. Serand ☙.

Comité de rédaction : MM. Constantin, Ducis, Dunant, Tissot.

Directeur de la Revue : M. Aimé Constantin.

VI.

MEMBRES EFFECTIFS.

- MM.** Agnellet, maire de Saint-Jean-de-Sixt.
 Babuty Joseph, ancien juge suppléant, à Annemasse.
 Bianco, avocat, à Annecy.
 Blanchard, inspecteur-adjoint des Forêts, à Annecy.
 Boigne (le comte Octave de), à Ballaison.
 Bouchet Pierre, ancien chef de bureau à la mairie d'Annecy.
 Brachet François, à Albertville.
 Calligé, conducteur des ponts et chaussées, à Sallanches.
 Carron Jacques, avocat, à Annecy.
 Chardon , sénateur, membre du Conseil général, à Bonneville.
 Chatelain Maurice, notaire, à Faverges.
 Chaudier, architecte départemental, à Gap (Hautes-Alpes).
 Chaumontel  , sénateur, président du Conseil général.
 Chevalier E, chanoine, à Annecy.
 Constantin Aimé , homme de lettres, à Annecy.
 Ducis (le chanoine) O , archiviste, à Annecy.
 Duand Auguste, propriétaire, à Annecy.
 Dunant Camille   O , conseiller de préfet. honoraire, à Annecy.
 Duparc, médecin, à Annecy.
 Duplan, numismate, maire d'Evian-les-Bains.
 Durandard, avoué, à Moûtiers.
 Duval César , député de la Haute-Savoie, maire de Saint-Julien.
 Gaillard, médecin, à Annecy.
 Germain Félix  , ancien maire d'Annecy.
 Girod, médecin, à Annecy.
 Gouville François, à Annecy.
 Grivaz Louis, avocat, à Annecy.
 Laeuffer Frédéric C  O , directeur principal de la manufacture d'Annecy et Pont.
 Laeuffer Emile , directeur de la manufacture d'Annecy et Pont.
 Levat Aimé  O  , ancien directeur de la succursale de la Banque de France.
 Levat Eugène, capitaine du génie, à Grenoble.
 Mangé Auguste, architecte de la ville d'Annecy.
 Mathieu, ancien conseiller de préfecture, à Annecy.
 Mermillod, ingénieur civil, à Bar-le-Duc.
 Miquet, contrôleur des contributions directes, à Annecy.
 Montgellaz, ancien conseiller général, médecin, à Reignier.
 Moron , ingénieur en chef, à Besançon.
 Mugnier François , conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, correspondant du ministère de l'Instruction publique.
 Nanche, dentiste, à Annecy.
 Ogier, homme de lettres, à Annecy.
 Perrin, capitaine au 30^e de ligne, à Annecy.

- MM.** Philippe Jules ☿, député, à Annecy.
 Piccard (l'abbé), à Thonon.
 Pissard, secrétaire de la mairie d'Annecy.
 Pissard Hippolyte O ✱, ancien député, à Saint-Julien.
 Prost, conducteur des ponts et chaussées, à Annecy.
 Ract-Madoux, directeur des fonderies de Cran, à Annecy.
 Riondel, géomètre, à Samoëns.
 Ritz Jean ✚ ☿, compositeur de musique, à Annecy.
 Rollier, notaire, à Annecy.
 Romand Alphonse, professeur à l'Académie militaire de Turin.
 Roussy de Sales (le comte de) O ☿ ✱, membre du Conseil général, à Thorens.
 Ruphy Scipion (baron) ✱, à Annecy.
 Sallaz, pharmacien, à Annecy.
 Schitz, directeur de la succursale de la Banque de France, à Alais.
 Serand Eloi ☿, archiviste adjoint, à Annecy.
 Terrier François, notaire, à Reignier.
 Thabuis, ex-pharmacien, à Annecy.
 Thonion ☿, médecin, à Annecy.
 Tissot, curé de Cluses.
 Tissot Eugène ☿ ✚, ingénieur civil, à Annecy.
 Tocanier Jules, banquier, à Paris.
 Tribolet (Maurice de), docteur ès-sciences, professeur à Neuchâtel (Suisse).

MEMBRES CORRESPONDANTS.

- MM.** Balliard Charles, à New-York.
 Barthélemy (Anatole de) ✱ ☿, secrétaire de la Commission de la topographie des Gaules, à Paris.
 Bernardin ✚, conservateur du musée de Melle (Belgique).
 Boltshauser ☿, président du Lycée, à Alexandrie (Italie).
 Borrel Alfred ☿ ☿, graveur en médailles, à Paris.
 Buet Charles, homme de lettres, à Thonon.
 Chantre Ernest ☿, géologue, à Lyon.
 Charvet Léon ☿, architecte, à Lyon.
 Daguet Alexandre, professeur, à Neuchâtel (Suisse).
 Demogeot O ✱ O ✚, docteur agrégé à la Faculté des lettres de Paris.
 Demole Eugène, conservateur du médaillier de Genève.
 Doublet, bibliothécaire, à Bône (Algérie).
 DuBois-Melly ✚, membre correspondant de la Députation royale de Turin, à Genève.
 Dufour ☿, général d'artillerie, à Turin (Italie).
 Dufour Th., directeur des Archives de Genève.
 Fleury, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.
 Forel père, à Morges (Suisse).

VIII.

- MM.** Galiffe  et chevalier de l'Ordre danois du Danemark, consul général de Danemark près la Confédération suisse, à Genève.
 Gauguet Elie , libraire-éditeur, à Paris.
 Glover-Melville, professeur, à Lyon.
 Gosse, conservateur du musée archéologique de Genève.
 Griolet, numismate, à Genève.
 Gross, docteur, à Neuville (Suisse).
 Gutierrez y Victory, à Tampico (Mexique).
 Hollande , docteur ès-sciences, professeur au lycée de Chambéry.
 Hovelacque Abel, professeur, à Paris.
 Jussieu (de)  O , archiviste, à Chambéry.
 Lacroix (l'abbé), professeur, à Modène (Italie).
 Leblond Isidore, principal du collège de Sétif (Algérie).
 Lefort, professeur, à l'Université de Genève.
 Loustau , ingénieur, à Crépy en Valois (Oise).
 Loydreau de Neuilly , dr-médecin, à Neuilly (Côte-d'Or).
 Martin, curé de Foissiat (Ain).
 Massenat Elie, à Brive (Corrèze).
 Menn, sculpteur, à Genève.
 Millien Achille, homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
 Miot Henri O , secrétaire de la Société des sciences de Semur.
 Morel-Fatio, conservateur du Musée de Lausanne.
 Morin-Pons, archéologue.
 Mortillet (Gabriel de)  , député de Seine-et-Oise.
 Nicollet B., publiciste, à Grenoble.
 Papier  , géologue, à Bône (Algérie).
 Perrin , archéologue, à Chambéry.
 Pillet Louis,  O , géologue, à Chambéry.
 Puton , directeur de l'Ecole forestière de Nancy.
 Rabut Laurent , conservateur du Musée de Chambéry.
 Raverat (le baron) , à Lyon.
 Régnier Antony , peintre, à Marseille.
 Réverend du Mesnil, juge de paix, à Saint-Rambert-en-Bugey.
 Revil Joseph, pharmacien, à Chambéry.
 Revillod Gustave, à Genève.
 Ritter Eug, professeur à l'Université de Genève.
 Tochon Pierre, agronome, à la Motte-Servolex près Chambéry.
 Tremey (l'abbé), à Moûtiers.
 Tripp, à Tampico (Mexique).
 Vallier Gustave , numismate, à Grenoble.
 Viallet, médecin, à Rodez.
 Vogt , président de l'Institut genevois, à Genève.
 Vuy Jules , notaire, vice-président de l'Institut national genevois, ancien conseiller d'Etat, à Genève.
 Weber Jobannès, homme de lettres, à Paris.

RÉSUMÉ
DES
OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
D'ANNECY ET DE LA HAUTE-SAVOIE
faites en 1885
ET PENDANT LA PREMIÈRE PÉRIODE DÉCENNALE.
(Suite et fin.)

XII. — MORTALITÉ.

Au-dessous de 15 ans, la mortalité moyenne dans notre ville est de 56 individus : pendant l'année que nous examinons, elle n'a été que de 45. Par contre, les grandes personnes ont eu à souffrir de notre mauvais automne, et le total des décès a atteint le chiffre de 287, qui est notablement plus fort que la normale.

Voici du reste, à titre de renseignement, le tableau décennal de la mortalité pour le chef-lieu de la Haute-Savoie ; il se rapporte à une population de 10,300 âmes, dans laquelle ne sont pas comptés les militaires de la garnison. Ce chiffre de population est une moyenne entre les recensements de 1876, 1881 et 1886 qui ont donné respectivement 9,926, 10,974 et 10,780, non compris l'effectif de la troupe.

Tableau décennal de la mortalité à Annecy.

ANNÉES	Au-dessous de 15 ans.	Au-dessus de 15 ans.	TOTAL.	ANNÉES	Au-dessous de 15 ans.	Au-dessus de 15 ans.	TOTAL.
1876	50	203	253	1881	71	215	286
1877	82	213	295	1882	75	214	289
1878	41	187	228	1883	37	201	238
1879	59	220	279	1884	45	191	236
1880	52	191	243	1885	45	242	287
Moyennes pour la période : 56 enfants, 207 adultes, en tout 263 décès.							

XIII. — TEMPÉRATURES SÉCULAIRES D'ANNECY.

Nous avons déjà parlé, dans un Compte-rendu précédent, de ces anciennes observations, commencées en 1773 par le docteur Joseph Despine, continuées par le chanoine Vaullet depuis 1830 et, depuis 1876, par la Commission météorologique. Peu de villes se trouvent en présence d'une série pareille. C'est pourquoi nous voudrions, dans le but de compléter le résumé un peu succinct que nous en avons donné en 1883, présenter aujourd'hui le résultat année par année de ces observations et, si notre cadre ne nous permet pas d'inscrire les températures de tous les mois, faire connaître au moins celles des deux d'entre eux que l'on regarde comme les plus intéressants, parce qu'ils caractérisent les saisons extrêmes. Nous y ajouterons le nombre des jours de pluie et de bise, ainsi que les dates des premières et dernières neiges de chaque année. On pourra, de la sorte, envisager d'un coup d'œil les éléments distinctifs de nos saisons et l'on sera à même d'en apprécier, s'il y a lieu, les modifications périodiques.

Sans vouloir nous engager, pour notre part, dans une discussion de ce genre, nous dirons seulement notre impression sur ce point : il nous semble que le jeu des vents du nord se dessine assez nettement déjà dans nos tableaux.

Ainsi, un premier minimum dans les jours où ils ont soufflé apparaît en 1811. Depuis lors, une augmentation lente se produit jusqu'en 1834, année où l'on constate un maximum, suivi à son tour d'une décroissance graduelle. Un deuxième minimum survient en 1873 et, à partir de ce moment, nous voyons les jours de bise redevenir de plus en plus fréquents, au point de nous faire pressentir, à très courte échéance, un nouveau maximum.

Mais laissons la parole aux chiffres.

TABLEAU

des températures et de quelques autres éléments de climat
consignées par les observateurs d'Annecy, depuis 1773.

ANNÉES	TEMPÉRATURES DE			Jours de		EPOQUES DES	
	Janvier.	Juillet.	Année.	Pluie	Bise	1 ^{res} neiges.	2 ^{des} neiges.
1773	0°24	16°74	8°416	»	29	»	4 mai.
1774	»	17.97	»	»	»	»	»
1775	1,66	18.61	9,692	146	58	19 novemb.	31 mars.
1776	—4,52	18.91	8,889	118	38	22 —	9 mai.
1777	—2,80	15,19	8,623	147	18	9 —	14 mars.
1778	2.18	»	»	»	15	»	24 avril.
1779	—3,14	19.52	9,215	120	12	14 novemb.	1 janvier.
1780	—1,23	20.30	9,816	136	26	7 —	20 avril.
1781	2,10	20.79	11,761	143	28	29 octobre.	28 mars.
1782	2,42	22,35	9,868	125	32	26 —	4 avril.
1783	2,19	»	9,730	»	11	»	22 —
1784	—1,05	19,49	8,831	124	20	26 octobre.	14 —
1785	0,29	16,58	8,296	128	31	24 décemb.	4 —
1786	0,15	17,64	9,120	161	33	30 octobre.	28 mars.
1787	—4,13	19,60	8,243	149	31	30 novemb.	30 avril.
1788	»	17,48	»	117	45	2 décemb.	6 —
1789	—2,29	19,86	9,205	150	30	2 novemb.	30 mars.
1790	—1,27	17,20	9,460	110	44	19 décemb.	15 —
1791	2,35	»	9,706	»	31	1 novemb.	26 —
1792	»	»	»	»	19	22 —	14 —
1793	—1,39	21,06	9,238	119	53	1 —	8 —
1794	1,42	22,83	9,873	120	27	25 décemb.	12 mai.
1795	—6,74	»	9,669	140	38	4 novemb.	19 mars.
1796	1,95	18,34	8,604	125	41	19 —	29 —
1797	0,47	20,00	10,044	124	33	19 —	14 —
1798	—1,87	20,28	8,694	23	29	18 —	30 —
1799	—4,34	18,58	7,892	149	24	6 —	20 avril.
1800	2,10	20,18	9,642	125	17	22 octobre.	2 —
1801	0,26	16,71	7,940	179	31	21 —	14 —
1802	—6,44	18,14	9,052	122	32	29 —	16 mai.
1803	1,11	21,20	9,567	126	37	21 novemb.	18 avril.
1804	3,52	16,98	10,047	147	22	8 octobre.	20 —
1805	—0,65	17,92	9,097	134	32	12 —	6 —
1806	4,11	17,35	10,078	168	27	3 décemb.	16 —
1807	—1,10	22,76	9,906	116	33	6 novemb.	19 —

ANNÉES	TEMPÉRATURES DE			jours de		EPOQUES DES	
	Janvier.	Juillet.	Année.	Pluie	Bise	1 ^{res} neiges.	2 ^{des} neiges.
1808	—0°74	20°86	8°606	149	18	30 septem.	29 avril.
1809	3,17	18,85	10,106	165	24	29 —	19 —
1810	—5,26	18,17	10,172	157	25	4 novemb.	14 —
1811	—1,22	21,30	10,850	135	4	6 décemb.	11 —
1812	—7,08	17,36	8,800	151	32	8 novemb.	24 —
1813	—1,63	14,94	8,997	144	22	29 octobre.	5 —
1814	—0,56	18,60	8,746	138	29	23 —	9 mars.
1815	—2,32	17,91	10,121	132	23	3 novemb.	15 avril.
1816	0,97	15,52	8,262	166	19	20 octobre.	14 —
1817	2,91	18,15	9,743	133	37	25 novemb.	27 —
1818	0,07	20,65	10,258	117	31	15 décemb.	12 —
1819	1,39	19,17	10,090	140	24	22 novemb.	21 mars.
1820	0,16	18,36	9,537	114	28	13 —	27 avril.
1821	2,32	17,10	9,650	149	30	22 décemb.	16 —
1822	—1,00	20,80	11,006	116	28	17 novemb.	2 —
1823	—0,86	16,06	9,226	149	34	13 décemb.	20 —
1824	—0,18	21,08	9,343	155	37	18 janvier 1825	13 —
1825	—0,74	18,55	9,472	108	54	27 décemb.	19 —
1826	—5,30	21,65	10,002	118	22	7 novemb.	30 —
1827	—2,27	22,80	9,723	137	23	23 —	1 —
1828	1,87	21,20	10,718	137	25	1 janvier 1829	2 —
1829	—5,66	21,69	9,920	134	45	6 octobre.	30 —
1830	—6,47	19,07	9,920	134	85	12 décemb.	21 février.
1831	—1,06	18,68	10,993	152	79	16 novemb.	24 mars.
1832	—0,83	21,80	10,007	106	124	3 décemb.	24 —
1833	—1,21	16,71	9,373	137	86	9 —	15 avril.
1834	2,78	20,31	9,337	90	165	17 —	12 —
1835	—1,23	19,08	7,690	141	123	15 novemb.	25 mars.
1836	—1,59	21,14	10,572	138	83	28 octobre.	3 mai.
1837	—2,02	17,61	7,119	114	107	25 —	10 —
1838	—4,17	18,22	8,976	157	73	12 —	12 juin.
1839	0,43	19,94	10,417	145	72	28 —	26 mai.
1840	1,10	16,84	9,353	139	115	21 novemb.	27 mars.
1841	0,74	16,87	9,808	155	72	14 —	3 —
1842	—2,12	18,69	9,251	110	120	26 —	13 avril.
1843	1,30	19,37	10,921	132	101	9 —	11 —
1844	1,07	21,06	11,339	139	97	3 décemb.	21 mars.
1845	3,77	21,92	11,299	162	95	22 novemb.	15 avril.
1846	3,26	23,47	12,735	145	66	4 décemb.	21 mars.
1847	2,98	22,65	11,423	125	123	8 —	17 avril.

ANNÉES	TEMPÉRATURES DE			Jours de		EPOQUES DES	
	Janvier.	Juillet.	Année.	Pluie	Bise	1 ^{res} neiges.	D ^{res} neiges.
1848	—1,47	22,27	11,992	139	67	5 novemb.	10 avril.
1849	4,10	22,69	11,778	142	115	—	20 —
1850	—2,89	18,81	9,451	137	105	23 octobre.	9 —
1851	1,48	19,35	9,951	139	101	3 novemb.	29 —
1852	2,48	21,38	10,889	141	87	18 janvier 1853	2 mars.
1853	3,89	21,36	10,062	160	84	26 novemb.	31 mai.
1854	0,63	20,27	10,418	114	93	9 —	19 février.
1855	—1,62	20,03	10,652	130	98	3 décemb.	11 avril.
1856	3,53	20,16	10,694	136	97	12 novemb.	4 mai.
1857	0,09	22,14	10,672	93	126	14 —	24 avril.
1858	—2,45	18,23	10,262	116	116	5 décemb.	9 mai.
1859	—0,15	23,93	11,351	110	101	23 octobre.	30 mars.
1860	3,59	20,08	9,738	162	55	12 —	25 avril.
1861	—1,14	18,95	10,884	95	71	24 novemb.	5 mai.
1862	0,60	20,42	11,029	124	48	26 —	14 avril.
1863	1,07	19,98	10,549	125	55	3 décemb.	21 mars.
1864	—3,67	19,85	9,134	96	82	24 novemb.	30 —
1865	1,84	20,09	9,927	132	50	9 janvier 1866	31 —
1866	2,21	19,29	10,118	157	11	31 décemb.	2 avril.
1867	0,86	18,06	9,751	139	47	5 octobre.	23 mai.
1868	—1,68	19,93	10,372	125	30	6 novemb.	13 avril.
1869	0,15	21,53	9,854	115	35	27 octobre.	5 —
1870	—0,32	22,13	9,512	92	29	11 novemb.	13 mars.
1871	—3,45	19,70	8,698	99	31	12 —	16 —
1872	1,11	20,50	10,592	136	7	10 —	24 —
1873	0,48	21,71	9,882	104	4	4 janvier 1874	28 avril.
1874	0,21	21,83	9,226	92	9	15 novemb.	13 mars.
1875	1,50	18,02	9,692	106	6	20 —	2 —
1876	—0,71	20,42	10,498	159	18	1 —	12 avril.
1877	4,23	19,81	10,871	164	12	20 —	24 —
1878	—0,92	20,05	10,023	155	69	30 octobre.	30 mars.
1879	0,28	17,09	9,275	152	89	16 —	10 mai.
1880	—3,61	21,06	10,764	148	72	31 décemb.	12 février.
1881	—1,24	22,89	10,502	138	82	31 octobre.	22 avril.
1882	0,55	18,27	10,451	155	61	21 novemb.	27 mars.
1883	2,15	18,85	10,127	129	63	5 décemb.	24 avril.
1884	1,85	20,50	10,287	100	103	11 octobre.	29 février.
1885	—3,18	19,60	9,538	129	105	28 septem.	3 mars.
Moy.	—0,274	19,570	9,799	133	52	16 novemb.	8 avril.

L'hiver le plus froid a été celui de 1812, le plus chaud celui de 1877 ; l'été le plus chaud fut celui de 1859 et le plus frais, celui de 1813. Comme température générale, 1846 a été l'année la plus chaude, et 1837 la plus froide. On remarquera que la grande retraite des glaciers du mont Blanc a commencé avec l'année 1846 : depuis lors les années chaudes se sont succédé pour ainsi dire sans interruption, et le mouvement de recul des glaces n'a pas cessé de son côté jusqu'à ces derniers temps : c'est en 1876, en effet, que l'on a constaté le premier stationnement du glacier des Bossons qui, désormais, a repris de l'avance ainsi que tous ses voisins.

On compte 179 jours de pluie en 1801 et seulement 90 en 1834 : ce sont les deux chiffres extrêmes de notre tableau ; leur demi-somme est 134, se rapprochant beaucoup de la moyenne extraite de la période entière.

Dans l'intervalle du 16 novembre au 8 avril qui est relatif à la neige, on observe en moyenne 20 jours neigeux ; mais ce nombre a été doublé en 1784, et réduit au cinquième, soit à 4 jours seulement, en 1880. Ceci n'a pas empêché l'hiver de 1880 d'être fort rigoureux, puisqu'il a été marqué par la congélation complète du lac d'Annecy, phénomène que l'on n'avait enregistré qu'en 1830 et, anciennement, en 1573. En revanche, l'hiver chaud de 1877 n'a pas eu moins de 23 jours neigeux.

Voici, à titre de curiosité, au sujet des hivers chauds de notre pays, une note copiée dans les archives de Saint-Sigismond-sur-Cluses ; elle se trouve en tête d'un vieux cadastre commencé en 1627 et terminé en 1702, offrant ainsi un caractère plus grand d'authenticité :

« En 1172, dit la note, l'hiver fut si doux que les arbres se couvraient de verdure en janvier et les oiseaux nichèrent en février.

« En 1289, les jeunes filles portèrent à Noël et le jour des Rois des couronnes de violettes, bleuets, œillets et marguerites.

« En 1421, on vit les arbres fleurir au mois d'avril ; il y eut des cerises et des raisins mûrs au mois de mai.

« L'année 1538 fut la même que 1289.

« L'année 1572, en janvier, on vit paraître des feuilles sur les arbres qui, en février, couvrirent les nids des oiseaux.

« En 1585, le même phénomène eut lieu et le blé fut en épis à Pâques.

« En 1607, hiver très doux.

« En 1622, janvier fut si chaud, même au nord de l'Allemagne, que tous les arbres furent en fleur au mois de février.

« En 1659, il n'y eut ni gelée, ni neige. »

Pour mettre à jour cette série, il faut y ajouter les années 1846, 1849, 1869 et 1877.

D'après les registres de nos observateurs, les températures de ces quatre derniers hivers ont été respectivement 4°45, 4°12, 3°70 et 4°34, tandis que la température normale de cette saison est seulement de 0°85.

Annecy, le 23 août 1886.

E. TISSOT.

SUR
LES OBSERVATIONS PLUVIOMÉTRIQUES
faites dans la Haute-Savoie.

M. V. Raulin, professeur honoraire de la Faculté des Sciences de Bordeaux, à Montfaucon d'Argonne, auquel nous devons un résumé des observations pluviométriques faites en Savoie, à Genève et au Grand-St-Bernard pour la

période de 1870 à 1880, inséré au Bulletin de 1880, a bien voulu, ce dont nous ne saurions trop le remercier, dresser un nouveau tableau comprenant la période quinquennale 1880-85 pour le département de la Haute-Savoie. Nous le donnons ci-après en rappelant que M. Raulin, qui étudie la météorologie dans la région du Sud-Est dont la forme trapézoïdale s'étend du lac de Genève et de Lyon, entre la cime des Alpes et le Rhône, jusqu'à la Méditerranée, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'à Nice, divise les départe-

Résumé des observations pluviométriques

Altitude. mèt.	STATIONS. (Les chiffres entre () indiquent le nombre d'années d'observations.)		Année.	Hiver	Printemps	Été.	Automne
	Bassin du lac Léman.						
1,162	Col des Gets	(5) 1881-85	1424.2	230.4	291.5	455.9	446.4 <i>a</i>
818	Le Biot	(3) 1883-85	1240.7	261.7	228.4	305.2	445.4 <i>b</i>
395	Saint-Gingolph.	(3) 1883-85	856.3	150.4	148.1	242.5	315.3 <i>c</i>
380	Evian-les-Bains	(5) 1881-85	1069.4	176.5	223.4	292.2	377.3 <i>d</i>
428	Douvaine	(5) 1881-85	892.2	129.2	160.7	250.3	352.0 <i>e</i>
462	Saint-Julien.	(3) 1881-85	1080.5	173.6	227.4	280.4	399.1 <i>f</i>
	Bassin de l'Arve.						
1,044	Chamonix	(5) 1881-85	1186.6	197.1	219.1	357.3	413.1 <i>g</i>
1,184	Les Contamines	(4) 1881-85	1053.2	144.3	174.0	387.2	347.7 <i>h</i>
1,113	Col de Megève	(5) 1881-85	1374.2	275.9	284.2	353.9	461.2 <i>i</i>
555	Sallanches	(5) 1881-85	1087.6	215.4	192.2	299.1	380.9 <i>j</i>
629	Mélan (vallée du Giffre).	(5) 1881-85	1268.1	241.0	238.1	358.6	430.4 <i>k</i>
449	Bonneville	(3) 1883-85	978.1	162.1	123.5	275.1	357.4 <i>l</i>
435	Annemasse.	(5) 1881-85	821.8	123.1	163.4	214.9	320.4 <i>m</i>
	Vallée des Usse.						
793	Cruseilles	(5) 1881-85	1132.2	205.6	243.4	274.0	409.2 <i>n</i>
259	Seyssel	(3) 1883-85	936.2	218.5	160.6	185.5	351.6 <i>o</i>
	Bassin du Fier.						
1,650	Pic du Semnoz	(5) 1881-85	1324.2	207.7	219.8	355.6	541.5 <i>p</i>
931	Col de Leschaux	(5) 1881-85	1393.8	248.0	281.4	397.3	467.1 <i>q</i>
712	Seythenex	(5) 1881-85	1456.1	279.8	340.9	366.5	468.9 <i>r</i>
507	Col de Faverges	(3) 1883-85	1077.9	224.3	219.2	292.6	341.8 <i>s</i>
625	Thônes	(5) 1881-85	1542.0	259.5	319.8	394.2	568.5 <i>t</i>
448	Annecy	(5) 1881-85	1311.4	243.9	260.3	341.3	465.9 <i>u</i>
334	Rumilly (v. du Chéran).	(5) 1881-85	1120.8	217.9	237.0	274.7	392.1 <i>v</i>

ments de cette partie de la France en deux groupes de la
manière suivante :

ALPES DU N.-E. PROVENCE DU S-W ET S. APPENDICE INSULAIRE.

Haute-Savoie.	Drôme.
Savoie.	Vaucluse.
Isère.	Bouches-du-Rhône.
Hautes-Alpes.	Var.
Basses-Alpes.	Alpes-Maritimes.
	Corse.

faites dans la H^{te}-Savoie, de 1861 à 1885.

	Jan- vier.	Fé- vrier.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juil- let.	Août.	Sep- temb.	Octo- bre.	No- vemb.	Dé- cemb.
<i>a</i>	43.5	57.1	87.0	75.7	128.8	126.0	200.5	129.4	147.1	168.6	130.7	129.8
<i>b</i>	61.0	113.5	49.2	52.3	126.9	96.9	121.0	87.3	174.9	181.4	89.1	87.2
<i>c</i>	6.7	75.0	43.3	13.1	91.7	71.7	93.4	77.4	123.3	142.7	49.3	68.7
<i>d</i>	43.5	61.5	52.4	66.6	104.4	99.6	110.3	82.3	169.1	120.1	88.1	71.5
<i>e</i>	34.1	38.9	36.9	48.8	75.0	84.8	90.7	74.8	161.6	106.8	83.6	56.2
<i>f</i>	42.6	48.3	64.0	65.9	97.5	100.2	101.0	69.2	174.6	130.5	94.0	82.7
<i>g</i>	58.6	45.4	48.6	65.5	103.0	106.8	129.2	121.4	162.4	141.2	109.5	93.1
<i>h</i>	29.1	18.0	28.7	70.7	74.6	106.9	144.0	136.3	178.5	86.9	82.3	97.2
<i>i</i>	63.3	79.0	71.1	87.5	125.6	108.4	132.2	113.3	173.8	145.5	141.9	133.6
<i>j</i>	44.8	59.2	46.6	51.1	94.5	85.1	117.8	96.2	142.2	123.3	115.4	111.2
<i>k</i>	56.3	71.9	52.0	70.6	115.5	110.3	147.5	100.8	171.2	146.0	113.2	113.8
<i>l</i>	26.3	79.3	29.2	52.5	101.8	98.7	120.2	56.2	173.6	115.8	68.0	56.5
<i>m</i>	23.2	41.3	27.9	60.6	74.9	62.9	72.2	79.8	153.6	96.3	70.5	58.6
<i>n</i>	43.2	64.6	44.6	88.4	110.4	94.1	91.7	91.2	163.1	129.3	116.8	97.8
<i>o</i>	42.1	82.8	40.0	50.0	90.6	63.2	69.0	53.3	136.7	133.2	81.7	93.6
<i>p</i>	65.2	53.4	37.8	62.2	118.8	153.4	159.0	43.2	223.1	191.4	127.0	93.1
<i>q</i>	52.2	77.0	57.0	80.8	143.6	166.6	125.4	105.3	186.5	157.0	123.6	118.8
<i>r</i>	60.5	89.8	89.2	95.8	155.9	118.8	127.6	120.1	179.4	200.1	89.4	129.5
<i>s</i>	35.6	89.1	49.1	53.3	116.8	91.4	126.7	74.5	141.8	108.8	124.6	99.6
<i>t</i>	45.8	58.6	81.2	82.5	156.1	128.7	137.2	128.3	229.4	158.4	180.7	155.1
<i>u</i>	53.0	76.0	54.9	81.9	123.5	116.3	120.4	104.6	196.3	159.5	110.1	114.9
<i>v</i>	38.0	64.5	56.1	78.2	102.7	95.1	95.7	83.9	148.0	134.8	109.3	111.4

Voici les conclusions auxquelles il s'arrête :

« Au point de vue de la *répartition trimestrielle de la pluie* entre les saisons météorologiques, pendant le lustre commencé avec l'année 1876, les moyennes des observations avaient donné le régime I (hiver le moins et été le plus pluvieux) et le régime VIII qui en diffère en ce que c'est le printemps qui est la saison la plus pluvieuse au lieu de l'été.

« Pendant le lustre commençant avec l'année 1881, le régime I ne se montre plus qu'en deux stations : col des Gets et les Contamines. Le régime II (série ascendante de l'hiver à l'automne) prédomine et se montre à 13 stations ; il diffère du I^{er} en ce que l'automne est plus pluvieux que l'été. Un troisième système V (printemps et été un peu secs, automne pluvieux) existe dans sept stations ; il diffère du régime II en ce que la saison la plus sèche est le printemps au lieu de l'hiver.

« Au point de vue de la *distribution de la pluie relativement à l'altitude*, les vingt-deux stations peuvent être réparties en quatre groupes :

5 stations	de 1640 à 1044 ^m	avec 1124,2 à 1055 ^{m/m2}
6 —	de 931 à 625 ^m	avec 1512,0 à 1132 ^{m/m2}
7 —	de 555 à 428 ^m	avec 1311,4 à 821 ^{m/m8}
4 —	de 395 à 259 ^m	avec 1117,7 à 856 ^{m/m3}

« Elles donnent les moyennes suivantes en altitudes et quantités :

5 stations	1231 ^m	1277 ^{m/m4}
6 —	750 ^m	1338 ^{m/m8}
7 —	469 ^m	1040 ^{m/m4}
4 —	342 ^m	994 ^{m/m9}

NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(Suite. Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre et de décembre 1886.)

Dans l'été de 1690, Louis XIV fit envahir la Savoie par ses troupes. Après avoir pris de force Rumilly le 15

août ¹, elles entrèrent à Annecy le 17, refoulant devant elles le marquis de Sales et ses milices. Ce fait a été raconté en quelques lignes par le dominicain frère Luc de Lucinge ²; mais nous avons découvert une relation beaucoup plus étendue rédigée *pour future mémoire* et couchée sur le *Livre capitulaire* par M^{re} Jean-Baptiste Sondaz, chanoine du Saint-Sépulcre d'Annecy. Nous allons réaliser son désir en la transcrivant ici, deux cents ans après.

L'an mil six cent nonante et le 17^e jour du mois d'aoust, l'armée du Roy de France Louis quatorze est arrivée dans la province de Genevois appres avoir conquist et reduit soub sa puissance la ville capitale de Savoye Chambéry, et celle de Rumilly et posé le dit jour le siege devant celle d'Annessy capitale du Genevois, estant venue camper au nombre de dix mille hommes bien armés tant cavallerie qu'infanterie dans les prés des hoirs des S^{rs} Garin, savoir une partie de l'armée, l'autre partie dans le pré soit pleine que l'on va a la paroisse de Gevry, l'autre dans la pleine de Bonivard et Chevenne, l'autre dans la Prairie et la dernière dans la place de Treson a l'heure de midy sous le commandement de M^{rs} les Généraux le Marquis de Saint Rhue et Vins ³ qui envoyèrent un trompette sur la monté de la Perrière qui après avoir sonné par trois diverses fois pour inthimer la guerre et leurs intentions, l'on destacha un tambour de la ville dès le corps de garde de la Perrière pour aller parler le dit trompette qui demanda vouloir parler à M^{rs} les Syndiques de la Ville qui d'abord s'en allerent faire la reverence aux dits generaux et firent composition se rendant avec la ville a l'obéissance du Roy. La dite ville n'ayant qu'environ deux cents bourgeois que habitants soub les armes et estant privés de tous secours. Ensuite de quoy les dits généraux entrèrent et prirent posession de la ville ayant osté les armes jusqu'aux plus petites à tous les bourgeois et habitants et firent un edict que tous ceux qui en auroient dans leur maison dans la ville et dehors eussent à les porter promptement dans l'hostel de ville à peine de la vie, ce qui fut exécuté incontinent. Les corps de garde

¹ F. MUGNIER, *Une Année de la vie municipale de Rumilly*, p. 16.

² L. PILLET, *Notes pour la guerre de Savoie*, de Luc de Lucinge, p. 7 et 8.

³ Le marquis de Saint-Ruth et le marquis de Vins.

furent occupés par les soldats françois, soit hybernois (*irlandais*) qui firent beaucoup de larcins car sous prétexte de fouiller ceux qui passaient par les portes pour scavoir s'ils n'avoient point d'armes ny poudre ils ostoyent l'argent qu'ils avoient dans leurs poches et les menaçoient de coups de bayonnettes, ce qui est arrivé à un pauvre paysan qui avoit vendu des bœufs qui fut pillé sans aucun remède.

La ville fut garantie du pillage et ne fut point endommagée, mais la campagne souffrit beaucoup par les soldats qui ravagerent presque tout, emporterent le bled qui estoit avec la paille, le battirent dans le camp, desrobèrent tout le foing des villages d'alentour à six lieues à la ronde, entrèrent dans les églises, rompirent les portes, emporterent nappes, aubes, amicts et autres ornements et saccagerent tout ce qu'ils virent devant leurs yeux. Et mesme les vaisseaux sacrés ce que ie secretaire soussigné ay veu dans l'église de Seynoud distante de la ville d'environ trois quarts de lieue, qui appartient à M^{rs} de la collégiale de Nostre Dame d'Annessy, le tabernacle brisé, la pixide qui n'est que d'estain emportée et le tres S^t Sacrement jetté sur l'autel, parmy les pièces de bois du débris du dit tabernacle la grande ostie qui estoit dans le soleil (*ostensoir*) dont on s'estoit servy pour donner la bénédiction sans que lon aye sceu [ce] quelle estoit devenue, ayant laissé le soleil qui n'estoit que de cuivre ou ils rompirent et prirent la croix qui estoit doree. Les presbitères tout bouleversés meubles et ustensiles emportés jusques aux mouches à miel. Voila ce qui est arrivé des deux jours du camp ¹.

Des que le camp s'est retiré le bourgeois a logé beaucoup de soldats jusqu'à douze dans une maison, de cavaliers destinés pour la garnison avec les chevaux. Le *Te Deum* se chanta en musique le jour de S^t Louis, vingt cinquième du mois d'aoust a huit heures du soir ou tous les chapelains assisterent dans la cathedrale qui réside à S^t Dominique.

Il est passé pendant trois semaines presque tous les jours des soldats qu'il a fallu loger. Nostre eglise par le commandement des Généraux a esté choisie pour faire un hospital pour loger les soldats malades qui sont au nombre de deux cents. Et quoyque nous ayons fait nostre possible et usé de toutes les précautions pour empêcher le dessein nous n'avons peu aucunement y réussir : Les dits malades y sont entrés

¹ De véritables atrocités furent commises en Piémont. V^r CARUTTI, *Storia di Vittorio Amedeo II*, p. 134.

le quinze septembre au nombre de cinquante. L'office et la messe se sont célébrés dans le chœur et à cause de l'infection que les S^{rs} chanoines sentoient dans le chœur, le bruit des malades et autres incommodités l'on a délibéré de le faire dans la sacristie à basse voix. Et la messe capitulaire s'est aussy célébré au grand autel à basse voix.

Signé : J. B. SONDAZ, *secrétaire*, — pour future mémoire 1.

Les Français s'établirent en Savoie pendant que les hostilités continuaient en Piémont.

En juillet 1691, l'évêque de Genève adressa à chaque ordre religieux un modèle de procuration à donner au supérieur de la maison pour aller prêter serment de fidélité à Louis XIV entre les mains de M. de la Hogue, commandant général en Savoie. D. Luc de Lucinge, dans sa chronique, se félicite de ce que, D. Perrin lui ayant succédé comme prieur d'Annecy, il se trouve lui-même *délivré de cet employ de prestation de serment* 2. Il ne déguise pas ses sentiments de fidélité au duc de Savoie et rappelle que le *marquis de Sales a véritablement fait tout ce qu'un grand cœur et un homme de sa naissance pouvait faire*.

Le chef de la famille de Sales avait rejoint en Piémont le duc Victor-Amédée II. En 1693, il cherchait à lever un régiment en Savoie, et très vraisemblablement il s'y faisait aider par

1 Archives du Sénat, carton de l'évêché de Genève-Saint-Sépulcre. Jacques de Regard, chanoine de St-Pierre de Genève, était alors prieur commendataire du St-Sépulcre d'Annecy et Bérard Fillard, vice-prieur. Jacques de Regard avait remplacé comme prieur Pierre-François de Novéry. Lorsque le pape nomma l'abbé de Sales prévôt du chapitre, il donna son canonicat, devenu vacant par cette promotion, au même Jacques de Regard. La bulle, en date du 5 des ides de juillet 1686, déclare qu'il est docteur en droit civil et canon depuis plus de 20 ans auprès de la curie romaine et qu'il a été plusieurs fois recteur de l'église de St-Louis des Français à Rome. (Arch. du Sénat, reg. 49, f° 192.) Il faut se souvenir que sous le nom de Français on comprenait aussi les Savoyards et les Lorrains.

2 PILLET, *Notes pour la guerre de Savoie*, p. 12 et 13.

son frère, Charles-François de Sales, le prévôt du chapitre ¹. L'autorité française eut vent d'une conspiration quelconque ; la marquise de Sales fut exilée et un ordre d'arrestation fut lancé contre Charles-François de Sales. Deux escouades de soldats furent envoyées de Chambéry et d'Annecy pour le surprendre à Songy ² où il était allé acheter du vin. Averti à temps, il put s'enfuir et se réfugier dans le canton de Genève. Nous avons une poignée de minutes de lettres et de réponses échangées par le prévôt à cette occasion, en novembre et en décembre 1693. La correspondance dépeint mieux les personnes et les choses que toute description, et nous allons, suivant notre habitude, en donner quelques extraits.

Nous trouvons d'abord une lettre de l'abbé de Ridde au prévôt (15 novembre 1693) ; il lui donne les détails des deux perquisitions infructueuses :

Après la première visite, il arriva un nouveau détachement du château commandé par M^r de la Grange ; ils arrivèrent à 10 heures du soir à S. ; ils investirent la maison et l'officier ayant salué la Dame, demanda à vous parler d'une affaire d'importance. On luy dit que vous n'y étiez pas, ils fouillèrent tout, granges, jardins, arbres creuses, la demoiselle et son oncle leurs aidèrent..... L'officier fit voir l'ordre de vous arrêter signé par le Roy..... Je crois que vous forez bien d'aller à Rome, c'est le sentiment du p., l'on pourra vous faire de l'argent au plustôt..... Pour votre cheval ie ne le crois pas en état d'être vendu... i en feray bien avoir soin cet hiver et au printemps on en tirera plus d'argent..... ie ne laisseray pas de dire que ie l'ay acheté. *P. S.* Ie vous prie de bruler toutes mes lettres et de prendre des précautions justes quand vous m'écrirez, car tous ceux qui sont attachés à votre famille sont menacés, i'en ay été averti aujourd'huy.

M. de Sales fait part de sa triste aventure à M^{sr} Jean

¹ Nommé par bulles d'Innocent XI du 6 des ides de juillet 1686 (10 juillet).

² Château et village à 7 kil. sud-est de Rumilly et à 16 sud-ouest d'Annecy.

d'Aranthon et au chapitre. Il écrit aussi à M. de Thoy, qui commandait en Savoie pour le roi.

A l'évêque il dit :

Monseigneur, comme je ne pourrais pas sans la dernière ingratitude oublier toutes les bontés que V. G. a bien voulu marquer à ma famille dans les malheurs qui nous accablent je ne puis sans manquer à mon devoir tarder davantage à vous faire part..... J'ay appris à Geneve que mes ennemis et ceux de ma famille n'étant pas pleinement satisfaits d'avoir fait sortir des états le M. et la M. de Sales ont tant fait qu'il faut que j'en sorte encore, puisque jeudy passé douzième de ce mois on fit un détachement de deux officiers avec un sergent et vaint soldats pour m'aller saisir à Songy ou l'on savoit que j'étois allé faire emplaite de quelque vin..... Sitôt que j'auroi reçu réponse de M^r le Marquis de Thoüy, de V. G. et de nos M^{rs} (*les chanoines*) je prendrai une route convenable à mon caractère et à mon nom.....

Le chapitre, dans une lettre datée d'Annecy, 20 novembre, répondit prudemment :

Nous avons appris avec un déplaisir très sensible la disgrâce dont vous nous avez donné part ; nous voudrions que notre pouvoir fut aussi grand que notre zèle pour vos intérêts..... Nous avons écrit à M^r le Marquis de Thoüy et nous lui aurions député, si nous n'avions appréhendé que l'on n'eut pas agréé que nous fissions des éclats pour vouloir trop pénétrer dans les affaires du Gouvernement..... Et pour ce que vous demandez dans le dessein d'aller à Rome *ad limina apostolorum*, nous vous donnons du meilleur de notre cœur ce que l'on a accordé aux autres, conformément aux Statuts..... *Les chanoines de la Cathédrale de Genève*, Ant. DUCLOZ, FALGAZ secrétaire.

Nous n'avons pas la réponse de l'évêque, mais il écrivit aussi à M. de Thoy qui lui répondit par une fin de non recevoir :

A Chambéry le 18^e 9^{bre} 1693. Monseigneur. J'ay receu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire avec celles qui y estoient jointes auxquelles vous agréeres que celle-cy serve de réponse. Sans mescarter de mes devoirs auprès du grand Maistre que j'ay l'honneur de servir j'ay toujours tachés de rendre mes services à la maison de Sales.

Et mesme à Monsieur le Prevot que je n'ay pas cru entrer dans le^s derniers sentimens de Monsieur son frere. Mais je ne crois pas pouvoir luy être utile dans ces dernières occasions. Je ne doute pas, Monseigneur, que si vous avez la bonté d'escrire de vous mesme à la Cour dans le mesme esprit que vous m'avez escript que vous ne détruisiez les mauvaises impressions que ces ennemis qu'il ne doit point chercher parmy les vivans (?) ont peu donner. Je crois mesme que vous ne sauriez trop tôt y travailler.

Signé : THOY DE PESIEU ¹.

Charles-François de Sales, qui devait traverser le Grand-Saint-Bernard et passer par la vallée d'Aoste pour se rendre à Rome, écrivit à l'évêque d'Aoste et demanda à la Visitation d'Annecy des lettres de recommandation pour les convents de Modène et de Rome.

La supérieure d'Annecy lui répondit :

De n^{re} m^{re} d'Annecy ce 18 nov. 1693. † Vive Jesus, Monsieur, nous avons extremement ressenti les contretemps arrives à votre illustre famille et on ne peut rien ajouter au chagrin que nous avons de voir que vous y avés une si grosse part..... Nous espérons que Dieu fera bientôt connaitre votre innocence. Voilà une occasion toute propre à faire briller la vertu d'un digne neveu de S^t François de Sales. Nos chers monastères qui se trouveront sur votre route ne sont qu'en tres petit nombre. Voilà des lettres pour eux puisque vous voulés bien leur faire l'honneur de les voir... A. B. de L. de la V. S. M. D. S. B. ²

Dans sa lettre à la supérieure du couvent de Modène, la Sœur de Lucinge s'exprime ainsi :

Je ne doute point que votre charité ne reçoive avec beaucoup de joie l'honneur que M^r de Sales prévôt de Geneve a dessein de faire à votre chère communauté de la voir en passant a Modène. Cet illustre chef de la cathédrale de cette ville est neveu de notre père S^t François de Sales ; il est superflu de vous prier ma très honorée sœur, de luy faire

¹ La lettre est écrite par un secrétaire. En écrivant à M. de Thoy, le prévôt de Sales se disait *son parent*.

² Aymée-Bénigne de Lucinge, la sœur probablement de Luc ou Lucas de Lucinge, prieur des Dominicains d'Annecy.

toutes les honnetetes qu'il mérite..... Tachez si vous le pouvez d'avoir un entretien spirituel de lui et vous jugerez de la quel est le génie de cet illustre abbé. Il vous dira quel est le secret de son voiage et vous en gemirés quand vous en serés informée.

De son côté, l'évêque d'Aoste écrivait :

Mr, J'ay appris par une lettre de M. de Verau les dures manières des ennemis de nostre souverain contre vous..... Le voyage d'Italie, si S. A. R. l'agrée, ne peut que vous estre utile ¹, votre mérite personnel, votre nom Monsieur, vous y feront distinguer..... Je vous attends au passage, vous ne seres pas selon vos mérites ni selon mon desir dans l'evesché mais vous y seres le maltre..... De la cité d'Aoste ce 25 9^{bre} 1693. *Signé* : † ALEXANDRE, evêque d'Aoste ².

Le 20 novembre, M. de Sales reçut à Genève une lettre d'un gentilhomme voisin ³ :

Je ne scaurois vous exprimer la grandeur du déplaisir que j'eü mardy dernier de ce qu'étant allé a Geneve, je fus trois fois dans votre logis et j'eus le malheur de ne pas vous rencontrer. Je souhaiterois, Monsieur, d'avoir le bien de vous faire la révérence, de recevoir vos ordres..... 19 9^{bre} 1693. C. l. d. M. La fleur dira mon nom plus clairement. (P. S.) Des ma lettre écrite, j'ai appris à Geneve qu'on étoit allé confisquer votre bien.

Il semble que le prévôt fit insérer sa mésaventure dans les gazettes, car nous lisons ceci dans une lettre de M. de Minutoli, de Genève, datée du 21 novembre :

L'article fut envoyé hier soir à Berne et paroltra dans la premiere ou 2^{de} Gazette qui viendra et alors j'aurois soin de vous la faire tenir au lieu ou vous seres. Si vous arretés à Turin il y a la voye du courrier...

¹ Le prévôt de Sales jouait, semble-t-il, un double jeu. Après avoir écrit le 14 novembre au marquis de Thoy : « Je vous supplie Mr d'agrée que je me retire à Rome ou j'offre si vous le souhaitez de me faire voir à M. l'Ambassadeur de France et de ne passer que par la route que vous me prescrirez », il demanda au duc de Savoie la même permission.

² Alexandre-Lambert de Soirié, évêque d'Aoste de 1691 à 1698. (*Chronol. pour les études hist. en Savoie.*)

³ On lit au dos de la lettre : « de M. de Magni ».

Je n'appris votre retraite que le mercredi..... je vous envoyois le Mercure historique de 7^{bre} et le X Mercure diligent et une relation du combat de la Marsaille. Mon fils qui en étoit le porteur ut l'honneur de remettre le tout a Madame la Marquise qu'il trouva à votre logis. (Suivent d'autres nouvelles, siège de Coni, départ de S. M. B. pour l'Angleterre, mort d'apoplexie du vice-amiral Allemonde, envoi du XII^e Mercure diligent.)

La marquise de Sales qui, nous venons de le voir, étoit près de Genève, ne suivit pas son beau-frère en Italie, car le 27 elle lui écrit :

Je suis tres fache mon cher frere que l'on ne met remis votre lettre que ier bien sur et jetet avec M^e de Cholet ? qui a resté isy troy jour ce qui mat enpeche de fere vite tout ce que vous me marque plus taut ie suis tres en colere contre votre laquet que ie net point veu il ia plus de cattre jour il et ale a ce que l'on m a dit a votre ecurie et lese vos cheveu a labandon ie ne set meme pas sy il sont isy ou nont..... ie ne set come les chose vont persone nose mecrire..... ie ne set comme tout cela ira mes ie tremble..... ie vous suis oblige des vacherins que vous me done mes come ie ne fet pas mon menage ie les vandray si ie les puis avoir avec les chapons et ie vous feray tenir tout l'argent qui me seray possible. lon mecry de Turin et de Chambéry que vous prene le melieur party qui est dales a rome.

Le style et l'orthographe de la marquise de Sales ne valent pas, à beaucoup près, ceux de la Sœur de Lucinge.

Le 24, le marquis de Sales lui écrit de son côté :

Dieu soit beni mon cher frère voici un surcroit de tribulations : il estoit bien juste que tu connusse mon mesme sort. S. A. R. m'a tesmoigné beaucoup de sensibilité ¹ sur ton compte. Je lui ai dit le tempérament que tu prenois qu'il a fort approuvé et m'a assuré qu'il n'espargneroit rien pour te prouver ses agréments en cour de Rome qui dépendroient de luy ² je t'assure qu'a ce prix là j'envisage ce coup

¹ Remarquons déjà sous la plume du marquis de Sales ce mot de *sensibilité* dont on abusera tant dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

² Le marquis de Sales étoit anprès du duc Victor-Amédée II rentré à Turin après ses défaites de l'automne (4 octobre).

comme un coup de bonheur pour tous je ne crois pas qu'on te puisse refuser la jouissance de tes revenus dans ce pays là. Done moy régulièrement de tes nouvelles et du succes de ta négociation, fais toujours contre mauvaise fortune bon cœur et crois que je suis tout a toy. Je n'ay point reçu de tes lettres ce courrier ordinaire. Le pauvre Evesque de la Val d'Aoste ecrit mille choses obligeantes sur ton compte et nous offre tous ses services.

L'abbé de Ridde, qui habitait Songy, paraît-il, lui envoie des nouvelles :

J'ai su, dit-il, qu'on avoit saisi tous vos revenus, mais pour la maison, Dieu merci, on l'a trouvé très vuide. Vous ferez bien de résigner votre cure (le bénéfice-cure de Corsier) à quelqu'un sans pension. Après la guerre vous pourres toujours en prendre un autre et vous aurez tiré quelque chose pendant votre absence ; mais j'espère que vous n'aurez pas besoin de votre cure et que j'entendrai bientôt dire que vous êtes dans une haute dignité..... Je crois Monsieur que vous ne vous repentirez jamais d'avoir quelque egard pour M. Galatin ¹ qui vous porte ma lettre, il vous fera un très bon parti et comme vous voudrez ; il est bien capable d'avoir une cure ; je ne crois pas que vous la voulussiez donner a M. Verguin, il est trop simple pour cela..... Nous avons souvent bu à votre santé à S. [Songy] avec Madame et M^{lle}. Elles sont à la ville.

Le 12 décembre, le frère Martinet, barnabite, lui écrit de Turin, et au nom du marquis de Sales, que les affaires de la famille semblent s'arranger un peu en Savoie malgré la confiscation des revenus. Il lui confie sous le sceau du secret que

L'affaire du régiment que le marquis levait en Savoie est rompue par l'impossibilité qu'il voit à lever a present que la Savoye va être pleine de soldats ennemis et le passage de Valley bouché par le nouveau gouverneur qui y sera bientôt qui est du parti français ; que cependant il n'en faut dire mot à cause des officiers avec lesquels il estoit engagé qu'il tachera de placer ailleurs dans un vieux corps dont S. A R. luy

¹ Voir sur les Galatin, *Revue savoisiennne*, 1885, p. 205, et le *Dictionn. des Genevois et des Vaudois célèbres*, par Albert de Montet ; — id. sur les Minutoli.

a promis le commandement. Comme le dit régiment n'est pas complet il y incorporera les levées qu'il fait faire et qu'il vous prie de faire continuer, surtout de bons hommes. C'est le régiment des Fusiliers dont M^{re} l'évesque (*d'Aoste*) pourra vous informer.

Cependant, le peu d'argent que le prévôt de Sales avait emporté ou qu'on lui avait envoyé s'épuisait. Il dut demander un secours au duc de Savoie, et le fit en ces termes dans une lettre adressée le 28 décembre au marquis de St-Thomas :

M. Comme je viens d'apprendre que S. A. R. va faire un voyage que l'on croit qui sera même long et que je crains de ne pouvoir pas avoir l'honneur de lui faire la révérence auparavant je prens la liberté de supplier de nouveau très humblement V. E. de vouloir bien le ressouvenir de mon affaire avant son départ..... Je souhaiterois avoir apporté plus d'argent de mon pays mais elle agréera que je lui dise en confiance que pour peu que je reste encore icy tout l'argent que j'avois et dont j'ai même emprunté une partie va bientôt être consumé. Je conjure donc V. E..... d'être touchée de pitié sur mon sort malheureux qui me force à l'importuner comme je le fais, je m'en donne honte à moi-même..... J'espère qu'elle ne regardera point cecy comme un effet de la précipitation d'un jeune homme ¹ qui manque sa fortune par son imprudence mais comme une nécessité indispensable qui ne me permettant pas d'avilir mon caractère par des dettes que je ne serois pas en état de payer me rendroit méprisable aux yeux de tout le monde.

N'y a-t-il pas dans cette vente de vacherins et de chapons, dans cette humble demande de secours, comme un avant-goût de la vie étroite que cent ans plus tard l'émigration allait imposer à tant de personnes ?

L'évêque et le chapitre de Genève n'avaient pas à Anecy de cathédrale proprement dite. Ils empruntaient l'église des Cordeliers. Désirant mettre fin à cette situation

¹ Les bulles de nomination de Charles-François de Sales du 6 des ides de juillet 1686 le disent âgé alors de 31 ans, il en avait donc 38 ou 39 à la fin de 1693. Comme ses oncles, il était aussi prieur de Burdignia. (Arch. du Sénat, reg. 49, f° 192.)

précaire et n'ayant pas les ressources nécessaires pour faire bâtir une église, ils essayèrent de s'en procurer une en albergéant celle des Dominicains. Profitant d'un moment où il n'y avait à Annecy que cinq de ces religieux, dirigés alors par le père Péron dont, à la suite d'une demande de sécularisation, le duc venait d'ordonner l'expulsion de ses Etats, ils passèrent avec eux, le 21 mai 1689, un contrat qui fut bientôt attaqué vivement à Rome, à Turin et devant le Sénat par le général des Frères prêcheurs, fr. Antoine Cloche. Ce dignitaire avait obtenu, le 18 mars 1690, un bref du pape donnant deux mois au chapitre pour déduire ses droits devant la Sacrée-Congrégation, et il accusait l'évêque de l'avoir gardé six mois sans vouloir y répondre. Il affirmait que l'albergement de l'église était nul comme conclu subrepticement par le père Péron « obligé de vider les Etats par ordre de S. A. R. » et signé aveuglément par cinq religieux seulement, alors que le couvent comptait encore neuf autres moines absents du monastère ¹. Besson (p. 123) attribue la résistance au fr. Luc de Lucinge ; il est possible qu'il l'ait provoquée, mais il est certain que le général de l'Ordre prit la direction de l'affaire.

Plus tard, le chapitre essaya d'arriver au même résultat au moyen de la *réforme* des Dominicains de Savoie. A ce moment encore ils se défendirent avec succès. Ils publièrent à cette occasion un écrit intitulé : *FACTUM pour les R. P. Savoysiens de l'ordre des Frères Prescheurs* ², dans lequel nous lisons :

¹ Ces neuf Dominicains étaient les frères Claude de Lucinge, envoyé pour confesser à Stanai (ou Stavai ?) ; Luc de Lucinge, qui était allé voir son frère à Stavai ; Neyret et Gotta, aux études à Paris ; de la Cerise, étudiant en Espagne ; Vincent, assigné à Chambéry, et Mugnier, envoyé à Rome pour les affaires du couvent. (Arch. du Sénat, reg. 50.)

² Plaquette in-12 de 21 pages s. n. d'auteur ni d'impr., à la Bibliothèque publique de Chambéry.

Nous respondons à ce que vous dites que tous parmi nous ne sont pas prédicateurs, que tous ne sont pas professeurs en théologie, que ceux qui ne preschent pas, que ceux qui n'enseignent pas, confessent assidument et surtout des foules de pauvres personnes et rebutées des *confessionnaires musqués*, passent les jours et les nuits auprès des pauvres agonisants selon les coutumes du pays (p. 18). Nous espérons que nos prudents Pères et Magistrats arrêteront encore la fougue de ces coups, consentiront que les dernières austérités de nos Loix, règlent la vie du religieux à venir, mais que ceux qui à la bonne foy n'entrèrent dans l'ordre qu'en vue d'une juste et modeste mitigation y achèveront aussi doucement leurs jours en relevant pourtant tout ce dont ils pourroient estre décheus, mais n'adioutant rien à ce à quoi ils furent exercés à leurs noviciats et promirent aussi à la bonne foy à leurs professions (p. 21).

En 1694, Jean d'Aranthon se sentait près de sa fin ; dès 1685, il avait fait son testament, dans lequel il institua pour héritiers les pauvres clercs élevés dans son séminaire. A l'occasion pourtant il prenait quelques dispositions particulières. C'est ainsi que, le 4 mai 1694, par devant le notaire Morens, à Annecy, il donna, à titre de fondation perpétuelle, à la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine contiguë à l'église paroissiale d'Alex, son pays natal, soit au curé R^d J. Chappet, une créance de 3,916 florins 6 sols qu'il avait sur la succession de son neveu, François d'Aranthon des Clefs. On explique dans l'acte qu'il lui avait prêté cette somme le 31 août 1681 « pour être appliquée au paiement d'une partie de la finance de son fils Denis d'Aranthon, pour regard de la charge de sénateur au Sénat de Savoie et de président au Conseil de Genevois ¹. »

En 1695, l'évêque voulut recommencer ses visites pastorales ². Il partit d'Annecy le 10 juin, mais ses forces trahi-

¹ Denis d'Aranthon fut nommé président du Conseil de Genevois par patentes du 14 juin 1681 (Arch., reg. 48, f^o 94) ; puis chevalier du Sénat le 15 juin 1687.

² Jean d'Aranthon, ses prédécesseurs et ses successeurs profitèrent de

rent son zèle ; il mourut à Abondance le 1^{er} juillet. Ses funérailles eurent lieu à Annecy le 7 juillet ; elles furent présidées par M^{re} Humbert Magdelain, de Gex-Vallon, *officiant comme chantre et chef du chapitre par l'absence de M. le prévôt de Sales*. On y remarquait M. de Ham, gouverneur d'Annecy ; M. des Lances, abbé de Talloires ; Denis d'Aranthon, baron des Cleys, chevalier du Sénat ; M. Baytaz de Coucy, président du Présidial, etc. ¹.

Voici la description de la sépulture que l'on trouve aux archives municipales d'Annecy :

BRIÈVE DESCRIPTION DES OBSEQUES DE MONSIEUR JEAN D'ARENTHON
D'ALEX EYVESQUE DE GENÈVE, FAITES LE SEPTIESME JULLIET 1595 2.

Mond^t Seigneur, toujours appliqué à ce qui regardoit son ministère, avoit commencé la quatriesme visitte de son diocese, et etant en Abondance il y tomba malade et y mourut d'une pluresie le lundy quatriesme julliet, le mecredy suivant il arriva icy et fut reposé dans l'esglise des Reverendes Religieuses Bernardines, dans laquelle il resta jusques au lendemain vers les deux heures après-midy, que Messieurs de la Cathedrale lallerent prendre avec tous les corps Ecclesiastiques tant seculiers que reguliers, qui marcherent ensuite au devant de la biere couverte dun daix de drap noir, laquelle estoit portée par des Clercs du Seminaire, et les bouts du drap tenus par quatre chanoines de la Cathedrale, après suivoit Mons^r le Baron d'Aley, et quelques seigneurs ses parents, ensuite marchoient les Nobles Scindics en robes portants leurs bastons, precedés par les Valets de Ville et par les Secrétaire et Tresorier de Ville, en apres suivoient Messieurs du Conseil Presidial en corps precedés par les bas officiers avec les masses, et apres eux Messieurs du Conseil de Ville. Toute cette Pompe marche de cette sorte jusques a Saint Pierre suivie de tout le peuple,

ces visites pour provoquer les personnes riches à faire des fondations ne faveur d'œuvres pies : messes, prédications du carême, hôpitaux, écoles. Nous avons trouvé d'assez nombreux exemples de fondations faites ainsi devant eux.

¹ Manuscrit du P. Luc de Lucinge appartenant à M. E. Levet.

² Registre des délibérations consulaires d'Annecy, tome 40^e, f^o 351.

l'on entendait que pleurs et hurlements généralement de tout le monde, et il ne s'est peut-être jamais veüe mort qui aye été si regrettée et avec justice, puisque c'étoit un des grands Prelats de ce siecle, un père commun de tout son peuple et uniquement des pauvres auxquels il na jamais manqué. Tous les Corps et généralement toutes les Communautés ont fait ensuite un service particulier pour luy.

Signé : FAVRE.

L'épiscopat de Jean d'Aranthon avait été trop long et trop important pour que le Sénat de Savoie ne procédât pas, suivant l'habitude, à la main-mise de l'autorité civile sur le temporel. Abondance étant la commune de Savoie la plus éloignée de Chambéry, le Sénat ne put pas connaître bien rapidement le décès du prélat. Cependant des commissaires, aux personnes du second président Antoine Gaud et du procureur général Joseph Deville, furent désignés, le 7 juillet, par le premier président de Tencin ¹. Ils arrivèrent à Annecy le lendemain et s'abouchèrent avec les exécuteurs testamentaires, les chanoines Ducloz, Falcaz, Gay, Salteur de la Sale et Jean-Baptiste d'Epagny, qui leur donnèrent connaissance du testament de l'évêque ². Les dignitaires nommés par le chapitre *sede vacante* sont acceptés, et ils prêtent serment entre les mains du président Gaud *d'être fidèles au souverain, de ne rien faire contre le bien public et d'observer dans l'exercice de leur charge* LES

¹ Antoine Guérin de Tencin avait été nommé premier président par patentes de Louis XIV du 6 janvier 1692.

² Une copie de ce testament est jointe au procès-verbal. Elle est conforme à celle qui a été publiée dans la *Vie de Jean d'Aranthon*; nous avons toutefois constaté dans celle-ci une lacune *volontaire*. Après avoir déclaré que le marquis de Sales lui a rendu compte de 1,400 florins que Charles-Auguste de Sales avait retiré des affranchissements des taillables de Viuz, dont il a employé 1,000 à la chapelle de Pesey, le testateur ajoute : « Les autres 400 sont en partie demeurés dans la maison de M^r le marquis de Sales quoi qu'il soit dit par le traité qu'il a acquitté toute la somme, comme il se verra par mes mémoires. » Le Masson a supprimé toute cette dernière partie.

RÈGLEMENTS DU PAYS. Ces dignitaires étaient les chanoines de St-Pierre Joseph Falcaz, docteur de Sorbonne, et François Deville, docteur de Sorbonne, prieur et seigneur de Bellevaux, théologal, *vicaires généraux*; Jean-François Gay, *procureur fiscal épiscopal*, enfin Pompée Salteur de la Salle, *vicaire général et officiel*.

Après diverses discussions, les commissaires procèdent à l'inventaire des objets mobiliers les plus précieux, de la bibliothèque et des titres. Ils afferment au S^r Morens le greffe de l'évêché pour 1,100 florins par an et au S^r Auguste Presset les revenus de Thyez et de la *rente de Monthoux de la Chastelenie* pour 9,000 florins.

Le supérieur de la Mission d'Annecy, directeur du séminaire, se présente pour réclamer la délivrance de ce qui a été donné aux pauvres clercs.

On trouve dans un prie-dieu une bourse contenant 100 louis d'or de 12 livres 10 sols pièce; dans une cassette que l'évêque avait remise à MM. Falcaz et Ducloz en partant d'Annecy le mois précédent, trois bourses renfermant l'une, 300 louis d'or de 12 livres 10 sols, une autre, 200 louis d'or vieux et la troisième 16 louis d'or vieux et 84 pistoles d'Espagne.

Le tout est remis aux exécuteurs testamentaires. Les sénateurs rencontrent une *liasse de diverses lettres françaises et latines escriptes au Pape et à d'autres personnes touchant l'état de l'église de Genève*. Ils placent ces papiers dans une cassette que le président Gaud scelle de son sceau ¹. C'est probablement de cette cassette que proviennent les lettres du marquis de St-Thomas que nous avons publiées ici l'an dernier ².

¹ Ce magistrat avait des armes parlantes : un coq, indiquant que son nom de Gaud n'était autre que le mot latin *gallus*.

² *Revue savoisiennne*, 1883, p. 207 et suiv.

Ce fait, dit le procès-verbal, comparoit par devant nous R^d M^{re} de Ternier qui nous a représenté que la maison ou habitoit le feu Rev^{me} Evêque en la ville d'Annessy luy appartenoit et de laquelle il lui payoit le loyer, et que presentement il la vouloit habiter, mais que les meubles et papiers tant du dit feu seigneur que de l'évesché estant dedans, il nous plut ordonner que le tout fut remis à qui il appartiendrait pour qu'il puisse avoir sa maison libre ¹.

La location devant finir à la Toussaint suivante, R^d de Ternier consentit à ce que tout fut laissé dans sa maison jusqu'à cette époque.

L'inventaire des ornements légués au chapitre de Saint-Pierre pour l'usage des évêques futurs comprit les objets suivants :

- 1° Une chape de petit satin à fleurs couverte de galon à soie avec son étole ;
- 2° Cinq mitres ; trois en broderie, une brocail lisse, et l'autre blanche, lisse aussi ;
- 3° Deux tunisels rouges et deux violettes ;
- 4° Deux gremiaux couleurs variées ;
- 5° Trois paires de gants, rouge, violet et blanc ;
- 6° Quatre paires de souliers pontificaux, dont deux paires rouges, une violette et une blanche ;
- 7° Trois paires de bas, rouge, violet et blanc ;
- 8° Deux dais pontificaux, un grand et un petit ;
- 9° Deux clochettes d'argent, deux ampoules d'argent pour les saintes huiles et un bougeoir d'argent ;
- 10° Une croix d'argent chargée des armes du dit seigneur évêque, et une autre de bois morné (*sic*) de cuivre doré ;
- 11° La belle aube dont il se servait pour officier ;
- 12° Une écharpe blanche moitié usée ;
- 13° Trois carreaux, deux de damas rouge et un drap violet usé.

Tous ces objets furent remis au chanoine de Lambert de Chuet, grand-ouvrier du chapitre, qui déclara en prendre charge.

Le P. Le Masson (p. 111) raconte que, lors du premier voyage à Paris de Jean d'Aranthon, il reçut de Louis XIV

1. Voir à ce sujet la note 3, p. 278 des *Souvenirs hist. d'Annecy*.

une somme de 3,000 francs et qu'il employa cette somme à l'achat de livres. Jointe à ceux qu'il avait déjà, ils formèrent la Bibliothèque du séminaire. Avant de permettre l'enlèvement de ces livres, les magistrats en firent dresser un inventaire complet. Il comprend 610 ouvrages en 958 volumes. Quelques ouvrages sont à double. Les principaux sont : *Bibliotheca Patrum*, 15 volumes in-folio ; *Consilia*, 10 v. ; *Baronius*, 16 v. ; *Bérulle* ; les *Œuvres de saint François de Sales*, etc. Les ouvrages appelés *défendus* sont au nombre de 60, savoir : *Luciani opera*, *De suprema romanæ ecclesiæ amplitudine*, *Défense de la doctrine de Calvin*, *Institutions de Calvin*, *Erasmus in Biblia sacra*, *Nouveau Testament de Genève*, *Orationis mentalis analysis*, *Théologie naturelle*, *Réponse à l'insolente apologie des religieuses*, *Le grand Cyrus*, *L'Astrée*, *Le Miroir de la Piété chrétienne*, *Lettres curieuses de la Religion*, *Paraphrase du Cantique des cantiques par M^{me} Guyon*, *Le Chrétien intérieur*, *Les Provinciales*, *Vie de Madame Olympe*, *Le Bien public pour le fait de la Justice* ¹.

En voyant ranger ce dernier ouvrage au nombre des livres défendus, il semble qu'après cinquante ans le Sénat n'avait pas encore pardonné à René Favre de la Valbonne ses courageuses remontrances et ses généreux appels à une meilleure administration de la justice.

La vacance du siège de Genève-Annecy dura environ deux ans.

(A suivre.)

F. MUGNIER.

¹ Archives du Sénat, carton de l'évêché de Genève.

² Nous avons, au cours de ces études, signalé quelques erreurs échappées à M. le chanoine Mercier dans ses *Souvenirs historiques d'Annecy*. Nous n'en rendons pas moins un juste hommage à cet écrivain savant et consciencieux et nous recommandons ses travaux à tous ceux qui s'occupent de l'histoire d'Annecy et de l'ancien *Genevois*. C'est une mine féconde de renseignements et de judicieuses observations.

CHANSONS DE JOSEPH BÉARD

Signalement de Curosset.

Dàipoés l' tēps quē Rmēlyi s' quésive,
Qu'est' ou qu' est vgnu p' la fair' bablyir ?
Dàipoés l' tēps q' sa çhanfon drom'sivē,
Qu'est' ou qu'est vgnu p' la révéillir ?
T-ou qu'est donc rla bortésē,
Rl' espécē d'avorton,
Qu'él faut qu'on vos chantésē
Dē rna drôla façon ?

Refrain : Est' ityē rli curossēt,
Rla figur' à cofa tornura ;
Est' ityē rli curossēt,
Rli groē fait cmē v's è varriz plyēs.

— Depuis le temps que Rumilly se taisait, qu'est-ce qui est venu pour a faire babiller ? Depuis le temps que sa chanson dormait, qu'est-ce qui est venu pour la réveiller ? Qu'est-ce que c'est donc que cette vilaine bête, cette espèce d'avorton, qu'il faut qu'on vous chante d'une jolie façon ? — Il est ici ce porte-balle, cette figure à sale tournure ; il est ici ce porte-balle, ce groin fait comme vous n'en verrez plus.

T-ou qu'est rla vrai figura d' sinjho,
Rli groē fēdu jusqu' és' orlyēs,
Rli laido quē dzos son beau linjho
Vodrēt povàir caçhir c' qu'al' est ?
T-ou qu'est rla taillē s' lésta,
Rli teint vērđ dē crapiaud,
Rlēs jhambēs, mançhēs d' vésta,
Rlòs pids q' sébl'yont d' batiaux ? — *Ref.*

— Qu'est-ce que c'est que cette vraie figure de singe, ce groin fendu jusqu'aux oreilles, ce vilain qui sous son beau linge voudrait pouvoir cacher ce qu'il est ? Qu'est-ce que c'est que cette taille si leste, ce teint vert de crapaud, ces jambes, manches de veste, ces pieds qui ressemblent à des bateaux ?

Dâis qu'al' ést vgnu avoéc la bállà,
Què nos l'ins doutá dè dsus l' cul,
Parsqu'él s''t on pu rfait la pantala,
Coui 't-ou qu'él crâit l' promir monchu ?
Avoéc rlòs sous d'aiguillè
Qu'al' a gâgnâ dàipoés,
Coui 't-ou qu'ést fiér, q' s'arguilyè,
Tot cmè l' piu sur l' rogné ? — *Refr.*

— Depuis qu'il est venu avec la hotte que nous lui avons ôtée de sur le dos, et parce qu'il s'est un peu refait les pans de son habit, qui est-ce qu'il croit être le premier monsieur ? Avec ces sous d'aiguille qu'il a gagnés depuis, qui est-ce qui est fier et lève la tête, tout comme le pou sur une croûte de teigne.

Dâis qu'al' a posá lés culottès
Qu'al' avâit dsus quand al' 't arvâ,
Coui 't-ou q' fât prèdrè lés capotès
A sa fèna què n' lés vut pás ?
Coui 't-ou què dyès rna fàirè
A volu s' disputâr,
Qu'a rchu sur sa machoèrè
Onna fiéra potá ? — *Refrain.*

— Depuis qu'il a posé la culotte qu'il avait dessus quand il est veu, qui est-ce qui fait prendre (*porter*) les chapeaux à sa femme qui ne les veut pas ? Qui est-ce qui dans une foire a voulu se quereller, et qui a reçu sur sa mâchoire un fier soufflet ?

T-ou qu'ést rli vièux cofo qu' achètè
A Carlinè tot plyé d' bijoux

P' fairè consètir çta Carlinè
A d' chusès qu'on n' dit pàs tot grous ?
Apoés coui 't-ou qu'èrajhè,
Et q' chiz lui fât l' malin,
Parsquë sa fën' ést sajhè,
Utant quë s'n homm' ést çhin ? — *Refr.*

— Qui est ce vieillard sale qui achète à Caroline tout plein (*quantité*) de bijoux pour la faire consentir à des choses qu'on ne dit pas tout haut ? Et puis qui est-ce qui rage et qui chez lui fait le malin (*le diable à quatre*) de ce que sa femme est sage, autant que son mari est chien ?

Coui 't-ou quë rli q' lés' àtrës fënës,
On jhor, devrôt n's allâr çarçhir,
Apoés avoéc onna pognâ d'épënës
L' foèttâr dvant tós p' lo corriger ?
U bin për finir d' rirè,
Apoés p' lo faire pëur,
Coui 't-ou qu'él faut conduire
A quâquë çhâtriëur ? — *Refrain.*

— Qui est-ce que celui que les autres femmes, un jour, devraient nous aller chercher, et puis, avec une poignée d'épines, le fouetter devant tous pour le corriger ? Ou bien pour finir de rire et pour lui faire peur, qui est-ce qu'il faut conduire à quelque châteur ?

Çhiz coui 't-ou quë rlés jhës abond'ont
P' açhtâr tot' seurtës d' quincail'l'rie ?
Coui 't-ou qu'ègueusë miëux son mondo,
Et dit qu'él baille à bon marchir ?
P' l'épinglye u bin p' l'aiguillë
Qu'ëls vos baront pëdsus,
Brâv' jhës, coui 't-ou q' vos pillë
Q' vos n'u vëyiz q' du bliu ? — *Refrain.*

— Chez qui est-ce que ces gens abondent pour acheter toutes sortes de quincaille ? Qui est-ce qui engueuse davantage son monde, et dit qu'il donne (*vend*) à bon marché ? Pour l'épingle ou bien pour l'aiguille qu'ils vous donneront par dessus, braves gens, qui est-ce qui vous pille, *sans* que vous n'y voyez que du bleu (*sans que vous vous en aperceviez*) ?

Coui 't-ou qu'est vgnu dë Fënëstrëlla
P' fairë çhiz nos rli ptir d' volëur,
Quë n' vaut päs mëmo la ficëlla
Du darrir q' fut pëdu çhiz lëux ?
Avant dë s' fairë pëdrë
Për rli q' lës tuë tot d' bon,
Coui 't-ou qu'est q' nos faut pëdrë
U rfrain dë ntra çhanfon ? — *Refrain.*

— Qui est-ce qui est venu de Fënestrelle pour faire chez nous ce métier de voleur, et qui ne vaut pas même la ficelle du dernier qui fut pendu chez eux (*à Fënestrelle*) ? Avant de se faire pendre par celui qui les tue tout de bon, qui est-ce que c'est qu'il nous faut pendre au (*après le*) refrain de notre chanson ?

Enfin coui 't-ou qu'a viu son pärë
Assommä cm'on' assomme on çhin,
Sës daignir, ni lui, ni son frärë,
Faire on pas p' trovär l'assassin ?
Mais së Diu ést bon përé,
Et së l' proverbe ést vrai,
Coui 't-ou qu'est quë dait fairë
La fin q' son päre a fait ? — *Refrain.*

— Enfin qui est-ce qui a vu son père assommé, comme on assomme un chien, sans daigner, ni lui, ni son frère, faire un pas pour trouver l'assassin ? Mais si Dieu est bon père, et si le proverbe est vrai, qui est-ce que c'est qui doit faire la fin que son père a faite ?

A. CONSTANTIN.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAOIE

11^e ANNÉE.

BULLETIN N° 11. — NOVEMBRE 1886.

Pressions barométriques moyennes : 723,33 à Annecy, 681,87 à Leschaux, 707,58 à Mélan. Maxima le 28 à Annecy et à Mélan, le 2 à Leschaux. Minima le 10 aux trois stations. Excursion du mercure : 24,4 à Annecy, 21,7 à Leschaux et 22,35 à Mélan. Le 10, le baromètre est à 707,6 à Annecy et 693,01 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — S'abaisse avec les neiges de la 2^e quinzaine. Moyenne à Annecy du maxima 9°24, du minima 1°73, à 9 h. du matin 3°84. Moyenne générale : à Douvaine 6°06, à Chamonix 2°56, à Mélan 4°57, à Bonneville 4°08, à Leschaux 1°3. A Chamonix, le thermomètre est à —9°5 le 28.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 10°98, de l'eau de puits 12°52, de rivière 5°82, du sol à Annecy à 0m,30 de profondeur 8°84.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de novembre : le	8	15	22	29	...
Thermomètre... } maxima.	10°5	5°3	7°4	9°7	
} minima.	1°8	—2°	—3°8	—7°9	
Baromètre à 0°.....	618,4	621,8	625,9	628,2	

A cette station, la température reste entre 5° et 10° pendant la première dizaine, pour rester vers 0° la deuxième et arrive à —7°9 le 25. Le baromètre donne pour maximum 633,5 le 28 et pour minimum 608,8 le 10.

PLUIE ET NEIGE. — Période de pluie du 2 au 18, très forte les 7-8, où il tombe ces deux jours 97m/m7 d'eau. Neige sur les montagnes à partir de ces mêmes jours, le 30 il en tombe dans la plaine, où elle ne séjourne pas. Gelées blanches à plusieurs stations. Maximum d'eau 249m/m en 8 jours à Saint-Julien. Minimum 67m/m8 en 9 jours à Chamonix. Il tombe 0m,22 de neige aux Gets, 0m,29 à Chamonix et aux Contamines, 0m,03 à Sallanches et Cruseilles, 0m,06 à Mélan.

Au Semnoz, 149m/m9 d'eau, le 8 neige, elle a une hauteur de 0m,26 à midi, le 15 et le 22 il y en a encore 0m,35. Le 22 givre.

Les pluies des 7 et 8 font déborder les ruisseaux et torrents des environs de Bonneville. Le 5 le pied du pluviomètre de cette station est dans l'eau, et l'observation ne peut se faire que le 9. L'Arve a son maximum à Sallanches le 8 à midi à la cote 1m,36 et à Bonneville à la cote 1 mètre.

OBSERVATIONS DIVERSES. — A Clermont (canton de Seyssel) un poirier (Rousselet) fleurit de nouveau et les poires à l'arrivée du froid ont la grosseur d'un gros pois.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission,
AUGUSTE MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant :* A. CONSTANTIN.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 14 février 1887.

PRÉSIDENTENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à l'Académie chablaisienne, récemment fondée à Thonon ; le mérite bien connu de ses membres en assure l'éclat et la vitalité.

LE MÊME annonce la mort de M. Etienne MACHARD, ancien professeur de chimie à Annecy, l'un des quatre réorganiseurs de la Société Florimontane, en 1851.

Sur le rapport du Jury de poésie et d'histoire du concours Andrevetan de 1886, le prix de poésie (200 fr.) a été attribué à M. Adrien BOIMOND, notaire à St-Julien-en-Genève, pour sa pièce *Les Printemps disparus*. M. LOMBARD, curé des Houches et M. PÉRIÉ, à La Cassine, près Chambéry, ont obtenu une mention très honorable, le premier pour une pièce intitulée *La Flégère*, le second pour *L'Epée de Ganelon*. Sur le prix d'histoire (400 fr.), il a été attribué à M. E. Pascalein la somme de 200 fr. pour son mémoire intitulé : *Origine du pape Innocent V* (Pierre de Tarentaise).

Une communication de M. GRANIER, notre compatriote, professeur de philosophie à Digne, annonce qu'il a découvert un manuscrit renfermant trente-quatre sermons de saint François de Sales dont huit inédits. M. Granier pense que ce manuscrit provient de l'un des monastères de la Visitation fondés à Digne, Sisteron et Forcalquier du vivant de saint François. Ce recueil, comme tous ceux du même genre, est écrit par une main étrangère, qui aura résumé des instructions ou des sermons du saint.

M. le Ministre de l'Instruction publique a fait savoir que dans la réunion des sociétés savantes qui aura lieu, comme

(REVUE SAVOISIENNE.)

4

d'habitude, à la Sorbonne, pendant les vacances de Pâques, une session sera réservée à la lecture des mémoires et à l'étude des questions intéressant l'histoire des beaux-arts dans les départements.

Par une autre lettre, M. le Ministre demande une notice bibliographique des articles publiés par la Société pendant l'année 1886.

M. LE PRÉSIDENT annonce que M. PISSARD lui a remis sa démission de trésorier de la Société, fonctions que la multiplicité croissante de ses occupations ne lui permet plus de remplir. La Société vote des remerciements à M. Pissard pour sa gestion, et nomme pour le remplacer M. RITZ, caissier de la Caisse d'épargne d'Annecy.

M. Eugène DEMOLE, conservateur du cabinet de numismatique de Genève, membre correspondant de la Société Florimontane, fait hommage à cette dernière de son récent ouvrage sur *l'Histoire monétaire de Genève de 1535 à 1792*, beau volume in-4° de 375 pages, accompagné de 9 planches avec 85 figures. La Société remercie M. Demole de son magnifique envoi.

M. DUCIS 1° fait connaître que la vigne de Crépy est nommée dans un acte de 1292 parmi les lieux dits de Baylayson. Il rappelle, à cette occasion, une communication précédente qu'il a faite sur l'amphore et les autres antiquités romaines trouvées au bas de cette vigne ;

2° Signale quelques actes du xiv^e siècle qui aideront à fixer les dates du mariage de Guillaume III, comte de Genève, et de la naissance de son fils Amédée III ;

3° Donne une statistique d'actes datés, les uns de l'Incarnation, les autres de la Nativité de Jésus-Christ et d'autres de l'année du Seigneur, avant et après le décret de 1305 d'Aymon du Quart, évêque de Genève, qui prescrivit la date du 25 décembre dans son diocèse.

Le Secrétaire-adjoint,

E. TISSOT.

NOTES ET DOCUMENTS
SUR
L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(Suite. Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886
et de janvier 1887.)

VI.

MICHEL-GABRIEL ROSSILLON DE BERNEX.

La vie de cet évêque a été écrite par le P. Boudet, chanoine régulier de St-Antoine ¹. Il était né le 16 novembre 1657, au château de Châteaublanc, paroisse de Thonex, à trois kilomètres de Genève ². Son père le destinait à la carrière des armes, mais il préféra se faire religieux. En 1672, il entra comme novice à la maison-mère des Antonins, à St-Antoine, en Dauphiné ³, où il trouva plusieurs compatriotes. Après avoir complété ses études, il devint, en 1685, professeur de théologie, puis supérieur de la maison des Antonins de Toulouse.

L'occupation de la Savoie par les Français avait retardé la nomination du successeur de M^{sr} d'Aranthon. Quand elle eut cessé, le duc de Savoie accorda l'évêché de Genève à M^{sr} Lambert, évêque d'Aoste ; mais cette désignation ayant déplu à Louis XIV ⁴, il n'y fut pas donné suite, et le P. de

¹ *La Vie de M^{sr} de Rossillon de Bernex*, Paris, 1751.

² FLEURY, ouvrage cité, II, p. 321.

³ Arrondissement de St-Marcellin (Isère). La magnifique église des Antonins existe encore. On y remarque, entre autres, un riche autel en bronze et une chaise en argent d'un fort beau dessin.

⁴ On se souvient que le pays de Gex, ainsi que la partie de l'ancien diocèse de Genève située sur la rive droite du Rhône, était devenu français sous Henri IV.

Bernex, à qui l'évêché d'Aoste avait été réservé, fut nommé à celui de Genève-Annecy.

Voici le placet du duc de Savoie :

L'entière connoissance que nous avons de la piété et du mérite qui se rencontrent en la personne de... Michel Gabriel de Rossillon de Bernex, religieux de l'ordre de Saint Antoine... Pour ce est-il que par ces présentes... nous avons nommé, nommons et présentons en vertu du juspatronat que nous en tenons le dit R^d M. G. de Rossillon de Bernex à la dignité d'évêque de notre province de Genève en Savoye priant et requérant Sa Sainteté et tous autres qu'il appartiendra de luy accorder toutes les bulles et provisions nécessaires pour être institué audit Evesché.

Turin ce 21 juillet 1697. Signé V. AMEDEO ; v^o BELLEGARDE 1.

Les bulles pontificales ne se firent pas attendre. Innocent XII les signa le 26 août suivant. Après avoir rappelé la science et le talent d'orateur du nouvel évêque et les charges qu'il avait occupées dans son Ordre, le pape lui accorda des dispenses de doctorat. Ce titre était, paraît-il, demandé alors pour être promu à l'épiscopat. M. Fleury (II, p. 348), nous semble avoir fait une confusion. Il attribue cette dispense du titre de docteur aux bulles de M^{sr} Deschamps de Chaumont, où nous l'avons vainement cherchée, tandis qu'elle se trouve dans celles de M^{sr} de Bernex, ainsi qu'on va le voir.

Innocentius episcopus, servus servorum Dei, dilecto filio Michaeli Gabrieli de Rossillon de Bernex, electo Gebennensi salutem et apostolicam benedictionem... Demum ad te presbiterum canonicum regularem S^{ti} Augustini ordinis sancti Antonij Viennensis expresse professum, in quadragesimo et ultra tuæ ætatis anno et a pluribus annis in sacro presbiteratus ordine constitutum in theologia et jure canonico optime versatum, ac verbi Dei celeberrimum concionatorem quique munere superioris in conventu tholosano dicti ordinis et vicarii gene-

1 Archives du Sénat, Edits, Bulles, reg. 52, f^o 203.

ralis tuæ religionis in provincia pedemontana summa cum laude fructus, quique fidem catholicam juxta articulos jampridem a sede apostolica propositos expressè professus es... te in episcopum preficimus et pastorem, curam et administrationem ipsius ecclesie Gebenensis tibi in spiritualibus et temporalibus plenarie commitendo... *quod tu licet doctor non sis* quia tam prudentia et sufficienti doctrina prædictus es et ad alios docendum aptus existis... *defectu gradus doctoratus* hujusmodi ac constitutionibus et ordinationibus apostolicis ceterisque contrariis nequaquam obstantibus... de speciali dono gratiæ opportuno *dispensamus*...

Volumus insuper quod tu theologalem et pænitentiariam præbendas nec non seminarium ad prescriptum concilii tridentini instituas... conscientiam tuam de super onerando. Datum Romæ apud S^m Mariam Majorem anno Incarnationis Dominicæ 1697, septimo kalendarum septembris, pontificatus nostri anno septimo.

Ces bulles et le placet du duc de Savoie furent enregistrés, le 30 octobre suivant, au Sénat qui ordonna en même temps que l'économe du temporel de l'évêché viderait ses mains dans celles de l'évêque, à la charge par celui-ci d'avoir justifié dans le délai de trois mois qu'il avait prêté serment de fidélité au souverain ¹.

C'est sans doute, entre le mois de juillet et l'époque où l'élu de Genève se rendit à Turin pour s'y faire sacrer, qu'il faut placer la lettre suivante, que nous croyons avoir été adressée par le nouveau prélat à l'un des aumôniers du premier monastère de la Visitation à Annecy :

Monsieur 2. La première fois que j'ay l'honneur de vous écrire est pour vous offrir mon amitié et pour vous demander la vostre ie suis persuadé quau lieu de compliments que ie recevray de la part des autres vous me plaindrez destre destiné a prendre le gouvernail du diocese de Geneve car ie suis comme le jeune David auquel il fut proposé de se revestir de la cuirasse et de prendre le casque pour aller combattre

¹ Arch. du Sénat, reg. 52, f^o 201 v^o à 203 v^o.

² Lettre sans adresse ni date.

le géant Goliath et ie pourrois dire avec plus de raison que ce ieune berger (*usum non habeo*) mais iay une telle confiance en vous que iose me promettre que vous me servirez dange tutelaire pour me conduire sur les traces de feu monseigneur Dalex. Je suis si occupé de visites a rendre et a recevoir que ie prends la liberté de mexcuser aupres les dames religieuses de la Visitation si ie ne leur écris pas cet ordinaire cependant iay besoin de leurs prieres et des vostres ie me flatte qu'elles me refuseront pas ce secours et vous monsieur la grace de me croire avec respect, monsieur, vostre tres humble et tres obéissant serviteur

Michel-Gabriel de ROUSSILLION.

Après avoir été sacré à Turin le 7 octobre, l'évêque revint en Savoie, et fit, le 11 novembre, son entrée à Annecy. Les registres consulaires ont conservé la description suivante de cette solennité :

BRIEFVE DESCRIPTION DE CE QUI SEST FAIT LORSQUE ILLUSTRISSIME ET REVERENDISSIME MICHEL GABRIEL DE BERNEX DE ROSSILLION A PRIIS POSSESSION DE LEVESCHÉ DE GENEVE LE ONZE NOVEMBRE 1697.

Led^t seigneur Evesque apres avoir fait fulminer ses bules au Senat revenant de Turin ou il avoit été sacré, arriva en cette ville le neufviesme novembre environ les huit heures du soir, des que l'on sceut son arrivée lon sonna incessamment le carrillon par toutes les Eglises en reioüissance de sa venue, Le lendemain il receut quelques visittes, et la Ville fut le voir en corps, Lonziésme il alla dire la S^{te} messe dans l'Eglise de la Visitation, ou tous les corps reguliers et seculiers de la Ville se rendirent, Et apres avoir été habillé pontificalement, il fut conduit en procession chantant le *Te Deum* a S^t Pierre marchant sous le daix porté par les nobles scindics en robes, les valets de ville marchant a costé portants leurs bastons et c'est au milieu de la bourgeoisie armée, rangée en aye : Mons^r l'Abbé de Sales Prevost de la Cathedrale, apres lui avoir donné de lencens a lentrée de la porte de Lesglise de S^t François, lharengua, il fut ensuite prendre possession en embrassant lautel au son des trompettes et de la musique, apres quoy chacun se retira, Lapres disné il fit un tres docte sermon du devoir et de lamour dun Evesque envers ses ouailles, et des ouailles envers leur Pasteur qui fut admiré de tout le monde. Dieu veuille que nous puis-

sions avoir la consolation de le posséder longtemps, remply de grandes qualités comme il est.

Signé : GENTIL, RUFFARD (*syndics*), et FAVRE (*secrétaire de ville*).

Le premier soin du nouvel évêque, après avoir pris possession de son siège, fut d'étudier le mode d'administration de son prédécesseur. Il eut aussi à se diriger, dans la partie française de son diocèse et à l'égard de ceux que l'on appelait *les nouveaux convertis*, suivant les instructions envoyées de Versailles, le 7 janvier 1699, par le ministre Phelippeaux. Les unes étaient publiques et conçues en termes assez menaçants pour les convertis hésitants ; les autres, plus intimes, semblent reconnaître que la force et la violence employées n'ont pas réussi, et qu'il vaut mieux recourir à des moyens plus doux.

On lit dans les premières :

Tous les sujets du Roy étant a présent réunis dans le sein de l'Eglise Sa Majesté a cru devoir établir des règles communes et uniformes pour les nouveaux convertis et les anciens catholiques sans aucune différence ni distinction.

Puis, après ce préambule affirmant que l'unification du culte est opérée, on donne aux intendants et aux commissaires nommés pour surveiller les protestants des directions fort développées, afin qu'ils aient à exercer une surveillance et une répression aussi complètes que dans le passé. Ces instructions indiquent bien que, dans le plus grand nombre des cas, la conversion n'a été qu'apparente.

Il faudra empêcher, y lit-on, et punir tous rapports avec les ministres fugitifs et avec les consistoires secrets.

Le Roy a été averti que quelques uns des nouveaux convertis mal intentionnés osent aller dans les maisons des malades aussy nouveaux convertis pour les exhorter à mourir dans les sentiments de la R. P. R. (*religion prétendue réformée*).

Le roi ordonne de faire de nombreuses instructions religieuses, et prescrit aux intendants et commissaires :

De tenir la main à ce que les anciens catholiques comme les nouveaux convertis s'y rendent assidus. S. M. souhaite qu'ils le fassent librement et volontairement, mais elle se réserve en cas de refus et d'opiniâtreté d'employer son autorité pour les y obliger... S. M. recommande aux Intendants de marquer en toute manière une grande distinction en faveur des nouveaux convertis dont la bonne conduite rendra témoignage de la sincérité de leur conversion, de leur accorder toutes les grâces qui dépendent de leur autorité ; qu'ils s'entendent avec les Evêques, non pas une fois pour toutes, mais par une correspondance directe et continue... ; de faire saisir les biens des religionnaires sortis du Royaume entre les mains de leurs héritiers qui ne sont pas mieux convertis que ceux à qui ils ont succédé, qui parfois prêtent leur nom à des religionnaires fugitifs et leur font remettre à l'étranger les revenus de ces biens. Au surplus ils tiendront la main à l'exécution de toutes les dispositions de la déclaration du 13 décembre 1688 encore qu'elles ne soient exprimées dans la présente instruction.

Le second mémoire de Phelippeaux, destiné spécialement aux évêques, a un caractère plus familier. Le ministre y fait d'abord remarquer que :

Les nouveaux convertis ont été élevés dans une si grande aversion des ordres religieux qu'il sera de la prudence des évêques de se servir autant qu'ils pourront du clergé séculier pour les instructions, d'éviter de dire dans celles-ci des choses fausses, douteuses ou puérides, de tâcher de rendre aux nouveaux convertis la piété *amiable*... de s'étendre beaucoup sur le détail de la morale chrétienne, de la prêcher dans toute sa pureté, d'appliquer le plus qu'ils peuvent l'écriture sainte pour laquelle on sait que les nouveaux convertis ont beaucoup de goût... s'ils se croient obligés de réfuter les erreurs, de le faire sans aigreur... de donner des preuves claires et indiscutables qui vont essayer toutes les hérésies par les fondements et qui n'ont besoin que de la raison et du sens commun pour être entendues... de faire quelques instructions hors le temps de la messe parce que les nouveaux convertis y viennent plus volontiers... si à cela les curés joignent une conduite pleine de charité et de douceur envers les nouveaux convertis, si loin de se rendre leurs délateurs ou leurs parties et de les obliger par là de les regarder comme leurs ennemis ils prennent le parti d'interceder et de demander grâce pour eux dans les occasions, s'ils les aident dans leurs

besoins et s'ils s'appliquent à s'attirer leur confiance et à gagner leurs cœurs, ils auront sans doute la consolation d'en faire avec le temps de bons catholiques.

Fort de l'appui du roi, l'évêque s'efforça de continuer l'œuvre de prosélytisme qui s'exerçait aux environs de Genève ou tout au moins de lutter avec avantage contre cette ville. L'un de ses principaux lieutenants dans cette campagne fut *Benoit de Pontverre*, chanoine de la cathédrale et curé de Confignon, dont M. Fleury a parlé longuement (t. II, chap. XIV). Cet ecclésiastique ¹ avait établi à Lancy, au pays de Gex, une chapelle qu'il aurait bien voulu convertir en une église. En attendant, il y faisait le service religieux ; mais les choses n'allaient pas toutes seules, Genève opposait une vive résistance. C'est ce que le belliqueux curé explique dans une lettre qu'il écrit à l'évêque :

Ce mercredi des Cendres 1700. Monseigneur, Le Conseil de Genève est si peu content de la négociation de leurs députés que s'estant assemblé presque tous les jours depuis leur arrivée ils ont délibéré a ne rien faire de tout ce qui avoit été convenu avec les ministres de S. A. R... Le syndic Chovet n'est pas si content qu'il le paraissoit a Chambéry puisqu'il n'ose pas quasi paroître en ruë et a mesme demeuré huit jours sans aller au preche...

Mercredy dernier ie terminoi amiablement le procez qui estoit ventillant devant le juge de la Bastie-Mellié avec l'ancien premier syndic M^r de Normandie créancier hypothécaire du fond sur lequel j'avois fait bastir la chapelle de Lancy (*Il paya à M^r de Normandie 420 florins*)... de maniere qu'a present nous avons assez de place pour faire

¹ Benoit de Pontverre mourut le 3 juin 1733, âgé de plus de 80 ans, ayant été curé de Confignon durant 43 ans. C'est lui qui, en 1726, après un bon dîner arrosé de vin de Frangy, décida le jeune Jean-Jacques à se rendre à Annecy auprès de M^{me} de Warens. Rousseau se vante quand il dit qu'il était alors plus savant que M. de Pontverre et qu'il « aurait rougi de fermer la bouche à un si bon hôte (*Confessions*, Partie I, L. II) ; mais, à coup sûr, le vieux curé ne se douta pas de ce que deviendrait le singulier garçon qu'il envoyait à Annecy se faire *nouveau converti*.

d'une chapelle une grande église quand il plaira à la Providence d'en disposer ainsy.

Il y a quelque temps j'y alla faire un mariage. Il ne manquoit plus que cette fonction pour justifier pleinement de ma qualité de pasteur naturel et légitime, et comme il s'y rencontra plusieurs de nos frères séparés, tant de la ville que du village, je pris l'occasion d'expliquer à fond les cérémonies que nous faisons dans la reception de ce sacrement et l'on me vint assurer sur le soir qu'ils en avoient esté très édifiés et mesme qu'ils s'estoient fait un plaisir de boire à ma santé.

Le Dimanche de la Sexagésime comme j'y allois faire l'office ie rencontra en chemin une partie des brebis du ministre Daunex (*de la paroisse d'Onnex*) qui s'en alloient au preche. Je tachai de les mettre en déroute en leurs disant de retourner en arriere que ie ne leurs precherais que la pure parole de Dieu qu'elles n'avoient qu'a me dire le texte de l'évangile que leur ministre devoit prendre que je tacherois de le suivre. Il y en eu quelqu'une qui se laissèrent persuader et particulièrement une demoiselle de bergerie ¹ qui assista à mon instruction avec M^r son neveu.

Dimanche dernier, un capucin m'ayant manqué de parole je fus obligé d'y aller d'autant plus que le peuple estoit adverti et comme le s^r Voutier (ou *Vautier*) ministre d'Onnex mon voisin ne fit son preche que dans l'apres-midy j'eus dans mon entretien ce qu'il y avoit de plus distingué de son bercail, et la chapelle estoit si remplie que les dehors estoient assiégés par une foule d'auditeurs. ensuite de quoy j'invitai pour disner les neveux du premier syndic qui regne cette année qui a esté bien aise d'apprendre que j'avois bu à sa santé...

Le jeusne neophite que V. G. eut la bonté de faire recevoir dans son palais et de luy conferer le Sacrement de confirmation m'ayant tesmoigné qu'il avoit intention d'estudier j'escrivis a Thonon de manière que le Père Philippé me répond que je n'ay qu'a l'envoyer... J'espère qu'il se souviendra de la femme de Lot et qu'il ne regrettera point les aux et les oignons d'egypte, et comme l'on etablit les manufactures à la charité l'on pourra y faire entrer sa sœur qui n'est pas moins éveillée que luy.

Par toute cette conduite, M^{rs}, V. G. peut voir que ie m'acquitte du

¹ Il y avait à Genève un *noble des Bergeries*, dont, en 1697, M. Liffort, aumônier du résident de France, alla visiter le domestique malade, ce qui faillit amener une émeute (FLEURY, t. II, p. 293).

devoir qu'elle m'a imposé, elle en sera persuadé si elle prend la peine de lire la ci-ioncte (*nous ne l'avons pas*) que m'a escrit mad^e la syndic Perdriau, sœur du syndic de la Rive, qui est la plus judicieuse femme de Genève.

Signé : DE PONTVERRE 1.

Bientôt, en 1702 et en 1703, l'évêque eut à s'occuper d'une affaire délicate. A cette époque, les Jésuites enseignaient la jeunesse au collège de La Roche. Parmi eux se trouvait le P. de Romeville, originaire de Vienne en Dauphiné, condisciple du confesseur de Louis XIV, le P. Lachaise. Ce religieux possédait une bague dont l'attouchement guérissait les malades.

Le P. de Romeville avait déjà opéré ailleurs ; à Vienne notamment, où l'affluence des visiteurs avait causé quelques troubles. Il continua en Savoie, et la foule accourut bientôt à La Roche, non seulement des paroisses voisines, mais encore de la Suisse, de la Franche-Comté, de l'Italie. Des offrandes assez importantes étaient laissées dans la chapelle des Jésuites. Ils voulaient les conserver pour honorer saint François-Xavier ; mais elles étaient revendiquées par le chapitre de la collégiale de Saint-Jean-Baptiste, en qualité de *curé de la ville de La Roche*.

Le P. Lachaise favorisait son confrère, et les prodiges de La Roche étaient bien vus à la cour de Louis XIV, où l'on admirait, alors aussi, les merveilles qui se produisaient sur le tombeau de Jacques II, roi d'Angleterre, mort à Saint-Germain-en-Laye l'année précédente.

Malheureusement, Genève n'était qu'à quelques lieues. Il en partait des railleries dont la *Gazette de Hollande* se faisait l'écho, et qui troublaient la joie des Pères. Les principaux faits merveilleux attribués à l'attouchement de la bague furent la guérison de M. de Novéry, gentilhomme

1 Copie de la lettre originale, aux archives de la Société Florimontane.

savoisien de Minzier ; celles d'une *muette* du canton de Fribourg et d'un *boiteux* de Lathuile, près d'Annecy. M. de Novéry avait fait une chute de cheval qui l'avait laissé tout contrefait et le forçait à marcher en s'appuyant sur les épaules d'un serviteur. Après avoir prié le saint et avoir touché la bague, il se mit à marcher seul, tout en restant contrefait ¹.

Voici comment, dans une lettre du 20 décembre 1702, adressée à l'évêque par le P. Silvestre, ce religieux raconte d'autres merveilles :

Monseigneur, Nous avons vu avec plaisir et avec de justes sentiments de reconnaissance les mouvements que V. G. se donne pour la gloire de notre S^t François Xavier. Afin qu'elle continue encore plus volontiers ses soins je lui ferai part de deux guérisons dont j'ay esté le témoin oculaire... Voyant que M. Genevois et M. Decrou qui sont pour l'ordinaire auprès du père lorsqu'il touche les malades n'y estoient pas, j'y allois et je ne m'en repentis pas car je n'avois encore rien vu de tel. Lorsque le père de Rommeville eut touché une fille nommée Marie, muette de naissance du canton de Fribourg en Suisse, elle sentit sa langue qui étoit toute repliée vers le gosier qui s'allongeoit peu à peu, ce que voyant aussi deux femmes qui estoient venues avec elle toutes trois se prirent à pleurer de joye et de quelque temps on ne put avoir raison d'elles. Enfin, le Père ayant fait tirer la langue a la muette et l'ayant touchée, il lui dit de dire Jesus, ce qu'elle fit avec peine ; une 2^e fois, elle le prononça mieux. Ensuite elle dit : Mon Dieu je vous aime de tout mon cœur. Apres quoi elle parla librement et mieux françois que ses compagnes. Elle se trouva scavoir tres bien son catechisme, elle dit l'oraison dominicale et comme on luy demanda d'ou vient qu'elle scavoit si bien ses principes, elle répondit qu'elle disoit dans son cœur tout ce qu'elle entendoit dire à son curé.

Le lendemain un garçon de 17 ans du diocèse de Langres sourd et muet de naissance entendit commença a parler et a repeter ce qu'on

¹ *Is autem Rupem deportatus et Patri Rommeville presentatus, per dicti annuli factum et intercessionem sancti Xaverii, statim sine ullo fulcimento incessit et adhuc hodiè incedit, ejus tamen, tortuosa ut antea configuratione semper remanente.* (Relation latine extraite du manuscrit intitulé : *Les différents états du diocèse envoyés à Rome et relations importantes.*)

lui disoit. Sa mère lui fit reciter toute sa créance et presta serment que jamais il n'avait oui ni dit autre chose que papa mama. Maintenant il entend très bien et apprend à parler comme font les enfants.

Quoique le grand concours soit passé il y a pourtant toujours du monde de nouveau ce qui fait croire au Pere qu'il est nécessaire ici... quand je lui ai proposé [d'aller ailleurs] ayant vu que la seule proposition lui a fort depleu, j'en demeure là.

Je juge que pour le bien de paix pour oter tout sujet à messieurs du chapitre de nous troubler... il serait à propos de nous batir une chapelle à côté de l'autre... qui fut à nous et toute dédiée à St François Xavier. Le R. P. Delachaize nous fait esperer une somme pour commencer si V. G. y donne son assentiment...

Signé : SILVESTRE, de la Comp^e de Jesus.

L'évêque croyait à la réalité des miracles du P. de Romeville. Il entretenait à ce sujet une correspondance active tant avec le thaumaturge, les évêques du voisinage, divers jésuites et des prêtres qui étaient un peu ses agents à Paris et à Rome qu'avec d'autres personnages. Nous allons en donner quelques extraits, toujours d'après les lettres originales :

Genève 9 septembre 1702... j'ay voulu [voir] moy meme ce qui se passoit à La Roche, j'y ai été avec un de nos peres et j'avoue à V. G. que ce que j'ay vu me surprend beaucoup. M^r d'Herville et M^r le Résident qui ont vu M. de Novéri à Geneve qui a été meme au Presche pour se faire voir a tout le monde, m'ont dit que la vue de ce gentilhomme etourdissoit tous ces Messieurs. Dieu a ses desseins...

Signé : C. BORTHON, jésuite.

[De la Grande-Chartreuse.] 11 octobre 1702. Monseigneur, ...La merveille eclatante qui a paru dans ce gentilhomme qui ne pouvait marcher depuis 10 ou 12 ans doit bien étonner ces messieurs de Geneve. Le grand saint François Xavier a esté l'apostre des Indes de son vivant et peut estre que Dieu veut qu'il soit un de ceux de Geneve apres sa mort... Je viens de donner ordre qu'on fasse tout le possible pour vous fournir de quoi soulager vostre mal de dents...

Signé : F. INNOCENT, prieur de Chartreuse 1.

1 F. Innocent Le Masson, l'auteur de la *Vie de Messire Jean d'Aranthon*. Il semble qu'à cette époque déjà la Grande-Chartreuse croyait posséder un spécifique contre le mal de dents.

Paris 20 novembre 1702. ...Les prodiges surprenans du Pere Jésuite de la Roche commencent à faire quelque petit bruit icy, plusieurs personnes m'en ont parlé, mais on a pas beaucoup de facilité icy pour croire aux miracles, nous en apprenons tous les iours de nouveaux et fort surprenans par l'intercession du deffunt roy Jacques d'Angleterre. M^{sr} le cardinal de Noailles a pris les mêmes précautions sur cet article que V. G. Signé : GARBILLON 1.

à Vienne le 4 novembre (1702 ?). Monseigneur, Les marque que vous me donnez d'agréer les assurance de mon respec me cause une joye sansible, soyez persuadé monseigneur une fois pour toute que personne du monde ne vous honore pluis cordialement et pluit sinserman que votre tres humble et tres aubéissante servante M^l. de Montmorin (*un mot illisible*) 2.

M^r l'archevêque de Vienne vous fait mille tandre remersiman de lhonneur de votre souvenir il na point de suffragan don la mityé lui soit si presieuse que la votre. Sa santé est antierement retablie. Je vous an suis tres aubligée car je veus croire que ce la doy an partye a vos priere set pour coy je vous suplye Monseigneur de les lui continuer.

Mandé nous un peu des nouvelles du saint Jessuite qui est dans votre diossé il let natif de Vienne ne pource ton poin Monseigneur [a]voir quelque chose qui eut touche cette sainte bague je prens la liberté de vous anvoyer une medallie pour que quelque un de vos.... et la bonte de la faire toucher. Pardon Monseigneur dan usser sy libreman. Au revange je vous offre des reliques du bien heureux Regis il sont tout deus Jessuite l'un est au siel et l'autre yra. Je vous prie de nous mander si la sœur vit touiours chez vous dans la mesme retrette. Ayez la franchise de mander sy vous pouver bien lire mon e criture. Je ajoute an core Monseigneur une petite bague que je pryé quelque un de votre maison de faire toucher avec la medaille a la bague du pere Romeville.

Le président d'Alex félicite d'abord l'évêque des mesures qu'il a prises conformément aux prescriptions du concile de Trente *pour discerner les vrais miracles* :

1 Membre d'une famille importante d'Annecy.

2 M. F. — la sœur ou la mère d'Armand de Montmorin, archevêque de Vienne, et dont l'évêque de Genève était le suffragant.

Chambery, 2 décembre 1702. Monseigneur, J'avois desia informé S. A. R. des justes mesures que vous aviez prises, elle-même m'ayant fait l'honneur de m'écrire qu'il ne falloit pas croire légèrement des faits miraculeux sans qu'ils eussent été examinés et approuvés par l'Ordinaire. Il n'est pas surprenant qu'un souverain aussi éclairé et plein de religion que le notre prescrive une tablature si juste en une matière si importante. Il y a beaucoup d'apparence que le roy Jacques ayant été un si grand serviteur de Dieu par les sacrifices qu'il a faits pour lui, il le veut glorifier après sa mort... Dieu le permet ainsi dans un siècle fort gâté autant par l'esprit que par les mœurs pour ramener les impies et les incrédules et les mettre dans leur tort s'ils n'en profitent pas.

Signé : D'ALEX 1.

Dom Cl. Presset, prêtre du diocèse d'Annecy, professeur à la Sainte-Maison de Thonon, a été envoyé à Turin pour y traiter diverses affaires avec l'abbé de Rossillon, frère du prélat, et d'autres membres de sa famille, y parler des prodiges de la bague, etc.

Turin, 4 décembre 1702. ...Je me suis restreint jusqu'à cette heure de dire que dans peu V. G. éclaircira cette affaire dont tout le monde parle icy... Confessant cependant qu'il y paraît *du réel*. On assure que V. G. seroit allé faire toucher elle-même et la Cour le croioit mais j'ay soutenu en la Chambre de Parade que cela n'est point. Ils en sont dé trompés. M^r le conte de la Tour est le plus opposé aux miracles.

D. Presset prie ensuite l'évêque de lui écrire une lettre demandant que l'on n'envoie plus à Thonon des *régents italiens*, les élèves perdant leur temps par la peine qu'ils ont à comprendre la prononciation de ces maîtres.

C'est presentement M^{sr} un coup de partie pour empêcher notre G^{al} de nous envoyer des italiens qu'il veut que ie reçoive à toute force. Je tiens ferme. Votre lettre fera mon plus grand fort auprès de S. A. R. et de Rome meme, et V. G. fera un bien considerable pour son diocese en m'aidant a fermer notre porte et nos classes aux Italiens qui ne nous conviennent point.

Signé : D. Cl. PRESSSET.

1 Denis d'Aranthon, neveu de M^{sr} Jean d'Aranthon d'Alex.

Quelques jours après D. Presset écrit encore à l'évêque. Il lui annonce qu'il a parlé au duc des miracles de La Roche ; il l'entretient de l'appel comme d'abus interjeté par un curé que le Sénat a renvoyé dans les prisons de l'évêché, puis de ses affaires de famille.

Le 9 décembre 1702, le P. de Romeville écrit de La Roche :

M^{sr}, J'ay bien toujours attendu que la bonne œuvre que Dieu a daigné me confié seroit combattue. Cependant j'ay été surpris que ceux qui devoient soutenir la devotion de S^t François Xavier l'aye combattue... l'y disposois par les sacrements, par une instruction qui leur estoit faite avant que de toucher la bague qui a esté dans le doigt du S^t. Le P. de la Chaise m'ayant escrit que le Roy accordoit volontiers trois ou quatre cent livres deues dans la Franche Comté au Prince d'Orange pour aider batir une chapelle a S^t François Xavier a qui il a une particulière devotion on n'entreprendra rien sur ce point sans l'ordre et la permission de V. G. Cependant je la prie d'imposer silence a M. Fichet vicaire de Pers qui a parlé d'une manière scandaleuse de cette devotion... a taché d'affoiblir tout ce qui se faisoit... et comme il ne pouvoit ignorer que Dieu operoit quelques merveilles et que M. Deage l'avocat de cette ville lui en racontoit il lui répondit que Judas en faisoit autant... Comme le P. Provincial m'a ordonné de ne pas m'eloigner de La Roche sans une mission expresse de V. G. je crois qu'elle jugera qu'il n'est pas a propos que je quitte le Caresme pour aller a Megeve... pour ne donner pas occasion aux Genevois de parler.

Signé : Cl. de ROMMEVILLE de la Comp^{ie} de Jésus.

Ornax le 22 decembre 1702. ...Je prends la liberté de représenter à V. G. que les Jesuites de la Roche ne sont jamais entres en dispute avec qui que ce soit pour les offrandes des fidèles ; et j'ai appris que s'il y avoit eu quelque contestation que l'interest ait fait naitre laquelle s'est passée entre des ecclésiastiques et les congréganistes qui sont les maitres de la chapelle.

Signé : de SURMET, jésuite.

Nous trouvons, à la date du 28 décembre 1702, une lettre de M. Liffort, chapelain du résident de France à

Genève ¹. Après s'être plaint vivement du curé de Théry et avoir demandé à l'évêque de le *punir fort sévèrement*, le chapelain ajoute :

M. le Resident a infiniment loué les précautions et les soins admirables aussi bien que les monumens dignes du zèle le plus pur dont V. G. a donné des témoignages authentiques par les imprimés qu'elle a eus la bonté de nous envoyer... et je dois lui dire avec sincérité que ses précautions sages et prudentes au sujet des guerisons miraculeuses faites à La Roche ont produit de très bons effets sur l'esprit des ennemis de l'Eglise non seulement dans cette ville qui est le centre de l'hérésie, mais encore dans la Suisse.

Pendant ce temps, le P. de Romeville, qui se sentait assez vivement attaqué, se procurait et fournissait des certificats constatant l'excellence de sa conduite. *Esprit*, évêque de Nîmes (Fléchier), lui en délivre un, le 21 janvier 1703, où il déclare que :

Le P. Claude de Romeville a esté par nous employé en qualité de missionnaire pour travailler à l'instruction des *nouveaux convertis* de notre ville et de notre diocèse de 1686 à la fin de 1698... avec notre entière satisfaction. n'ayant connu personne qui n'aye esté très édifié de sa piété, de son zèle, de sa douceur, de sa patience, de ses bonnes mœurs et de sa conduite irréprochable.

Le 6 mars 1703, le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, consulté le 23 février par M. de Bernex, lui répond :

Monsieur, Vous avez tant de lumière et de prudence qu'il seroit inutile de vous donner mes foibles avis sur les miracles prétendus d'une bague de S^t Fr. Xavier. ie voudrois avant que de rien faire scavoir au vrai d'ou vient cette bague car ie ne croi pas que ce grand S^t se soit iamais avisé d'en porter. Ce bon jesuite l'a porté au général des Chartreux mais elle ne l'a ni guéri ni soulagé. Pour ce qui est de l'in-

¹ Les résidents français à Genève furent, en 1679, M. de Chauvigny ; en 1680, M. Dupré ; en 1688, M. d'Herville ; en 1698, M. de la Closure.

formation par témoin de ces sortes de choses rien n'est plus suiet a l'illusion et a la fourberie. J'y ai été exposé en donnant un corps saint à ma catedral que le pape Innocent XI m'avait envoyé. Mil témoins disoient avoir été guéris en touchant sa chasse et quant secretement iai aprofondi la chose iai trouvé qu'il n'y avoit rien de réel et que la prétention et l'imagination de quelques personnes crédules avoient donné occasion a ces prétendus miracles et iai assoupi la chose sans la faire éclater par des ordonnances publiques. Ce bon jesuite vouloit aussi faire valloir sa bague a Chamberi sous pretexte d'une retraite qu'il y vouloit faire. J'ai dit au recteur qu'il ne lui permit pas d'y venir. S'il m'appartenoit de vous donner conseil ce seroit de faire cesser tout cela sans procedure et de mander au provincial de retirer cette bague des mains de ce missionnaire... trop heureux si ie pouvois vous faire connaître par mes services l'estime et la vénération avec laquelle ie suis Monsieur, de v^{re} Scie ill^{me} très aff^{né} serviteur.

Signé : Le card^{al} LE CAMUS.

Le 27 avril 1703, le cardinal insiste encore :

Monsieur ¹, Je voudrois des preuves que cette bague a été dans le doit de S^t F. Xavier ; avant que de publier des miracles ie voudrois que ce bon père ne roulat pas de diocese en diocese pour faire toucher sa bague. Cela a un air de charlatan qui ne me plait pas. Cela est en bonne mains puisque vous en êtes chargé.

Mr l'abbé votre neveu me paroît avoir de bonnes dispositions, etc.

Signé : Le Cardinal LE CAMUS.

Malgré ces sages conseils, le P. de Romeville continuait à faire des prodiges ; il fallut invoquer la raison politique pour l'éloigner de La Roche. C'est ce qu'il explique lui-même dans une lettre qu'il écrit à M. de Bernex, le 8 juin 1704 :

Les raisons qu'on m'a fait scavoir pour ne rester pas à La Roche que V. G. ne peut pas ignorer qui concerne la politique plutost que la religion m'obligent d'oster tout ombrage a l'opinion qu'on aurait à la Cour que je n'entre pas dans les sentimens qui ne tendent qu'a empêcher le

¹ Le cardinal ne donne pas à l'évêque le titre de *Monsieur*, mais il se dit le serviteur de Sa Seigneurie illustrissime.

mouvement des peuples mal intentionnés qui sous prétexte de dévotion pourroient s'attrouper dans la Savoie qui est le théâtre de la guerre... Cependant on craint tout, dans un temps où les Camissards renouvellent leur révolte... C'est pourquoi ayant un ordre positif de choisir une de nos maisons de la Bourgogne je me rends au collège de Vesoul pour y travailler à ma conversion. Je remercie V. G. de tout le bien dont elle m'a honoré durant les 6 années que j'ay eu l'honneur de travailler sous ses yeux, etc.

Le 28 du même mois, le métropolitain, M^{gr} A. de Montmorin, archevêque de Vienne, s'exprime ainsi, à propos de la mesure prise contre le P. de Romeville :

Monseigneur, ...Quand à l'ordre qu'on a donné à ce bon père de se retirer en franche Comté comme il est venu de plus haut que de son supérieur je n'en suis pas surpris ; dans un temps de guerre la sagesse veut qu'on soit en garde contre tous les prétextes d'attroupement sur les frontières de l'état... *Signé* : † ARMAND, Arch. de Vienne.

Le 24 juillet (1704), le P. de Romeville est arrivé à Vesoul et il écrit à l'évêque :

... Je n'ai pas cru devoir différer davantage mon départ de La Roche ayant des ordres très pressants de la part du R^d Père de la Chaize... Des esprits jaloux de la gloire de la relique de S^t François Xavier ayant fait craindre que les peuples sous prétexte de dévotion ne vinsent dans la Savoye... Je fis dire à l'Archevêque de Besançon que ie ne voulois pas me servir de la bague dans son diocèse. Cependant ie la fis baiser en passant aux habitants de Besançon et la foule fut si grande et dans les rues et dans l'hospital et dans la cour du collège que ie ne pu prendre un meilleur parti que de sortir de la ville dans un carrosse qu'on m'amena sur les sept heures du soir... Il y a beaucoup d'esprits incrédules que n'auroient pas manqué de combattre l'œuvre de dieu... cependant V. G. scait que ie n'ai fait cet exercice (*de la bague en Savoye*) que par son approbation et selon le mouvement de l'esprit d'en haut... Le P. de la Chaize toujours plein de charité pour moi m'a envoyé du secours... Il me marque dans sa lettre ; vous ne doutez pas que lorsque Nosseigneurs les archevesque de Vienne et evesque de Geneve auront fait faire en bonne forme les procès verbaux

des miracles opérés par l'intercession de St François Xavier le peuple n'en soit encore édifié et vous savez bien que ie ne serai pas celui qui en aura le moins de joye...

(*A suivre.*)

F. MUGNIER.

ÉTUDE CRITIQUE

Du IV^{me} volume de la Bibliothèque historique italienne.

(Relations diplomatiques de la monarchie de Savoie,
1713-1715. France.)

La « Bibliothèque historique italienne, » publiée par les soins du Comité royal de Turin, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, grand in-quarto, formant le IV^e de cette importante publication ¹. Ce recueil de documents inédits était encore en préparation, l'an passé, à l'époque du Congrès de Turin. Il a pour titre général « Relations diplomatiques de la monarchie de Savoie, de la première à la seconde restauration : soit de 1559 à 1814. » Mais c'est là une désignation collective qui permet d'espérer l'apparition successive d'une magnifique série documentaire. En réalité le volume précité, bien qu'il soit de 500 pages, ne renferme que les textes épistolaires relatifs à une période de deux années seulement, et le sous-titre « France, période troisième, volume premier, années 1713-1715 » précise cette période qui s'étend depuis le rétablissement des relations

¹ Le volume I renferme l'énumération dite « L'œuvre cinquantenaire du Comité royal de Turin, » par M. Ant. Manno, 1884.

Volume II. Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Trivulziane, par M. Porro, 1884. La Trivulziane, nom donné à la bibliothèque du palais Trivulzi, place Sant' Alessandro, à Milan. Collection riche en manuscrits et éditions rares des XIV^e et XVI^e siècles, écrivait déjà M. Du Pays, il y a quarante ans.

Volume III. Bibliographie historique des Etats de la Monarchie de Savoie, par MM. Manno et Promis, 1884.

régulières entre la cour de Savoie et la France, à la suite du traité d'Utrecht, jusqu'à la mort de Louis XIV, 1^{er} septembre 1715.

Trois érudits dont il suffit de citer les noms, MM. Antonio Manno, Hermano Ferrero et Pierre Vayra, ont consacré leurs veilles à la recension chronologique et à l'annotation de toutes les pièces de cette correspondance secrète qui, d'après l'instruction royale en date du 22 mars 1717, adressée à l'archiviste de cour, ne devait être communiquée à qui que ce soit, pas même aux ministres d'Etat, sans un ordre particulier de Sa Majesté. Mais avant d'aborder ce recueil de 319 missives officielles, il convient d'emprunter à l'avant-propos quelques lignes dont je donnerai le sens général, car cette citation doit faire déjà pressentir au lecteur ce que pouvaient être en ce temps-là les agissements de la diplomatie.

Non seulement les princes se servaient de leurs ambassadeurs pour la conduite des négociations qui leur étaient confiées, mais ils utilisaient aussi les aptitudes diplomatiques des secrétaires d'ambassade ou de légation qui recevaient l'ordre secret de surveiller les agissements de leur supérieur hiérarchique, qui en référaient à la cour, et parfois conduisaient avec les ministres étrangers des négociations spéciales. D'autres agents secondaires, non accrédités, apportaient à l'ambassadeur le concours de leurs lumières, et ceux-ci, qu'il le sût ou non, envoyaient aussi leurs rapports au chef de l'Etat ou au ministère ; enfin il n'était pas rare qu'on envoyât dans une cour étrangère un personnage avec la mission apparente, aux yeux de l'ambassadeur, de traiter certaines affaires, et en réalité pour en négocier, à son déçu, d'autres qui devaient être beaucoup plus importantes. Les princes de la maison de Savoie dirigèrent presque toujours eux-mêmes les grandes affaires diploma-

tiques. Ils correspondaient souvent avec chacun de leurs envoyés, sans que l'un de ceux-ci sût jamais ce qui se traitait avec l'autre, et parfois le ministre des affaires étrangères n'avait aucune connaissance de cette correspondance..... Ainsi les modifications imprévues que, presque toujours, la marche des affaires nécessitait de donner aux instructions générales des ambassadeurs étaient ignorées d'eux, et ces variations, d'une si grande importance pour l'intelligence de l'histoire diplomatique, ne peuvent nous être révélées que par l'étude attentive des correspondances officielles, leur analyse et leur synthèse.

Je ne puis prétendre, on le comprend, à donner un compte rendu à peu près détaillé d'un aussi volumineux recueil, et le seul but que je me propose est de le résumer en quelques pages. Qu'il me soit donc permis de faire encore un emprunt à l'excellente préface de ce volume. Je ne saurais mieux faire, je l'avoue, que de traduire cette brillante analyse.

« Au mois d'août 1713, — soit quatre mois après la signature du traité d'Utrecht, un mois après la renonciation de la Sicile, faite par le Roi d'Espagne en faveur de Victor-Amédée, — le baron Perron Saint-Martin arrivait à Paris comme envoyé extraordinaire de ce prince, qui le destinait « à prendre caractère d'ambassadeur, » aussitôt que lui-même, nouveau roi de Sicile, jugerait à propos d'assumer publiquement auprès des cours étrangères cette dignité souveraine. L'exécution du traité d'Utrecht entre la France et la Savoie comportait la délimitation des vallées respectivement cédées, travail qui devait être confié aux arbitres nommés par les parties contractantes. L'envoyé de Savoie avait encore l'ordre de poursuivre le règlement d'autres affaires demeurées en litige : l'investiture féodale du Prince de Monaco pour Menton et Roccabruno, et d'autres pe-

tites contestations territoriales entre la France et le Piémont devaient faire aussi l'objet de la sollicitude du baron Perron. Mais surtout il devait s'efforcer d'obtenir que, dans les négociations ouvertes entre la France et l'Empereur Charles VI, la première de ces puissances ne négligeât pas de faire confirmer les stipulations du traité d'Utrecht en ce qui concernait le duc de Savoie ; cette confirmation lui ayant été expressément promise par l'article 18 de ce traité, Victor-Amédée se flattait ainsi d'être reconnu par l'Empereur dans la possession de son nouveau royaume (de Sicile), puis dans la succession éventuelle de la maison de Savoie au trône d'Espagne, comme aussi il espérait obtenir, par le même moyen, la reconnaissance de sa souveraineté sur le fief des « langhe » ¹ et la cession du Vigevnasco ou d'un territoire équivalent : le marquisat de Final. Pour obtenir ce marquisat, il avait même fait une offre pécuniaire qui fut repoussée par l'Empereur irrité, celui-ci préférant abandonner Final aux Gênois pour une somme moins importante. Lorsque la nouvelle de ce marché fut confirmée, Victor-Amédée ne suggéra plus à son envoyé à Paris que des protestations officielles lui prescrivant d'insister maintenant pour obtenir « gratuitement » le Vigevnasco par les bons offices du Roi très chrétien.

Dans le temps où l'envoyé de Savoie venait se fixer à Paris, la guerre avait déjà recommencé entre la France et l'Empereur, mais les rapides succès du maréchal de Villars sur le Rhin disposèrent l'Empereur à écouter les propositions de Louis XIV, qui voyait alors son royaume épuisé, lui-même près de la tombe, et la France menacée d'une

¹ Région du Piémont, divisée en Basse et Haute Langhe ; la première est comprise entre le haut Tanaro, l'Orba et l'Apennin toscan, l'autre comprend le territoire situé aux environs d'Acqui, d'Alba et de Mondovì. Voir note p. 25 du volume IV des Relations diplomatiques, etc.

prochaine et longue régence. Des pourparlers entre Villars et le Prince Eugène conduisirent à la conclusion de la paix, dont les préliminaires furent signés à Rastadt, le 6 mars 1714. Puis les plénipotentiaires du Roi de France, de l'Empereur et des Princes de l'empire se réunirent à Baden, en Suisse, et rédigèrent le traité définitif, assez peu différent des préliminaires de Rastadt. Ce traité de paix fut signé par les généraux précités, le 7 septembre de la même année.

Durant la campagne de 1713 et les négociations qui la suivirent, l'envoyé de Savoie ne cessa jamais d'insister pour obtenir l'insertion si désirée par le roi de Sicile. Il recueillit de bonnes paroles, mais rien de plus, et ne dut pas tarder à se convaincre que, comme la France témoignait un si grand empressement d'obtenir la paix, on ne se préoccupait guère à Versailles de donner satisfaction aux vœux de Victor-Amédée. En effet, à l'exception du marquis de Torcy ¹, auquel était alors confiée la direction des affaires étrangères, les ministres de France n'avaient pas oublié que « Monsieur de Savoie » avait combattu contre leur auguste maître, pendant la guerre précédente ; les arguments réitérés, présentés avec force par le baron Perron dans ses fréquents entretiens avec M. de Torcy, comme aussi dans les audiences qu'il obtint du vieux roi, n'aboutirent à rien de satisfaisant pour le diplomate piémontais, et tandis que la France reconnaissait à l'Empereur la possession du royaume de Naples, du duché de Milan, de Mantoue, de la Sardaigne et des Présides ², on

¹ Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy (1665-1746), fils de Charles, marquis de Croisy, il était neveu du grand Colbert. Voir n° 3, p. 2. 1. Relations diplomatiques, etc.

² Les Présides de la côte de Toscane, entre l'embouchure de l'Ombrone et la frontière romaine. Voir Dézobry et Bachelet. Dictionnaire hist.

cachait ces engagements honteux au représentant de Victor-Amédée, auquel on promettait seulement de stipuler « la neutralité de l'Italie, en conformité du traité d'Utrecht, et de laisser les princes jouir tranquillement en Italie des territoires dont ils étaient en possession, sans qu'il leur soit fait nul préjudice. »

Cependant toute espérance de réussite n'était pas perdue dans la pensée du Roi de Sicile, qui envoya au congrès de Baden l'habile négociateur de Mellarède ; si ce diplomate n'y était pas admis comme plénipotentiaire, il s'y rencontrerait tout au moins très à propos pour défendre officiellement les droits de son souverain. A Paris, le baron Perron poursuivait dans le même temps ses pressantes démarches pour « améliorer » l'article 30 du traité de Rastadt ¹, et dans ce but il cherchait à obtenir la coopération d'autres puissances, notamment de l'Angleterre. Mais, vaines tentatives et nouvelle désillusion : le traité de paix était signé à Baden, et l'article concernant l'Italie ne présentait que la simple traduction latine de l'article correspondant du traité d'Utrecht !

Dans ces conjectures défavorables, Victor-Amédée estimait qu'une ligue défensive unissant la France, l'Angleterre et lui était le moyen le plus assuré de contenir l'ambition de l'Empereur en Italie, le seul qui pût éloigner les périls dont elle le menaçait personnellement. Il prescrivit au baron Perron de négocier cette alliance secrète avec M. de Torcy et le ministre d'Angleterre ; mais ce dernier personnage hésitait à se déterminer, par le fait de l'incertitude des affaires politiques dans son propre pays, où les deux membres les plus influents du gouvernement, Lord Bolingbroke et le comte d'Oxford, étaient ouvertement

¹ Voir le texte de cet article p. 128 du volume précité.

hostiles l'un à l'autre. Le marquis de Torcy accueillit aussi avec froideur la proposition de l'envoyé de Savoie, il s'étudiait à temporiser, sous le prétexte qu'il convenait d'entraîner l'Espagne dans cette alliance. Or, les circonstances actuelles ne s'y prêtaient nullement : la toute-puissance de la princesse des Ursins venait d'être inopinément renversée par Elisabeth Farnèse, la nouvelle épouse de Philippe V. Ce roi venait d'envoyer à Versailles le cardinal del Giudice, créature d'Albéroni, dont on ne connaissait pas encore les visées ; il fallait attendre.

D'ailleurs, il survint alors un événement en Angleterre qui fit nécessairement abandonner toutes ces pratiques : je veux parler du décès de la Reine Anne.

Le traité de Rastadt n'avait pas mis un terme à l'inimitié de l'Empereur Charles VI contre le roi d'Espagne. La France avait reconnu au premier la souveraineté des anciennes possessions espagnoles en Italie, à l'exception de la Sicile, dont on n'avait pas parlé, et aussi à l'exception des Pays-Bas, au sujet desquels la cour de Vienne négociait alors avec les Hollandais le traité dit « de la Barrière, » qui fut confirmé le 15 novembre 1715. Mais l'Empereur n'en maintenait pas moins ses prétentions à l'entier héritage de la branche des Habsbourg, branche dépossédée en la personne de l'arrière-neveu de Philippe II. En présence de ces revendications, il était à craindre que la mort de la Reine Anne (12 août 1714) ne devint le précurseur d'une nouvelle guerre générale. Il est vrai que la question de la succession d'Espagne était entrée dans la voie des négociations pacifiques dès le jour où les *tories* avaient acquis la suprématie dans le ministère anglais ; mais maintenant ils étaient renversés par les *whigs*, partisans de la guerre contre la France ; la couronne des Stuarts passait à l'électeur de Hanovre, selon les dispositions de l'acte célèbre de

1701. Ainsi l'Angleterre se rapprochait de l'Autriche, dont elle cherchait à dissiper la jalousie en appelant le Hanovrien sur le trône. On s'empressait d'aider l'Empereur à obtenir des Hollandais le traité « de la Barrière, » puis on soulevait contre la France la question du canal de Mardick, dont la création — disait-on à Londres — violait l'esprit, si non la lettre du traité d'Utrecht, qui prescrivait à la France l'entière destruction des fortifications de la ville et du port de Dunkerque.

Le roi Victor-Amédée eut promptement deviné ce que serait le nouvel état de choses créé dans la politique anglaise par l'accès de l'électeur allemand au trône de la reine Anne, de cette zélée protectrice qui lui avait fait acquérir le royaume de Sicile. Aussi, dès ce moment, recommanda-t-il à son envoyé d'avoir les yeux toujours ouverts sur les incidents qui pourraient survenir par le fait du changement de gouvernement en Angleterre ; le baron Perron et ses agents s'étudièrent en conséquence à recueillir les informations les plus sûres... Mais déjà la mort du duc de Berry (1 mai 1714) avait donné carrière à toutes les conjectures touchant la régence, qui ne pouvait être éloignée ; la diplomatie piémontaise combinait ses démarches d'après les influences qui prévalaient à Versailles, où les regards des courtisans commençaient à se diriger vers le duc d'Orléans, comme vers le soleil qui se lève. Ici la vigilance de l'ambassadeur de Victor-Amédée devait être d'autant plus grande que les signes de la fin prochaine du « grand roi » devenaient plus fréquents. Enfin, un autre sujet de préoccupations incessantes, ce fut pour le diplomate piémontais, pendant les derniers mois du règne de Louis XIV, l'impénétrable négociation de paix qui se tramait alors entre l'Empereur et le roi d'Espagne ; cette négociation avait été confiée à l'ambassadeur de France au-

près de la cour impériale, et néanmoins son existence était toujours niée par le ministre de Torcy lorsque le baron Perron l'interrogeait à ce sujet.

A ces préoccupations de la politique générale, à ces inquiétudes causées par un incertain avenir, il faut encore ajouter les tracasseries que donnaient à Victor-Amédée, et partant à ses agents diplomatiques, les empiètements et les usurpations de la cour de Rome.

L'ambassadeur du roi de Sicile était à Paris depuis peu de temps lorsque survint le conflit auquel je fais allusion, conflit qui pouvait être funeste à la domination naissante, et plus encore au prestige de Victor-Amédée. En effet, la suppression de l'antique Tribunal de la Monarchie était un ferment de discorde pour le clergé sicilien, un brandon d'incendie pour les institutions nouvelles. Cette mesure violente fut l'œuvre du pape Clément XI qui, profitant du changement de gouvernement dans l'île, avait attisé le feu, que déjà la cour de Rome avait allumé en Sicile dès l'année 1711, tandis que le pays était encore sous la domination du roi d'Espagne.

C'était là une affaire très importante, une atteinte grave à d'anciens privilèges nationaux pour les Siciliens, et c'était aussi, pour Victor-Amédée, un rude coup porté à sa domination royale chez des gens qui n'étaient pas toujours enclins à s'y soumettre. D'autre part, il fallait se préoccuper des avantages que l'Empereur allait s'efforcer de retirer de ces troubles. L'ordre fut aussitôt donné au baron Perron de solliciter les offices et l'appui de la cour de France contre les prétentions du Vatican ; des démarches incessantes eurent lieu à Versailles et à Rome, des mémoires, des factums furent échangés, on fit même de discrets appels à l'opinion publique ; mais toute cette épineuse affaire du Tribunal de la Monarchie devait se prolonger

bien au-delà de la courte période que nous fait connaître cette correspondance, et là encore bien des déceptions et des traverses attendaient la diplomatie piémontaise. Les affaires ecclésiastiques de France étaient aussi profondément troublées en ce temps-là, et la bulle *Unigenitus* occupait alors tous les esprits à Versailles, beaucoup plus — nous devons le supposer — que le *Tribunal de la Monarchie*¹ et que les intérêts du roi de Sicile.

Tels furent, dans leur ensemble, les principaux événements politiques qui motivèrent pendant deux ans cette importante correspondance, mais les incidents multiples qui se succédaient alors d'un jour à l'autre dans le jeu de la diplomatie échappent complètement à l'analyse, et si l'on considère qu'il fallait alors six ou huit jours pour correspondre entre Paris et Turin, et quinze ou dix-huit jours pour savoir à Versailles ce qui se passait à Palerme, on demeure frappé des responsabilités qu'encourait en ce temps-là un agent diplomatique, n'ayant le plus souvent d'autre boussole pour le guider au milieu des écueils que son expérience des affaires, sa connaissance des hommes, sa finesse, sa dextérité. Il faut aussi admirer sans réserve l'infatigable dévouement dont les hommes tels que le baron Peron Saint-Martin ont donné tant de preuves à leur royal maître dans leur ingrate et difficile carrière. Ce sont là les réflexions préliminaires qu'inspire au lecteur la remarquable préface que je viens de parcourir.

Et maintenant j'ouvre le recueil de la Correspondance

¹ Tribunal ecclésiastique privilégié auquel ressortissait le clergé de Sicile. On en fait remonter le privilège à une concession du pape Urbain II (en 1007) ; ce tribunal fut aboli par Clément XI, rétabli par Benoît XIII, modifié par Pie VII, et enfin supprimé par Pie IX par Lettres apostoliques du 28 janvier 1864. — Ce Tribunal, jugeant en appel, pouvait absoudre des censures et même de l'excommunication. Voir n° I p. 80 et n° I p. 104. Corresp^{tes}.

précitée, non pour tenter une analyse impossible, mais seulement pour choisir ici quelques textes épistolaires, de nature à faire connaître sous la forme la plus vivante et la plus naïve, ce qu'était en réalité dans le siècle « du grand roi » la vie des diplomates et le jeu secret de la diplomatie.

EXTRAITS

L'audience d'un prince de trois ans et demi.

Baron Perron au Duc de Savoie. Paris 1^{er} septembre 1713..... Pendant que j'étais avec M^r de Torcy, Monseigneur le Dauphin ¹ arriva de Versailles, il entendit la Messe avec le Roy et au retour..... Monseigneur le Dauphin fût conduit dans l'appartement de madame de Maintenon et c'est dans l'antichambre du dit appartement que M^r le baron de Breteuil, qui se trouva là par occasion, nous y introduisit à l'audience. Il y avait au milieu de la chambre une chaise sur laquelle le dit Prince devait être assis (!), mais comme il est extrêmement vif nous le trouvâmes qu'il se promenait dans la chambre et, ne pouvant lui parler, je m'adressai à Madame la duchesse de Ventadour, à laquelle je dis que V. A. R. et Madame la Duchesse Royale avoient pour elle toute l'estime possible et une reconnaissance particulière des soins qu'elle prenoit de la santé de Monseigneur le Dauphin (que, petit à petit, elle avoit ramené et fait asseoir sur sa chaise) ; alors je lui fis le compliment marqué dans mon instruction, auquel le jeune Prince répondit de fort bonne grâce ce que lui suggérait M^{me} la duch^{esse} de Ventadour : *Qu'il étoit fort obligé à son grand-papa qu'il aimoit beaucoup* — J'ay

¹ Qui fut Louis XV. Il était né le 15 février 1710, de Louis duc de Bourgogne, dit Second Dauphin, et de Marie-Adélaïde de Savoie, la spirituelle fille de Victor-Amédée II. Voir Corresp. p. 3, n° 3.

une véritable joye de pouvoir assurer V. A. R. que ce Prince a de la santé et paraît robuste..... quoy qu'en ce jour là il fut tant soit peu pâle..... etc.

De la suscription des lettres adressées à S. M. Tr. Chrétienne : Baron Perron au Roi ¹. Paris 7 octobre 1713. — J'ay reçu la lettre du 23 par laquelle V. M. m'ordonne de prendre le caractère d'Ambassadeur ordinaire et..... de faire savoir..... que j'en avois les lettres de créance : ce que j'ay exécuté en faisant voir le dessus des dites Lettres à M^r le marquis de Torcy qui a trouvé qu'il alloit fort bien, à la réserve qu'il auroit fallu mettre sur le dessus : *Roy de France et de Navarre*. C'est pourquoi je suis obligé de les renvoyer à V. M., afin qu'elle puisse faire joindre ce mot *et de Navarre*, sans quoy le Roy de France ne les recevrait pas.

Un succès diplomatique.

Baron Perron au marquis de Saint Thomas ². — Paris 14 novembre 1713 — J'eus l'honneur par le dernier ordinaire d'informer le Roy que M^r le Nonce avoit jusques alors affecté, quand il me parloit de S. M., de se contenter de me dire : *votre maître*, sans jamais le nommer Roy de Sicile. A présent je dois informer V. E. que avant-hyer le dit Nonce m'invita à dîner chez luy, il nomma plusieurs fois : *Le Roy de Sicile votre maître*, et quoyque je n'aye

¹ En date du 23 septembre, Victor-Amédée II venait d'annoncer à son envoyé extraordinaire « qu'il assumait la dignité de Roi de Sicile et que lui, baron Perron, devait prendre conséquemment le titre d'ambassadeur. »

² Joseph-Gaëtan Carron, marquis de Saint-Thomas, etc. Il était ministre et secrétaire d'Etat (à Turin) pour les affaires étrangères. Il avait succédé à son père dans cette charge, que déjà son aïeul et son bisaïeul avaient occupée à la cour des ducs de Savoie. V. n° 1, p. 25. Corresp.

pas encore pris le caractère d'ambassadeur, il m'a toujours donné la main ¹ et toutes les prééminences qu'il peut donner aux ambassadeurs de tête couronnée, ce que je prie V. E. d'avoir la bonté d'en rendre compte au Roy... etc.

Le service postal dit « l'Ordinaire. »

Baron Perron au Roi — Paris 2 décembre 1713 ²..... Depuis la lettre du 27 octobre dont V. M. m'a honoré, je n'en ay plus reçue, ce qui me tient dans de grandes inquiétudes, et [ce] qui pourrait être préjudiciable à son royal service dans les conjonctures présentes. C'est pourquoi je me crois obligé de représenter très humblement à V. M. qu'il serait bon qu'on rétablît le courrier qui allait à droite de Paris à Turin, sans passer par Genève, et que l'on prit des mesures pour que les lettres ne retardassent pas si long-temps pour aller de Turin à Palerme ³.

Avis secret d'un pensionnaire du roi de Sicile à la cour de France.

Baron Perron au Roi (dépêche chiffrée). Paris 9 décembre 1713..... *La personne que je ne connais point a dit qu'il semble que le Roy de France et tous ses ministres, à la réserve du ministre, marquis de Torcy, conservent encore quelque souvenir de la guerre passée, ce qui les rend plus difficiles à procurer les avantages de*

¹ La droite en marchant l'un à côté de l'autre.

² Victor-Amédée II était parti le 3 octobre pour la Sicile, où il allait se faire couronner. Des lettres-patentes en date du 27 septembre avaient confié la lieutenance générale au Prince de Piémont, qui n'avait pas encore quinze ans. Ce prince était assisté de trois conseillers de gouvernement pour les affaires politiques, la guerre et les finances. Note I, p. 58. Corresp.

³ Ces correspondances si lentes et si incertaines étaient fort coûteuses, et de 1713 à 1718 on dut rembourser de ce chef à l'ambassadeur 13,365 livres st., outre 4,214 livres pour courriers et estafettes. — Voir Note E, p. 452. Appendice.

V. M. Cependant, quoique l'on *me* témoigne tout le contraire, cet avis m'obligera d'en agir comme j'ay fait par le passé avec toutes les *précautions* possibles.

Les tristes aveux d'impuissance de S. M. Louis XIV.

Baron Perron au Roi de Sicile. — Paris 27 décembre 1713..... J'ay été hier à Versailles et sous le prétexte de présenter au Roy les lettres de V. M. ¹ j'ay demandé audience, laquelle m'ayant été accordée, en présentant la lettre *di pugno* ² de V. M. je luy ai dit qu'Elle m'avait ordonné de l'assurer qu'Elle conserverait toujours une véritable reconnaissance de la bonté avec laquelle il avait contribué à son agrandissement par le traité de paix qu'il avait fait avec Elle..... — A quoi S. M. Tr. Ch. m'ayant répondu qu'Elle se réjouissait de savoir V. M. en possession de son royaume et que de son côté il (Louis XIV) serait toujours prêt de contribuer à ses avantages : Alors je repris la parole et je luy dis : Sire, c'est présentement le temps que vous pouvez le faire, et vous n'avez qu'à soutenir les engagements que vous avez pris dans les traités de paix faits avec mon Maître, dans celui que vous allez faire avec l'Empereur.

« Je suis résolu de le faire, m'a-t-il dit, *mais, ne disposant pas de cette paix comme je le voudrais*, je ne sais si je pourrai en venir à bout. » Ce qui m'a obligé de lui répliquer que la glorieuse campagne qu'il venoit de faire ³

¹ Celles qui accréditaient le baron Perron en qualité d'ambassadeur du roi de Sicile.

² Autographe.

³ Dans cette campagne sur les rives du Rhin, le maréchal de Villars s'était emparé de Spire, de Worms, de Landau (25 juin) et de Fribourg en Brisgau, qui s'était rendue le 30 septembre. — Les forts et le château réputés imprenables avaient capitulé le 13 novembre. Voir Anquetil, T. VIII, p. 273.

le mettait en état de soutenir ce qu'il avoit si solennellement promis en faveur d'un roy voisin, proche parent, et par conséquent intéressé à procurer toujours la grandeur de la Monarchie françoise, lequel se voyant abandonné dans cette conjecture seroit peut-être contraint de prendre des mesures avec l'Empereur qui l'obligeroient à se détacher entièrement de la France.

« J'ay fait, m'a-t-il répondu, toutes les réflexions que je devais faire, *mais je ne suis pas obligé de faire l'impossible* » et en me congédiant il m'a dit : Vous pouvez cependant assurer le Roy votre maître que je ferai tout ce qui dépendra de moy ».

Voyant que je ne pouvois rien compter sur ce que S. M. Tr. Ch. venoit de me dire j'ay été trouver Mr le marquis de Torcy et je me suis plaint à luy de ce que je savois que la paix de S. M. Tr. Ch. avec l'Empereur et l'Empire « était faite » sans qu'on eût rappelé les traités faits avec V. M. Ce ministre m'ayant écouté paisiblement m'a répondu... *que la paix n'était pas signée...* etc.

Les mésaventures des lettres à destination de Sicile.

Baron Perron au Roi — Paris 3 mars 1714 : Par la lettre de V. M. du 27 janvier, Elle me marque de n'avoir plus reçu de mes lettres depuis celle du 27 décembre ; la présente, Sire, est la treizième que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis ce jour, outre celles que j'ai écrites au marquis de Saint-Thomas. De là Votre Majesté pourra voir que je ne manque point d'attention, mais d'habileté et de bonheur, qui me seroient extrêmement nécessaires dans les conjonctures présentes, pour la servir aussi bien que j'y suis obligé et que je souhaiterais de pouvoir faire.

Condoléances officielles.

Même lettre. — J'avois résolu, Sire, d'étouffer en moi-

même la douleur que me cause la mort de la Reine d'Espagne ¹ plutôt que de rappeler celle de Votre Majesté, mais je ne saurais m'empêcher de lui dire que le 27 du mois passé le Roy de France, dès qu'il me vit, il m'adressa la parole en me disant, « Monsieur l'ambassadeur, le Roy de Sicile et moi avons fait une grande perte ! Je suis sûr qu'il en sera fort affligé » — Tout le monde, aussi bien que le Roy T. Ch. est persuadé que cela ne peut pas être autrement et que Votre Majesté ne saurait trouver d'autres consolations que dans sa seule vertu.

Ce même jour, j'ay eu un long entretien avec M^r le marquis de Torcy..... etc.

Rancune d'Empereur.

L'agent Garbillon ² au marquis de Saint-Thomas — Paris 19 mars 1714. « Je sais sûrement que monsieur le maréchal de Villars a dit à M^r le marquis de Torcy qu'il avait su de S. A. le Prince Eugène que l'Empereur était fort outré contre S. M. Sicilienne, laquelle pouvait compter pour bien certain qu'Elle avait en lui un très dangereux ennemi qui lui en donneroit des marques sensibles..... J'ay su..... que toutes les démarches que l'Empereur venoit de faire contre les ministres de la dite Majesté Sicilienne, à Vienne et à la Diète de Ratisbonne..... persuadoient parfaitement qu'il n'est pas de ses amis et que s'il le pouvoit il le lui feroit sentir..... etc.

¹ Cette reine, si tôt trépassée, était Marie-Gabrielle de Savoie, seconde fille de Victor-Amédée II ; elle était née le 17 septembre 1688, avait été mariée à Philippe V le 14 décembre 1701, soit « à treize ans ; » elle était morte le 14 février 1714. Voir Appendice, p. 441. Corresp.

² Nicolas Garbillon d'Annecy, cet « agent » attaché à l'ambassade piémontaise à Paris fut anobli le 11 décembre 1714 par Victor-Amédée II « pour le zèle qu'il a montré dans plusieurs missions de confiance dont il s'est acquitté avec toute la fidélité et application que nous pouvions désirer..... » Notice, p. 2, n° 4. Corresp.

Indifférence et dispositions égoïstes du cabinet de Versailles.

Même lettre. — J'ose prendre la liberté de dire à V. E. que je vois et que je sais d'ailleurs que cette Cour n'a pas été fâchée de la vivacité du procédé de l'Empereur contre Sa Majesté Sicilienne ¹, cela doit faire juger que dans le traité de paix, ses intérêts ne seront pas ménagés plus que de raison. Si monsieur de Torcy déguise sur tout cela les faits à monsieur l'ambassadeur, je crois qu'il est forcé de le faire, car ce ministre, qui est le seul de cette Cour bien intentionné pour Sa Majesté Sicilienne, ne sauroit s'empêcher de suivre le torrent, et d'ailleurs madame de Maintenon et les autres ministres qui suivent aveuglément ses intentions, gouvernent absolument l'esprit du Roy que l'on voit fort baisser depuis plusieurs mois.

La corruption dans les bureaux du ministère de Torcy.

L'agent Garbillon au marquis de Saint-Thomas. — Paris 2 avril 1714. « Monsieur le marquis de Torcy m'a dit ce matin que sur le champ il alloit envoyer à monsieur le barron Perron une copie en entier du traité de Rastadt....., il seroit bien plus important que l'on pût être informé au vrai des articles du traité secret..... J'ai chargé une personne de quelque crédit dans le bureau du ministre de faire tous les efforts possibles pour déterrer les articles de ce prétendu traité secret ². Je luy ai promis une récompense s'il peut réussir, étant persuadé qu'il est important de mettre tout en usage pour cela, mais je crains fort qu'il

¹ Allusion aux procédés violents de l'empereur Charles VI, qui avait fait donner 24 heures aux ministres de Victor-Amédée II pour sortir d'Augshbourg et de Vienne, à la suite de la notification faite par le comte Bolgaro à la Diète de l'Empire de la prise de possession du Royaume de Sicile. — V. Corresp. p. 117, 118 et suiv.

² Il n'en existait pas.

n'en vienne pas à bout. Toutefois, *tentare non nocet* ; j'aurai l'honneur, Monsieur, d'informer dans son temps V. E. de ce que cette personne aura pu opérer.

(A suivre.)

DuBois-MELLY.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE CHAMBÉRY

DESCRIPTION GÉOLOGIQUE
DE
LA MONTAGNE DU CORBELET

I. — HISTORIQUE.

La montagne du Corbelet, située au sud de Chambéry, a depuis longtemps attiré l'attention des géologues. En août 1844, la Société géologique de France visita, sous la conduite du chanoine Chamousset, les environs de la cascade de Couz ¹. Après avoir observé près du ruisseau descendant de St-Cassin la formation tertiaire lacustre (aquitainien), qui, venant passer sous la mollasse marine, se trouve sur le flanc Est de la vallée, elle étudia les calcaires blancs à *Requienia ammonia* et les assises du néocomien. Elle distingua dans celui-ci les calcaires marneux à spatanges et les calcaires jaunes de Neuchâtel. Dès cette époque, l'âge d'une partie de ces couches était ainsi nettement établi. En 1858, paraissait la *Géologie et Minéralogie de la Savoie* de M. de Mortillet. Traçant les limites de la mer corallienne, le savant géologue crut en reconnaître les dépôts à la montagne de Couz ². Dans sa *Description géologique des environs d'Aix*, l'éminent président de l'Acadé-

¹ Bulletin de la Société géologique de France, 2^e série, tome I (année 1843-1844).

² DE MORTILLET, *Géologie et Minéralogie de la Savoie*, page 222.

mie de Savoie, M. Pillet, s'occupa de cette montagne ¹ : il signala d'une façon particulière le beau développement d'une couche que renferme en abondance l'*Ostrea macrop-tera*, et que surmontent des marnes grises correspondant aux marnes d'Hauterive. Il indiqua en outre, et le premier en Savoie, à la base de ces couches, le valanginien, qui venait d'être distingué comme étage spécial par Desor, et donna une liste de fossiles recueillis à ce niveau, dans une corniche longeant le torrent de la cascade de Couz. L'illustre professeur de Grenoble, M. Lory, a également cité la montagne de Couz comme présentant un développement remarquable du néocomien, du type jurassien ou facies littoral ².

Dans un travail présenté à l'Académie de Savoie (1886), le chanoine Chamousset, étudiant les terrains jurassiques de nos environs, signalait le coral-rag à la montagne de Couz ³. Trois ans plus tard ⁴, M. Tombeck, au nom de l'abbé Vallet, soumettait à la Société géologique de France des diceras, des astartes, des trigonies, des polypiers, etc., recueillis au-dessus du petit village de Saint-Claude. Ils avaient été trouvés dans une oolithe blanche, à gros grains, en tout semblable à l'oolithe corallienne, mais reposant sur des calcaires valanginiens. M. Munier-Chalmas reconnaissait dans ces diceras des fossiles déjà trouvés dans le néocomien, et M. Tombeck indiquait en outre dans le même gisement un exemplaire de la *Belemnites pistilliformis*.

¹ *Description géologique des environs d'Aix (Savoie)*, par M. Pillet, 1^{re} édition; *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2^e série, tome III (1859), 2^e édition, Chambéry, Puthod (1863).

² *Description géologique du Dauphiné*, par M. Lory, paragraphe 158.

³ *Note sur le caractère spécial et très remarquable des formations géologiques des environs de Chambéry*, par le chanoine Chamousset; *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2^e série, tome VIII (1866).

⁴ *Bulletin de la Société géologique de France*, 2^e série, t. XXVI (1868-1869).

Le prétendu coral-rag du Corbelet appartenait donc à la série néocomienne.

M. Hollande ¹, auquel la géologie de la Savoie doit tant de travaux intéressants, s'en est également occupé; il a donné un profil géologique de la montagne du Corbelet et en a indiqué les grands traits stratigraphiques. Dans une étude publiée ultérieurement ², il a donné une coupe de La Combaz, relevée de l'est à l'ouest et passant par les prés désignés sous le nom de *l'Eau qui sonne*.

En 1882, M. Munier-Chalmas ³ a fait une étude paléontologique des *Valletia* et reproduit une lettre de M. Pillet dans laquelle sont consignées quelques observations nouvelles relativement au véritable niveau des couches à facies coralligène. La même année, ce dernier présentait en outre à la Société d'histoire naturelle de la Savoie une note ⁴ dans laquelle il signalait, dans le néocomien de La Combaz, des écailles de poisson appartenant probablement à une espèce nouvelle.

Ces divers travaux montrent l'intérêt que présente l'étude de cette montagne, c'est ce qui nous a engagé à entreprendre quelques recherches nouvelles et à compléter ainsi l'œuvre de nos devanciers.

Avant d'entrer en matière, qu'il nous soit permis d'adresser nos remerciements à MM. Pillet, Lachat, Hollande, qui nous ont aidé de leurs conseils, à M. Jarrin, qui nous a remis quelques fossiles, et à MM. de Loriol et Lunnel, sous la direction desquels nous avons pu, au musée de Genève, visiter la collection Pictet, et qui ont revu quelques-unes de nos déterminations.

¹ *Bulletin de la Société géologique de France*, 3^e série, t. VIII (1879-1880).

² *Les terrains jurassiques supérieurs et les terrains crétacés inférieurs aux environs de Chambéry*, par M. Hollande, Chambéry, Imprimerie savoisienne (1880).

³ *Bulletin de la Société géologique de France*, 3^e série, t. X (1881-1882).

⁴ *Revue savoisienne*, année 1882, page 32.

II. — OROGRAPHIE.

Le Corbelet, ainsi que l'a établi M. Pillet, doit être considéré comme la continuation de la Chambotte. Vers le sud, il se prolonge par le mont Hauterans, qui lui-même se soude au massif de la Chartreuse. M. Lory ¹, qui a donné avec une précision remarquable la coupe des deux rives du Guiers-Vif, a en effet démontré que les mêmes terrains s'y retrouvent avec les mêmes allures. Vers le nord, d'autre part, il se continue par la colline de St-Claude, disparaît sous la plaine de Chambéry pour reparaitre à Voglans, Aix-les-Bains, la Chambotte, le Clergeon, et se terminer au Vuache. L'allure générale de cette chaîne est celle d'une voûte plus ou moins rompue sur le flanc ouest, formant parfois combe et avec crêts regardant l'ouest. Elle appartient aux chaînes du Jura dont elle constitue, en Savoie, l'arête la plus orientale. Au Corbelet, une dépression longitudinale s'étend de l'ouest des chalets de Planet au bas de la colline de St-Claude.

La masse principale de la montagne appartient au Crétacé inférieur, et les trois étages, dont l'ensemble constitue dans le Jura la série néocomienne, y sont représentés.

L'Inférieur ou Valanginien consiste en un calcaire compacte, blanchâtre à la partie inférieure, avec rares fossiles ; roux bleuâtre à la partie supérieure. Il a une certaine épaisseur.

Le Néocomien moyen ou Hauterivien, dont l'étude nous occupera plus spécialement, acquiert également une puissance considérable. Il présente des couches de compositions diverses, dans lesquelles nous aurons à établir plusieurs subdivisions.

¹ *Bulletin de la Société géologique de France*, 2^e série, t. XVIII (1867-1861).

Le Néocomien supérieur ou Urgonien, en bancs redressés verticalement sur le flanc Est de la vallée de Couz, consiste en un calcaire blanc saccharoïde où l'on ne rencontre guère que des requienies (*Requienia ammonia*). Il se trouve également très développé et avec les mêmes caractères sur le versant Est de la montagne. C'est lui qui forme la dent du Corbelet, qui en est le point culminant. Plus au sud, à Saint-Jean de Couz, sur les calcaires blancs passent des bancs de calcaire jaunâtre, parfois marneux, qui renferment une faune intéressante depuis longtemps signalée en Savoie par MM. Pillet et de Mortillet, dans l'Isère, par M. Lory; nous en dirons également quelques mots comme complément à cette étude.

III. — DESCRIPTION DES TERRAINS.

§ 1^{er}. — Valanginien.

Lorsqu'on se trouve en aval du petit village de La Combaz, vers le jet d'eau de M. Blanc, et qu'on se dirige à l'est, on rencontre une petite carrière ouverte dans les couches de l'étage valanginien et fournissant une pierre de taille d'assez bonne qualité. Les assises s'y présentent dans l'ordre suivant de bas en haut :

- | | |
|---|--------------------|
| 1° Calcaires compacts blancs-grisâtres, spathiques, en gros bancs, avec <i>Natica waldensis</i> | 7 ^m |
| 2° Calcaires compacts finement grenus, blancs roussâtres. . | 3 ^m |
| 3° Calcaires roussâtres marneux, bleuâtres par places, avec <i>Natica leviathan</i> , <i>Nerinea Marcousana</i> . (Les nérinées sont abondantes à ce niveau, mais trop engagées dans la roche pour qu'il soit facile d'obtenir de bons échantillons.) | 4 ^m ,20 |
| 4° Calcaires marneux blancs-grisâtres à taches ocreuses, à <i>Nerinea</i> (sp. n.). (Ici encore les nérinées abondent.) . . | 4 ^m ,20 |
| 5° Calcaires roussâtres gréseux. | 0 ^m ,40 |

La coupe est ici interrompue par les taillis, la suite

s'observe assez facilement à quelques pas plus loin (direction sud), de l'autre côté du jet d'eau :

- | | |
|---|-----------------|
| 6° Calcaires compactes à cassure esquilleuse, blonds clairs, avec de petites térébratules. | 3 ^m |
| 7° Calcaires en plaquettes, grenus, spathiques, avec <i>Ostrea Germani</i> . (Certains bancs forment lumachelle et présentent sur leurs tranches de nombreux débris de radioles d'échinides et de fragments de polypiers.) | 4 ^m |
| 8° Calcaires marneux jaunâtres, alternant avec des lits de marnes, avec <i>Waldheimia tamarindus</i> , <i>Terebratula acuta</i> | 2 ^m |
| 9° Calcaires compactes à grains grossiers, jaunes extérieurement avec larges traînées bleuâtres intérieurement et nombreux petits fossiles : <i>Ostrea tuberculifera</i> , <i>Waldheimia tamarindus</i> , <i>Waldheimia pseudo-jurensis</i> | 4 ^m |
| 10° Calcaires roux marneux, avec marnes jaunâtres | 4 ^m |
| 11° Calcaires compactes ferrugineux (blanc-gris à l'extérieur, bleus à l'intérieur), avec <i>Nerinea Favrina</i> , <i>Natica Hugadiana</i> , <i>Natica praelonga</i> | 10 ^m |
| 12° Calcaire oolithique blanchâtre ou bleuâtre, à grain grossier, avec fragments de fossiles silicifiés : <i>Valletia</i> , <i>astartes</i> , polypiers. | 2 ^m |
| 13° Marnes jaunes verdâtres, feuilletées dans le bas, passant à la partie supérieure à des calcaires marneux avec rognons de silex et <i>Janira atava</i> , <i>Terebratula praelonga</i> | 15 ^m |

A ces diverses couches, dont l'inclinaison va en augmentant à mesure qu'on remonte la série, succède le niveau à *Ostrea rectangularis* particulièrement développé dans le petit bois de châtaigniers, et qui, dans toutes les montagnes du Jura, termine l'étage valanginien. Nous aurons occasion d'y revenir.

Si, maintenant, au lieu d'étudier les couches valanginiennes sur le versant ouest, nous les étudions sur le versant Est, nous trouverons comme premiers bancs observables des calcaires roux marneux correspondant au banc n° 8 de la coupe précédente, puis des calcaires compactes

ferrugineux, un peu grenus, que l'on observe dans le lit même du ruisseau, et enfin, des calcaires blancs grisâtres, roussâtres en certains points, et dans lesquels j'ai recueilli *Natica leviathan* et *Natica Hugardiana*. Ces couches, à partir du ruisseau, ont une épaisseur d'une vingtaine de mètres environ. Elles sont à inclinaison nord-est et buttent, par suite d'une petite dénivellation, contre les calcaires compactes du Valanginien inférieur du versant ouest. Directement au-dessus d'elles vient ensuite un calcaire oolithique, parfois lumachellique et renfermant des fossiles silicifiés : *Valletia Tombecki* (Munier-Chalmas), *Monopleura Pilleti* (Munier-Chalmas), *Trigonia* (s. p.), radioles de *Cidaris*, polypiers, etc. : en un mot, la faune coralligène si intéressante signalée par les auteurs. Je n'en reprendrai pas l'étude faite avant moi par d'habiles paléontologistes, car, dans les prés de *l'Eau qui sonne* où ils furent découverts par M^{me} Jarrin qui les soumit à l'abbé Vallet, les bons fossiles sont actuellement introuvables. J'y ai néanmoins recueilli récemment *Nerinea Favrina* (Pictet et Campiche) et *Astarte valangiensis* (Pictet et Campiche), ce qui vient confirmer le classement de ces couches à la partie supérieure du Valanginien, comme l'indique d'ailleurs nettement la coupe prise sur l'autre versant de la voûte.

Le niveau coralligène se retrouve un peu plus au sud du Fornet, mais ici encore il est difficile de trouver des exemplaires en bon état de conservation. Si, de là, on se dirige vers les chalets du Planet, on voit la combe se refermer et la voûte avoir pour base les assises à *Ostrea rectangularis* et plus loin les couches marneuses hauteriviennes.

Le Valangien se présente donc au Corbelet d'une façon normale, et la coupe relevée nous permet d'y établir quatre assises distinctes :

1° Calcaires compactes blancs-grisâtres ou légèrement teintés de roux assez épais et à fossiles peu abondants :

Nerinea Marcousana (D'Orbigny).

Natica leviathan (Pictet et Campiche).

— *waldensis* (Pictet et Campiche).

2° Calcaires marneux à *Ostrea tuberculifera* et brachiopodes :

Waldheimia tamarindus (Sowerby).

— *pseudo-jurensis* (Leymerie).

Terebratula Carteroniana (d'Orbigny).

Le plus souvent, ces marno-calcaires débutent par des calcaires en plaquettes, spathiques, même un peu marneux et à la surface desquels se trouve une grande huître (*Ostrea Germani* (Coquand).

Vers le Fornet, ce niveau est très riche en fossiles, mais d'espèces peu variées. On trouve d'abord dans le chemin des bancs de calcaires jaunes, montrant sur leur surface de nombreuses valves de la grande *Ostrea Germani*, puis en continuant l'ascension, on rencontre des marno-calcaires bleuâtres, formant ici l'axe de la voûte et pétris de petites huîtres exogyrisformes et de petits brachiopodes.

3° Calcaires ferrugineux, compactes, à teinte bleue sur les cassures fraîches et passant au roux par altération, avec :

Nerinea Favrina (Pictet et Campiche).

Natica prælonga (D'Orbigny).

— *Hugardiana* (D'Orbigny).

Cidaris pretiosa (radioles) (Desor) 1.

Cette troisième assise est généralement très fossilifère. Un gisement assez riche se trouve sur la rive droite du ruisseau allant du village de La Combaz à la cascade de

1 C'est ici le véritable niveau du *Pygurus rostratus*.

Couz. Là, au-dessus de calcaires bleus-roux compactes, à rognons de silex, on trouve un calcaire oolithique bleuâtre, remplis de fossiles indéterminables, mesurant deux mètres d'épaisseur. Il est surmonté par un banc de calcaire marneux roux-terne, où se trouve en abondance la *Natica Hugardiana*. Ce banc forme corniche, et a une épaisseur d'un mètre. Vient ensuite un calcaire bleu grisâtre ou jaunâtre, spathique, très dur, et où les fossiles sont abondants. Certains bancs en sont parfois littéralement pétris, et forment lumachelle. Par suite de la dureté de la roche, il est malheureusement difficile de les obtenir dans un bon état de conservation. Les espèces déterminables que j'ai pu y recueillir sont les suivantes :

- Nerinea Favrina (Pictet et Campiche).
- Marcousana (D'Orbigny).
- Etallon: (Pictet et Campiche).
- sp. nov.
- Pterocera Desori (Pictet et Campiche).
- Pseudomelania Greslyi (Pictet et Campiche).
- Natica Hugardiana (D'Orbigny).
- praelonga (Deshayes).
- bulimoides (D'Orbigny).
- lævigata (D'Orbigny).
- Astarte Germani (Pictet et Campiche).
- Arca Cornueliana (D'Orbigny).
- Cardium subhillanum (Leymerie).
- Requienia eurystoma (Pictet et Campiche).
- Echinobrissus Renaudi (Desor).

Sur ces calcaires viennent ensuite des marnes jaunes feuilletées, pauvres en fossiles, et où je n'ai trouvé que *Janira atava* et *Waldheimia tamarindus*.

4° Calcaires à *Ostrea rectangularis*. — L'assise que cette huître caractérise se trouve sur le Valanginien sur les deux versants de la voûte. La route qui, partant du village de La Combaz, se dirige vers le Fornet, la longe pres-

que continuellement. Sur l'autre versant, on la trouve dans un petit bois de châtaigniers, en contre-bas du jet d'eau, et directement superposée aux assises que nous avons étudiées plus haut. Elle s'y présente en couches presque verticales et avec une épaisseur d'une dizaine de mètres environ. Elle consiste en un calcaire jaune, très dur, souvent ferrugineux et alternant en certains points avec des calcaires marneux à rognons de silex ; les fossiles y abondent, mais appartiennent à un petit nombre d'espèces ; la plupart paraissent avoir été soumis à un phénomène de charriage. Les bancs sont fréquemment lumachelliques, et ne sont alors constitués que par un amas de fossiles brisés. L'espèce incontestablement la plus abondante est l'*Ostrea rectangularis* (Rœmer), *macroptera* (d'Orbigny). Comme autres fossiles provenant de ce même niveau, je puis encore citer :

Janira atava (D'Orbigny).

Pholadomya elongata (Munster).

Pecten Robinaldinus (D'Orbigny).

— *Carteroni* (D'Orbigny).

Trigonia Robinaldina (D'Orbigny).

Ostrea Couloni (Defrance).

Pinna Hombresi (Pictet et Campiche).

Terebratula acuta (Quenstedt).

— *Carteroniana* (D'Orbigny).

Les couches inférieures sont généralement les plus fossilifères ; la partie moyenne est surtout constituée par des marno-calcaires et, à la partie supérieure, on trouve un banc où abonde la *Trigonia Robinaldina*. Ce banc, qui m'a été signalé par M. Jarrin, se montre remarquablement développé sur la route du Fornet. Il se retrouve également, et ici encore à la partie supérieure, sur l'autre versant de la voûte dans le petit bois de châtaigniers.

Ces quatre assises se retrouvent d'une façon assez cons-

tante dans les couches valanginiennes de nos montagnes dépendant du Jura. Je puis les signaler à la montagne du Signal, où l'assise n° 2 est particulièrement fossilifère. Lorsqu'on est au-dessus des prés, et qu'on fait l'ascension de la paroi verticale valangintenne, on trouve, 20 mètres au-dessous de la zone à *Ostrea rectangularis*, des calcaires marneux alternant avec des marnes jaunâtres et bleuâtres, et où les fossiles sont assez abondants. J'ai pu, en quelques minutes, recueillir les espèces suivantes :

Ostrea tuberculifera (Kock et Duncker) Coquand.

Pholadomya elongata (Munster).

— *valangiensis* (Pictet et Campiche).

Venus Dupiniana (D'Orbigny).

Waldheimia tamarindus (Sowerby).

— *pseudo-jurensis* (Leymerie).

Toxaster granosus (D'Orbigny).

Au-dessous vient un banc de calcaire compacte, blanc-jaunâtre, à la surface duquel se trouve en abondance l'*Ostrea Germani*. Ici, l'analogie est complète avec ce que nous avons au Corbelet, car c'est aussi sur un banc à huîtres qu'est directement superposé le niveau à brachiopodes. Ce niveau se retrouve également au Mont-du-Chat. Derrière l'auberge du col, au bord de la route conduisant à la chapelle du Mont-du-Chat, on trouve des bancs de calcaire compacte, jaunâtre, montrant sur leur tranche de nombreuses valves d'une grande huître ; sur ces bancs passent des marnes jaunes, dans lesquelles j'ai retrouvé quelques fossiles de la faune du Signal, entre autres, les petites térébratules. Ces marnes sont directement surmontées par les calcaires ferrugineux du Valanginien supérieur. A la montagne du Banchet, les couches à brachiopodes consistent en un calcaire blanc roussâtre, en plaquettes, où la petite huître

et les térébratules sont également abondantes. Je les ai également observées à Corbel, près du hameau des Perrucons où le Valanginien repose sur les marno-calcaires de l'Infra-néocomien (couches de Berrias). Elles nous ont donc paru dignes d'être signalées, et je crois que de nouvelles recherches permettront de les retrouver dans toutes nos stations valanginiennes. Quant à la couche à *Ostrea rectangularis*, un fait remarquable et sur lequel nous devons insister, c'est qu'elle se continue dans la même position stratigraphique et avec les mêmes caractères sur une grande étendue. Ce fait a été bien mis en évidence, dans les Alpes calcaires du Dauphiné, par M. Lory ; en Savoie, par MM. de Mortillet, Pillet et Hollande ; à la montagne du Salève, par MM. Favre et de Loriol. Je puis citer comme remarquablement fossilifères la cluse de Chaille, la montagne du Signal, le Mont-du-Chat et surtout la montagne de Corbel. Au petit col de la Coche conduisant de Saint-Pierre d'Entremont à Corbel, dans un calcaire très siliceux, j'ai recueilli, outre les fossiles déjà cités de la Combaz, les espèces suivantes :

Nerinea Favrina (Pictet et Campiche).
Requienia Jaccardi (Pictet et Campiche).
Cardium Cottaldinum (D'Orbigny).

(A suivre.)

RÉVIL.

CHANSONS DE JOSEPH BÉARD

Le Banquet chez Curosset.

(Air de la Marseillaise.)

Dàipoés lontéps nos' itôs préstos ;
Enfin véityà rli jhor d' gâlâ !

L' patron, q' vut nos vèdrè sòs réstos,
Nos fât cuàirè la pairolà (*bis*).
Rlòs dè Rmèlyi à plyèna guèula
Déjhà risivót l'âtro jhor,
Quand éls nos vir'ont tós vèrs l' Borg
Raissir l' boès pèr fair' bèudre l'èula.

Refr. A táblya, panfès d' lèup ! sulins-nos, curossèts ;

Fassins nos tós, fassins nos tós sèutâr lòs' amborèts.

— Depuis longtemps nous étions prêts ; enfin, voici ce jour de fête ! Le patron qui veut nous vendre ses restes nous fait cuire la grande marmite. Ceux de Rumilly, à pleine gorge, déjà riaient l'autre jour, quand ils nous virent tous près du Bourg (*nom d'une vieille rue*) scier le bois pour faire bouillir la marmite. — A table, pauses de loup ; souillons-nous, porte-balles ; faisons nous tous sauter le nombril.

Tài, Pièrro, qu'às dràit la figura
Dè rlòs què mdyont lòs ptiouts dyès l' bri ;
Et tòi, Lyaudio, qu'às la tornura
A tgnir tèt' à vègt barlatis (*bis*) ;
Apoès tòi, Josèt, q' la fringala
Jusqu'orè nè quittä jamais ;
Tài què mëttràs dyès tós grands boès
Dous coups mais q' n'è va dyès ta bàlla. — *Refrain.*

— Toi, Pierre, qui as droit (*justement*) la figure de ceux qui mangent les petits enfants dans le berceau ; et toi, Claude, qui as la tournure à tenir tête à vingt rouliers de Chautagne ; puis toi, Joseph, que la fringale jusqu'à présent n'a jamais quitté ; toi, qui mettrais dans tes grands boyaux deux fois plus qu'il n'en va dans ta hotte.

Saçàis, Thomàs, ét tòi, grous Toèno,
Tas d' golus q' n'èn' iz jamais prèu ;
Et tòi, Jhàquè, panfa d' chanoèno,
Qu'às la guèul' ass' lârjhè qu'on fèur (*bis*).
Apoès tòi, Naino, qu'às l'estòma
Sè complyaisèta què l' put bin,
Fuss'-t-él cm' onna pirra d' molin,
Mdyir on pan tot' ètér sès toma. — *Refrain.*

— François, Thomas, et toi, gros Antoine, tas de goulus qui n'en avez jamais assez ; et toi, Jacques, panse de chanoine, qui as la gueule aussi large qu'un four ; puis toi, Antoine, qui as l'estomac si complaisant que tu peux bien, fût-il comme une pierre de moulin, manger un pain tout entier sans tomme (*fromage blanc*).

Déjhà lés trêta livrès d' vianda
Vgnont d'être avalàs jusqu'ès os,
Ét la croblyà d' pan tota randa
A fondu trêta coups d'vant nos (*bis*).
Mita, croçhon, quint bocon q' sôssè,
D' sur táblya tot' a disparu,
Et mémo tant qu'u grand pàiru
Plyé dè tartiff' à totès saucès. — *Refrain*.

— Déjà les trente livres de viande viennent d'être avalées jusqu'aux os, et la corbeille de pain toute remplie a fondu trente fois devant eux. Mie, croûte, quelque morceau que ce soit, tout a disparu de dessus table, et même jusqu'à la grande marmite pleine de pommes de terre *mises* à toutes les sauces.

Mais sè, pèr mdyir, nos' ins la pansè
Compliaisèta jusqu'à rli poèt,
S'on fât tant què s' mèttrè é bombancè
Nos, curossèts, n' bëvins pàs moès (*bis*).
Tant què ntra boda sàit biè sùla,
Ntron groè nos sarvrà d'èbotyèu
Et l' vin, tot cmè l'aiga d'on pchèu,
Va nos' arrosâr la corniùla. — *Refrain*.

— Mais si, pour manger, nous avons la panse complaisante jusqu'à ce point, si nous faisons tant que de nous mettre en bombance, nous, porteballes, ne buvons pas moins. Jusqu'à ce que notre panse soit bien soûle (*pleine*), notre groin nous servira d'entonnoir, et le vin, comme l'eau d'un puits, va nous arroser l'œsophage (*le gosier*).

Un des convives.

Lôs curossèts dzos leur'grous linjho
Cognaiss'ont la civiltà :

Quapoés t'às le groé d'on vrai sinjho,
Maitre, on va bàire à ta santá (*bis*).
Bin q' t'òssès la color dés vèscès
Ét l' vrai mèton d'on capchin d' boès,
Pédét q' çhiz tàì nos bérins sèt,
Diu t' consarvèt la pian dés fèssès. — *Refr.*

— Les marchands forains, sous leur gros linge, connaissent la civilité (*les usages*) : quand même tu as le groin d'un vrai singe, maitre, on va boire à ta santé. Bien que tu aies la couleur des vescès et le vrai menton d'un capucin de bois, pendant que chez toi nous boirons sec, que Dieu te conserve la peau des fesses.

Ouá, dit l' patron, d' sais bin q' ma mârë
M'a fait l' poté biê lourd' à vir,
La méma chusa quë vtròs pârës
V's ont fait l' groé diabliamét lovi (*bis*).
A vtra santá, golus q' vos' étës !
Quë Diu vos consarvèt lontèps
L'aptit, la panfe avoéc lés dèts,
P'avalâr d' parirès çharfètës. — *Refrain.*

— Oui, dit le patron, je sais bien que ma mère m'a fait les lèvres bien laides à voir, la même chose (*de même*) que vos pères vous ont fait le groin diablement carnassier. A votre santé, goulus que vous êtes ! Que le bon Dieu vous conserve longtemps l'appétit, la panse avec les dents pour avaler de pareilles tartines.

La Sérénade.

(Air des *Puritains*.)

L' Carossèt d' na rgáláda
Vint d'arrosár sa sèrináda ;
Jamais v' n'iz viu souláda,
Cmë rla quë d' vais vos chantár.
L'Henri, Lyaudio, Barnárd,
Josèt, Saçais, l' piffárd,

Jusqu' u ptiout Flix, l' grognârd,
Tot l' mond' a fait lôs rnârd.

— Curoset d'un grand régal vient d'arroser sa sérénade ; jamais vous n'avez vu soulée comme celle que je vais chanter. Henri, Claude, Bernard, Joseph, François au gros nez, jusqu'au petit Félix, le grognard, tout le monde a fait les renards (*a écorché le renard*).

Y avait tot' lés sarvittës
Apoés la nappa d' finnës ritës
Avoéc d' brâvës' assittës
Q' la Fanchétte avait néttyâ.
L' a diu 'n étrë fâtyâ,
Câr i' èst vramèt pëtiâ
Cmë rlôs malëbotyâs
Lés' ont totës tâtyâ.

— Il y avait toutes les serviettes et les nappes de fines filasses avec de jolies assiettes que la Fanchon avait nettoyées. Elle a dû en être fâchée, car c'est vraiment pitié *de voir* comme ces mal-embouchés (*gens grossiers*) les ont toutes tachées.

L'Henri, q' s'è veit d' na diâblya,
Tombë l' promir pëdzos la tâblya ;
Barnârd, l' cul dyës la sablya,
Roule avoéc lui tot d' son long ;
L' Curossët, q' pêr'd l'aplyomb
É lés tgnèt përl' coçhon,
Sur lëux tombe aboçhon
Et s'écœurnë tot l' front.

— Henri, qui s'en voit d'une grise, tombe le premier par-dessous la table ; Bernard, le derrière dans le sable, roule avec lui tout de son long ; Curoset, qui perd l'équilibre en les tenant par la nuque, tombe sur eux la face contre terre et s'écorne (*s'écorche*) tout le front.

Josët q' veit sur lëurs trognës
Qu'él faut ptâr dromir rlôs' ivrognës,
P' ésquivâr rla bësognë,
S'è va tot çharambalu.

Piërro, le bliançhnalu,
Et Saçâis, l' potarlu,
P' cœuçhir rlôs trâis golus,
Ont lôs brais tot molus.

— Joseph, qui voit sur leurs trogues qu'il faut mettre dormir ces ivrognes, pour esquiver cette besogne, s'en va tout chancelant. Pierre, aux pâles couleurs, et François, aux grosses lèvres, pour mettre au lit ces trois goulus, ont les bras tout moulus.

Lyaudio, q' bâit em' on præ maigro,
Cor't avoéc Flix çharçhir dē vnaigro,
Et çhiz l' pharmacien l'Aigro
Vont n-ê dmandâr du pēs fin.
Mais l'Aigro, on pu malin,
Quē veit qu'al' 'tôt plyēs d' vin
Lēs dit : D' n'ê baillo jhin
Sēs l'ôrdre du médcin.

— Claude, qui boit comme un pré maigre, court avec Félix chercher du vinaigre, et chez le pharmacien surnommé l'Aigre ils vont en demander du plus fin. Mais l'Aigre, qui est un malin, qui vit qu'ils étaient pleins de vin, leur dit : Je ne donne rien sans l'ordre du médecin.

Éls s'ê vont chuz Jnét, l' péré,
P' lo præir d' lēs vgnir trir d'affaire,
Mais l' médcin, viēux compéré,
Vêt d'abôrd l'affaire u cliâr.
El cogn'ssâ rê qu'u fliâr
Quē rlôs qu' avôt rangliâ,
P' finir d' garir lēur mâl
N'avôt plyēs qu'à ronfiâr.

— Ils vont chez Ginét, père, pour le prier de les venir tirer d'affaire, mais le médecin, vieux compère, vit bientôt l'affaire au clair (*de quoi il s'agissait*); il connut rien qu'au flair que ceux qui avaient rendu, pour finir de guérir leur mal, n'avaient plus qu'à ronfler.

On' a dēt q' la Fanchéttē
N-ê fêt ptâr yon dyēs sa couchéttē,

Et q' la ptiouta Finéttä
Pta l'átro dyès sós lèçus.
Mais quand mós tráis golus
Ur'ont dromi lëur sul,
Ê s' lëvât d'ityë-dsus,
Dëvnáz s'al' 'tôt camus.

— On a dit que la Fanchette en fit mettre un dans sa couchette, et que la petite Finette mit l'autre dans ses draps de lit. Mais quand mes trois goulus eurent dormi leur souï, en se levant de là-dessus, imaginez-vous s'ils (*comme ils*) étaient confus.

Le lëdman d' la ribotta,
Mon Curossët q' në vëyaît gotta,
L' náz grous cm' onna sabota,
Rëstà cœutyà sur l' paillon.
Dzos son bonët d' coton,
El suávë cm' on tassion,
Quand sa poura Fançhon
L'apportà son bolyon.

— Le lendemain de la bamboche, mon Curoset qui ne voyait goutte, le nez gros comme un sabot, resta couché sur son paillason. Sous son bonnet de coton, il suait comme un blaireau, quand sa pauvre Fanchon lui apporta son bouillon.

Fanchon, dit'-él, ma corta,
Mài qu'ën' ai viu de tota sorta,
D' m'è n' 'tou pás viu d' na s' borta,
Cmë rla quë vint d' më çhamnár.
T'As beau m' lo bassinár,
M' lo lavár, m' lo panár,
Els m' l'ont trop écorná
Për m' garir tot mon náz.

— Fanchon, dit-il, ma gentille, moi qui en ai vu de toute sorte, je ne m'en étais pas vu d'une si vilaine que celle qui vient de me finir. Tu as beau me le bassiner, me le laver, me l'essuyer, ils me l'ont trop écorné pour me guérir tout mon nez.

A. CONSTANTIN.

SUISSE FRANÇAISE ET POÉSIE

Chants du pays. un volume de 528 pages. A. IMER-CUNO, éditeur. F. PAVOT, libraire-éditeur. Lausanne, 1887. (Deuxième édition.)

I.

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, dans la presse, de littérature à propos de la Suisse française ; les pays qui touchent à la frontière des langues ont, en effet, à certains égards, une vie particulière. Examinée à ce point de vue, la question n'est point étrangère à la Savoie.

Je parle de la Savoie actuelle et de ses frontières, telles qu'elles existent de nos jours ; car une partie assez notable de la Suisse française se compose de populations d'origine savoisiennne, vous en retrouvez dans les cantons de Vaud et de Fribourg, du Valais et de Genève.

La question qu'on soulevait était donc en réalité plus vaste qu'il ne semblait au premier abord et à ne voir, comme on dit, que la superficie ; elle n'avait pas trait seulement à la Suisse française. Elle concernait aussi d'autres populations qui n'ont pas les mêmes destinées politiques, mais qui présentent, au point de vue de la langue, de l'histoire, de la position géographique, d'un ensemble de circonstances, en un mot, une certaine analogie, une certaine parenté. *De te fabula.*

Dans cette espèce de joute littéraire, on a émis tour à tour des opinions bien opposées, on a porté des jugements bien différents et rendu des sentences qui sont loin de concorder entre elles.

Les écrivains qui ont exercé ce droit de critique et abordé cette question avaient-ils en mains toutes les pièces du procès, ont-ils prononcé en sûreté de cause ? Au milieu de

leur flagrant désaccord, quels sont ceux qui ont eu véritablement raison ? Ce sont là des problèmes sur lesquels je laisse volontiers la parole aux plus habiles et aux plus compétents ; je me garderai bien de me poser en juge, quoique étudiant ces questions avec sympathie et me permettant aussi, à part moi, quelques appréciations personnelles.

II.

Aujourd'hui, je voudrais, — au moins un instant, — parler aux lecteurs de la *Revue savoisienn*e d'une des pièces de ce procès littéraire, qui est encore loin d'être jugé sans appel. Elle n'a trait qu'à la poésie, ce qui est assurément déjà un domaine assez vaste, et à la poésie dans la Suisse française ; le titre de l'ouvrage auquel je fais allusion est reproduit en tête de cet article.

Un intelligent éditeur de Lausanne vient de réunir, dans un joli volume, un choix nombreux de poésies empruntées aux diverses contrées de la Suisse française ; c'est une seconde édition fort augmentée ; elle renferme, en outre, de charmantes petites vues prises dans chacun des cantons qui ont fourni des vers à ce recueil. Les énumérer une à une serait oiseux, il faudrait les voir pour en bien juger.

Ce volume, sur lequel on peut faire quelques remarques de détail, mais qui est généralement composé avec un grand soin et beaucoup de goût, donne une idée sommaire assez juste de la poésie dans les contrées qu'il représente ; on ne le lira pas sans intérêt et sans fruit, ce sera un des éléments utiles, — indispensables même, — pour la solution du problème littéraire que je mentionnais tout à l'heure.

Le volume en appelle d'autres semblables dans les pays qui, placés, comme la Suisse française, sur la frontière des langues, ont aussi leur vie intellectuelle, leurs souvenirs, leurs écrivains distingués, leur littérature.

La Savoie, par exemple, pourrait facilement, en puisant avec sagacité et avec une certaine pondération, dans ses différentes provinces, nous fournir un recueil poétique très intéressant ; il aurait sa valeur propre et son originalité. Tout en rendant pleine justice aux œuvres littéraires publiées en Savoie, je désirerais, au point de vue de la poésie, un recueil qui allât, comme celui de Lausanne, jusqu'en 1887 ; je dis tout haut dans le texte : N'oublions pas les jeunes.

Quant à la question générale, des recueils semblables dans les autres contrées, voisines des frontières de la langue française, seraient certainement bienvenus. Si on y ajoutait, comme l'éditeur suisse, quelques paysages empruntés à sa magnifique nature, on n'aurait certes, pour le faire dignement, que l'embarras du choix.

Il serait curieux de comparer ce recueil à celui de Lausanne ; à certains égards, ils se compléteraient sans doute l'un l'autre, et leur étude attentive ne serait pas indifférente à la solution du problème général.

Si je ne me trompe, on serait très agréablement surpris, en réunissant bien des pièces disséminées, d'une richesse précieuse et inattendue, dont beaucoup de gens ne se doutent pas, même en Savoie.

III.

Ce sujet, je l'avoue, — et pourquoi ne le dirais-je point ? — a pour moi un attrait particulier. Il remue d'anciens souvenirs, et me reporte à bien des années en arrière, dans une atmosphère intellectuelle plus ou moins balayée dès lors par le tourbillon de la vie, et qui cependant me sourit encore de loin. J'avais fait autrefois un projet littéraire qui ressemblait beaucoup à celui qu'a le mérite d'avoir mis à exécution, — à deux reprises déjà, — l'intelligent éditeur de Lausanne.

Le manuscrit de ce travail existe encore, mais il n'a jamais été publié. Il ne renferme pas naturellement les poésies les plus récentes, celles qui n'existaient pas encore, il y a une trentaine d'années ; la poésie heureusement n'est pas restée inerte et inculte dès lors, M. Imer lui a rendu avec raison pleine justice ; il ne faut pas oublier les jeunes.

Dans son recueil, chaque canton occupe un compartiment spécial, avec ses poètes ; peut-être y aurait-il quelques omissions à signaler, et aussi, eu égard au plus ou moins de place accordée aux écrivains, quelques remarques à faire ; dans un recueil de cette nature, il est bien difficile qu'il en soit autrement ; ainsi, tel poète qui a vécu de longues années dans un canton, où il est mort, figure au nombre des poètes d'un autre canton, où il est né.

La marche que j'avais suivie était différente ; les écrivains, dont je reproduisais les œuvres, vivaient en quelque sorte ensemble, les limites cantonales disparaissaient dans ce domaine de l'intelligence, ils se coudoyaient, pour ainsi dire, et ne demeuraient pas plus ou moins étrangers les uns aux autres. Cette manière de faire me paraissait donner à l'œuvre elle-même plus de variété, à la physionomie du volume un caractère à la fois plus humain et plus naturel. J'avais peut-être tort ; les deux systèmes peuvent se soutenir, ils ont chacun leur côté favorable et leur revers.

Quoi qu'il en soit, cette étude précédente, que je viens de parcourir après bien des années et de juger plus froidement que je n'aurais pu le faire autrefois, me permet de mieux apprécier le volume imprimé, et me donne, il me semble, le droit de le recommander avec éloges.

Les projets de jeunesse sont comme les fleurs du printemps ; elles ne viennent pas toutes à maturité, la gelée de la vie en emporte bon nombre. Accueillons d'autant plus volontiers ces œuvres délicates et variées que M. Imer

nous présente, et sachons leur souhaiter bon succès, tout en regrettant l'absence de quelques autres. Comme on l'a dit très bien, les volumes ont aussi leur destinée.

JULES VUY.

BIBLIOGRAPHIE

Le Droit du Seigneur au moyen âge. —

Etude critique et historique, par le comte Amédée de Foras. Chambéry. Perrin. 1886, 8°, xx-281 p.

(Extrait de *La Tribune*, de Genève.)

On sait que M. de Foras est un savant héraldiste et un généalogiste de premier ordre ; il a publié un *Traité du Blason*, et il fait paraître un *Armorial et Nobiliaire* de l'ancien duché de Savoie, dont les livraisons se succèdent à intervalles irréguliers depuis 1863, et qui compte déjà plus d'un volume in-folio.

M. de Foras aime le moyen âge. Il l'a étudié dans les chartes contemporaines. Après quelques dizaines d'années passées à déchiffrer quelques dizaines de milliers de parchemins, il se trouve en mesure de parler de cette époque avec une compétence incontestable.

Le XVIII^e siècle, qui s'était donné pour tâche de démolir l'ancien régime et de fonder un nouvel ordre de choses, le siècle de la grande Révolution, qui s'est accomplie dans les esprits avant de descendre dans la rue, d'y combattre et d'y vaincre, le siècle de 89 n'aimait pas le moyen âge. Il s'est appliqué à le dénigrer ; le dénigrement a été quelquefois jusqu'à la calomnie, et certaines calomnies ont passé à l'état de préjugés invétérés. Les idées courantes sur le *Droit du Seigneur* sont au nombre de ces préjugés révolutionnaires qui ont le don d'impatisser les savants comme M. de Foras.

Au printemps de 1885, M. de Foras lisait dans un journal le compte rendu élogieux d'un ouvrage de M. de Labassade : *Le Droit du Seigneur*. Il l'achète. Hélas ! Il croyait avoir fait l'emplette d'un livre sérieux : un coup d'œil jeté sur la couverture lui montre ce qui en est. « Cette couverture, dit M. de Foras, représente un rideau sur lequel s'estomaquent de petits amours, et pleure un manant agenouillé, regardant un seigneur qui entraîne une vassale. L'en-tête figure un amour enchaîné dans la chambre de tortures. »

Après avoir lu ce livre, M. de Foras a voulu le combattre ; il a saisi cette occasion de discuter de nouveau une question, qui a toujours passé pour être intéressante. Ce qu'elle a de scabreux effarouche un certain nombre de lecteurs et en attire peut-être un plus grand nombre. A la prendre du côté sérieux, on voit aussitôt que cette question touche aux problèmes les plus graves de la vie sociale du moyen âge : les rapports des classes sociales, pris à leur point de contact le plus délicat, et le conflit toujours saisissant de la morale chrétienne, si puissante à cette époque, avec les passions humaines, si puissantes en tout temps.

Il y a un point qu'il faut admettre les yeux fermés, c'est que l'homme est désespérément malin. Il a toujours su se servir de ses avantages sociaux pour s'en aider dans l'assouvissement de ses passions. Or l'esprit hiérarchique de la société du moyen âge facilitait bien des choses. M. le baron Manno disait très bien à ce sujet, dans un passage traduit par M. de Foras, qui accepte l'idée de son savant ami : « Quand la nouvelle mariée portait au château le plat nuptial, ou quand le seigneur assistait au repas de noces ou au coucher de la mariée, n'est-il jamais arrivé de scandale ? Bien sot qui le nierait ! »

Ce point étant réservé, la question se pose en ces termes : Le prétendu droit du seigneur était-il un des droits féodaux

que l'on trouve établis au moyen âge, qu'on voit inscrits dans les textes, dans les chartes, dans les coutumes, dans les livres de reconnaissances, dans les terriers ?

Le texte central se trouve dans les *Etablissements* de saint Louis. Il y est dit que le seigneur qui abuse de la fille ou de la femme de son vassal, perd tous les droits féodaux qu'il avait sur lui. (*Livre premier des Etablissements, chapitre 56* ; tome II, page 80 de l'édition publiée par M. Paul Viollet pour la Société de l'histoire de France ; voir aussi l'introduction et les notes.) Le *Grand Coutumier de France*, cité par M. de Foras (page 272) a un article qui revient au même.

La lettre de cette loi est claire ; l'esprit qui l'anime ne l'est pas moins ; le prétendu droit du seigneur était donc si loin d'être un des droits que la loi reconnaissait aux seigneurs, que si un seigneur en usait avec sa vassale, il cessait d'être seigneur de son vassal, et le vassal cessait d'être vassal de ce seigneur. Le maître du château, à ce compte, eût perdu successivement ses droits sur tous ses vassaux, rien qu'en faisant usage de ce droit que lui accorde, rétrospectivement, le public de nos jours, qui a puisé ses connaissances historiques dans des comédies, opéras-comiques, vaudevilles, nouvelles, poèmes satiriques et autres babioles à pied de bouc, comme dit M. de Foras. Je ne sais si, ailleurs qu'à Genève, on connaît notre proverbe :

*
Au mariage et à la mort,
Le diable fait son effort.

Le diable, dans notre proverbe, c'est le démon de la mauvaise langue. Supposons que ce soit le génie de l'impôt. Le proverbe, en ce sens ne serait pas vrai aujourd'hui. L'Etat moderne étend sa main rapace à l'ouverture d'une succession, et les Grands Conseils de nos cantons romands

sont en train de développer démesurément, à cet égard, les droits qu'il possédait déjà. Mais de notre temps et chez nous, on se marie sans que le fisc plume les époux.

Or dans le système féodal, le mariage était quelquefois, comme la mort, l'occasion de redevances. Dès lors, avec un peu de bonne ou de mauvaise volonté, — dans l'ancien temps, de la part des seigneurs qui étaient forts et qui pouvaient se montrer plus violents ; — de nos jours, de la part des érudits qui ne sont pas tous forts, et qui peuvent faire violence aux textes : — bref, c'est là que les chats se peignent. Après qu'on a écarté les légendes, et mis à nu les bévues des adversaires, — c'était la partie facile de la tâche de M. de Foras — il demeure un petit nombre de textes embarrassants, autour desquels s'établit le débat. Ces textes, au premier coup d'œil, semblent appuyer ceux qui soutiennent que le système féodal a été souillé, ça et là, de cette tache que la crédulité publique étend à tout l'ensemble du système, à toute une période de l'histoire de l'occident européen.

C'est là-dessus qu'il faut écouter l'argumentation de M. de Foras, et lire son livre, écrit avec verve et conviction. Il prend à partie les textes allégués ; il les serre, il les épiluche, il s'applique à réduire à néant les conclusions qu'on en a tirées. Sans le suivre ici dans ce détail, je me borne à constater en terminant qu'aucun de ces textes ne se rapporte à nos contrées savoyardes et romandes.

M. de Foras peut conclure avec quelque fierté : Dans tous les documents qu'il a eus entre les mains en étudiant l'histoire de nos contrées — plus de deux cent mille documents, dit-il, « sur son honneur d'historien, sur la croix de son blason de gentilhomme, il atteste qu'il n'a jamais rencontré un mot, une lointaine allusion à ce droit inique. »

M. l'abbé Gremaud, l'érudit fribourgeois, le savant édi-

teur des chartes du Valais ; M. Aymon de Crousaz, l'archiviste du canton de Vaud, sont d'accord avec M. de Foras pour assurer qu'on ne trouve, dans les archives de nos pays, aucune trace du droit du seigneur. EUGÈNE RITTER.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

11^e ANNÉE. — BULLETIN N° 12. — DÉCEMBRE 1886.

Pressions barométriques moyennes : 718,4 à Annecy, 677,78 à Leschaux, 703,45 à Mélan. Maxima le 6 aux trois stations. Minima le 9 à Annecy et Mélan, le 10 à Leschaux. Excursion du mercure : 24,06 à Annecy, 45,8 à Leschaux et 24,25 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — S'abaisse avec les premières neiges du 10, se relève jusqu'au 20, où les froids commencent. Moyenne à Annecy du maxima 5°3, du minima —1°9, à 9 h. du matin 0°7. Moyenne générale : à Douvaine 1°98, à Chamonix —3°9, à Mélan —0°345, à Bonneville —0°4, à Leschaux —2°03. A Chamonix le thermomètre marque —17° le 5 et —20°4 le 26.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 6°04, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 5°3.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de décembre : le	6	13	20	27	...
Thermomètre... } maxima.	3°9	4°3	2°7	2°4	
} minima .	—12°5	—6°3	—3°4	—15°	
Baromètre à 0°.....	626,3	624,1	614,2	618,3	

Au Semnoz la température jusqu'au 20 reste vers 2° et —5°, pour descendre à la fin du mois à —15°. Le maximum barométrique est de 626,2 le 6 et le minimum de 606,3 le 9.

PLUIE ET NEIGE. — Mois pluvieux et neigeux, 20 jours en moyenne. La neige tombe dès les premiers jours sur les hauteurs, le 10 elle est à 500^m, le 20 elle est dans la plaine qu'elle couvre pendant le reste du mois. A Annecy le 31 il y en a encore 0^m,07 de haut, celle tombée étant de 0^m,34. Maximum d'eau recueillie 281^m/^m4 en 19 jours à Seythenex. Minimum 84^m/^m4 en 18 jours à Sallanches. Il tombe 1^m,54 de neige aux Gets, 1^m,40 au Biot, 0^m,34 à Saint-Gingolph, 0^m,43 à Douvaine, 0^m,19 à Saint-Julien, 1^m,47 à Chamonix, 1^m,27 à Megève, 0^m,40 à Sallanches, 0^m,75 à Mélan, 0^m,85 à Bonneville, 0^m,43 à Annemasse, 0^m,62 à Cruseilles, 1^m,38 à Seythenex, 0^m,52 à Faverges, 0^m,91 à Leschaux, 0^m,34 à Annecy, 0^m,35 à Rumilly. Au Semnoz 119^m/^m4 d'eau recueillie, le 13 0^m,48 de neige, 0^m,42 le 20, 1^m,25 le 27. L'ascension est particulièrement difficile le 27. L'observateur est renversé deux fois par un tourbillon de neige en arrivant au Semnoz.

OBSERVATIONS DIVERSES. — Orage le 15 à Mélan, à 5 h. 25 du s. Quelques gelées blanches. De Bonneville floraison des roses de Noël le 10, des abeilles sortent les 13-18, 19 sortie générale. Annemasse, éclairs le 12 au soir. A partir du 20 les oiseaux se réfugient près des habitations,

12^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 1. — JANVIER 1887.

Pressions barométriques moyennes : 722,3 à Annecy, 694,34 à Leschaux, 708,39 à Mélan. Maxima le 22, minima le 6 aux trois stations. Excursion du mercure : 34,2 à Annecy, 31,4 à Leschaux et 33,69 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Assez froide les premiers jours du mois et vers le milieu. Moyenne à Annecy du maxima 1^{er}8, du minima —6^{er}8, à 9 h. du matin —4^{er}7. Moyenne générale : à Douvaine —1^{er}34, à Chamonix —6^{er}55, à Mélan —5^{er}86, à Bonneville —6^{er}9, à Leschaux —3^{er}95. A Chamonix, le thermomètre descend les 15 et 16 à —21^o. A Mélan le 16 à —17^o. A Bonneville le 4 à —20^o. A Annecy le 16 à —11^o7.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 4^o2, de puits 10^o44, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 2^o7.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de janvier : le	3	10	17	24	31
Thermomètre... } maxima.	5 ^o 9	—0 ^o 4	6 ^o 9	9 ^o 2	7 ^o 6
} minima.	—16 ^o	—17 ^o 7	—12 ^o 5	—12 ^o 8	—5 ^o
Baromètre à 0 ^o	620,4	615,9	620	629,7	630 ^o 9

A cette station, la température atteint —17^o7 le 10, se relève ensuite pour rester entre 7^o5 et —5^o à la fin du mois. Le maximum barométrique est de 636,4 le 22 et le minimum 603,9 le 6.

PLUIE ET NEIGE. — Mois sec. Maximum d'eau recueillie 31^m/^m6 en 5 jours à Annecy. Minimum 10^m/^m en 3 jours à Faverges. Cette eau provient de la neige qui couvre le sol pendant tout le mois avec celle qui y était déjà. Le 31 il y en a encore une épaisseur de 0^m,15 à Bonneville, de 0^m,18 aux environs d'Annecy et de 0^m,25 à 250 mètres d'altitude. La neige tombée pendant le mois est de 0^m,20 à 0^m,30 selon les stations, sauf à Seythenex où le total est de 0^m,68, à Leschaux de 0^m,56, à Annecy de 0^m,67.

OBSERVATIONS DIVERSES. — Malgré le froid, le lac d'Annecy ne gèle que peu derrière la presqu'île d'Albigny. Du 26 au 31, l'Arve charrie des glaçons le matin jusqu'à 9 heures. Les observations faites à Bonneville en janvier ont permis de constater, dans le fond de la vallée de l'Arve, l'existence d'un courant d'air froid se dirigeant de l'Est à l'Ouest (parfois au-dessus des brouillards), avec une épaisseur variant entre 20 et 100 mètres. Ce courant, qui règne principalement le matin, plus rarement tout le jour, serait produit par le refroidissement dû au rayonnement des hauts sommets du mont Blanc et des cimes voisines; l'air refroidi qui les entoure descend alors et coule dans les vallées en suivant le cours de l'Arve. C'est ce courant qui détermine souvent jusqu'à Genève les gelées si préjudiciables aux coteaux exposés à l'Est. Lorsque ce courant se produit, on observe à Bonneville et dans le fond de la vallée une température de 5 à 6 degrés de moins que dans les coteaux élevés de 50 à 100 mètres au-dessus de la plaine. C'est ce qui explique les froids constatés à Bonneville où le thermomètre est descendu le 4 à —20^o et les 12 et 17 à —19^o. Tout le sol étant couvert de neige, les travaux de la campagne restent suspendus.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission,
AUGUSTE MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.

ÉTUDE CRITIQUE

Du IV^me volume de la Bibliothèque historique italienne.

(Relations diplomatiques de la monarchie de Savoie,
1713-1715. France.)

(Suite et fin.)

Les tempéraments de la diplomatie pour le cérémonial.

Le Roi au baron Perron. — Palerme 11 avril 1714.....
Il n'est pas douteux que l'Empereur ne mande un envoyé en France..... et il y a apparence que le Portugal et le roi de Prusse y manderont [aussi] leurs ambassadeurs. Certainement l'envoyé impérial ne voudra pas vous reconnaître pour notre ambassadeur, et les deux autres pourront avoir [à ce sujet] des égards pour l'Empereur. Cela n'empêchera pas que vous ne puissiez agir avec adresse et prudence: les voyant en lieu tiers, évitant avec soin avec l'envoyé de l'Empereur (quand l'occasion s'y présentera) de nous qualifier de « Roi de Sicile » et usant en lui parlant du tempérament « mon Souverain » et « votre Maître ».....

L'indifférence des peuples en 1714.

L'agent Garbillon au marquis de Saint-Thomas. — Paris 19 avril 1714..... L'on a publié aujourd'hui la paix à Paris. J'ay eu la curiosité de voir cette « fonction » dans la place du Palais-royal. J'ay vu un nombreux cortège composé de deux héraults-d'armes, de plusieurs gardes à pied et à cheval, leurs officiers à leur tête et de tous ceux de l'hôtel-de-ville avec les échevins, tous à cheval..... Les peuples n'ont crié *Vive le Roy* que sur les ordres réitérés des exempts. Jamais publication de paix n'a fait si peu de bruit, ni causé si peu de joie. Dimanche prochaine (*sic*) l'on chantera le *te Deum* et l'on tirera le feu d'artifice.

L'entrée publique dans Paris d'un ambassadeur ayant pris caractère.

Baron Perron au Roi. — Paris 25 mai 1714. Lundi dernier 21 de ce mois, je fis mon entrée publique à Paris. Ce fut le maréchal de Montesquiou qui me vint prendre à Picpus dans le carrosse du Roy Tr. Ch. avec le baron de Breteuil qui est l'introducteur de semestre. Dans cette fonction, le cérémonial a été exactement observé en tout, selon ce que je l'ai dans mes instructions ¹.

L'Audience publique à Versailles.

Même lettre : Hier M^r le prince de Lambesc, de la maison de Lorraine vint me prendre à mon hôtel avec le carrosse du

¹ Instructions au baron Perron, datées de La Venerie. 26 juillet 1713. — Lorsque vous aurez reçu l'ordre susdit [de prendre la qualité d'ambassadeur] et que vous serez prêt à faire votre entrée publique, vous devez en donner avis à l'Introducteur, (ayant au préalable prévenu le marquis de Torcy) qui vous fera savoir le jour assigné pour cette cérémonie et conséquemment celle de votre audience publique.

Le jour étant fixé vous en ferez part... aux Princes du sang, en les invitant à envoyer leurs carosses à la dite entrée. Les autres Princes de la maison royale sont avisés par l'Introducteur. Vous ferez de même la communication du jour assigné pour votre entrée, à tous les ambassadeurs et ministres étrangers.

Ce jour dit, vous vous transporterez au couvent de Piquepuce, hors de la porte de Saint-Antoine, pour attendre le maréchal de France, et cependant vous recevrez les compliments qui vous sont adressés par les gentilshommes envoyés par les ambassadeurs et les ministres...

Le Maréchal destiné par S. M. pour vous accompagner dans cette entrée étant arrivé, vous vous porterez à sa rencontre jusqu'au milieu du cloître (extérieur) et vous enverrez les cavaliers et gentilshommes de votre suite pour le recevoir à son carrosse. Vous lui donnerez la main et l'ayant introduit dans la salle accoutumée, le Maréchal s'assiera à la première place, vous à la seconde, et l'Introducteur à la troisième.

Avec le même cérémonial vous irez au carrosse de Sa Majesté, dans lequel vous entrerez le premier, vous asseyant à la droite dans la première place, le Maréchal se mettra à votre côté et l'Introducteur à la troisième place en face de vous..., et ainsi vous serez conduit à votre hôtel avec le cortège que Nous allons ci-après vous décrire pour votre règle, afin que l'Introducteur ne tente pas, comme il l'a fait d'autrefois, quelque nouveauté au préjudice de l'ambassadeur... etc.

Roy Tr. Ch. et le baron de Breteuil introducteur, me conduisirent à Versailles où j'ai été reçu selon toutes les règles du cérémonial et tout s'est passé sans chicane et dispute ¹. S. M. Tr. Ch. a répondu au compliment que je lui ai fait : Que dans toutes les occasions il feroit connoître à V. M. combien il s'intéressait, en ce qui La regarde, et qu'il tâcherait de son côté de maintenir la bonne union qui étoit entre les deux Roys, persuadé que V. M. en feroit autant du sien.

M^{gneur} le Dauphin me reçut debout sur un petit siège, de la meilleure grâce du monde, écouta avec attention mon compliment, partie lui et partie madame la duchesse de Ventadour répondirent que M^r le Dauphin étoit sensiblement

¹ Mêmes Instructions — « Le jour fixé pour votre première audience publique de S. M. un Prince et l'Introducteur viendront vous chercher à votre hôtel avec un carrosse du Roy. Vous aviserez que ce prince soit de la maison de Lorraine et non de celle de Bouillon, de Rohan, ou d'autres qui n'ont le traitement de prince que par privilège. Ceux-ci n'ont jamais été admis à accompagner le Nonce ou un ambassadeur de tête couronnée.

Vous recevrez le dit Prince à la descente du carrosse, vous lui donnerez la main et vous l'inviterez à monter l'escalier et à s'asseoir, mais le plus souvent pour ne pas perdre le temps, il a l'habitude de refuser cette invitation.

Etant entré dans le carrosse vous prendrez la première place, le Prince la seconde et l'Introducteur la troisième... Arrivés à Versailles les compagnies du régiment des Gardes françoises et des Suisses qui seront de garde doivent être déployées et sous les armes, les drapeaux flottant et les officiers à la tête des compagnies, la pique à la main, saluant du chapeau, et les tambours battant.

A l'entrée de la cour [d'honneur] les gardes de la porte devront être aussi sous les armes et dans la cour, les Hoquetons du Grand-prévost. Vous monterez pour attendre à « la salle des ambassadeurs » jusqu'à ce que l'Introducteur vous avise pour aller à l'audience à laquelle vous serez conduit étant entre le Prince et l'Introducteur.

Les Gardes de la compagnie des Cent-Suisses avec les armes à la main doivent être échelonnés sur l'escalier.....

Vous serez ainsi admis en présence de S. M. qui selon l'usage est debout et couvert ; après trois profondes révérences vous vous approcherez de sa royale personne. Il vous dira de vous couvrir, ce que vous ferez et vous lui adresserez votre premier compliment conformément à votre Lettre de créance..... etc. »

obligé de l'attention que le Roy de Sicile vouloit avoir pour lui et de l'assurer qu'il l'aimeroit toujours.

..... Le dîner et mon retour à Paris a été pratiqué avec toutes les cérémonies nécessaires.

Tous les gentilhommes piémontais et savoyards se sont habillés de deuil et se sont fait un plaisir de m'accompagner le jour de mon audience... »

Réprimandes et directions politiques données par Victor-Amédée II à son ambassadeur.

Le Roi au baron Perron : Messine, 16 juin 1714. — ... Nous aurions été fort désireux que vous fussiez informé de l'indisposition du Duc d'Orléans et de tout ce qui est survenu depuis la mort du Duc de Berry, comment les partis s'organisent, quelles sont les maximes ¹ du Duc d'Orléans, toutes choses qui réclament votre attention incessante et la plus subtile afin de Nous tenir régulièrement informé et de vous conduire en conséquence.

Comme la nation française est entreprenante et remuante, cela donne occasion aux ministres étrangers non seulement d'être attentifs aux choses présentes, mais de pénétrer les futures, s'étudiant dans toutes les circonstances qui peuvent survenir de former de justes conjectures pour l'avenir. Elles sont toujours fort utiles lorsqu'elles sont le fruit d'une sage prévision... etc.

Petits services rendus par une grande Dame.

Le Roi au Secrétaire d'ambassade Donaudi. (Dépêche chiffrée). Messine, le 16 juin 1714. — Nous avons vu le contenu de votre lettre du 8 du mois passé, et approuvé votre zèle. Vous faites bien de vous conduire comme vous dites le

¹ Politiques.

faire avec le baron Perron..., l'intimité vous donnant sur lui une plus grande influence. Cependant vous continuerez à remplir votre devoir vis-à-vis de Nous comme vous le faites. Nous donnerons à la fin de la négociation, à la comtesse de Quélus ¹ ces cinquante mille écus que vous lui avez offerts pour qu'elle fasse en telle sorte par la voie de Madame de Maintenon que, au congrès de Bade, notre traité fait avec la France, à Utrecht, soit confirmé et nous vous laisserons le soin de « manéger » cette affaire...

Autre leçon de vigilance donnée par le Roi de Sicile.

Le Roi au baron Perron — Moncalieri 1^{er} décembre 1714... Nous désirons que vous soyez toujours attentif à l'état de santé du Roi Tr. Ch. pour vous en tenir régulièrement informé, comme aussi il nous sera agréable de connaître à l'occasion les départs des ambassadeurs respectifs désignés par cette Cour pour celle de Vienne, de Londres, de Madrid, et finalement de tout ce que vous pouvez connaître...

La diplomatie et les gazetiers en 1714.

Baron Perron au Roi — 3 décembre 1714... Le comte Pighetti envoyé de Parme, m'est venu voir hier au matin et m'a fait une espèce de plainte de ce que dans les feuillets de Turin du 22 et 29 septembre l'on a mis que ce Duc avoit fait une ligue avec les Roys Tr. Ch. et Catholique, contre l'Empereur ; ce qui lui a donné beaucoup d'embarras pour se disculper à la Cour de Vienne qui ne cherche que mal à

¹ Il s'agit ici de la marquise de Caylus (1673-1729) Marthe-Marguerite de Villette de Murcay. Elle était petite nièce d'Agrippa d'Aubigné, nièce et favorite de Madame de Maintenon qui l'avait convertie au catholicisme. On ne trouve aucune trace de cette gratification secrète dans les comptes de l'ambassade et peut-être n'a-t-elle jamais été donnée. Voir note 2, p. 174. Corresp^e.

propos des querelles, et qu'étant aussi bon serviteur qu'il l'est de V. M. (ce sont les termes dont le dit envoyé s'est servi) il avoit lieu d'espérer qu'Elle ordonneroit au gazetier de Turin de ne plus rien mettre dans sa gazette qui lui pût être préjudiciable et désavantageux...

Autre lettre du même, Paris 24 décembre 1714.

J'ai fait savoir au comte Pighetti, envoyé de Parme, l'ordre que V. Majesté a donné au gazetier de Turin de ne rien mettre dans sa gazette qui puisse lui faire de la peine, sous peine d'être sévèrement châtié...

Nouvelles importantes.

Baron Perron au Roi. Paris. 7. janv. 1715 — « Aujourd'hui le Roy. Tr. Ch. prend médecine, ce qu'il a accoutumé de faire tous les mois ; l'on croit cependant qu'il a pris celle-ci plus tôt qu'à l'ordinaire, parce qu'il y a trois jours qu'il eut, les uns disent « quelque vapeur » les autres « une indigestion » qui lui causa une légère absence d'esprit ; ce qui peut être et n'être pas... »

Publications clandestines sous les auspices de la diplomatie.

Baron Perron au Roi. — Paris. 11. mars 1715... Je crois, Sire, que lorsque V. M. aura fait faire une *relation de ce qui s'est passé entre le Saint-Siège et le Royaume de Sicile*, telle qu'elle la souhaite, il faudroit qu'elle la fit imprimer à Genève, car à l'heure qu'il est l'on ne permet pas d'imprimer à Paris sans permission ¹...

¹ ... du Garde des sceaux, soit du Chancelier de France ; c'était alors le sieur Voysin, créature de Madame de Maintenon. Il était fort peu disposé à soutenir les intérêts du Roi de Sicile, malgré les avances que Victor-Amédée lui fit faire de divers côtés. Il fit même défendre à l'abbé Dupin d'écrire en faveur des droits de ce Prince. — Voir *Corresp* p. 372.

Appel à l'opinion publique par voie de factums, controverses et libelles anonymes.

Président de L'Escheraine ¹ au marquis de Saint-Thomas.
— Paris 3 juin 1715. — « Je vous envoie l'écriture qu'a dressée l'avocat Le Roy [au sujet du Tribunal de la Monarchie], elle n'est pas tout à fait de la manière que je l'aurais souhaitée, j'espère pourtant que S. M. en sera contente... elle est bien écrite et il y a beaucoup de belles choses qui peuvent être utiles dans la suite... Elle est dressée d'une manière que l'on peut croire que c'est un auteur qui l'a faite pour sa satisfaction, sans aucun ordre ; on pourroit même mettre un petit avertissement au commencement qui le ferait croire au public (?) Je raisonne en aveugle, car je ne sais nullement la situation de nos affaires à Rome et en Sicile. Monsieur le marquis de Saint-Thomas croyait que Monsieur l'ambassadeur m'en informeroit, comme il est ² bien convenable, mais il n'a pas assez de confiance en moi... et je n'ai appris l'appel et la protestation faits en Sicile que par la Gazette, quoiqu'il en eût une copie depuis longtemps... J'ai engagé Monsieur l'avocat Le Roy à lui venir lire son écriture avant que de me la remettre, il l'a trouvée très belle...

¹ Joseph De L'Escheraine, Premier président de Savoie, marquis du Châtellard etc. Ce magistrat avait été envoyé à Paris en 1713 comme Commissaire royal pour le règlement de la question de Menton et de Rocabrunne, le Roi de Sicile l'avait adjoint à l'ambassadeur dès le 26 janvier 1715 pour la négociation ouverte à Versailles au sujet des prétentions pontificales. — Le Président de L'Escheraine avait été présenté à Versailles, et voyait les ministres, écrivait par fois à son Souverain, et le baron Perron devait être souvent froissé dans son amour-propre par les agissements diplomatiques du coadjuteur qui lui était envoyé, sous le prétexte honnête des connaissances spéciales de celui-ci dans la jurisprudence. — Voir Corresp^m p. 325, 326, 369.

² Lisez : il eût été.

« *Audi alteram partem.* »

Baron Perron au Roi. Paris 3 juin 1715... Ces jours passés le Président De Lescheraine m'a amené l'avocat Le Roy qui a voulu à toute force me lire l'écriture qu'il a faite, à laquelle l'ont voit qu'il a beaucoup travaillé... Cet avocat croit d'avoir fait un chef-d'œuvre et s'attend par conséquent à une grande récompense... je crois du service de Votre Majesté de le contenter, par ce qu'il est le conseil de Messieurs le Chancelier Voisin et le marquis de Torcy...

Ménagements de la diplomatie pour la littérature officielle.

De L'Escheraine au marquis de Saint-Thomas (pour le Roy) — Paris 9 juillet 1715... J'ai fait donner par Monsieur Garbillon, à l'avocat Le Roy, mille francs, mais il n'a pas paru content ; il prétendait que son ouvrage en valait trois mille... Sur quoi, le dit Garbillon lui dit avec esprit : que ce n'étoit qu'un commencement de gratitude, (par ce que c'est un homme à ménager par le crédit qu'il a auprès des ministres).

..... Ainsi je crois qu'il lui faudra encore cent louis d'or. Le Sieur Garbillon ou moi, attendons là dessus les ordres de V. M. ¹.

Le déclin du Grand roi.

Baron Perron au roi : Paris 14 juin 1715 — Mardi dernier l'on remarqua que le Roy Tr. Ch. ne mangea pas à son ordinaire à son dîner, et le jeudi j'appris à une heure après midi qu'il avoit contremandé la revue qu'il devoit

¹ Ces ordres ne paraissent pas avoir été donnés — ce qui n'empêcha pas l'avocat Le Roy de faire une consultation et diverses écritures au sujet des sels de Peccais — il reçut encore à cette occasion mille francs — Voir Appendice N-E p. 453.

donner aux mousquetaires et entendu la messe dans son lit, à cause que la nuit précédente il avoit été incommodé d'une colique qui l'avoit obligé à prendre deux [« remèdes »] lesquels ayant produit l'effet que l'on souhaitait, Sa Majesté se trouva entièrement soulagée ..

Lettre du même : Paris 21 juin 1715... L'on a fait ce que l'on a pu pour persuader à S. M. Tr. Ch. de prendre trois lavements par semaine, mais la grande aversion qu'Elle a de se servir de ce remède fait craindre qu'il aura de la peine à s'y déterminer...

Pour parler diplomatique « sans conséquence » au sujet d'enfants royaux à marier.

Baron Perron au roi — Paris 24 juin 1715 — Cet ambassadeur [de Portugal] après m'avoir parlé fort familièrement de choses indifférentes, s'est informé de la santé de Monseigneur le prince de Piémont ¹ et l'ayant assuré qu'il en avoit une parfaite, qu'il étoit bien fait, et qu'il donnoit de grandes espérances, il m'a répliqué : Nous avons en Portugal une belle princesse ² il faut que nous travaillions vous et moi pour faire ce mariage. Je lui ai répondu que si le défunt M. le Prince de Piémont étoit encore en vie ³, nous aurions pu réussir, mais que celui qui nous reste n'ayant que quatorze ans, je ne croyois pas que V. M. songeât à le marier sitôt et qu'il pût convenir à la princesse de Portugal

¹ Il s'agit ici du *second prince de Piémont*. Charles Emmanuel (III) né le 27 avril 1701 et dont le frère aîné étoit décédé depuis trois mois. Voir Appendice. Note A. p. 441. Corresp^{es}.

² Françoise-Xavière-Joséphine de Bragance, née le 30 janv. 1699, v. n. I, p. 381. Corresp^{es}.

³ Victor-Philippe Amédée prince de Piémont, né le 6 mai 1699 étoit mort le 22 mars 1715 — Pendant le séjour de Victor-Amédée II et de son épouse en Sicile, le prince héritier avoit été laissé à Turin avec un Conseil de régence pour l'expédition des affaires. La *Correspondance* renferme plusieurs lettres de lui à l'ambassadeur.

qui en a seize — « Deux ans de plus ou de moins, a-t-il réparti, ne font pas une grande différence » — C'est de quoi j'ai convenu sans peine, afin de ne pas témoigner de l'impossibilité, ni même de l'indifférence pour ce mariage.

Ce matin il m'a convié à dîner et toute ma famille, ayant voulu solenniser la fête de St-Jean, duquel le Roi de Portugal porte le nom ; il avait aussi convié les Nonces et plusieurs seigneurs et dames de qualité. Le repas a été magnifique ; honnêtement je devrois lui en donner un autre, mais je ne suis point en état de faire cette dépense ¹.

Mort de Louis XIV. Désarroi de la Diplomatie.

Baron Perron au Roi — Paris 31 août 1715. — A huit heures du soir du 30. Toutes les nouvelles venues de Versailles sont que depuis trois heures le Roy est à l'agonie et qu'il ne sauroit passer la nuit. Jusqu'à présent je suis, comme tous les autres ministres étrangers, embarrassé des pas qu'il faudra faire en attendant les ordres de nos maîtres ; pour moi, je suivrai l'exemple des autres, à la réserve que je tâcherai d'aller chez M. le duc d'Orléans, comme courtisan, en attendant que j'y aille comme ambassadeur.

Tout mon équipage de deuil est fort délabré ; si V. M. m'ordonne d'en faire un nouveau, je la supplie de se souvenir que dans les deuils passés j'ai toujours mis mille francs du mien, les trois mille livres que V. M. donne [pour cet usage] n'étant pas suffisantes.

Ce 31 Août à dix heures et demi du matin. — L'on ne

¹ Le Roi Victor-Amédée feignait de ne pas entendre de semblables observations de son agent diplomatique à Paris. Dès les premières années de son règne, il avait recommandé une rigoureuse économie dans tous les services publics et en donnait lui-même l'exemple. Il vivait dans la plus grande simplicité et affectait un grand mépris pour les pompes et pour les splendeurs royales. Il était vêtu de gros drap et portait des chemises de toile. Carutti. *Storia di Vittorio-Amedeo II*, p. 486.

publie pas la mort du Roy Tr. Ch., mais j'ai lieu de croire qu'il n'est plus en vie, parce que tout le monde est revenu de Versailles ¹ et je sais que Madame de Maintenon s'est retirée à Saint-Cyr, en disant qu'elle ne verrait plus le monde...

Ces relations épistolaires de la diplomatie piémontaise, dont les citations qu'on vient de lire ne peuvent donner qu'un faible aperçu, s'arrêtent brusquement ici et la Correspondance se termine par la nouvelle de la mort du Grand roi. C'était un événement prévu dès longtemps, attendu de semaine en semaine et au sujet duquel il semblait que toutes les précautions eussent été prises par les intéressés, au moins selon les prévisions de la sagesse humaine. Néanmoins cette mort jetait le trouble dans la politique générale et le désarroi dans la diplomatie, tant la disparition du monarque absolu qui pendant un si long règne avait pu dire « l'Etat c'est moi » était dans toutes les cours un fait considérable. Quelles seraient maintenant les visées du Roi de Sicile ? que projetait Victor-Amédée II et quelle direction nouvelle allait donner à la diplomatie piémontaise ce Prince, vigilant, tenace, ambitieux, politique habile, sachant temporiser et dissimuler, sachant aussi se déterminer soudainement et à son heure ? La suite de cette belle publication soulèvera ces voiles de l'histoire piémontaise, et déjà cette suite est vivement désirée par tous ceux qui ont fait de ce premier volume une lecture attentive, tous ceux qui,

¹ En effet ce jour là « tout le monde revenait de Versailles » mais le Roi à peu près abandonné n'était point mort, il ne décéda que le dimanche 4^{er} septembre à huit heures un quart du matin. — Voir Mémoires secrets de Duclos, I, p. 408.

ainsi que moi, ont goûté le charme instructif des excellentes annotations qu'on y rencontre à chaque page. On sait du reste que Messieurs Manno, Ferrero et Vayra sont qualifiés entre tous pour mener à bonne fin une œuvre si remarquable et si utile. Cependant sachons attendre : *maille à maille se fait le haubergeon*, dit un vieux proverbe. Qu'il suffise aujourd'hui aux amis de l'histoire de se féliciter et de complimenter aussi le Comité royal de Turin de l'apparition de ce IV^e volume de la Bibliothèque historique italienne dont j'ai voulu donner un aperçu sommaire.

DuBois-MELLY.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE CHAMBÉRY

DESCRIPTION GÉOLOGIQUE
DE
LA MONTAGNE DU CORBELET

(Suite et fin.)

§ 2. — *Hauterivien.*

L'Hauterivien, que nous allons étudier avec le plus de précision possible, présente au Corbelet des couches nombreuses de compositions diverses, mais qu'il sera plus facile de distinguer en se basant sur les caractères pétrographiques que sur les caractères paléontologiques. Il est en effet un certain nombre de fossiles dont plusieurs se montrent déjà dans le Valanginien, et que l'on retrouve dans tout l'ensemble. Tels sont : *Ostrea Couloni*, *Toxaster complanatus*, *Janira atava*, *Pholadomya elongata*, etc. Voici néanmoins la succession que nous pouvons établir, de bas en haut :

- 1° Marnes bleues à *Ammonites radiatus* et *Belemnites pistilliformis* ;
- 2° Marno-calcaires à *Toxaster complanatus* ;
- 3° Calcaires gréseux jaunâtres à grains verts et *Rhynchonella multiformis* ;
- 4° Marno-calcaires bleuâtres à *Panopæa neocomiensis* ;
- 5° Calcaires jaunes de Neuschâtel.

Nous allons reprendre successivement l'étude de chacune de ces assises.

N° 1. Marnes bleues à *Ammonites radiatus* et *Belemnites pistilliformis*.

L'assise qui succède aux couches que nous venons d'étudier consiste essentiellement en marnes argileuses, bleuâtres ou grisâtres, jaunes par altération et se délitant facilement, dès qu'elles sont exposées à l'action de l'air. A leur partie inférieure, elles sont glauconieuses, ont alors une teinte jaunâtre, plus accusée, et renferment principalement la *Belemnites pistilliformis*, dont j'ai recueilli un certain nombre d'exemplaires dans le sentier conduisant aux pâturages directement situés au-dessous du crêt urgonien du versant Est.

Les couches supérieures sont à teinte plus bleue, en bancs plus compactes, et contiennent des ammonites de grande taille, le plus souvent assez mal conservées. Cet ensemble peut s'étudier facilement au-dessus du bois du Chabran, où il consiste en gros bancs à inclinaison ouest, avec de nombreux fossiles. Les prés qui avoisinent le village de La Combaz sont sur ces mêmes marnes, dont il est assez difficile, à cause de la végétation, de déterminer la puissance d'une façon exacte.

J'ai recueilli à ce niveau les espèces suivantes :

Belemnites pistilliformis (Blainville).

— *dilatatus* (Blainville).

Nautilus pseudo-elegans (D'Orbigny).

Ammonites radiatus (Bruguière).

— *asterianus* (D'Orbigny).

— *clypeiformis* (D'Orbigny).

— *cryptoceras* (D'Orbigny).

— *Castellanensis* (D'Orbigny).

— *Leopoldinus* (D'Orbigny).

Lima Royeriana (D'Orbigny).

Janira neocomiensis (D'Orbigny).

Venus Robinaldina (D'Orbigny).

Ostrea Couloni (Defrance).

Rhynchonella Desori (de Loriol).

Toxaster complanatus (Agassiz).

La plupart de ces fossiles sont à l'état de moule, et on rencontre rarement des individus ayant conservé quelques fragments de test.

Ce niveau à céphalopodes est assez constant en Savoie, M. Pillet l'a depuis longtemps trouvé à la Chambotte, M. Hollande au Margériaz, et je l'ai également observé à la montagne du Signal, où j'ai recueilli un très bon exemplaire de l'*Ammonites radiatus*. Il est également bien développé au mont du Chat où il a une certaine épaisseur.

N° 2. Marno-calcaires à *Toxaster complanatus*.

Au-dessus des marnes bleues, viennent des assises d'un calcaire marneux, en bancs plus compactes, en lits stratifiés d'une façon plus régulière et qui s'y relient intimement. Le passage, en effet, des marnes aux calcaires est insensible, et s'opère par l'adjonction de petits bancs calcaréo-marneux qui s'intercalent au sommet du massif de marnes. A leur partie supérieure, ces couches contiennent fréquemment de petites concrétions ferrugineuses. En certains points, on y remarque des cailloux volumineux, qui s'y alignent en rangées régulières simulant des assises de mu-

raille. C'est ainsi qu'elles se présentent dans le petit bois de Chabran, où les lits paraissent réguliers, mais sont en réalité de consistance peu homogène, et où il y a souvent enchevêtrement de marnes.

Ces assises constituent, à proprement parler, le véritable niveau du *Toxaster complanatus*, qui y est toujours d'une extrême abondance. Elles sont également assez riches en fossiles, mais les céphalopodes y sont moins nombreux que dans l'assise inférieure.

Je citerai comme provenant de ce niveau les espèces suivantes :

- Ostrea Couloni (Defrance).
- Panopæa neocomiensis (Agassiz).
- Crassatella Robinaldina (D'Orbigny).
- Cardium peregrinum (D'Orbigny).
 - inornatum (D'Orbigny).
 - subhilanum (D'Orbigny).
 - Cotaldinum (D'Orbigny).
- Janira neocomiensis (Agassiz).
- Venus Robinaldina (D'Orbigny).
 - Matronensis (D'Orbigny).
 - Cornueliana (D'Orbigny).
 - sub-Brongtiartana (D'Orbigny).
- Trigonia carinata (Agassiz).
- Astarte Beaumonti (Leymerie).
- Arca Robinaldina (D'Orbigny).
- Cyprina fusiformis (Pictet et Campiche).
- Toxaster complanatus (Agassiz).
- Holaster cordatus (Desor).
- Pyrina pygæa (Desor).

N° 3. Calcaire jaune à *Rynchonella multiformis*.

Au-dessus d'un banc de calcaire compacte, bleuâtre, entremêlé de marnes glauconieuses, terminant l'assise précédente, vient une couche mesurant deux mètres d'épaisseur, et tranchant brusquement comme teinte et comme texture

avec la couche sous-jacente. Elle consiste en un calcaire jaunâtre, gréseux, à grains verts de glauconie, s'entremêlant en certains points avec des marnes bariolées (vertes, rouges, bleues). Elle se fait remarquer par l'abondance extrême d'une rhynchonelle, toujours de petite taille, et que je puis rapporter à la *Rhynchonella multiformis* (Roemer).

Outre cette espèce qui y pullule, cette couche renferme une faune de petits gastropodes qui ne se trouvent qu'à ce niveau, et dont jusqu'ici je n'ai jamais trouvé un seul exemplaire dans les autres assises.

Cette couche est particulièrement développée sur la route de La Combaz, un peu au-dessus de la villa de l'Archevêché. Elle est, en ce point, particulièrement fossilifère, et la plupart des fossiles que j'y ai recueillis proviennent de cette localité. Elle se retrouve également à l'entrée du bois de Chabran et dans le petit chemin creux situé directement au-dessus de la cascade de Couz. Sur l'autre versant de la vallée, elle peut s'observer dans les pâturages dominés par l'arête urgonienne. En ces différents points, elle conserve d'une façon remarquable ses caractères pétrographiques, et peut, par suite, se retrouver avec facilité, car elle tranche nettement avec les assises au milieu desquelles elle est intercalée. Les fossiles que j'y ai trouvés sont les suivants :

Ammonites subfimbriatus (D'Orbigny).

Belemnites pistilliformis (Blainville).

— *bi-partitus* (Blainville).

Pleurotomaria neocomiensis (D'Orbigny).

Cerithium Gaudryi (D'Orbigny).

— *sub-nassoïde* (D'Orbigny).

Cerithium cf. Clementinum (D'Orbigny).

Acteon marulensis (D'Orbigny).

— *ringens* (D'Orbigny).

- Trigonia ornata* (D'Orbigny).
— *caudata* (Agassiz).
— *rudis* (Parkinson).
— *carinata* (Agassiz).
Janira neocomiensis (Agassiz).
Panopœa neocomiensis (Agassiz).
Ostrea Couloni (Defrance).
Lima Royeriana (D'Orbigny).
Mytilus Cuvieri (Matheron).
— *bellus* (Forbes).
Astarte helvetica (Pictet et Campiche).
— *Beaumonti* (Leymerie).
Cardium peregrinum (D'Orbigny).
— *Cotaldinum* (D'Orbigny).
Pinna sulcifera (Leymerie).
Waldheimia tamarindus (Sowerby).
— *fabia* (Sowerby).
Terebratula acuta (Quenstedt).
Rhynchonella multiformis (Rømer).
Toxaster complanatus (Agassiz).
Holcotypus macropygus (Desor).
Pseudodiadema rotulare (Desor).
Echinobrissus Renaudi (Desor).
Nucleolites Olfersii (Agassiz).
Galeolaria neocomiensis (Desor).

Jusqu'ici, je n'ai pas rencontré ailleurs ce petit niveau que je n'ai vu signalé nulle part, et qui se fait remarquer par le nombre et la variété des espèces. Des recherches attentives dans nos chaînes dépendant du Jura me permettront, je l'espère, de le retrouver.

N° 4. Marno-calcaires bleuâtres à *Panopœa neocomiensis*.

Cette assise ressemble aux couches n° 2, dont elle ne se distinguerait que difficilement si elle n'en était séparée par les bancs jaunes à rhynchonelles. Les calcaires sont cependant un peu plus compactes, moins marneux et à grain plus
(REVUE SAVOISIENNE.)

grossier. Ils sont également très fossilifères. Certains bancs forment une vraie lumachelle et ne sont constitués que par un entassement de débris de fossiles, parmi lesquels prédominent la *Panopœa neocomiensis* et de petits cardiums. Le *Toxaster complanatus* y est aussi très abondant. La localité la plus fossilifère est le chemin creux situé au-dessus de la cascade de Couz, où ces couches ont environ quatre mètres d'épaisseur. J'y ai trouvé tous les fossiles déjà cités de l'assise n° 2 et en outre les espèces suivantes :

Ammonites semistriatus (D'Orbigny).

Pleuromataria neocomiensis (D'Orbigny).

Mytilus æqualis (D'Orbigny).

— *Cuvieri* (Matheron).

Venus Sanctæ-Crucis (Pictet et Campiche).

Cyprina Bernensis (Deshayes).

— *Deshayesiana* (de Loriol).

Trigonia caudata (D'Orbigny).

— *rudis* (Parkinson).

On y rencontre également, en assez grande abondance, des écailles de poisson, et c'est probablement de ce niveau que proviennent celles si bien décrites par M. Pillet.

N° 5. Calcaires jaunes de Neuchâtel.

Ces calcaires, qui, ici, comme dans toutes les montagnes du Jura, terminent l'Hauterivien, sont directement superposés à l'assise précédente. Ils comprennent un certain nombre de bancs qui sont, en remontant la *série* :

- 1° Calcaires jaunes gréseux teintés de rouge et de vert, en bancs de 0^m,20 à 0^m,40 d'épaisseur ;
- 2° Calcaires gris roussâtres, saccharoïdes, avec débris de fossiles indéterminables, principalement de valves d'huitres ;
- 3° Calcaires grisâtres oolithiques.

C'est ainsi qu'ils se présentent sur la route de La Combaz où ils ont une épaisseur de six mètres environ. On les re-

trouve au sommet de la cascade de Couz où ils sont directement surmontés par l'Urgonien blanc, et auquel ils passent par transition insensible.

Les fossiles sont généralement peu nombreux à ce niveau dans les bancs compactes. En certains points, on a quelques lits de marne, et on retrouve alors la faune des couches sous-jacentes. J'y ai toutefois recueilli l'*Heteraster oblongus* et la *Panopœa arcuata* que je n'ai pas trouvés dans les assises inférieures.

§ 3. — *Urgonien.*

L'Urgonien, comme je l'ai dit au début de cette étude, se trouve sur les deux versants de la montagne formant à l'est l'arête rocheuse du Corbelet et à l'ouest la paroi verticale dans laquelle est creusée la cascade de Couz. Il y est peu fossilifère, et ne s'y prête que difficilement à l'étude. Pour l'observer avec plus de fruit et y trouver une succession plus complète, il faut se rendre à l'extrémité sud de la vallée, à Saint-Jean de Couz, où l'on rencontre les trois assises signalées par les auteurs, et où il a été étudié avant nous, avec beaucoup de soin, par M. L. Pillet, dans sa *Monographie des environs d'Aix*. Ayant trouvé récemment un certain nombre de fossiles, nous pensons qu'il peut être utile d'appeler de nouveau l'attention sur ce gisement.

1° L'assise inférieure, qui est beaucoup plus puissante que les deux autres, consiste en un calcaire compacte, blanc, saccharoïde. C'est le niveau le plus constant, et il se retrouve partout avec les mêmes caractères. Les fossiles qu'on y rencontre sont tellement engagés dans la roche qu'ils sont d'une extraction difficile, et je n'ai pu y recueillir en état convenable que la grande requiémie (*Requienia ammonia*, d'Orbigny), qui sert à la caractériser, et une janire (*Janira Deshayesiana*, d'Orbigny); elle est aussi

assez fréquente à ce niveau. A leur partie supérieure, ces calcaires se colorent en jaune, et passent ainsi par transition insensible à la deuxième assise.

2° Celle-ci débute par un calcaire jaune, très dur, sub-lamellaire, parfois lumachellique et contenant dans sa pâte de nombreux fragments de la *Rhynchonella lata*. Viennent ensuite au-dessus, des calcaires marneux, jaunâtres ou bleuâtres et renfermant de nombreux fossiles. Il est possible d'en faire en peu d'instantes une récolte abondante dans le chemin du Mollard-Neveu, nouvelle route d'exploitation forestière, située près du petit village de Côte-Barrier.

J'y ai trouvé les espèces suivantes :

- Pterocera Pelagi (D'Orbigny).
- Aporrhaïs Robinaldina (D'Orbigny).
- Requienia Lonsdalii (Sowerby).
- gryphoides (Matheron).
- Natica mastoidea (Pictet et Campiche).
- Janira neocomiensis (D'Orbigny).
- Cardium peregrinum (D'Orbigny).
- Cornuelianam (D'Orbigny).
- Panopœa arcuata (D'Orbigny).
- Spondylus Rœmeri (D'Orbigny).
- Pecten Landeronensis (de Loriol).
- urgonensis (de Loriol).
- Rhynchonella lata (D'Orbigny).
- Terebratula Russilensis (de Loriol).
- Essertensis (Pictet).
- Heteraster oblongus (Agassiz).
- Couloni (D'Orbigny).
- Pygaulus depressus (Agassiz).
- Echinobrissus Roberti (D'Orbigny).
- Orbitolina conoidea (Albin Gras).

L'espèce ici la plus abondante est l'*Heteraster oblongus* que l'on trouve à profusion, et qui nous paraît pouvoir servir à caractériser le niveau. Les petites orbitolines y sont

également nombreuses; elles se trouvent au-dessus des heteraster et dans des bancs légèrement glauconieux.

Ces couches à heteraster peuvent se suivre depuis Saint-Jean de Couz jusqu'au bord du Guiers-Vif. Outre la route du Mollard-Neveu, on peut citer comme gisement fossilifère un petit chemin creux qui vient se souder à la route de Corbel, vers le premier lacet. J'y ai trouvé un certain nombre d'espèces, principalement des *Pygaulus depressus*.

3° Au-dessus de l'ensemble que nous venons de décrire, on retrouve des calcaires blancs, en tout semblables à ceux de l'Urgonien inférieur, où les requiénies abondent. On y trouve les deux espèces *Requienia ammonia* et *Requienia Lonsdalii*, et certains bancs forment une véritable lumamachelle. Elles renferment en outre des cidaris dont j'ai pu recueillir quelques radioles. Elles sont ensuite directement surmontées par des grès à grain vert représentant le Gault et par les dalles de Couz appartenant au Sénonien. Ces deux derniers étages ne faisant pas partie de la série néocomienne, ne rentrent pas dans le cadre de cette étude et nous n'entreprendrons pas leur description. Ils sont d'ailleurs bien connus par les travaux de MM. Lory, Pillet et Vallet, et ne nous ont présenté aucun fait nouveau.

J. RÉVIL.

METZ ET MEYTHET

ETYMOLOGIE.

Dans le n° de décembre 1886 p. 378, il a été question du village de *Metz*, situé près d'Annecy, et de son orthographe dans les temps anciens, savoir *Metis* en latin, *Meez*, *Micz* dans les actes écrits en français. A Annecy et aux environs on prononce *Mé*, et non *Mèss*. Cette prononciation me

remet en mémoire le nom de plusieurs autres lieux ainsi appelés, quoique l'orthographe en soit différente ; ce sont :

Maiz, hameau de la commune de La Frasse (Cluses).

Maix, Mex, chalet de la commune de Mieussy.

Maix, Mayes (le mas des Maix) dans la commune de Taninge.

Il existe encore en Savoie d'autres noms presque semblables, qui se rapprochent beaucoup de l'ancienne orthographe *Meez* et *Mieix* ; ce sont *Méal, Miaz, Miaux, Motz*, etc. Il serait intéressant de les recueillir et d'en donner la prononciation locale avec l'orthographe des temps anciens, si possible.

En attendant qu'il me soit permis de citer ce que M. Houzé dit de Metz en Lorraine, p. 110. « Le nom de lieu français *Metz* et son ancienne représentation, soit *Medio*, soit *Mettis*, répondent exactement aux mots gaulois *maes, magen, magus* et aux mots latins, *mansus* et *mansio*. Comparez entre eux les mots suivants : Mas-Cabardès (Aude), *mansus Cabaretensis* ; Morialmé ou Moriamez (Belgique) *Maurelli mansus* ; Le Mée (Eure-et-Loir) représenté à diverses époques par *Mes, Mez, Méez, Méetz*, et traduit par *mansus* ; Le Meix-Thiercelin (Marne), *mansus Thiesellini* ; Réome ou Réomé (Côte-d'Or), dit en latin : *Reomaus — Reomagus — Reomatis* ; Metz-le-Comte (Nièvre), *mansus comitis*, etc. Voyez encore *Baumetz, Brumetz, Jolimetz, Odometz*, dans la composition desquels entre le mot gaulois, représenté par *mansus* et *mansio*. »

Le même étymologiste, à propos de Rouen, *Rotomag, Roto-magus*, donne l'explication suivante : « *Ma, mag, magen* est la vraie forme gauloise du mot que les Latins ont traduit par *magus*. (ZÉUSS, Gramm. celtica, p. 5). En gaélique, *mag* signifie champ ; en breton, *mag* représenté par *maes, mages*, signifie champ, *ager, campus*... Je n'ai

rencontré qu'une seule fois le diminutif de *Magus* sous la forme *Magittus* (Mayet, dans la Sarthe). Or, comme Mayet est le diminutif du mot roman *mas* (Mée, Mées, Meix, Metz) qui représente le mot latin *mansus*, nous serons forcés d'admettre que *Magus* qui répond déjà à *mansio*, répond encore à *mansus*. »

Ce dernier passage n'est peut-être pas à l'abri de toute critique, mais je me garderai bien de le discuter, heureux si les quelques lignes extraites de la savante « Etude sur la signification des noms de lieux en France » (Paris, V^e Henaux, 1864) ont pu intéresser les lecteurs de la *Revue*.

H. TAVERNIER.

MÉMOIRE

SUR LA SAINTE-MAISON DE THONON

Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Piccard communication du document suivant, qui a été copié, à la fin du siècle dernier, d'après un mss. de 1684. Le copiste a ajouté des notes en marge puisées, dit-il, à des sources sûres ; nous les reproduisons également, mais entre parenthèses et en caractères italiques. *L'Histoire de saint François de Sales* dont parle le copiste est celle de Ch.-Auguste de Sales, qui l'avait d'abord écrite en latin. — (N. de la réd.)

Quoique la Sainte-Maison ne soit pas une des plus anciennes fondations de l'Eglise, son motif en est très illustre, ce qui la distingue parmi les autres fondations de la royale Maison de Savoye, pour être un boulevard contre l'hérésie dans les confins du pays de Vaud et de Genève. Elle a eu des sujets considérables à sa tête pour en être les préfets qui sont présentement au nombre de six et dont le premier a été saint François de Sales, nommé par

S. Clément VIII (*par bulle de fondation de la Sainte-Maison, du 13 septembre 1599*). Sa réputation le distingue dans le siècle et parmi les nations française et savoyarde qui le considèrent comme un soleil dans l'Eglise, et le Chablais reconnaît sa conversion de ses soins ; les auteurs qui ont écrit sa vie n'ont rien épargné sur cette matière.

Le second préfet a été un Claude Grandis d'honnête famille, mais illustre par sa doctrine et sa sainteté ; il est mort chanoine de la cathédrale de Genève. Il me suffit de dire que pour marque de sa vertu saint François de Sales lui a dû dire qu'il changeroit volontiers son âme à la sienne à l'heure de la mort. Il a donné quelques leçons de théologie au commencement de la Maison aux nouveaux prestres que l'on y établit ; il était originaire de Nisy (*aujourd'hui appelé Annecy*) et docteur de Lovin (Louvain).

Le troisième préfet a été Messire Claude de Blonay, de l'illustre famille des barons de Blonay d'Evian, lequel fut tiré de la cathédrale de Genève pour remplir cette place. Dans son temps, les RR. Pères Barnabites furent introduits dans Thonon pour avoir le Collège (*Le contrat doit être du 10 avril 1616*), et les Religieuses de la Visitation furent reçues de la ville. Ce personnage étoit très prudent et très sage ; il est enseveli au Prieuré de Saint-Paul dans la sépulture de ses ancêtres.

Le quatrième a été Messire Michel de Forax des anciens religieux du monastère de Contamine. Comme il n'a vécu longtemps dans la Congrégation, il n'a pas eu le loisir de rien faire qui le distingue des autres. Sa famille a donné, selon Guichenon, un chevalier de l'Ordre dans la première création de l'Ordre de l'Annonciade. Il est enseveli au sépulchre des prêtres de la Sainte-Maison, dans l'Eglise de N.-D. de Compassion, de Thonon.

Le cinquième préfet a été R^d Messire Louis Gillette, du

Comté et Diocèse de Nice en Provence, d'honnête famille, chanoine régulier de St-Augustin du Prieuré de Saint-Joire, proche de Chambéry, vicaire général au diocèse de Maurienne, lequel s'étant signalé dans le droit canon, fut élu préfet en vue de sa rare capacité pour débrouiller beaucoup d'intérêt de ladite Sainte-Maison, qui seroient demeurés assoupis sans sa vigilance. Il est fondateur de la théologie de Chambéry chez les RR. Pères jésuites ; il a procuré la sécularisation du Prieuré de Saint-Joire pour être mis à la forme de vie des RR. prêtres de la Sainte-Maison. (*Il a eu pour vice-préfet M. de Rossillon à la fin de juin 1670*). De son temps, la maison et bâtiments des RR. prêtres fut faite ; les dames annonciades et ursulines et les Minimes ont été introduits dans Thonon. Après avoir vécu trois-vingt et dix-neuf ans, il est mort pendant l'octave de la Toussaint (*le 7 novembre 1674*) dans Saint-Joire où il gît dans le sépulchre des RR. prêtres de cette église ¹.

Le sixième préfet est présentement R. Messire Joseph-Marie de Rossillion de Bernex, fils (*ainé, n'ayant qu'un*

¹ Louis Gillette dont il est ici question est sans doute parent de Pierre Gillette qui fut également prieur de St-Jeoire, mais comme les archives de Levens d'où cette famille est originaire ne possèdent aucun acte antérieur à 1700 et que tous les papiers de famille ont été égarés pendant la Révolution, il ne nous pas été possible de déterminer le degré de parenté. Selon une tradition conservée dans la famille du comte de Gillette (anoblie par Charles-Albert), les Gillette seraient d'origine savoyarde. Toseli, dans sa « Biographie niçoise », ne dit rien de Louis, mais il donne sur Pierre une notice qui mérite d'être relevée. « Pierre Gillette, dit-il, prêtre séculier et prieur de St-Georges (St-Joire) en Savoie, naquit à Levens (chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nice). Il acquit une certaine réputation par le concours qu'il prêta au duc de Savoie dans son entreprise contre Genève et par sa « Déclaration de la Foy », ouvrage rédigé en français contre les Calvinistes genevois et publié à Thonon en 1608. Mais ce qui rend surtout son nom célèbre, c'est l'odieus qui s'y rattache par suite de la promulgation d'une loi sur la rétractation des contrats en 1623, loi conseillée par lui et qui porte son nom... »

Ni la Bibliothèque publique de Nice ni le comte de Gillette ne possèdent l'ouvrage précité. (*N. de la Réd.*)

frère qui d'Antonin fut fait évêque de Genève) de Charles-Amed de Rossillion, marquis de Bernex en Piémont comte de Rossillion, baron de Saint-Genis, premier capitaine des Gardes du corps de S. A. R., premier maréchal de camp, lieutenant-général des armées de S. A. R., chevalier du grand ordre de l'Annonciade.

(Il est mort le 23 mars 1713. M. de Fésigny lui a succédé la même année 1713, et celui-ci a eu pour successeur, l'an 1724, M. Pignier qui étoit chanoine de la St^e-Chapelle de Chambéry.)

La Congrégation a eu autrefois pour prestre M. Philippe Dequoex, autrement appelé M. de St^e-Catherine, qui fut du depuis chanoine de la Cathédrale de Genève, homme illustre en sainteté, lequel, selon la tradition, le jour de sa première messe fit de grandes instances avec son ange gardien qui luy apparut en forme humaine, ne voulant passer devant luy à l'église, attendu l'élévation de son ministère.

(Folio 239 de l'Histoire latine de saint François de Sales, il est dit d'un prêtre que le jour de sa consécration il fesoit compliment avec son ange gardien pour passer la porte en présence du dit saint.)

Il s'exposa au service des pestiférés ; il est mort et enseveli dans l'Abbaye des RR. Pères Bénédictins de Talloires.

Il y a eu autrefois un Balthazard Maniglier, homme sçavant, premier vice-préfet de la Sainte-Maison du temps de saint François de Sales ; il fut depuis curé de Serraval, dans le mandement de Thosne.

PICCARD.

CHANSONS DE JOSEPH BÉARD

Physionomie de Curoset.

Rla cofa pôta,
Rli groé d' marmôta,
Rl' hommo fotu tot em' on pantin,
Qu'a d' jhambès faitès
Cmè d'arbalètès,
Avoéc dous pids q' dàill'ont p' lôs çhmins.

Refrain :

Sur l' contyo du Curossèt,
Y a d' què dirè, y a d' què rirè ;
Sur l' contyo du Curossèt,
Y a d' què dirè, y a d' què rirè.

— Cette sale lèvre, ce groin de marmotte, cet homme mal bâti tout comme un pantin, qui a des jambes faites comme des arbalètes, avec deux pieds qui fauchent par les chemins. — *Refrain.* Sur le compte de Curoset il y a de quoi dire, il y a de quoi rire.

Quand rli groé d' sinjho
Ptèt son beau linjho,
Et qu'él s'affublyè d' son mantiau,
Jamais la China,
La Cochinchina
N'ont viu chiz lèux parir jaquôt. — *Refrain.*

— Quand ce groin de singe met son beau linge, et qu'il s'affuble de son manteau, jamais la Chine, la Cochinchine n'ont vu chez elles pareil jaquot (*perroquet*).

Vgniz quand él passè
Pèdsus la plyacè,
Et qu'él s'arbaillè p' mièux s' drèssir ;

Al' a na grâcê,
Tot cmê Paillassê
Q' vut fair' la cupêssê ên' arrir. — *Refrain.*

— Venez quand il passe par dessus (*sur*) la place et qu'il se courbe pour mieux se redresser : il a une grâce, tout comme Paillasse, qui veut faire la culbute en arrière.

A. CONSTANTIN.

BIBLIOGRAPHIE

Les Volontaires de la Savoie (1792-1793),

par André FOLLIET, député.

Depuis plusieurs années M. le député Folliet s'est donné pour mission de reconstituer, à l'aide des documents conservés dans les archives nationales, l'histoire de notre province pendant la période révolutionnaire. Après sa remarquable *Biographie du général Dessaix* et son étude sur *Les Députés savoisiens aux Assemblées législatives de la Révolution*¹, il vient de compléter, par la publication d'un ouvrage capital, l'œuvre si laborieusement commencée.

Les Volontaires de la Savoie (1792-1799), tel est le titre du volume, édité soigneusement par L. Baudoin, libraire militaire à Paris, et enrichi de quatre figures qui reproduisent divers types de soldats d'après des estampes du temps.

C'est la véritable résurrection d'une époque absolument ignorée, même des personnes que ces questions préoccupent.

Certes, nous avons retenu avec plaisir ce passage où

¹ Paris, Charavay frères, éditeurs, 4, rue de Fustenberg. — 1 volume accompagné d'un autographe inédit. Prix : 3 fr.

Louis Blanc ¹ rend aux phalanges savoyardes un hommage mérité : « Les Savoyais n'avaient pas attendu l'occupation
« de leur pays pour prêter le serment de mourir en défendant la liberté, l'égalité, la France. Et ils le tinrent ce
« serment ; ils partagèrent nos peines ; ils combattirent nos combats. Oh ! qui de nous pourrait jamais oublier que ce
« furent les montagnes du département du Mont-Blanc qui
« fournirent aux batailles de la Révolution ces *dragons*
« *allobroges* au nom et à la valeur desquels s'attachait
« une idée de fantastique épouvante, ces guerriers dont
« l'ennemi disait : *leurs chevaux mordent !* »

Mais Louis Blanc n'est pas exempt d'emphase, et l'encens qu'il envoyait à nos braves n'était pas fait pour dissiper l'obscurité dont leur mémoire était enveloppée.

Aujourd'hui, grâce à M. Folliet, la *Légion allobroge* et les cinq *Bataillons du Mont-Blanc* ne sont plus une légende : ils revivent dans leurs cadres rétablis, dans leur effectif minutieusement recomposé. Vous retrouverez là vos grands-pères et vos oncles, avec leurs états de service, et vous pourrez les suivre sur tous les champs de bataille où ils se sont illustrés, depuis le siège de Toulon jusqu'aux dernières luttes de 1815.

Ces trois mille volontaires savoisiens, que Bonaparte estimait fort, et qu'il appelait « nos meilleures troupes, » ont fourni dix-sept généraux : Chastel, Curial, Decoux, Dessaix, Doppet, Dupas, François et Gaspard Forestier, Gay, Guillet, Henriod, Janin, Montfalcon, Montfort, Montserraz, Pacthod et Songeon. Je ne compte pas Seras, qui était Piémontais, ni le Genevois Richter.

De leurs rangs sont également sortis les colonels Balley-

¹ *Histoire de la Révolution française*, chapitre V (La République victorieuse), édition illustrée, tome II, page 51.

dier, Bigex, Bochaton, Delamare, Domenget, Favre, Folliet, Guigue, Louis, Marthod, Pillet, Trappier, Riondet, Viviland.

Dans cette pléiade, je ne relève aucun nom qui appartienne à la Maurienne ou à la Tarentaise ; cela tient à ce que ces provinces restèrent longtemps « occupées par les « satellites du despote sarde, » comme disait à la tribune le conventionnel Simond. La plupart des soldats qui en étaient originaires demeurèrent fidèles au roi de Sardaigne, et ne prirent du service en France qu'en 1798, après la réunion du Piémont à la République.

Le général Gay mérite une mention spéciale. Quoique originaire de Saint-Genix, jusqu'à ce jour il n'avait jamais figuré dans nos biographies, à cause sans doute de sa naissance à Lyon.

Je signale à ce propos deux noms que j'ai remarqués sur l'arc-de-triomphe de l'Etoile, et qui, selon toute probabilité, doivent appartenir à la Savoie ; ce sont ceux du général Marulaz, né à Leiskamm, près Spire, en 1769, et du général Tapponnier, né dans le Jura, de parents savoyards.

Mais ce brillant état-major ne doit pas nous faire oublier d'autres dévouements plus modestes et non moins utiles. Combien de volontaires reçurent des armes d'honneur pour leur belle conduite ; combien d'officiers gagnèrent leurs grades à la pointe de l'épée, par des prodiges de valeur ; combien d'autres payèrent de leur vie une intrépidité dont l'exemple heureusement n'est pas perdu ! Qu'on me permette seulement de rappeler les noms des commandants Berlioz, Bétemps, Chappuis, Déage, Decoux, Sigismond, Frézier, Genevois, Guinet, Perrot, Philippe, Rubellin, Savoye, Souviran, Thonin, Vindret, etc., etc.

Quant aux simples troupiers, veut-on savoir comment ils

se comportaient ? Qu'on lise le rapport du chef de brigade Fugière sur l'un d'eux, à l'attaque du château de Cosseria :

« Tous les efforts sont inutiles ; le soldat épuisé est
« obligé de se retirer pour prendre haleine. Le grenadier
« Genin, dit Milhomme, ne quitte pas le combat ; il reste
« constamment au pied des murs du fort et fait feu sur les
« ennemis qui le défendent. Etonnés de tant d'intrépidité,
« ils l'invitent à y entrer, le font rafraîchir, et il n'en sort
« que plus acharné à les combattre ! »

De pareils livres ne se résument pas ; chaque page a son intérêt particulier.

J'ajouterai que l'heure a été bien choisie pour cette publication. N'inflige-t-elle pas un éclatant démenti aux récentes insinuations de ceux qu'un besoin de tout démolir a poussés à nier l'héroïsme des va-nu-pieds de 1792 ?

Quand on voit des familles entières, comme les trois frères Chastel, les trois Royer, les quatre Decoux, les quatre Dupanloup, les cinq Dessaix, s'enrôler sous les drapeaux de la Révolution ; — quand on compte dans une commune de 614 habitants, non encore annexée, 27 volontaires, comment peut-on douter de l'enthousiasme qui, dans ces *jours de gloire*, enflammait la jeunesse du pays ? A qui fera t-on croire désormais que ces exaltés marchaient à la frontière « comme des chiens qu'on fouette » ou « comme des moutons qu'on pousse à l'abattoir ? »

Mais qu'importent les pamphlets d'un académicien ? Dans notre Savoie, la légende de 1792 leur survivra, car elle est maintenant appuyée sur des faits précis, que rien ne saurait amoindrir ; et, si elle disparaît comme *légende*, ce sera pour renaître comme *histoire*.

François MIQUET.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

12^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 2. — FÉVRIER 1887.

Pressions barométriques moyennes : 727,8 à Annecy, 685,56 à Leschaux, 712,29 à Mélan. Maxima le 5 aux trois stations ; minima le 10 à Annecy et Leschaux, le 20 à Mélan. Excursion du mercure : 17,2 à Annecy, 15,6 à Leschaux et 15,66 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Assez basse vers le 10 et vers le 20. Moyenne à Annecy du maxima 4^o9, du minima —5^o9, à 9 h. du matin —3^o. Moyenne générale : à Douvaine 0^o3, à Chamonix —3^o15, à Mélan —2^o77, à Bonneville —2^o93, à Leschaux —4^o21.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 3^o7, de puits 8^o17, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 1^o6.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de février : le	7	11	21	28	...
Thermomètre... { maxima.	4 ^o 9	—0 ^o 1	0 ^o 9	5 ^o 9	
{ minima.	—7 ^o	—17 ^o 2	—12 ^o 5	—14 ^o 7	
Baromètre à 0 ^o	638,6	623,3	621,9	632,4	

A cette station, la température, à 0^o le 1, est à —17^o vers le 10, reste ensuite entre 0^o et —10^o. Le maximum barométrique est de 638,7 le 5 et le minimum 616,3 le 10.

PLUIE ET NEIGE. — Mois très sec. Deux ou trois jours de neige dans le mois donnant au maximum 7^m/^m5 d'eau. Quantité de neige faible : 0^m,05 comme maximum aux Gets. Au Semnoz le 11, il y en a 1^m,80 et le 28, 1^m,60. La neige disparaît par place, dès le 20, des coteaux exposés au midi. A la fin du mois, les plaines en sont encore couvertes.

OBSERVATIONS DIVERSES. — Tremblements de terre le 23 ; d'Annecy, à 6 h. 02 du matin, deux légères secousses (on prétend qu'elles ont été précédées d'une très légère vers 1 h. du matin et suivies d'une autre vers 8 h. 30 du matin) ; de Bonneville, où les meubles ont été secoués, direction E à W. ; de Chamonix et Leschaux très légèrement. L'Arve à Bonneville, charrie des glaçons, le 11. Le Borne est gelé à son embouchure, et le ruisseau de Pontchy, qui n'avait pas gelé en 1879-80 est pris. Le 25-26 sortie des abeilles. Les travaux de la campagne sont presque nuls pendant le mois.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission,
AUGUSTE MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(Suite. Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886,
de janvier et de février-mars 1887.)

Quelque temps après, le P. de Romeville donne de ses nouvelles à l'évêque : il est toujours à Vesoul ; il voulait se rendre à la congrégation provinciale des Jésuites à Lyon, mais les Pères lui ayant témoigné leur crainte d'un trop grand concours de visiteurs, il s'est abstenu :

Parce que le concours d'un peuple aveugle qui auroit assiégé le collège de Lyon auroit troublé la congrégation... Je crois que V. G. ne sauroit mieux faire pour confondre les hérétiques que de vérifier les guérisons les plus éclatantes. Le R^d P. de la Chaize le souhaite et se fera un plaisir de les faire voir à Sa Maïesté qui luy en a parlé... Je vois bien que ie suis icy jusques au temps de la Paix... Je fais l'œuvre du Seigneur en secret, j'espère de faire une relation particulière de ce qui s'est passé en ce pays... Les malades guéris font du bruit, les paralytiques, les muets, les aveugles guéris sont de forts arguments... Je souhaite que les brebis égarées retournent dans le sein de leur vieux Pasteur et que vostre consolation soit avant de mourir de voir remettre votre siège où vos prédecesseurs ont été assis...

Toujours le rêve des évêques de Genève de reprendre possession de cette ville et d'y replacer leur siège épiscopal.

Le temps se passe, et le père jésuite reste à Vesoul, d'où, le 24 mars 1705, il écrit encore :

... On ne craint rien tant à la Cour (de France) que le concours du peuple et mesme pour éviter celui qui pourroit estre a Besançon aux temps de Pâques et de l'Ascension on a defendu de montrer le St

Suaire ¹. Je me suis occupé à prêcher l'Avent et le Carême en cette ville... Le P. de la Chaize me témoigne qu'il seroit bien content d'avoir quelques unes de ces merveilles authentiquées par messeigneurs les prélats. Le dit pere vu sa surdité a demandé au Roy de le décharger de son employ de confesseur. Il luy a répondu qui ly penseroit. On parle de mettre a sa place le P. Vuilloud qui est presentement provincial que V. G. a vu lors qui l'allait faire sa visite à la Roche.

Je ne doute pas qu'elle ne soit beaucoup affligée de voir le feu de la guerre dans son diocese... Je prie V. G. de soutenir les interêts de notre maison de la Roche contre Mess^{rs} du chapitre qui se croyants avoir esté maltraités parce qu'on ne leur a pas voulu accorder de prendre les offrandes dans nostre chapelle nous ont privé de la chaire que nous avions coustume de remplir apres les Capucins et entendent de faire le mesme a l'advenir, ce qui obligerait les habitants de se plaindre et d'estre scandalizé de ce traitement qui marqueroit la mauvaise intelligence de ces M^{rs} avec nous. V. G. peut apporter le remede.

Signé : Claude de ROMMEVILLE de la Compagnie de Jésus.

L'évêque écouta les conseils du cardinal Le Camus et se borna à dresser un procès-verbal, qui fut déposé dans les archives de l'évêché, et dont voici le dernier paragraphe :

Inter tam oppositas et diversas et Theologorum et Medicorum opinionones... R^{mus} Episcopus Metropolitanum et aliquos provinciæ prelatos consuluit, sed cum etiam inter se dissederent, tandem hos insignes eventus neque omnino silentio pretereundos, neque tanquam miracula celebrandos, sed sincera ac candida narratione exponendos ita enim nec piis hominibus devotionis occasio adimetur, nec impiis obtrectandi relinquetur; approbarunt plerique hoc temperamentum quod maxime visum fuit idoneum ad vitandos circumstantium heterodoxorum querelas qui credulitatis criminationem intentassent contra catholicos. Ita disputatio conclusa est, salvo semper meliori et irrefragabili sedis Apostolicæ judicio.

(D'après l'original.)

A la fin de 1703, Louis XIV occupa de nouveau la Savoie. Le marquis de Sales avait essayé de défendre Annecy

¹ Comme Chambéry, et plus tard, Turin, Besançon possédait un Saint-Suaire.

en y envoyant une petite garnison, mais la ville ne put tenir contre les forces relativement considérables que M. de Vallière employa contre elle. Annecy dut se rendre le 14 décembre, et n'échappa au pillage que grâce à l'intervention de M^{sr} de Bernex.

Le 26 août 1706, étant en visite pastorale à Arâches, l'évêque assiste à la donation d'une somme de 10,000 florins faite par Nicolas Saillet, originaire de cette commune, marchand et bourgeois de Vienne en Autriche, pour l'entretien d'un ecclésiastique-maître d'école qui apprendra à lire et à écrire, et enseignera la grammaire, l'arithmétique, le plain-chant et les premiers principes de la religion ¹.

En 1703 et 1711, il reconforte les habitants d'Annecy affligés par l'inondation. Sa piété et son dévouement n'écartent cependant pas de lui les moqueries et les calomnies, et il n'échappe pas davantage aux discussions avec son chapitre ².

Le 24 janvier 1711, adressant à Louis XIV des félicitations à l'occasion de la victoire de Villaviciosa (10 décembre 1710), il lui demande le rétablissement du siège de l'évêché à Genève :

Oserois-je vous représenter, Sire, que ma joye et celle de tous nos chanoines auroit été complete si nous n'étions obligés de chanter le cantique du Seigneur dans une Terre étrangère, puisque c'est hors de notre ville épiscopale. Mais l'ordre de V. M. qui porte que nous rendrons ces actions de grâces dans notre Eglise cathédrale nous sert d'un prognostic heureux ; et nous osons espérer que le Dieu des armées accordera par votre moyen la paix si désirée à l'Europe et qu'il se servira du zèle de V. M. pour nous remettre dans notre Siège et nous faire chanter ses victoires dans le lieu saint, que l'hérésie a profané depuis si longtemps ³.

¹ Archives du Sénat ; carton des Fondations pieuses.

² BOUDET, FLEURY, MERCIER, *passim*.

³ BOUDET, *La vie de M^{sr} de Rossillon*, partie II^e, p. 34.

A la suite du traité d'Utrecht, la Savoie fut rendue à Victor-Amédée II, qui prit alors le titre de roi de Sicile.

En 1713, la mort de son frère, l'abbé de Rossillon, le fit hériter des biens de sa famille et aussi de ses dettes. Après quelques hésitations, il se résolut à accepter la succession, mais auparavant il dut solliciter l'autorisation du roi.

Le 9 août 1713, Victor-Amédée demanda au Sénat de Savoie son avis sur la requête présentée par l'évêque afin de pouvoir succéder à son frère aîné, l'abbé de Bernex, préfet de la Sainte-Maison. « Comme nous voudrions bien adhérer autant qu'il soit équitable à ce dont il nous supplie, que cette famille soit conservée dans son lustre ¹, Nous demandons au Sénat son avis dans 8 jours, et s'il y a d'exemples d'évêques ayant été exclus par arrêt de ces successions ². » L'avis fut sans doute favorable, car la permission fut accordée.

Le 15 juin 1714, la duchesse douairière de Savoie, Marie-Jeanne-Baptiste, fit une donation assez considérable à la collégiale de Notre-Dame d'Annecy. Elle lui assura un revenu de 500 livres à prendre sur une somme de 12,500 livres tournois à elle due par *les Aydes et Gabelles de la ville de Paris*, et la chargea de célébrer son anniversaire avec diverses autres conditions parmi lesquelles nous notons celles-ci :

Le chapitre (*de Notre-Dame*) sera obligé de députer la veille de l'anniversaire, deux chanoines au R^{me} Evêque d'Annecy pour l'inviter à y assister et y célébrer la grande messe ; — à lui remettre 150 livres qu'il distribuera à 30 pauvres désignés par lui ; — de prier une fois pour toutes les R^{ds} Prevôt et Chanoines de S^t Pierre de Genève, d'ac-

¹ Il y avait entre la famille royale et la famille de Rossillon un peu de parenté du côté gauche. Celle-ci avait fourni une maîtresse à Charles-Emmanuel I^{er}. (Voir Guichenon ; enfants naturels de Charles-Emmanuel I^{er}.)

² Archives du Sénat ; Reg. eccl. n^o 2.

corder, pendant qu'ils seront résidents à Annecy la permission à leur musique d'assister à cette grande messe et de chanter conjointement avec la musique de la collégiale, et ce moyennant une rétribution convenable ; — la collégiale emploiera 60 livres pour l'exaction des 500, et ce qui restera de ces 60 livres après les frais payés sera distribué entre les membres de la collégiale, en supplément de la fondation de douze anniversaires par an faite en la même église (de N.-D.) par feu Madame d'Este, duchesse de Nemours.

Lors de la passation de cet acte dans la chambre de Madame Royale, au château de Turin, la collégiale de Notre-Dame fut représentée par *Victor-Amé de Chapel, comte de Saint-Laurent*, alors maître auditeur en la Chambre des comptes de Savoie ¹.

En 1716, nous rencontrons une lettre, sans adresse, qui pourrait bien avoir été écrite à *M. de Pontverre*, curé de Confignon. M^{sr} de Bernex y parle de la location d'une maison du marquis de Tournon. Ce gentilhomme possédait un fief dans cette paroisse ; il avait aussi, il est vrai, d'autres propriétés en Savoie, surtout à Rumilly.

Monsieur, Je suis tres content que vous exequities votrê pieux et louable proiet et ie donne les mains à ce que monsieur Bouvard vous seconde dans les besoins que vous avés d'un coadjuteur. Je crois que vous scavés ou prendre pour paier le louage de la maison de Mons. le Marquis de Tournon ; après quoy ie ne doute pas que le clergé ne vous aide. Il ne dependra pas de mes exhortations et pressantes sollicitations, car ie reconnois que cet ouvrage est utile à la gloire de Dieu et au bien des bons curés. Come ie reçois votre lettre le iour de l'ordination ie nay qu'un moment pour y repondre et vous assurer que ie suis tres cordialement

Votre tres obeissant serviteur

† M. G. Eveque de Geneve

d'Annessy ce

7 : Mars 1716 2.

¹ Archives du Sénat ; *Fondations pieuses*.

² Lettre originale aux archives de la Société Florimontane.

Les Franciscains d'Annecy prêtaient depuis longtemps une partie de leur monastère au chapitre de la cathédrale ; de là de fréquentes discussions et de longs procès.

Une transaction entre les deux parties termina, le 1^{er} juin 1717, un litige qui avait déjà été l'objet d'un premier traité par-devant M^e Longi, notaire à Annecy, le 27 janvier 1559, mais qui recommençait sans cesse, par suite de l'humour entreprenante du chapitre. Aux termes du nouvel accord, les Franciscains « permirent aux chanoines de Saint-Pierre l'usage du lieu appelé *le Chapitre*, dans lequel ils avaient ci-devant établi leurs buffets à vêtements, avec la liberté de passer par le cloître pour aller au lieu appelé *Compluvium*, et ce à titre précaire à renouveler de 25 ans en 25 ans ¹ ».

Les chanoines virent aussi se terminer un autre procès qui durait depuis plus de 50 ans, au sujet de la suprématie qu'ils croyaient leur appartenir sur le chapitre dit des Machabées. Après diverses décisions judiciaires, les parties remirent leur cause entre les mains du roi qui désigna comme arbitre son premier ministre et secrétaire d'Etat, le comte de Mellarède. Le 12 décembre 1718, celui-ci prononça en ces termes :

Nous arbitre arbitrateur nommé par Sa Majesté... déclarons que les parties devront à l'avenir se conformer à la disposition des Bulles du Pape Martin V^e de l'année 8^e de son pontificat (1425), pour les chefs

¹ Arch. du Sénat ; *reg. ecclésiastique n° 1*, f° 42. Le gardien des reliquies de l'Observance de St-François est R^d Laurent Revil ; ils ont pour père temporel M^{re} François-Hyacinthe Duclos, comte de Bonne et d'Esery. Les chanoines de St-Pierre sont : R^{ds} seigneurs Charles-François de Sales prévôt, Joseph Falcaz chantre, Serge de la Croix, Sigismond Favre de la Valbonne, Jacques Marchand, Joseph de Lambert, Jean-Franc. Baptendier, Jean Losserand, J.-B^{te} de Vars, Jean-Franc. de Planchamp, Ambroise Rouch, Claude-Philibert Perréard, Jean-Franc. Fongéala, François de Viry et Jean-Franc. Ruffard, formant plus des deux tiers du chapitre.

contraires à la teneur de la fondation des *Macchabées* par le R^{me} cardinal d'Ostie *Jean de Brognié* le 23 may 1 1406, et que pour le surplus le vénérable *Chapitre* et les *Macchabées* se conformeront au contenu de la fondation et de la Bulle du pape Benoit XIII^e du mois de décembre de l'année 13^e de son pontificat (1407) nonobstant tout acte contraire,... et parce que, par la Bulle de Martin V^e le droit d'instituer les R^{ds} *Macchabées* appartient au chapitre de la cathédrale de St Pierre de Genève, il sera dressé une formule d'institution sur le modèle de celle qui fut accordée à R^d Pierre Burgat le 20^e septembre 1659, sans que le chapitre puisse ajouter ni diminuer quoique ce soit, — de plus que le chapitre doit rendre immédiatement aux *Macchabées* l'original de la Bulle de Benoit XIII^e 2.

Le 24 février 1720, R^d *François Coppier*, d'Annecy, confesseur extraordinaire du roi de Sicile, Victor-Amédée II, obtint de la congrégation des cardinaux, interprètes du concile de Trente, un décret l'autorisant à jouir des revenus de son canonicat à la collégiale de Notre-Dame d'Annecy *sans obligation de résidence*, tant qu'il exercerait ses fonctions de confesseur 3.

Le chanoine s'était empressé de présenter requête au Sé-

1 M. Mercier dit le 23 mars. (*Souvenirs*, p. 220.)

2 Arch. du Sénat; reg. eccl. n^o 2, f^o 38.

3 *Libellus a Sanct^{mo} remissus.*

Sacerdos Franciscus Copier doctor in sacra theologia et can^{us} ecclesie collegiatæ B. M. Virginis Aniciensis in Sabaudia Geb. dioc. ad civitatem se contulit taurinensem de licentia sui ordinarii et apud suum principem receptus ut fungeretur munere Cappellani et Confessarii extraordinarii... eaque de causa residere non possit in sua collegiata, supplicatur Sanct^{mo} D. N... et minister memorati Principis in Urbe residens instat pro gratia.

Die 24 Februarij 1720 Sancta Cong^o Morum S. R. E. Cardinalium Concilij Tridentini Interpretum ad quam Sanct. D. N. supplicem hunc libellum remisit, benigne indulsit prefato fran. Copier ut a residentia sui canonicatus per biennium proximum si tandiu in munere confessarii... duraverit, abesse, fructusque interim et distributiones quotidianas percipere possit et valeat, non secus ac si choro et officiis divinis personaliter interesset ac jugiter resideret.

P. Card. Conradinus Ref.

(Sceau.)

P. de Lambevinis sec.

Gratis etiam quoad seram. (Arch. du Sénat. Evêché d'Annecy.)

nat de Savoie pour qu'il autorisât l'exécution du rescrit, et sa demande avait été accueillie, lorsque le Sénat reçut du roi une lettre, contresignée *Mellarède*, dans laquelle on lui reprochait d'avoir donné la main à un empiètement de la Congrégation. « Les Congrégations de Rome, dit le ministre, n'ont d'elles-mêmes aucune juridiction et leur fonction n'est que de donner un avis au pape. L'on ne peut faire exécuter que les décisions portant le nom et le titre du pape en qui réside l'autorité légitime, comme on le lit dans le livre des *Preuves de l'Eglise gallicane*, ch. 10^e, §^e 11^e et dans *Fevret*, liv. 5, ch. 3, n^o 28. »

Le Sénat s'excusa sur ce que la Congrégation n'avait agi qu'au nom du pape, et sur ce que, le décret déclarant que la permission était accordée à la demande du ministre du roi, il avait cru que le chanoine Coppier possédait l'autorisation souveraine. Le Sénat ajouta qu'il y avait un moyen facile d'empêcher l'exécution du rescrit, c'était de le retenir par devers lui jusqu'au moment où les intentions du roi seraient plus amplement connues. Le chanoine Coppier, dans une note envoyée au procureur général, attribue l'opposition qu'il éprouve au chanoine *Machet*, doyen de la collégiale, qui aurait été sans doute bien aise de voir la prébende de R^d Coppier accroître la sienne, faute pour le titulaire de pouvoir la toucher tant qu'il n'aurait pas obtenu une exemption régulière de l'obligation de résider ¹. Le roi et son ministre ne voulurent pas laisser établir un précédent; le rescrit resta aux archives du Sénat, et M. Coppier ne put en faire usage. Il obtint d'ailleurs d'amples compensations, car il fut fait comte et abbé de Vesolano ².

¹ Arch. du Sénat; Reg. eccl. n^o 2, f^o 403.

² Son écu porte trois *coupes* surmontées d'une couronne de comte au-dessus de laquelle est un chapeau d'abbé.

A cette même époque, il s'éleva entre le clergé de Savoie et le Gouvernement royal une difficulté bien plus grave. Le Sénat avait cru nécessaire de prendre de grandes précautions pour préserver le pays de la peste. Des dépenses avaient été faites, et devaient continuer. Le roi ordonna de lever pour les payer une contribution de 60,000 livres sur *les trois états*; par conséquent sur les ecclésiastiques, comme sur les autres citoyens. Il rencontra de leur part une vive résistance; sauf toutefois à l'évêché de Grenoble et à celui de Belley, pour les portions de ces diocèses situées en Savoie. Le Sénat passa outre, et rendit un arrêt prescrivant de dresser un rôle de la contribution du clergé, avec ordre de saisir son temporel en cas de refus de paiement. Les ecclésiastiques adressèrent alors au roi des mémoires pour combattre la doctrine de l'arrêt du Sénat. Au vu de ces mémoires et notamment de celui de M^{sr} de Bernex, Victor-Amédée II atermoya et voulut essayer de la conciliation. Le 12 juillet 1721, il chargea le marquis de Sales, gouverneur de Savoie, de se concerter avec les chefs du Sénat et d'envoyer auprès des autorités ecclésiastiques les personnes qui seraient jugées les plus propres à agir sur leur esprit. Le président, comte *de la Perouse*, parent de M^{sr} de Bernex, alla à Annecy, et, le 20 juillet, il rendit compte de sa mission dans un rapport détaillé dont nous reproduirons quelques passages :

Mr l'évêque, dit-il, me témoigna d'abord son zèle et son respect pour les ordres du Roy.... il me parut persuadé de toutes les autorités que je lui citai, mais il se retrancha sur ce que l'application ne pouvait pas en être faite au cas présent qui *n'était pas assez urgent pour que l'on dut refuser au clergé un délai pour demander l'agrément du Pape et mettre par là les ecclésiastiques en sûreté de conscience, à l'égard du paiement de la contribution...* Je détruisis d'abord cette difficulté en disant que les autorités et textes cités ne faisaient pas

cette distinction... L'évêque ajouta que les archives du clergé justifioient que S. A. R. le Duc étant en Savoye pour une guerre assez pressante du temps, l'évêque *de Granier* voulut imposer une taxe de blé sur le clergé. Cet évêque s'y opposa, et le prince ayant passé outre, il fulmina des excommunications dont le prince jugea à propos de se faire absoudre à Rome *ad cautelam*.

Je répondis que c'étoit là plutôt le cas d'un *besoin d'état* que d'une *nécessité urgente* ;... qu'un cas semblable s'étant peu de temps après passé sous l'épiscopat de St François de Sales, le saint avait accordé sans difficulté la contribution de blé demandée au clergé, que cet exemple lui devoit ôter tout scrupule d'autant plus qu'il prouvoit, plus clair que le jour, que St François de Sales en faisant le contraire de son prédécesseur avait connu que la conduite de l'évêque de Granier étoit sans fondement, et que quand même il auroit eu raison le trouble qu'il s'étoit exposé d'apporter dans l'église en refusant la contribution et en prenant l'engagement de fulminer des excommunications, étoit infiniment plus dangereux pour le repos du public et celui du clergé que cette prétendue violation d'une immunité mal entendue. L'évêque repliqua... qu'il ne pouvoit agir seul pour imposer, mais avec son clergé, que par conséquent à la moindre plainte portée à Rome contre lui il seroit exposé à une correction du Pape peut-être même à une excommunication, laquelle faisant éclat dans Genève causeroit un grand préjudice à notre religion... Mr l'évêque m'a dit qu'il auroit plus facilement la pluralité des voix dans l'assemblée du clergé si on vouloit permettre au clergé de n'entrer dans la contribution que d'une manière libre et volontaire et de gré à gré. Je lui répondis qu'il ne falloit pas espérer de déroger en cela aux droits du Roy et de ses magistrats et surtout à celui qu'ils ont de faire contribuer le clergé, même *sans son consentement*, dans les cas d'une *nécessité urgente* et d'utilité publique, d'autant plus que le clergé ne manque presque jamais d'attribuer à privilege et immunité ce qu'il devoit reconnaître n'être que l'effet de la volonté du Souverain ¹ etc.

Le 10 août, le Sénat écrivit de nouveau au roi ; et, après s'être appliqué à réfuter les exemples donnés par l'évêque de Genève, il conclut à ce que la répartition fut opérée et à ce

¹ Reg. eccl. n° 2, f° 138 et suiv.

qu'il fut procédé à la saisie du temporel des ecclésiastiques séculiers ou réguliers qui refuseraient d'acquitter leur part. Le 27 septembre, le roi répondit au Sénat qu'il approuvait son avis, et que, nonobstant fêtes, il devait se rassembler afin de donner les ordres convenables pour le concours des ecclésiastiques à la contribution ¹.

En octobre, la répartition est faite ; des exacteurs sont désignés, et ils partent le 6 décembre avec les instructions les plus nettes et les plus formelles. Ils avertiront chaque possesseur d'un bénéfice de payer sa cotisation dans les trois jours s'il habite la ville, et s'il demeure ailleurs, dans la huitaine. Passé ce délai, ils attendront encore deux jours et, à défaut de paiement, ils saisiront les fruits du bénéfice, puis les bestiaux, en commençant « l'exécution contre les rénitents par les ecclésiastiques principaux et les plus distingués ».

Le curé de Talloires est taxé, pour un re-		liv. sols
venu apprécié à	266 livres, à	6 4
Les religieux de Talloires, pour	6000	437 10
L'abbé commendataire.	2666	64 4
Le prieur de S ^{te} -Agathe, de Rumilly	1666	38 3
Le curé de Rumilly	533	12 4
Les Altariens du dit lieu	200	4 11
Le recteur de la chapelle de S ^{te} -Magdeleine	46	1 1
Id. id. de S ^t -Claude	133	3 »
Id. de N.-D. de la Veille.	40	0 18
Id. S ^{te} -Anne et S ^t -Nicolas	10	0 4
Id. de la chapelle de S ^t -Pierre	80	1 16
Id. id. de S ^t -Jean	266	6 4
Id. id. de S ^t -François	26	0 11
Id. du prieuré de l'Aumône.	233	7 12
Le curé du Petit-Bornand.	2000	45 16
La chartreuse de Pommiers	10666	244 8
Id. de Mélan	9333	213 17

¹ Reg. eccl., n° 2, f° 42, et s. 67.

		liv. sols
M ^{sr} l'évêque d'Annecy, pour	4000 livres, à	94 13
Les religieuses Annonciades	2666	64 1
Les chanoines de la Collégiale	9333	213 17
Le grand monastère de la Visitation	5333	122 4
Le petit id. id.	2000	45 16
La cathédrale de St-Pierre (le chapitre) . .	6666	152 15
Les Pères de la Mission	666	15 5
Les Dames de Bonlieu.	1640	37 11
Les Barnabites	6000	137 10
Les Macchabées.	560	12 16
Les chanoines du St-Sépulchre	666	15 5
Les Bernardines.	1600	36 13
Les Cordeliers de l'Observance	666	15 5
Les Dominicains.	3333	16 7
Les Dames de St ^e -Catherine.	3400	17 18
Etc., etc.		

Le 9 décembre, l'avocat général Deville reçut de M. de Mellarède de nouvelles instructions lui ordonnant, pour le cas où il serait averti que les exacteurs éprouvent quelque résistance à la perception de la taxe :

De convoquer d'urgence le Sénat qui devra dans la même séance donner des provisions capables d'anéantir l'obstacle, d'en réprimer l'auteur et d'imposer par ce moyen aux autres qui auroient l'intention de l'imiter... C'est par ce moyen que vous étourdirez ceux qui auroient entrepris de faire tourner les têtes. L'on peut bien rencontrer des revêches et des renitens, mais il ne convient pas même de soupçonner et bien moins de parler de séditieux, car outre qu'on n'en doit pas croire des sujets capables, il ne faut pas leur laisser apercevoir qu'ils en puissent concevoir l'idée... Le Senat se maintiendra ainsi dans cette réputation, si bien établie jusqu'à présent d'être le premier Sénat de l'Etat et celui qui n'a jamais laissé introduire des nouveautés ni des abus et qui a toujours maintenu la paix, la justice et les usages dans son ressort.

A l'évêché d'Annecy l'on avait agi, comme dans une ville assiégée. Après avoir été forcé d'abandonner la ville

et ses faubourgs, l'on se retira dans la citadelle. M^{sr} de Bernex fit répondre aux exacteurs que *l'évêque et le chapitre de Genève ne doivent pas contribuer avec le reste du clergé, parce qu'ils ont été dépouillés de leurs biens par l'hérésie*. M. de Mellarède adressa encore à ce sujet des instructions à M. le comte de Sales et au Sénat, disant : « Il convient de voir [le titre de] l'exemption dont l'évêque oppose, puisqu'il confirmeroit d'autant plus le droit à l'égard des autres, quoiqu'il n'en soit pas besoin. » Il était difficile de fournir un pareil titre, et comme l'évêque et le chapitre n'avaient été taxés qu'à raison de leurs biens actuels ils durent sans doute payer comme les autres ¹.

Le prévôt du chapitre, Charles-François de Sales, étant décédé, le chanoine *Philippe de Richard de Bellegarde* fut nommé en son remplacement par bulles du 1^{er} avril 1723, du pape Innocent XIII ².

(A suivre.)

F. MUGNIER.

ÉTYMOLOGIE

DU MOT « GAVOT »

L'extrémité nord-est de la Savoie, qui est comprise entre le Valais et la Drance, et bornée au nord par le lac de Genève, était encore généralement désignée, au commencement de ce siècle, sous le nom de pays de Gavot ; aujourd'hui cette dénomination se perd, et n'est plus guère connue que des lettrés. Il m'a paru intéressant d'en rechercher l'origine et de m'édifier sur la valeur d'un passage de Littré au mot

¹ Reg. eccl. n° 3, f° 8, 10, 42, 47 v°, 68, 72, 84.

² Id., f° 103 et s. Le placet du roi de Sardaigne est du 12 mai ; la permission d'exécution de la bulle fut accordée le 22 par le Sénat.

Gavotte, où il donne le nom de Gavots aux habitants de Gap. Pour résoudre cette double question d'histoire et de linguistique, je n'ai pas pu suivre la grande voie historique ; il m'a fallu battre les petits sentiers où il est si facile de s'égarer. Cette manière de procéder a par contre un avantage, celui d'être moins sèche et plus à la portée de tout le monde. Jusqu'à quel point ai-je réussi dans ma tâche, c'est ce que je m'abstiendrai bien de dire ; je présente au lecteur une étude et non un plaidoyer.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'état actuel de ce petit coin de terre de la Savoie pour noter en passant les données qu'il peut nous offrir.

Le pays de Gavot est très montagneux ; il est sillonné par de nombreux torrents et par deux rivières du nom de Drance, dont le lit est profondément encaissé.

La langue du pays est une variété du patois savoyard ; les noms de lieux, comme la langue, surtout dans les vallées écartées, indiquent que les Celtes l'ont habité. Toutefois le mot *gavot* y est complètement inconnu, ainsi que dans toute la Haute-Savoie, sauf dans quelques communes de l'arrondissement de Saint-Julien et des environs de Genève, où il signifie *cidre*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire en passant que la région où l'on fait encore usage de ce mot est pour ainsi dire un pays de plaine relativement aux autres parties de la Savoie.

En traversant le pays de Gavot et les vallées limitrophes, par exemple celle de Bellevaux, le voyageur peut facilement constater un fait insignifiant en apparence, mais qui a certainement sa raison d'être ; c'est qu'on ne voit nulle part en Savoie le mot de *vallées* revenir aussi fréquemment sur les enseignes des auberges, hôtels, cafés ou restaurants ; ici *Hôtel des Vallées*, là *Café des Vallées*, *Chalet des*

Vallées, Rendez-vous des Vallées. Relevons encore une expression typique qu'on emploie à Evian et à Thonon. « Voici les vallées qui descendent, » dit-on, quand on voit arriver un groupe de paysans des vallées de la Drance. A Marseille, on exprime la même idée d'une manière non moins pittoresque : « Voici la gavoterie qui débarque, » dit-on en voyant arriver des montagnards des Alpes ; d'où il est bien permis de croire que *vallée* et *gavoterie* se tiennent par un lien aussi intime que *descendre* et *débarquer*. Seulement on s'explique facilement l'emploi de *débarquer* à Marseille et de *descendre* à Thonon et à Evian, situés au pied de hautes montagnes, tandis que, tout en admettant à *priori* la parfaite synonymie des mots *vallée* et *gavoterie*, on ne s'explique pas du tout par quelle filiation d'idées ces mots expriment la même idée. N'importe, continuons à relever les données que la langue, la topographie et l'histoire du pays peuvent nous fournir.

Du temps des Romains, cette région des Alpes, ainsi que le bas Valais, était habitée par les Nantuates, peuplade celtique. Le radical *nant* est encore aujourd'hui d'un usage courant en Savoie et dans le Valais où il désigne un torrent ou plutôt un cours d'eau descendant de la montagne ; à Genève, il a le sens de petit ruisseau coulant au fond d'un ravin boisé (HUMBERT, Nouveau glossaire genevois), mais chez les Celtes, selon Zeuss et d'Arbois de Jubainville, juges compétents en cette matière, *nant* signifiait vallée, et *Nantuates*, habitant des vallées. Donc le déterminatif *des Vallées*, dans les expressions citées ci-dessus, n'est autre chose que le nom primitif du pays, traduit en français. Ainsi s'explique la fréquence de cette appellation, à Thonon même, non seulement sur les enseignes, mais encore dans le parler et l'écriture. Le même fait se reproduit chez les autres descendants des Nantuates qui sont en Suisse ;

seulement, là, au lieu du terme *des Vallées*, on emploie celui de *du Valais* ou de *Valaisan*, dérivé de *Vallenses*, par lequel les Romains avaient très fidèlement traduit le mot *Nantuates*.

Quant à l'expression de *gavot*, *pays de Gavot*, je ne l'ai trouvée consignée que dans des actes relativement récents, depuis la substitution du français au latin dans les actes publics. Ainsi, en 1560, défense fut faite dans le canton de Vaud d'y importer du vin *gavot*, c'est-à-dire provenant du Chablais ou plutôt du pays de gavot (BRIDEL). Dans le traité de paix conclu, en 1569, entre le duc de Savoie et les Valaisans, il est dit : « Evian et son territoire appelé *pays de gavot* seront rendus au duc de Savoie. »

Il serait grandement à désirer que l'histoire du pays nous fournit des documents positifs sur l'époque où, pour la première fois, on distingua par le mot de *gavot* les *Val-lenses* de la vallée du Rhône des *Vallenses* des deux Drances, et sous quelle forme il apparut alors dans nos chartes, mais jusqu'aujourd'hui les pionniers de notre histoire ne nous ont encore rien appris à ce sujet. Cette précieuse source d'informations faisant défaut, recourons à une autre dont le témoignage pèse souvent autant dans la balance que celui d'un vieux document, je veux dire à la philologie comparée, autrement dit à l'étude comparative des dialectes parlés en France.

Le Dictionnaire de l'Académie ne donne que quatre mots qui ont de la ressemblance avec *gavot*, mais sont-ils tous de la même famille ? A première vue il est permis d'en douter, car à part *gavion*, gosier, et *gaver*, bourrer dans le gosier, qui ont entre eux des rapports de forme et de signification, on ne voit pas trop comment on pourrait les rattacher au mot *gave*, nom donné dans les Basses-Pyrénées aux cours d'eau, et à *gavotte*, espèce de danse. Quoi-

que nous ne voyions de prime abord aucun rapport entre eux, il suffit qu'ils aient une ressemblance de forme avec *gavot* pour que nous en prenions note. Il en est du cas qui nous occupe, comme d'une instruction judiciaire très complexe : le plus petit fait, la moindre circonstance doivent être consignés, car bien souvent c'est un petit rien qui sert de trait d'union entre des faits qui semblaient n'avoir aucune connexité entre eux.

Le Dictionnaire de l'Académie se bornant à constater l'usage actuel de la langue littéraire, recourons à d'autres qui nous renseignent : 1° sur les vicissitudes de forme et d'acception que ces vocables ont subies dans le cours des siècles ; 2° sur les mots semblables encore usités de nos jours dans les provinces du nord et du midi. Lorsque nous aurons sous les yeux les données qui se trouvent dans les dictionnaires de Littré, de Godefroy et de Mistral, nous aurons suffisamment de matériaux pour voir si tous les mots commençant par *gav* sont ou ne sont pas de la même famille ; ce sera notre première étape. Commençons par celui de Littré qui, outre les quatre mots donnés par l'Académie (édition de 1877), contient les suivants :

Gavache, mot employé par Scarron : Il vous traitait de gavaches.

(Littré lui donne la signification d'homme misérable et mal vêtu, d'homme lâche et sans honneur. Il le fait venir de l'espagnol *gavacho* qui est, dit-il, un terme d'injure que les Espagnols donnent entre autres aux Français).

Gave, s. f. Terme populaire qui se dit du jabot des oiseaux. (Suivent des exemples tirés d'auteurs très anciens (xiii^e siècle).

Gaveau, s. m. Membre d'une association d'ouvriers.

Gavian, s. m. Espèce de mouette.

Gaviteau, s. m. Nom usité en certains ports pour désigner une bouée, une balise. (Suit un exemple de 1681.)

Gavotte, danse ; air sur lequel on danse la gavotte.

Littré accompagne quelques-uns de ces mots de remar-

(REVUE SAVOISIENNE.)

41

ques qui méritent d'être relevées. Ainsi il nous apprend que le mot *gave*, déjà employé au XIII^e siècle dans le sens de *jabot* des oiseaux, se dit de nos jours en picard *gaf*, et que le gosier se dit *gave*, et en champenois *gueffe*. Plus loin, il se demande à propos de *gaviteau*, bouée, balise, s'il n'y a pas lieu de le rapprocher de *gabiol* qui a cours dans la basse Bourgogne pour désigner un petit baril d'une vingtaine de litres. Enfin il nous dit que la *gavotte* est une danse originaire des *Gavots*, habitants du pays de Gap ; nous verrons ci-après que cette assertion est complètement fausse.

Maintenant consultons le *Dictionnaire provençal* de F. Mistral. Il serait trop long de citer tous les mots provençaux qui ont quelque rapport avec ceux que nous venons de passer en revue, on en compterait plus de trente ; groupons-les d'après leur signification sans nous arrêter aux variantes dialectales.

1. **Gave** (*b.-lat.* gaberus, gabarus ; *basque*, gavarra), cours d'eau, ruisseau, torrent, dans les Basses-Pyrénées.
2. **Gava**, jabot des oiseaux ; gosier, gorge, estomac (en style burlesque) ; — à ce mot se rattache le verbe *gava*, gorger, empiffrer, bourrer.
3. **Gavo**, auge à pourceaux, caisse ou arbre creux qui sert d'aqueduc ; goinfreterie.

A ce mot qui est intimement lié au précédent se rattachent des diminutifs comme *gaveto*, gamelle de bois dans laquelle on sert la soupe, jale, jatte, sébile ; auge de bois pour la cuisine, baquet, terrine ; tronc creusé pour servir d'abreuvoir aux bestiaux ; excavation ; flaque d'eau ; *gavilhon* dans la Drôme et *gavot* dans le Dauphiné, petit pourceau, jeune cochon.

4. **Gavot** (*bas-lat.* gavotus, 1268), subst. et adj. Homme grossier, rustre, ladre ; sobriquet que l'on donne en Provence aux montagnards des Alpes et dans le Languedoc à ceux de la Lozère ; compagnon menuisier ou charpentier qui n'appartient pas à la « Société du Devoir. » — *Gavoto* (fém. de gavot), « femme ou fille de la montagne ; gavotte, espèce de danse originaire du pays des Gavots. »

— « *Gavoutaio* (terme de mépris). Les Gavots, les gens de la montagne » et « *Gavoutino*, la race gavotte, la région alpestre. *Semblo que sian dins la gavoutino* se dit lorsque le soleil reste caché plusieurs jours.

5. « **Gavach**, goinfre ; rustre ; en Guyenne, personne qui parle mal une langue ; sobriquet que l'on donne aux montagnards et aux étrangers, en Languedoc et en Gascogne ; sobriquet que les Gascons donnent aux Espagnols et que les Espagnols rendent aux Béarnais ; mauvis (oiseau). »

Ce mot et les suivants ne sont que des variantes languedociennes des mots vus ci-dessus (gavot, gavoutino) : « *Gavachas*, montagnard, grossier, *gavacheja*, parler comme les Gavach, parler mal une langue ; *gavacherié*, le pays des Gavach (ou *Gabâi*, en bordelais) ; contrée de Gascogne où l'on parle un dialecte de la langue d'oïl.

6. **Gavouda**, patrouiller, remuer de l'eau sale.
7. **Gavoudoulo**, toupie (A Nice).

On voit par ce qui précède que *gavot* est à proprement parler un terme provençal, et qu'il est, comme le languedocien *gavach*, l'équivalent de *montagnard* pris dans un sens défavorable et non un nom de peuple. Il va donc de soi qu'il faut l'écrire par une minuscule lorsqu'il est employé substantivement ; sans quoi on est porté à le prendre pour un nom de peuple, pour celui des habitants de Gap ¹, comme l'a fait Littré, et partant de là de considérer la *gavotte* comme originaire de Gap, ce qui n'est nullement démontré. Gavotte est le féminin de gavot ; par conséquent la *gavotte* signifie littéralement la *montagnarde*, soit *danse des montagnards*, comme *polka*, féminin de *poliak*, Polonais, signifie *Polonaise*, soit *danse des Polonais*, sans spécifier de quelle ville elle nous vient. J'ai cru devoir relever en passant cette erreur de Littré, parce que, depuis une vingtaine d'années, tous les dictionnaires, grands et petits, la reproduisent à l'envi. Hátons-nous de dire cependant que

1. Leur véritable nom est *Gapençois* et dans la langue du pays, *Gapian* (peu usité).

notre grand philologue n'a fait que reproduire ce que des auteurs mal informés avaient dit avant lui, que son tort se borne à avoir contribué à répandre cette erreur.

A Nice, le mot *gavouott* n'a rien de désobligeant ; on l'entend à tout instant sur la place du marché, sans que les paysans interpellés ainsi s'en offensent ; il s'applique à tous les montagnards des environs, mais à Lévens et à L'Escarène, chefs-lieux de canton les plus rapprochés de Nice, on se défend d'être gavot ; les vrais gavots, vous dira-t-on, sont plus loin dans les montagnes, à Sospel, à St-Martin-Lantosque, à Puget-Théniers ; ceux de cette dernière ville vous envoient chercher les gavots encore plus loin, à Digne, à Gap, à Barcelonnette et ainsi de suite. Ces réponses avaient l'air de me dire que, pour bien étudier la question, je devrais me rendre dans les régions les plus élevées des Hautes et des Basses-Alpes ; je pris en attendant connaissance du *Glossaire du patois du Queyras* ¹, par Chabrand et de Rochas, qui a paru dans le « Bulletin de la Société de statistique de l'Isère, » t. VII, 3^e série. Mais quel ne fut pas mon désappointement, quand j'eus constaté que *gavot* ne s'y trouvait pas.

Par contre s'il ne figure pas à la place qu'il devrait occuper, on le trouve dans une remarque, qui me fit comprendre pourquoi le mot est inconnu dans le Queyras. « Dans la basse Provence, dans le bas Dauphiné et en Forez on appelle *Gavots* ou *Gabachs* les montagnards » (Bull. de la Société de statistique, p. 216). Quels montagnards ? Les autres, mais pas nous, vous répondrait sans doute un Queyrassenc. Après tout, cela est tout à fait dans l'ordre des choses. En Savoie, les montagnards n'ont plus souvenance de ce mot,

1. Le Queyras est cette partie élevée des Hautes et Basses-Alpes où ces deux départements touchent aux vallées vaudoises du Piémont.

mais ils emploient volontiers avec un air de mépris celui de *plânan* pour désigner ceux de la plaine ; les *plânans* des environs de Genève n'ont pas complètement oublié le terme de gavot, mais ne savent ce que c'est qu'un *plânan*. De même, le mot *huguenot* est d'un usage fréquent en Savoie, tandis qu'à Genève on ne s'en sert pas plus que s'il n'existait pas.

Mais revenons au *Glossaire du Queyras*. A côté de *gaveo*, *gavède*, etc., signifiant Terrine, auge, excavation, terrain creusé en forme d'auge, flaque d'eau, on trouve le nom de plusieurs montagnes ; les unes s'appellent *Gavie*, *Gavio* ou *Gavia* et d'autres *Chave* ; la montagne que l'on appelle dans les vallées vaudoises la *Rocca Gavia* s'appelle à Barcelonnette la *Roche Chave*. Or *chave* à Embrun et à Barcelonnette est un mot de la langue usuelle, qui signifie *creusé, affouillé par les eaux*. Inutile de faire ressortir ici l'importance des données que nous fournit le *Glossaire du Queyras* ; à la rigueur on pourrait s'arrêter là, mais cette étude serait incomplète si je négligeais la moindre source d'informations.

Le Dictionnaire du vieux français de F. Godefroy, comme celui de Lacurne de Sainte-Palaie, n'est pas riche en mots commençant par *gav* ; il n'y a à citer que l'adjectif *gavard*, bancal, cagneux. Ce mot est encore employé dans le même sens en Bourgogne, dans le Morvan et l'Yonne.

Il est à remarquer que la plus grande partie des mots vus ci-dessus est usitée dans le midi de la France, (où le latin a laissé des traces plus profondes), et surtout dans les Alpes et les Pyrénées, le Gévaudan et le Grésivaudan, pays de montagnes. Cette constatation faite, cherchons à dégager l'idée fondamentale qu'expriment *gàvo* et ses dérivés. On n'a qu'à relire leurs différentes acceptions et l'on verra que c'est l'idée d'une chose creuse ou creusée, vide ou ravinée ;

d'où il est facile d'expliquer tous les termes cités plus haut avec leurs différentes acceptions.

(*La fin au prochain n°.*)

A. CONSTANTIN.

NOTE

SUR LA MARCHE DES GLACIERS

DE LA VALLÉE DE CHAMONIX

Après une assez longue période de recul, la plupart des glaciers des Alpes se sont mis, il y a quelques années, à exécuter un mouvement en avant, qui a aussitôt attiré l'attention du monde savant. Ce phénomène se continue avec des phases diverses, et il est aujourd'hui, surtout en Suisse, l'objet d'observations et d'études sérieuses qui promettent d'être intéressantes, à en juger par le peu qui en a déjà été publié ; c'est ce qui m'engage à faire connaître à mon tour les résultats des observations que j'ai faites, d'octobre 1883 à avril 1887, sur les quatre principaux glaciers de notre vallée.

GLACIER DES BOSSENS.

Du 8 octobre 1883, où je pris mes points de repère, jusqu'au 13 octobre 1884, c'est-à-dire en 371 jours, ce glacier a avancé de 48^m,30 ; ce qui représente en moyenne une progression de 0^m,13 par jour.

Du 13 octobre 1884 au 24 octobre de l'année suivante, la moyenne quotidienne de sa marche est la même, à deux millimètres près.

Du 24 octobre 1885 au 26 octobre 1886, c'est-à-dire en 367 jours, il a encore accusé un mouvement en avant de 0^m,119 par jour.

Les moyennes quotidiennes de ces trois années sont donc presque entièrement semblables : 13 et 12 centimètres. Quoiqu'on ne puisse prévoir le temps qu'il fera cet été, on peut prédire, sinon un mouvement de recul, du moins une progression beaucoup plus faible, car, depuis le 26 octobre 1886 jusqu'au 18 avril 1887, il ne s'est avancé que de $12^{\text{m}}/\text{m}$ par jour, tandis que, les années précédentes, pendant la même période, il s'était avancé journalièrement de $0^{\text{m}},13$ à $0^{\text{m}},17$.

Il est bien entendu que les moyennes dont il est ici question ne représentent pas sa marche réelle, mais seulement sa marche apparente à sa partie inférieure. De ce que j'ai dit que le glacier a progressé de tant de centimètres par jour, il ne faudrait pas non plus croire que sa marche soit uniforme pendant tous les mois de l'année; en apparence elle est plus accentuée en hiver, tandis qu'en réalité elle l'est davantage en été. Pendant la belle saison, sous l'influence des rayons solaires, le bord inférieur fond souvent plus rapidement qu'il n'avance en réalité; de là un mouvement apparent de recul. De même, pendant deux étés également chauds, les mouvements du même glacier sont loin d'être semblables; sa marche peut être modifiée par différentes causes. D'une part il faut tenir compte de la résistance que peuvent offrir les variations de son lit; ainsi, le 9 juin 1885, ses deux côtés avaient une avance de cinq mètres au moins sur sa partie médiane. Ce retard était dû à cette circonstance que le milieu du lit était obstrué par trois énormes blocs formant moraine. D'autre part le glacier prend souvent un accroissement considérable en hauteur et en largeur; de là, en été, son mouvement en avant sera plus fort qu'il ne l'eût été si la masse des glaces avait été plus petite. Le 2 juin 1886, j'ai constaté un accroissement considérable de son volume; à la fin de l'automne, hauteur et

largeur étaient sensiblement les mêmes, mais au printemps suivant, 18 avril 1887, sa largeur était un peu moindre, et son exhaussement beaucoup plus accentué. Aussi l'aspect de ses innombrables aiguilles aux formes gigantesques offrait-il en ce moment un spectacle grandiose.

Résumons pour plus de clarté dans un tableau les données que j'ai recueillies depuis le 8 octobre 1883.

Tableau synoptique du mouvement du glacier des Bossons.

DATE DES OBSERVATIONS	MARCHE EN AVANT	Moy.quotid.
Du 8 oct. 1883 au 13 oct. 1884.	48^m30 en 371 jours	0^m130
Du 13 octob. 1884 au 26 mai 1885.	38 ^m 40 en 225 —	0 ^m 172
Du 26 mai au 9 juin 1885.....	40 ^m 00 en 14 —	0 ^m 714
Du 9 juin au 24 octobre 1885. . .	4 ^m 00 en 137 —	0 ^m 007
D'octobre 1884 à octobre 1885.	49^m10 en 376	0^m132
Du 24 octobre 1885 au 2 juin 1886.	27 ^m 90 en 221 —	0 ^m 126
Du 2 juin au 23 juin 1886.....	5 ^m 50 en 21 —	0 ^m 262
Du 23 juin au 26 octobre 1886. . .	10 ^m 55 en 124 —	0 ^m 085
D'octobre 1885 à octobre 1886.	43^m95 en 367	0^m119
Du 26 oct. 1886 au 18 avril 1887.	2 ^m 40 en 174 —	0 ^m 042

A côté de ces chiffres donnant la mesure exacte de sa marche apparente, il serait intéressant de produire des données aussi exactes que possible sur sa marche réelle; malheureusement de pareilles données ne sont pas faciles à obtenir. Contentons-nous de celles qu'un heureux hasard nous a fournies.

Dans la première quinzaine de mai 1886 — mettons le 10 mai pour avoir une date — les tenanciers du chalet des Bossons pratiquent, sur un point donné et pour leur usage, une galerie, ou grotte, dans ce glacier; bientôt ils sont forcés d'en creuser une autre en amont parce que la première s'éloignait chaque jour davantage, et devenait d'un accès plus difficile. Or, j'ai constaté, le 28 octobre 1886, que la

première grotte, bien conservée encore, était à 57^m,30 du point où elle avait été taillée ; c'est donc en moyenne 0^m,335 que le glacier a parcourus journalièrement. Il est regrettable que, pour la seconde grotte, on ne connaisse exactement ni la date, ni le point primitif de son établissement, et que mes premières observations, en 1886, aient eu lieu le 2 juin et non au commencement de mai, au moment où l'on creusait la première galerie ; on aurait eu là de précieux jalons pour déterminer tout à la fois sa marche réelle, sa marche apparente et la perte éprouvée par l'effet de la chaleur.

Comme tous ces mouvements sont dans la plus étroite relation avec la chaleur ambiante, il me paraît utile de mettre sous les yeux du lecteur les moyennes mensuelles des températures à Chamonix : 1° celles des trois années 1880-82 réunies en une seule moyenne ; 2° celles des quatre suivantes, chacune séparément ; 3° les moyennes de ces quatre dernières.

Températures mensuelles.

MOIS	1880-2	1883	1884	1885	1886	1883-6
Janvier.....	—5°2	—1°4	—2°0	—5°7	—5°3	—3°6
Février.....	0,0	0,5	2,3	1,9	—2,6	0,5
Mars.....	3,7	0,5	4,5	3,8	1,3	2,5
Avril.....	6,2	6,8	7,0	7,9	8,5	7,6
Mai.....	10,3	11,9	13,3	8,4	11,2	11,2
Juin.....	12,6	14,5	12,4	15,0	14,7	14,2
Juillet.....	16,5	15,5	17,1	17,0	16,2	16,5
Août.....	14,0	15,6	16,2	15,2	16,8	16,0
Septembre....	10,3	12,6	12,9	12,1	13,9	12,9
Octobre.....	6,6	6,5	5,9	5,2	9,2	6,7
Novembre....	2,8	3,8	0,2	3,4	2,6	2,5
Décembre....	—2,3	—4,6	—2,1	—3,5	—3,9	—3,5
MOYENNES....	6°3	6°9	7°3	6°7	6°9	6°9

GLACIER DES BOIS, OU MER DE GLACE.

Il m'a été impossible de mesurer les mouvements de progression et de retrait de ce glacier avec toute la précision désirable, parce que l'Arveyron embrasse tout le fond de ce vallon, qui est le plus souvent inabordable. Aussi, malgré tout le soin apporté pour n'avoir que des données exactes, ne puis-je les présenter que comme approximatives. Donc, selon mes évaluations, ce glacier aurait rétrogradé environ de 30 mètres, du 14 juin 1883 au 25 novembre 1885 ; de cette dernière date au 8 juin 1886, il s'allonge un peu, et ce mouvement est accompagné d'un fort exhaussement de sa masse inférieure terminale.

Sa progression a dû être assez grande pour contrebalancer la fusion qui s'est opérée pendant les chaleurs d'été qui sont ici plus grandes qu'ailleurs par suite du rayonnement du soleil sur les rochers unis, polis, striés, qui l'encaissent.

GLACIER D'ARGENTIÈRE.

Ce glacier a présenté, ces trois dernières années, une allure remarquable à deux points de vue ; en premier lieu je citerai son exhaussement, qui a été tel que, vers la mi-octobre 1885, il a atteint, puis recouvert d'une couche de glace de plus de 20 mètres d'épaisseur les lettres fixées au rocher de la rive droite ; en second lieu, il faut noter la vitesse de sa marche apparente pendant la belle saison, marche qui semble au premier abord incroyable, mais qui s'explique par la résistance qu'offrait aux rayons solaires son énorme épaisseur.

Les observations ont été faites en partie sur la rive gauche (du 9 novembre 1883 au 14 octobre 1884) et en partie sur la rive droite (du 22 avril au 4 novembre 1886). Du 9 novembre 1883 au 31 mars, sa marche a été peu sensi-

ble, 10 mètres environ ; du 31 mars au 14 novembre 1884, elle a été également de 10 mètres à peu près, ce qui donne une moyenne journalière de 0^m,05, soit 1^m,50 par mois.

Observations faites sur la rive droite du torrent. La progression de ce glacier a été du 22 avril 1884 au 18 octobre 1885, de 40^m en 544 jours, moyenne quotidienne 0^m,075 ; au 10 juin 1886, de 17^m en 235 jours, moyenne quotidienne 0^m,072 ; au 4 novembre 1886, de 23^m,30 en 147 jours, moyenne quotidienne 0^m,158.

Des observations faites sur un autre point confirment complètement les résultats obtenus sur la rive droite.

GLACIER DU TOUR.

Ce glacier s'est avancé au moins de 30 mètres, du 24 novembre 1884 au 24 novembre 1885. Le 10 juin 1886, il atteignait la base des rochers qu'il avait laissée à découvert précédemment ; les incessantes avalanches qui se font entendre dans sa partie moyenne témoignent de sa progression, mais les chaleurs de l'été l'ont fait rétrograder de 25 mètres au moins en 142 jours, du 10 juin au 30 octobre 1886, ce qui s'explique par son épaisseur beaucoup moins forte que celle du glacier d'Argentière.

Comme on le voit, les glaciers du même massif sont loin de se comporter de même ; leurs mouvements dépendent de tant de causes différentes qu'il est prudent de s'abstenir d'un jugement d'ensemble avant d'avoir de nombreuses données sous la main. Aussi je me borne à consigner les observations que j'ai faites jusqu'à présent, et que je me propose de poursuivre.

V. PAYOT.

Chamonix, le 20 avril 1887.

CHANSONS DE JOSEPH BÉARD

Le Rossignol et les Trois Fleurs.

(Air : *Un ancien baron.*)

Ntron' Hôrtensia, la Rous' ét la Margrita
D'on ton fiéraud parlivôt d' leur beauté.
Sur l'air' cognu d' sa çhanfon favorita,
L' ransignolèt près d' lëux s' mët à chantâr :

Refrain. Chut' ! chut' ! à çhâ-pu
D'varrai passâr vtra beauté jalousa.

Chut' ! chut' ! à çhâ-pu

D' varrai la Rousa

Dëvgnir gratta-cul !

— Notre Hortensia, la Rose et la Marguerite d'un ton orgueilleux parlaient de leur beauté. Sur l'air connu de sa chanson favorite, le rossignol près d'elles se mit à chanter : Chut ! chut ! peu à peu je verrai passer votre beauté jalouse. Chut ! chut ! peu à peu je verrai la Rose devenir gratte-cul.

Déjhà dyès l' coé yëu vtron boquët s'étalë,
Pour' Hôrtensia, t'és p' jhauna quë r'n épi !
Rousa, çhiz tãi lés colëurs dëvgn'ont pâlés,
Et, cmë vos duès, la Margrit' a flyapi. — *Refr.*

— Déjà dans le coin où votre bouquet s'étale, pauvre Hortensia, tu es plus jaune qu'un épi ! Rose, chez toi les couleurs deviennent pâles, et, comme vous deux, la Marguerite est flétrie.

D' në pârlo pás d' la çhnëillë q' vos ganfolyë ;
A çhâquë branch' l'a fait çhiz vos son nid ;
Et d' në dyo rè dés plus q' sont për vtrés fôillës,
Car tot' lés treis, Diu sât combin v's ên' iz. — *Refr.*

— Je ne parle pas de la chenille qui vous salit. A chaque branche elle a fait chez vous son nid, et je ne dis rien des poux qui sont sur vos feuilles, car toutes les trois, Dieu sait combien vous en avez !

Q' chàconna d' vos tgnésè bon sur sa tigè,
Q' sur sôs' écots l' fignolèse à son got.
Ouà, sur vtrés flyeurs sè l' papillon voltigè,
D'yu varrai dman posâr l' cul de l'escargot. — *Refr.*

— Que chacune de vous tienne bon sur sa tige, que sur ses jambes grêles elle parade à son goût (*aise*). Oui, sur vos fleurs si le papillon voltige, j'y verrai demain l'escargot se poser.

Désolation de Curoset.

'Tâz dsus, 'tâz dzos !
Vâitiâ le rfrain d' l'hommo d' la bâlla.
'Tâz dsus, 'tâz dzos !
Vâitiâ le rfrain du pour' cucort.
L'âno dvant lui pourtè la mälla,
Et cucort chantè sa rinmala ;
'Tâz dsus, 'tâz dzos ; 'tâz dsus, 'tâz dzos ! (*bis*).

— Mettez dessus, mettez dessous ! voilà le refrain du porte-balle. Mettez dessus, mettez dessous ! voilà le refrain du pauvre marchand forain. — L'âne devant lui porte la malle, et le porte-balle chante sa ritournelle : Mettez dessus, etc.

'Tâz dsus, 'tâz dzos !
Pour' âno, t' n'âs plyës q' la ratala,
'Tâs dsus, 'tâz dzos !
Pour' âno, t' n'âs plyës què lôs' os.
Tâi qu' âs martyâ fiér dzos na bâlla,
Yore avoéc lyè t' vâs tot d'arala.
'Tâz dsus, 'tâz dzos ; 'tâz dsus, 'tâz dzos ! (*bis*).

— Mettez dessus, mettez dessous ! Pauvre âne, tu n'as plus que les côtes, mettez dessus, mettez dessous ! pauvre âne, tu n'as plus que les os. — Toi qui as marché fier sous une balle, maintenant avec elle tu vas tout de travers. Mettez dessus, etc.

'Tâz dsus, 'tâz dzos !
Tâi qu' allivâs la grand patala,
'Tâz dsus, 'tâz dzos !
Yorë t' vâs pâs mémo u trot ;
T' avâs l' pâil fin, yor' t' âs la gala,
Et tē n'ēs plyēs quē rna ringala.
'Tâz dsus, 'tâz dzos ; 'tâz dsus, 'tâs dzos ! (*bis*).

— Mettez dessus, mettez dessous ! Toi, qui allais au grand galop, mettez dessus, mettez dessous ! maintenant tu ne vas pas même au trot ; tu avais le poil fin, maintenant tu as la gale, et tu n'es plus qu'un lanternier. Mettez dessus, etc.

'Tâz dsus, 'tâs dzos !
Môs' affair' n' vont plyēs quē dē r'n âla,
'Tâz dsus, 'tâz dzos !
Môs' affairēs n' vont plyēs du tot.
Mon' âno fât la çharambala,
Et mâi, d' vais cmē s' d'avou la mdala,
Për dsus, për dzos, për dsus, për dzos ! (*bis*).

— Mettez dessus, mettez dessous ! Mes affaires ne vont plus que d'une aile, mettez dessus, mettez dessous ! mes affaires ne vont plus du tout. — Mon âne va en chancelant, et moi, je vais comme si j'avais la diarrhée, par dessus, par dessous.

Curosset à son âne.

Lôs' affairēs n' vont pâs mais ;
Nyon n'açhëtë,
Nyon n'èplyëttë ;
Lôs' affairēs n' vont pas mais,
Et, s' cê durë, d' s' on' hommo coët.
Refrain. Hu ! diâ ! hardi, cucort !
Për vèdrë môs réstos,

Sàis on pu p' lésto !
Hu ! dià ! hardi, cucort !
Për vèdrè mòs réstos,
El faut prèdrè l' galop.

— Les affaires ne vont plus ; personne n'achète, personne ne fait d'emplettes ; les affaires ne vont plus, et, si ça dure, je suis un homme cuit (*perdu*).

— Hue ! dia ! courage, l'ami ! Pour vendre mes restes, sois un peu plus leste ! Hue ! dia ! courage, l'ami ! il faut prendre le galop.

Nos n'ins poèt d' mèillèur parti,
Sè l' trè n' cèssè,
Pour' ànessè,
Nos n'ins poèt d' mèillèur parti
Què d' caquâr tòs dous sur le ptir. *Refr.*

— Nous n'avons point de meilleur parti à prendre, si ce train ne cesse, pauvre ânesse, nous n'avons pas de meilleur parti à prendre que de ch... tous deux sur le métier.

Yèu 't-ou qu'y a rli bènait tèps
Qu'on vèdivè
C' qu'on volivè ?
Yèu 't-ou qu'y a rli bènait tèps
Qu'èl fassait beau trompâr lès jhès ? *Refr.*

— Où est-ce qu'il y a ce béni temps qu'on vendait *tout* ce qu'on voulait ? Où est-ce qu'il y a ce béni temps qu'on pouvait aisément tromper les gens ?

Yor' qu'on n' gâgnè plyès sur rê,
D'ai bin d'pèna
D' païr t'n avèna ;
Yor' qu'on n' gâgnè plyès sur rê,
D'ai bin d' pèn' à t' fairè mdyir d' brè. *Ref.*

— Maintenant qu'on ne gagne plus sur rien, j'ai bien de la peine à payer ton avoine ; maintenant qu'on ne gagne plus sur rien, j'ai bien de la peine à te faire manger du son.

A. CONSTANTIN.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAOIE

12^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 3. — MARS 1887.

Pressions barométriques moyennes : 722,7 à Annecy, 681,12 à Leschaux, 707,9 à Mélan. Maxima le 1, minima le 16 aux trois stations. Excursion du mercure : 25,8 à Annecy, 22 à Leschaux et 25,24 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Très basse relativement les 18 et 19, ou le thermomètre marque —21°5 à Mélan, —20°4 à Chamonix, —23° à Bonneville et —14° à Annecy. Moyenne à Annecy du maxima 9°5, du minima —1°5, à 9 h. du matin 1°8. Moyenne générale : à Douvaine 3°36, à Chamonix 1°28, à Mélan 1°605, à Bonneville 1°27, à Leschaux —0°05, à Talloires 3°34.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 4°5, de l'eau de puits 7°12, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 1°9.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de mars : le	7	14	21	28	...
Thermomètre... } maxima.	8°8	6°7	—1°1	—0°1	
} minima .	—4°7	—5°4	—15°8	—8°6	
Baromètre à 0°.....	627	614,6	621,8	624,8	

A cette station la température vers 0° les premiers jours est à —15°8 le 18, pour rester ensuite en dessous de 0° jusqu'à la fin du mois. Le maximum barométrique est de 631,4 le 3 et le minimum 607,8 le 16.

PLUIE ET NEIGE. — Pluie dès le 10 au 29 avec neige assez abondante du 13 au 20. Maximum d'eau recueillie 199^m/m⁸ en 17 jours au Biot. Minimum 31^m/m en 6 jours à Faverges. Hauteur de neige tombée : aux Gets 0^m,90, au Biot 0^m,582, à Saint-Gingolph 0^m,86, à Douvaine 0^m,46, à Saint-Julien 0^m,67, à Chamonix 0^m,51, aux Contamines 0^m,39, à Megève 0^m,52, à Sallanches 0^m,22, à Mélan 0^m,465, à Bonneville 0^m,45, à Annemasse 0^m,48, à Cruseilles 0^m,40, à Faverges 0^m,23, à Talloires 0^m,26, à Leschaux 0^m,284, à Annecy 0^m,67, à Rumilly 0^m,36. Au Semnoz 68^m/m d'eau, la neige nouvelle du 13 est de 0^m,36; le 21 il y en a 1^m,55 sur le sol et le 28 1^m,68.

ORAGE. — A Faverges le 11 à 7 h. soir, à Annecy éclairs les 11 et 12 au soir.

OBSERVATIONS DIVERSES. — Gelée blanche pendant le mois. De Mélan chant du pinson le 1, de l'alouette le 3, le 25 à 4 h. m. grand vent. De Bonneville, le 18 l'Arve charrie des glaçons, avalanche aux Andeys. Violente tourmente de neige les 13-14 faisant périr des oiseaux, d'autres, tels que perdrix, grives et alouettes, se réfugient et sont pris dans des cours, le 27 floraison des crocus, le 9 sortie des abeilles, le 24 arrivée d'hirondelles. D'Annecy premières hirondelles le 8 ensuite le 13.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission,

AUGUSTE MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

CONCOURS DE POÉSIE
DE L'ANNÉE 1887

PIÈCES COURONNÉES

Prix de 200 fr.

Les Printemps disparus, par M. BOIMOND Adrien, notaire à Saint-Julien.

Mentions très honorables ex-æquo.

La Flégère, par M. LOMBARD Joseph, curé des Houches (Chamonix).

L'Epée de Ganelon, par M. PÉRIÉ, à La Cascine, près Chambéry.

DISAPPEARED SPRINGS

(LES PRINTEMPS DISPARUS).

Lorsque le voyageur, hors d'haleine, en silence,
Sous les feux de midi péniblement s'avance,
Qu'éprouve-t-il au souvenir
De son heureux départ à l'aube près d'éclore ?
Sur son front ruisselant il croit sentir encore
Passer un souffle du zéphyr.

Ainsi de mon midi quand la flamme brûlante
De mes pas fatigués rend la marche plus lente,
Souvent à l'horizon lointain,
Des printemps disparus elle évoque un mirage.

(REVUE SAVOISIENNE.)

Je respire un instant : je revois mainte image
Qui souriait à mon matin.

Je revois cette étroite et profonde vallée,
Où longtemps s'écoula mon enfance exilée,
Et le Giffre au cours sinueux,
Et de toits bien connus l'ardoise blanchissante,
Et chacune des cours partout retentissante
Du bruit de mille cris joyeux.

Je revois cet asile, où des mains vigilantes
Cultivaient nos esprits, comme de jeunes plantes
Qui mûriront dans d'autres lieux ;
Ce saint temple, où du Christ la doctrine exposée,
Retombant sur nos cœurs en divine rosée,
Nous dévoilait de nouveaux cieux.

Lorsque, jeune arbrisseau, je quittai ma colline,
Je sentis à mes pleurs que plus d'une racine
Restait brisée au sol natal ;
Plus tard, souvent le fer d'émondeurs inhabiles,
En voulant retrancher mes rameaux inutiles,
Blessa mon cœur d'un coup brutal.

Eh bien ! même ces jours obscurcis par mes larmes
Sous le prisme des ans revêtent quelques charmes,
Et leur ombre flottant toujours
Sur mes vers transparents et ma limpide vie,
Sans y troubler du ciel l'image réfléchie,
Glisse en se jouant sur leur cours.

Avec plus de bonheur je me rappelle encore
Ces jours tout rayonnants et de vie et d'aurore,
Où l'essaim de mes compagnons,
De leurs bancs studieux secouant la poussière,
De notre étroit enclos franchissait la barrière
Pour respirer l'air vif des monts.

Aux premiers feux du jour, en légères volées,
Nous prenions notre essor vers ces hautes vallées,

Où l'été ne rit qu'un instant.
Oiseaux longtemps captifs, échappés de la cage,
Nous mêlions dans les bois notre confus ramage
Au gazouillement du torrent.

Quand juin dardait ses feux sur la route poudreuse,
Qu'il était doux d'entrer sous la forêt ombreuse
Qui s'élève au penchant des monts,
Et de sentir enfin ses dômes de verdure,
Sur nos têtes semer leur ombre et leur murmure,
Et baigner d'air frais nos poumons !

Je crois entendre encor sous ces sombres portiques
Du vent dans les sapins les voix mélancoliques
Soupirer d'étranges concerts.
On dirait du Léman les rumeurs incertaines,
Qui, la nuit, s'élevant de ses vagues lointaines,
Plânent et flottent dans les airs.

Nous voici sur le Pic 1. O ma belle Savoie,
De ce haut piédestal quel tableau se déploie,
De lumière tout ruisselant !
Sous un voile d'azur vingt montagnes jaillissent,
Et, fils de tes rochers, le Giffre et l'Arve glissent,
Traçant des méandres d'argent.

De tes Alpes je vois la chaîne qui s'élance,
Se déroule et se noue en un dédale immense,
Et, dominant ce grand tableau,
Le front du roi des monts, si souvent noir d'orages,
Qui porte scintillants dans un ciel sans nuages
Les diamants de son bandeau.

Sous l'éclat d'un ciel pur c'est la mer orageuse,
Dont le sein tantôt s'enfle en colline houleuse,
Et tantôt se creuse en vallon,
Pendant qu'à gros bouillons la lame qui s'élève,

1 Montagne qui domine Taninge.

Accourt, blanchit et lance au-dessus de la grève
Des flots d'écume à l'horizon.

Mais le soir sur ces lieux va répandre ses ombres;
Déjà le flanc des monts prend des teintes plus sombres,
Tout bruit meurt, le vallon s'endort.
Le soleil, en quittant cette belle nature,
Laisse encore un instant flotter sa chevelure,
Comme un linceul de pourpre et d'or.

Un jour, d'un autre mont j'escaladai la cime.
Dirai-je mon transport au spectacle sublime
Qui se déroulait sous mes yeux ?
C'était du bleu Léman la nappe étincelante,
Qu'effleurait du matin la brise caressante,
Où se berçait l'azur des cieux.

Contemplant la splendeur de ce beau paysage,
Je me disais tout bas : du Juste c'est l'image,
Qui brille en ce val de douleurs.
Au vent des passions il peut flotter encore;
Mais le ciel, qui se teinte aux flammes de l'aurore,
En son âme peint ses couleurs.

Mais il fut entre tous un jour de vrai délire,
Où mon âme vibra, comme une sainte lyre,
Dans des accords de séraphins.
C'était sous les arceaux d'une antique chapelle;
Devant moi je sentis la présence réelle
Du Roi des rois, du Saint des saints.

Pour la première fois, au chant de tes louanges,
Un lévite m'ouvrit la table de tes Anges.
Mon Dieu, j'approchai palpitant !
Pleine d'un tendre amour, la victime divine
De sa croix descendit sur ma langue enfantine,
Des élus céleste froment.

O jours de vieille foi, de douce souvenance,
Qui brillâtes si pur sur mon adolescence !

Quand votre lointaine lueur
Vient sourire à mes yeux, elle chasse le doute ;
Mon pied ne heurte plus aux ronces de la route,
Et je crois me sentir meilleur.

Car il faut bien songer qu'une main invisible
Sans bruit nous fait descendre une pente insensible,
Puis nous emporte sans retour.
Que l'on arrive ou non vers le soir de son âge,
Il faudra déposer son bâton de voyage
Sur le seuil d'un autre séjour.

Des temps évanouis visions printanières,
Dans mes rêves passez ; passez, ombres légères.
Si je perdais tout compagnon,
Dans ma route à mes pas soyez au moins fidèles ;
Que le vent cadencé de vos deux blanches ailes
Longtemps rafraîchisse mon front !

Adr. BOIMOND.

LA FLÉGÈRE

Que les Alpes sont belles !
(GUINAUD.)

Me voici donc à la Flégère.
— Qu'il me tardait de la revoir !
Son image, vive et légère,
Courait dans mes rêves le soir ;
Je voyais sa muraille blanche,
Son toit bleu comme une pervenche,
Ses riant tapis de gazon ;
Comme elle, regardant en face,
Je contemplais la Mer de glace
Et le mont Blanc à l'horizon.

Mon rêve était bien beau, la Flégère est plus belle !
O vaste Mer de glace, immuable, éternelle,

O géants dressés devant moi,
D'où vous vient cet aspect de grandeur imprévue ?
D'où vient qu'à votre vue
Je me sens tressaillir d'effroi ?

L'aurore, au fond de la vallée,
Ne répand qu'un jour incertain ;
La haute Cime, dévoilée,
Brille dans l'air pur du matin.
Bientôt ses formes sculpturales
S'éclairent de teintes plus pâles,
Et vont s'effaçant dans les airs ;
La nature semble inquiète...
Elle attend le Roi de la fête.
« L'astre brillant de l'univers. »

Il approche ! Déjà la scène se ranime ;
Une vive rougeur a coloré la Cime ;
Je vois le glacier tout fumant.
Soudain l'astre s'élance, et, comme une oriflamme,
Attache un trait de flamme
Au front du superbe géant !

Alors, poursuivant sa carrière,
Frappant les plus hauts les premiers,
Le soleil revêt de lumière
Tous les sommets, tous les glaciers.
Quel aspect de fête et de gloire !
Soleil, achève ta victoire !
Tu peux accrottre tes ardeurs,
Mais tu ne peux de cette scène
Accrottre la beauté sereine
Et l'harmonie et les splendeurs !

C'est un tableau vivant, bien plus qu'un paysage.
De l'Aiguille du Tour au Dôme du Miage,
Côte à côte rangés, comme un double rempart,
Vingt sommets dont le moindre étonne le regard
Elèvent à l'envi leurs têtes triomphales ;
L'insondable glacier remplit les intervalles,

Et pendant qu'il rayonne à la face des cieux,
Sept fleuves de cristal aux flots silencieux
Sur les flancs du massif ruissellent vers la plaine
Où Chamonix s'étale, où l'Arve se promène,
Et je vois la vallée, allongée en berceau,
D'une verte bordure encadrer le tableau !
Le mont Blanc ! il est là dans sa magnificence,
Avec son front sublime, avec son Dôme immense
Et ce royal manteau de neige et de glaciers
Qui mesure sa taille et recouvre ses pieds.
Il est là l'Océan paisible et solitaire,
La haute Mer de glace, inconnue au vulgaire,
D'où s'épanche à pleins bords au flanc du Montanvers
Ce grand fleuve glacé qu'admire l'univers.
Près de vous, ô mont Blanc, près de vous, Mer de glace,
Que d'autres noms encore ont ici belle place !
Ces aiguilles de pierre, au profil si hardi,
Les Charmoz, le Grepon, le Plan et le Midi !
Le large et lourd Tacul, les Jorasses hautaines
Qui bordent l'horizon de leurs cimes lointaines ;
Et cette Aiguille-Verte, à l'aspect virginal,
Elle a, comme une reine, un cortège royal ;
Et parmi les vassaux qui portent sa bannière,
Je vois le Chardonnet, l'Aiguille d'Argentière
Et ce Dru magnifique, aigu comme un stylet,
Qui devrait s'appeler l'obélisque Charlet ! 1

Hélas ! le temps s'enfuit d'une aile si rapide !...
Et je n'ai qu'entrevu cette scène splendide
Où tant d'objets charment les yeux ;
Je veux prêter l'oreille à sa magnificence !
Elle éclate partout : je l'écoute en silence,
Comme un concert harmonieux !

1 M. Jean Charlet-Straton, d'Argentières, est le premier qui a gravi l'Aiguille du Dru, c'est la plus belle escalade, c'est-à-dire la plus difficile, qui se soit faite jusqu'ici dans les Alpes.

Ici trône le roi de nos Alpes sublimes ;
Près de lui, les glaciers, les sommets, les abîmes,
Tout jette un éclat triomphal,
Tout lutte de grandeur dans l'immense étendue ;
Et mon âme d'abord demeure confondue
Devant ce monde colossal.

Mais la grâce apparaît, la grâce souveraine !
Sur ces fronts de géants elle épand, à main pleine,
Tous les charmes de la beauté ;
Et, pliant le colosse aux lois de l'harmonie,
Lui donne cet aspect de douceur infinie
Qui réjouit l'immensité !

Alors, dans le ciel pur, dans l'ardente lumière,
La scène se révèle ; auguste et familière,
Elle s'arrête sous mes yeux ;
Tous mes sens sont ravis ! J'admire, je contemple,
Oubliant tout le reste, et, comme dans un temple,
Immobile, silencieux !

Spectacle magnifique, ineffable poème
De suprême grandeur et de grâce suprême
Qui resplendissez sous le ciel ;
Admirable reflet de la beauté divine,
Pour vous peindre il faudrait la plume de Racine
Ou le pinceau de Raphaël !

J. LOMBARD.

L'ÉPÉE DE GANELON

Tere de France, mult estes duls pais.
(*Chanson de Roland.*)

Roland vient de mourir après ses onze pairs.
Sur le grand cœur béant du comte, toute chaude
Et rouge de son sang qui jaillit à flots clairs,
Repose Durandal qu'enviera la belle Aude.

Rappelé par le cri désespéré du cor,
Charlemagne là-haut se penche sur les cimes :
Une vibration suprême émeut encor
L'écho du val profond et les sommets sublimes.

Cependant les païens qui s'effrayaient d'avoir
Vaincu par trahison les paladins de France
Fourmillent de nouveau dans les ombres du soir,
Et leur nombre et la nuit leur rendent l'espérance.

Ils montent par milliers les bandits Sarrasins
Sur la pente où Roland écrasait cette horde :
Ainsi, quand le pressoir a broyé les raisins,
La vendange fermente, et la cuve déborde.

Ils montent ; la nuit monte avec eux. Le contour
Des choses, la rumeur humaine, tout s'efface
Jusqu'à l'heure où l'aurore, en rallumant le jour,
Montrera les deux camps ennemis, face à face.

*
*
*

Or, voici l'aube. Allons, debout, les fiers barons !
Debout ! voici la fin des heures ténébreuses.
Faites étinceler au soleil sur vos fronts
Le heaume aigu, fleuri de pierres précieuses !

Faites flotter au vent les gonfanons d'or fin.
Ruez-vous sur la mort, comme sur une proie,
Et brisez vos épieux dans le corps du païen
Sous le haubert d'acier et le bliaut de soie !

Sus, frappez ! car l'enfer s'ouvre au lâche, tandis
Que les âmes des preux navrés par les alfanges
Devers les saintes fleurs du benoit paradis
Montent allègrement aux bras des saints archanges.

*
*
*

Déjà les combattants plantent leurs éperons
Dans les grands destriers aux fumantes narines,

Et les cœurs irrités par la voix des clairons
Tumultueusement battent dans les poitrines.

L'orage du combat se déchaîne à travers
Un chaos de fureur qui touche à la démence.
Flancs meurtris, bras rompus, poings coupés, fronts ouverts,
Flots de sang. La bataille est merveilleuse, immense.

Comme une vague passe au-dessus des récifs,
Elle comble les monts de figures livides,
D'agonisants crispés, de blessés convulsifs,
De chevaux hennissants dont les selles sont vides.

Et les cavaliers francs sont les plus acharnés,
Car ils ne veulent pas, affamés de vengeance,
Que Roncevaux permette aux Sarrasins damnés
De railler Charlemagne et de honnir la France.

*
*
*

Mais parmi ces vaillants se cache un noir félon,
Et, pendant que la soif de vaincre les enivre,
Lui, le déshonoré, le comte Ganelon,
Puisqu'il ne peut s'enfuir, il combattra — pour vivre.

Il vaincra, s'il le faut, le vendu, le Judas
Que Marsile a baisé, qu'a payé Branimonde.
Il est prêt à bondir au milieu des soldats,
Et sur sa noble épée il met sa droite immonde.

En vain. — Murgleis résiste : elle reste au fourreau ;
Elle ne sera pas la servante du comte
Qui, livrant ses amis, fut pire qu'un bourreau.
Une rouille la tient, la rouille de la honte.

Elle maudit l'enclume et l'ouvrier puissant
Qui jadis la forgea pour un indigne maître.
Mais enfin Ganelon l'arrache en frémissant,
Et l'acier révolté reluit au poing du traître.

Cèdera-t-elle donc la pucelle de fer.
Par l'affreux chevalier salie et violée ?

Non pas. D'un cri terrible elle a déchiré l'air,
Et sa clameur d'angoisse interrompt la mêlée.



Alors, comme l'on voit, lorsqu'un enfant cruel
A pris en un lacet une douce hirondelle,
Toutes ses sœurs voler des quatre coins du ciel
Vers le fil qui la tient captive, à tire d'aile,

Ainsi, soudain, de tous les cadavres jonchant
Les plateaux, les vallons, les roches escarpées
Et de tous les côtés du formidable champ,
S'élève, impétueux, un tourbillon d'épées.

Toutes, la garde haute et la pointe en avant,
Fondent avec un bruit de rage et de tempête
Sur Ganelon qui fait, d'un geste triomphant,
Tournoyer la Murgleis au-dessus de sa tête.

Toutes veulent saisir leur part d'une rançon,
Et venger un héros dont la face est couchée
Au milieu des épis de la rouge moisson
Pour les rois mécréants par le traître fauchée.

Chacun, talion sans merci, vise un point
Dans la chair de l'infâme, et darde un bec farouche,
Et, comme il a tué, l'une perce son poing,
Et, comme il a menti, l'autre perce sa bouche.

Atrochement vermeil de la nuque au talon,
Sous la cotte de maille il s'en va pièce à pièce.
Charles, s'il était là, pleurerait Ganelon,
Et Roland, dans la mort, s'émeut de sa détresse.

La main qui jusqu'ici retenait Durandal
Par un geste d'horreur tout à coup s'est ouverte
Là-bas, près du torrent, au fond du sombre val
Où le preux renversé blémit dans l'herbe verte ;

Et l'épée invincible, ardente à la pitié,
— Car le plus courageux est le plus magnanime, —

Faisant grâce au maudit longuement châtié
Pourfend son cœur abject où s'engendra son crime.



Il tombe sur le ventre, et la mort clot ses yeux.
Les démons à Satan portent son âme noire,
Et la bonne Murgleis, d'un essor furieux
S'envole éperdument du côté de la gloire.

PÉRIÉ.

NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(*Suite.* Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886,
de janvier, de février-mars et de mai 1887.)

Les évêques étaient en usage d'adresser au roi et à la reine, à l'occasion des fêtes de Noël, leurs vœux de prospérité. On y répondait immédiatement :

Le Roy de Sicile, etc.

Très révérend, tres cher et tres dévot orateur. Nous sommes autant persuadé de la ferveur de vos prières que de votre zèle pour l'accomplissement des souhaits que vous avez renouvelé pour nous à l'occasion des Saintes Fêtes. Et nous agréons également le témoignage que vous nous en avez donné, que nous rencontrons volontiers l'occasion de vous assurer de notre particulière protection. Et sur ce nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. A Turin le 1^{er} janvier 1723.

Signé : V. AMEDEO, et plus bas : MELLAREDE 1.

De 1723 à 1725, l'évêque eut à s'occuper avec la Cour de France d'une demande d'échange de territoire adressée à

1 L'évêque reçoit une lettre semblable, signée A. LOUISE, d'Aimée-Christine-Louise de Bavière-Sultzbach, première femme du prince de Piémont (Charles-Emmanuel III).

Louis XV par la ville de Genève. Il prévoit qu'il sera obligé de se rendre à Paris et il prend ses précautions pour ne pas éveiller la susceptibilité de la Cour de Turin :

13 octobre 1724 (à Mr le comte de Mellarède). Monsieur, Je crois devoir informer V. E. d'une nouvelle affaire qui intéresse beaucoup la religion en mon diocèse : elle regarde principalement la partie qui est en France, et je crains que celle de Savoye ne s'en ressente par le voisinage si les Genevois obtiennent ce qu'ils demandent.

M. l'Intendant de Bourgogne étant venu chez eux pour régler leurs limites avec le pays de Gex ils ont proposé d'échanger trois paroisses catholiques de ce pays avec quelques hameaux ou villages qu'ils possèdent depuis l'herésie et le bruit se repand qu'ils espèrent d'obtenir leur demande d'autant qu'il y a déjà du temps qu'ils negocient secrettement la chose ; et outre les villages catholiques qu'ils souhoittent d'avoir en propre on dit que celui d'Air la ville qui est situé en deça du Rhosne (*rive gauche*) sous la souveraineté de France dependant pour le spirituel de la paroisse et cure de Bernex qui est en Savoye est du nombre. Cela alarme notre clergé et surtout celui du pays de Gex d'autant que les Genevois y ayant déjà acquis plusieurs seigneuries et terres, s'ils obtiennent encore trois paroisses cela prejudiciera à la religion catholique. C'est pourquoi il y a des prêtres zélés qui auroient voulu que j'allasse en personne en Cour de France représenter les motifs et raisons pour empêcher un tel échange, mais j'ai cru devoir commencer à faire mes représentations par lettres, escrivant à Mr l'Intendant de Bourgogne qui étoit venu à Gex, à M^{re} le Duc, premier ministre, et à M^{re} l'ancien évêque de Fréjus qui a beaucoup de crédit dans le conseil de conscience de Sa Majesté très chrétienne. Après quoi j'attends la reponse, ayant déjà reçu celle de M. l'intendant de Bourgogne qui me paroît favorable.

Comme notre Roy pourra souhaiter d'apprendre ce qui se passe à ce sujet j'ai cru devoir vous en informer...

Outre l'intérêt religieux, M. de Bernex avait un intérêt personnel à la question. Parmi les territoires demandés par les Genevois se trouvait la terre de Saint-Genix appartenant à l'évêque ; l'on comprend qu'il lui aurait été fort désagréable de tomber sous leur juridiction à raison de cette

propriété. Il craignait encore que le petit port de Chancy, sur le Rhône, qui lui appartenait aussi, ne fut ruiné par l'établissement d'un autre port que Genève se proposait d'établir un peu au-dessous ¹.

M. de Bernex obtint la permission demandée ; il se rendit à Paris en mai 1725, accompagné des chanoines Reydelet et Hoquiné et de son premier aumônier, M. Léonard.

La lutte fut des plus courtoises, car M. Boudet (t. II, p. 115) raconte que les députés de Genève firent à l'évêque toutes sortes d'honneurs et de politesses ; qu'ils lui envoyèrent même une caisse de vins fins, offrant de lui en fournir toute la provision dont il aurait besoin durant son séjour à Paris.

Les choses n'allèrent pas si vite que le dit M. Boudet. Après avoir sollicité jusqu'au milieu d'août, l'évêque dut songer à revenir en Savoie, où le roi arrivait pour prendre les eaux d'Amphion. Avant de partir, il retourna voir toutes les personnes influentes, et écrivit une lettre pressante à celles qu'il ne rencontra pas.

Le 8 août 1725, il dit au duc de Charrost :

Monsieur, Je ne puis apprendre les témoignages qu'il vous plait de me donner de vos bontés sans en avoir le cœur pénétré d'une vraie reconnaissance ; j'avais déjà éprouvé vos inclinations généreuses et bienfaisantes dans la manière favorable dont il vous a plu de parler de moi au Roy lorsque j'eus l'honneur de lui faire la révérence à Versailles... J'ai appris la part qu'il vous plait de prendre au soutien de la religion en mon diocèse, où M^{rs} de Genève, qui m'ont dépouillé de mon siège, voudraient aussi m'ôter des paroisses catholiques, etc. (Il lui envoie en même temps une copie d'un mémoire sur la question.)

¹ Voir Boudet, *Vie de M^{rs} de Rossillon*, livres VI et VII. Nous ne publions ici que des documents que ce biographe n'a pas connus.

Le 10, il s'adresse à un neveu des archevêques de Vienne¹ :

Monsieur, Je m'étois cy devant présenté à votre appartement à Versailles pour vous offrir mes respects mais n'ayant pas eu le bonheur de vous trouver, je prends la liberté de vous écrire pour réclamer votre protection...

Le même jour, il écrit à M. Milain, secrétaire des commandements de M^r le Duc (*le cardinal de Bourbon*) :

... J'ai été fâché de votre maladie qui m'empêcha de vous voir et saluer la dernière fois que je fus à Versailles... Je vous prie de nous continuer vos bons offices auprès de M^{sr} le Duc afin de nous conserver les paroisses voisines de Genève que les Genevois souhaiteroient obtenir du Roy... Je suis un évêque dépouillé de son siège et de ses revenus par les hérétiques qui ai besoin de la protection de M^{sr} le Duc et de votre protection auprès de lui, etc.

Le 12, enfin, c'est le cardinal de Rohan qu'il sollicite :

Monseigneur, Le malheur que j'ai eu de ne pas rencontrer Votre Eminence à Paris pendant le séjour que j'y ai fait ne me permet pas de retourner en mon diocèse sans vous faire part de mon voyage et sans réclamer votre protection dans une cause si juste et d'y employer une partie du pouvoir que vous donnent la naissance illustre et les rares talents que j'admire et respecte en vous...

D'autre part, M^{sr} de Bernex avait écrit, le 16 juillet, au Roi Victor-Amédée II :

Sire, Je suis très fâché de n'être pas en mon diocèse au temps que j'apprends que V. M. y doit arriver... Je continue à travailler ici pour empêcher l'échange des paroisses catholiques... Il paraît qu'en cette Cour on approuve les raisons que nous avons exposées dans les premiers Mémoires remis aux ministres et on nous donne de bonnes

¹ Un Villars, car M^{sr} de Bernex rappelle l'amitié qui avait uni saint François de Sales à l'un d'eux, et de 1600 à 1626, le siège de Vienne a été occupé par Jérôme de Villars.

espérances dont nous sommes beaucoup redevables à la protection de Votre Majesté qui a bien voulu recommander notre cause par son ambassadeur. Cependant comme la commission donnée à M. l'Intendant de Bourgogne pour examiner les demandes des Genevois et régler leurs limites avec la France n'est pas révoquée, cela nous tient en peine... Au cas que V. M. désire savoir le contenu je prends la liberté d'en joindre ici une copie...

Le 28 juillet, nouvelle lettre :

Je suis très mortifié et j'ai de la peine à me consoler d'être absent de mon diocèse dans le temps que j'apprends que V. M. y est arrivée... Comme la commission de régler les limites donnée à M. l'Intendant de Bourgogne persévère nous avons cru devoir rester ici afin de nous le rendre favorable. Il n'y a que trois jours qu'il est parti pour Dijon et aussitôt nous avons fait chercher des places dans les voitures publiques pour nous en retourner ; mais les places se trouvent arrêtées jusque vers le milieu du mois prochain pour diverses personnes qui se retirent à cause des vacances du Parlement.

Le 6 août, le roi répond :

...Nous avons reçu votre lettre du 16 du mois dernier avec un agrément d'autant plus particulier que nous y avons remarqué les soins que vous avez donnés et les espérances que vous avez de réussir dans l'affaire qui fait le sujet de votre voyage. La voie des Mémoires par écrit ne nous parait pas la meilleure et il y auroit quelque petite chose à souhaiter pour rendre bien tranchant celui dont vous nous avez envoyé la copie. D'ailleurs votre empressement à vous rendre au plus tôt dans votre Diocèse est juste, et il nous est agréable, ainsi que les expressions de zèle que vous avez renouvelées...

Le 16, étant à la veille de son départ, l'évêque écrit au roi :

... J'apprends que les Genevois vont envoyer ici des députés à l'occasion du mariage du roi ¹ dans le dessein de profiter de cette conjoncture pour solliciter l'échange des paroisses catholiques... ils ne

¹ Le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska eut lieu à Fontainebleau le 4 septembre 1725.

manqueront pas de profiter de notre absence pour avancer leurs projets. C'est ce qui m'oblige de supplier V. M. de vouloir nous continuer sa protection en ordonnant à son ambassadeur de redoubler son attention et ses instances et surtout d'appuyer sur le traité de Lyon qui rend le dessein des Genevois opposé aux intérêts de V. M. aussi bien qu'à ceux de la Religion...

L'affaire traînait en longueur. Les Genevois, dans le but, semble-t-il, d'obtenir plus facilement du roi l'échange qu'ils demandaient depuis si longtemps, imaginèrent de produire certaines réclamations de sommes qui leur auraient été dues par la France. L'évêque en est immédiatement averti par M. Lagros, chapelain du résident français, qui, le 8 septembre 1726, lui écrit que le Grand Conseil de Genève s'est assemblé deux fois pour *insinuer* à la Cour de France qu'elle est débitrice de cette ville depuis le temps de Henri IV, et le prie de demander à M. de Fleury de lui permettre de correspondre directement avec lui au sujet des affaires de Genève. Le 10, l'évêque adresse quelques instructions à M. Lagros, qui lui répond dès le lendemain :

Pour exécuter avec plus d'exactitude les ordres dont Votre Grandeur m'honore par sa lettre du 10, j'ai pensé qu'elle ne trouveroit pas mauvais que je me rendisse à St-Julien pour ne pas donner aux personnes de cette ville-ci des soupçons des mesures que l'on doit prendre et pour éviter à M.M. Bastian et Hoquiné (*chanoines*) de se rendre ici. De plus c'est demain un jour de jeûne pour les protestants... Je suis devenu si odieux aux habitants de cette ville par les résistances que j'ai témoignées pour leurs projets que je ne dois plus appréhender à cet égard. Il est cependant bon de ne pas les irriter davantage et de ménager les personnes avec lesquelles j'ai à vivre d'ailleurs.

Le 12 septembre, l'évêque écrit à « l'ancien évêque de Fréjus », M. de Fleury. Il lui signale les nouvelles prétentions des Genevois, puis :

Comme je suis engagé actuellement dans des visites pastorales, j'ai
(REVUE SAVOISIENNE.)

prié un ecclésiastique de mérite nommé M. Lagros qui demeure à Genève où il est aumônier de M. le Résident de France de suppléer à ce que je ne puis faire présentement, et cela en dressant un mémoire instructif selon la connoissance qu'il a de ce qui se passe. Il exerce non seulement les fonctions de prêtre dans la chapelle de M. le Résident, mais encore les fonctions pastorales dans le pays de Gex où il est curé. Il écrit en toute confiance à V. Grandeur, et comme sa situation demande beaucoup de ménagement, j'ose vous prier de l'honorer d'une réponse et de vouloir bien me l'adresser.

Tout cela se faisait à l'insu du résident. C'est ce qui semble résulter d'une nouvelle lettre de M. Lagros, du 13 septembre. Il y accuse réception à l'évêque de ses instructions et lui envoie un mémoire ¹ qu'il vaut mieux, dit-il, expédier d'Annecy que de Genève :

J'espère que V. G. aura la bonté d'insinuer dans la lettre à M^{gr} de

1 MEMOIRE (par M. Lagros et Hoquin²) AU SUJET DES PRETENTIONS QU'ALLEGUENT MESSIEURS DE GENEVE POUR FACILITER LES CESSIONS QU'ILS DEMANDENT A LA FRANCE.

Il paroît étonnant que les Genevois qui ne possèdent presque d'autre territoire que celui dont la France les a laissé jouir, et qu'ils prétendent eux mêmes avoir reçu de la libéralité des Rois très Chrétiens, osent se dire leurs créanciers et alleguer en consequence des pretendus tiltres qu'ils n'auroient pas manqués de produire dez longtemps s'ils les avoient crûs de quelque valeur; mais sans en examiner la forme et les circonstances il ne faudroit pour les rendre inutiles qu'une enumeration exacte de tout ce que ces Messieurs possèdent sans tiltre, et que la France a droit de repéter contre eux, et pour cela il n'y a qu'à remarquer quel étoit leur ancien état, et quelle est leur situation présente.

1^o Avant la conquête faite par les Bernois sur le Duc de Savoie en 1586, les Genevois n'avoient aucun territoire du côté de Gex, et leur Seigneurie étoit bornée par le Rhône qui la séparoit de cette province; au lieu qu'aujourd'hui non seulement la moitié de leur ville est au deçà du Rhône, mais encore ils ont aux environs un territoire qui s'étend plus de demi lieue sans parler des acquisitions qu'ils ont faites des terres et domaines les plus considérables de la province.

2^o Le Rhône appartenait au Duc de Savoie dez la sortie de Geneve, et c'est avec cette clause qu'il a été cédé au Roi par le traité de Lion en 1601. comme le reste du pais de Gex, cependant les Genevois s'en sont rendus les maitres dans presque tous les endroits abordables tout au

Fréjus que je prends la liberté de lui écrire sans aucune participation de Mr le Résident ; afin que s'il lui plait de m'honorer de ses commandements, je puisse recevoir ses ordres surement et sans faire de la peine à personne...

J'ai reçu ce matin celle (*la lettre*) dont V. G. avait chargé Mr Pochet, curé de Chalain, le 9 du courant ; je feray mon possible pour découvrir ce que V. G. a envie de savoir et l'informerai sans délai...

Je benis le Seigneur de la grace inestimable qu'il nous fait de soutenir et conserver V. G. dans les pénibles et continuels travaux auxquels elle se livre pour le bien de son diocèse et de la consolation don,

long du país de Gex jusqu'au fort de les Cluses, en sorte qu'il n'en reste a la France que le petit espace qui se trouve vis a vis de Vernier et de Russin qui sont deux des paroisses qu'ils ont demandés cy devant a la France (*Vernier et Russin sont sur la rive droite.*)

3^e Quoique les Genevois pretendent qu'une partie du territoire qu'ils possèdent leur a été cedée par les Bernois pendant le temps de leurs conquêtes ; cependant les mêmes Bernois dans les traittés de Sion et de Lausanne faits avec les Genevois en 1564 et 1579, reserverent expressément en faveur du Duc de Savoie en lui rendant la Baronnie de Gex, toutes les pretentions qu'il avoit contre Geneve, même ce qui regardoit l'extension des limites accordées auparavant aux Genevois par les dits Bernois, et comme le Roi a succédé au Duc de Savoie en aquérant la Baronnie de Gex, il a aquis en même tems les droits qu'avoit le Duc de Savoie en vertu des reserves portées par les dits traittés ; ce droit est d'autant plus incontestable que les ducs de Savoie n'ont point reconnus la pretendüe Souveraineté des Genevois et ne sont jamais entrés dans aucun traitté avec eux jusqu'en 1603, auquel tems la France possedoit deja la Baronnie de Gex puisqu'en 1601, elle fut cedée avec toutes ses dependances et sans reserve pour être inalienablement unie à la couronne de France. Enfin ce qui acheve de prouver le droit qu'a le Roi sur les dittes terres cedées aux Genevois par les Bernois, c'est que la conquête de la Baronnie de Gex par les Bernois n'ayant pas été trouvée legitime attendu qu'ils furent condamnés a la restituer par le traité de 1564, les Genevois n'y sont pas moins obligés que les Bernois leurs auteurs, qui n'avoient pas pû donner valablement ce qu'ils ne possedoient pas legitime-

ment.

4^e Les Genevois possèdent Chancy et Avully (*rive gauche*) deux paroisses tres considerables dependantes de la Baronnie de Gex du côté de la Savoie sans qu'ils en alleguent d'autres tiltres qu'une simple lettre a cachet accordée par Henry IV. qui n'a jamais été enregistrée ni reconnue dans aucun tribunal. On passe sous silence les frais considerables que fit le même Henri IV, pour s'emparer et faire demolir le fort de S^{te} Catherine situé en Savoie et dans le voisinage de Geneve, ce qu'il fit uniquement pour l'avantage des Genevois, a qui il accorda encore pour comble de faveur

il vient de les adoucir par la conversion édifiante à laquelle V. G. a conduit cette pieuse dame de Suisse (*M^{me} de Warens*).

L'évêque Fleury, à qui le chapeau de cardinal avait échappé une première fois, l'obtint en septembre 1726, après avoir renversé Monsieur le Duc (le cardinal de Bourbon), son amie M^{me} de Prie et Pâris Duvernei. M. de Bernex se hâta de le complimenter, et, le 29 novembre, le cardinal lui répondit de Fontainebleau :

J'ai reçu Monsieur avec une parfaite reconnaissance les nouvelles

l'exemption de toute imposition royale, sur les domaines qu'ils ont dans le pais de Gex.

5^o On ne s'étend pas ici à coter tous les griefs qui concernent la religion, et qui ont été établis dans plusieurs memoires precedents; on a exposé quel est l'état de la paroisse de Russin qui par les artifices et par les pratiques des Genevois se trouve reduite a deux ou a trois maisons catoliques, parceque les Genevois aiant achetés presque toutes les maisons et les domaines des catoliques de cette paroisse, y ont etablis des protestans, même des réfugiés François.

On a exposé encore combien de domaines et de terres Seigneuriales les Genevois possèdent dans la Baronnie de Gex, outre le mandement de Peney qui est la portion la plus considerable de la terre de Gex, et qu'ils ont usurpé avec d'autres biens sur les Evêques de Geneve, ensorte qu'il ne reste plus dans cette province que trois ou quatre Seigneurs Catoliques qui y possèdent des terres. Que si a toutes ces possessions on ajoute les dîmes dont ils jouissent au prejudice de la Cathedrale de Geneve, il se trouvera que sans en avoir le nom les Genevois sont insensiblement les maîtres de toute la province. Ce qui allarme avec raison tous les Catoliques qui connoissent le caractere et l'esprit entreprenant de l'heresie, sur tout lorsqu'on fait reflexion que Geneve est le centre du protestantisme, et que c'est de là, comme l'a déclaré le celebre Monsieur Flechier Evêque de Nîmes que se répand l'esprit d'heresie dans la France. On peut en donner des preuves recentes par les saisies qui ont été faites a diverses fois par les Gardes établies aux portes de Geneve du côté de la Savoie, qui ont surpris divers particuliers sortants de Geneve portants plusieurs paquets de mauvais livres contre la religion destinés pour la France. On ne doit pas oublier même qu'un particulier se disant de Nîmes surpris par les mêmes gardes sortant de Geneve se trouva saisi non seulement de plusieurs exemplaires de livres heretiques, mais encore de divers projets de lettres sur l'exposé desquelles l'on y connoissoit aisement les progres recents de l'heresie dans quelques provinces de France: apres cela on ne comprend pas comment des gens convaincus de tant d'entreprises contre la religion peuvent se flatter d'obtenir des grâces du Roi tres Chretien au prejudice de la Catolicité, et de ses fidèles sujets.

assurances que vous voulés bien me donner de la continuation de l'honneur de votre amitié au sujet de ma nouvelle dignité, et on ne peut être plus sensible à la part que vous me témoignés y prendre, je vous supplie d'en agréer mes sincères remerciemens et d'estre persuadé que personne ne vous honore, Monsieur, plus que je fais.

Signé : le card. de FLEURY.

C'est à cette époque que M. de Bernex sollicita et obtint du pape la permission de tester (20 juillet 1726) ¹.

Lorsque nous ferons connaître les dispositions testamentaires de M^{sr} de Bernex, nous dirons quelques mots de son opinion sur sa convertie, M^{me} de Warens. Nous nous bornons pour le moment à renvoyer le lecteur au récit détaillé du P. Boudet (t. II, p. 119 et s.).

Par bref de Benoît XIII du 8 des ides de mars 1727, les évêques de Genève et de Grenoble sont désignés pour recevoir la profession de foi et le serment de Pierre de Tencin, archevêque d'Embrun, en qualité d'abbé commandataire de l'abbaye d'Abondance ².

¹ Nous avons vu précédemment qu'il demanda l'autorisation de succéder à son frère. Auparavant déjà, il s'était préoccupé de la situation que lui faisait sa qualité d'ex-religieux antonin, et le 4 octobre 1703 il avait écrit, à l'avocat général de Savoie probablement :

Monsieur, sans vouloir penetrer les secrets du Senat et les sujets pour lesquels la Compagnie s'assemble extraordinairement, je marreste au bruit public qui veut par icy que ce soit a l'occasion de l'Edit qu'on avoit suspendu et que lon veut modifier.

Jose vous parler en confiance et vous decouvrir ma pensée entre vous et moy.

Si lon vient a expliquer l'article qui dit que les Religieux apres cinq années de profession ne peuvent rentrer dans les droits de leur famille ne pourroit on pas adiouster ou inserer que cela regarde les Religieux qui sortent d'eux memes pour retourner au siecle et non ceux que l'Eglise et le Prince appellent pour les promouvoir aux dignités qui regardent le service du Public et l'avantage de la Religion, si j'avois quelque personne dans le Senat auquel ie me confiasse d'avantage qua vous ie my serai adressé mais ie connois vostre bon cœur et si la chose est possible ie la veux devoir a votre generosité sachant que par vostre habileté et par vostre charge vous pouvez rendre ce service à celui qui est avec un attachement respectueux, Monsieur, votre tres humble et tres obéissant serviteur.

† M. G., Eveque de Geneve.

d'Annessy, ce 4 8bre 1703.

(D'après l'original, de la collection de M. Faga, de Chambéry.)

² Reg. eccl. n° 6, f° 121.

Les mœurs des ecclésiastiques n'étaient pas alors des plus pacifiques. Le chapitre de Notre-Dame d'Annecy avait élu à un de ses canonicats, M. Montanier, vicaire de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, à Paris, à la place de M. Coppier ¹ (*l'abbé de Visolano*), démissionnaire. Cette nomination excita la fureur de M. de Latard qui désirait le canonikat. Il adressa au roi une plainte contre M. Montanier, et l'accompagna de menaces de mort pour le cas où ce dernier se présenterait à Annecy. Ces menaces furent prises au sérieux, et le ministre Mellarède écrivit, le 9 mai 1727, au chapitre :

Vous voiez, Messieurs, que le roi a pris ses déterminations par un effet de sa prudence, de sa prévoyance, et de son affection pour votre Chapitre puisqu'il n'a pas même trouvé à propos que l'on aie propose M. Montanier pour y entrer, après les soupçons que l'on a eû de sa conduite passée. M. Montanier n'a d'autre parti à prendre que de remercier votre Chapitre de son élection pour éviter que le canonikat ne tombe en dévolu... 2.

L'évêque et les ecclésiastiques continuaient à veiller d'un oeil jaloux sur les entreprises que les Genevois essayaient de pratiquer dans le pays de Gex. Les catholiques n'y étaient pas riches ; les protestants de Genève, au contraire, avaient de grandes ressources, et, lorsque des biens, des sei-

¹ Le doyen du chapitre de Notre-Dame était alors Jean-Claude Coppier, élu le 5 décembre 1728. En considération des services qu'il rendait à la ville d'Annecy, grâce sans doute à l'influence de son frère, le confesseur de la reine, le Conseil lui offrit des lettres de bourgeoisie le 7 mars 1729. Le 23 mai suivant, le roi écrivit au Sénat une lettre qu'il lui prescrivit d'enregistrer et dans laquelle il déclare « que le chanoine Jean-Claude Coppier a été élu doyen par le chapitre de la collégiale de Notre-Dame d'Annecy non seulement avec notre agrément, mais encore sur l'ordre que nous donnâmes à l'Intendance de Genevois de faire savoir au chapitre que nous aurions pour agréable qu'il fut choisi pour succéder dans cette dignité au défunt doyen Machet. » (Reg. eccl. n° 7, f° 24.)

² Archives de la Soc. Florimontane.

gneuries surtout, étaient à vendre, ils s'efforçaient de les acquérir.

Le 11 avril, et comme pour entrer en matière, M^{sr} de Bernex expose au cardinal de Fleury le fâcheux état de la religion à Gex. Il lui rappelle que, grâce à Louis XIV, Jean d'Aranthon y avait fondé un établissement pour les filles converties au catholicisme, « il seroit à propos que l'on pût avoir aussi une maison pour les hommes et pour les garçons qui se convertissent ». Il termine en félicitant le ministre du succès qu'il a obtenu en faisant accepter par le cardinal de Noailles ¹ la constitution *Unigenitus*.

Le cardinal lui répondit le 25 avril :

J'ai receu Monsieur la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire et je l'envoie à M. de la Briffe afin qu'il prenne connoissance de ce que vous me faites l'honneur de me mander et les mesures nécessaires pour remédier au mal que causent les religionnaires dans votre diocèse. L'établissement que vous nous proposez, pour les hommes et garçons qui se convertissent à l'instar de celui de la propagation de la foy dans la ville de Gex seroit très bon et je voudrois bien pouvoir seconder votre zèle, mais cela me paroist difficile à executer quant à present, les affaires du Roy n'étant pas encore assez rangées pour faire une dépense aussi considérable. Si en attendant il arrive des conversions sincères et qui puissent mériter des attentions, le Roy pourra y pourvoir par des graces et des charités particulières. Je vous honore Monsieur plus que personne du monde.

Signé : le card. de FLEURY.

Le 20 juin, le ministre écrit encore :

Je reçois, Monsieur, une lettre de M. de la Briffe au sujet de cela que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 avril dernier touchant les progrès que l'hérésie fait dans le pays de Gex à cause des acquisitions que les Genevois y font et touchant l'établissement que vous proposez, pour les hommes et garçons... et par l'examen et les éclaircissemens qu'il a pris sur ces deux articles, il trouve qu'il n'est point possible

¹ Archives de la Soc. Florimontane.

de remédier au premier sans donner atteinte aux traittés et aux privilèges que le Roy a accordés aux Genevois.

Quant au second article il convient que cet établissement seroit utile ; mais que la dépense en seroit considérable et qu'elle ne peut être faite par aucune imposition le pais étant trop pauvre, que cependant il ne laissera pas d'en conférer avec les syndics de la noblesse et ceux du tiers Etats de Gex au département prochain des tailles et qu'il tachera de trouver quelque moyen d'y réussir. On ne peut vous honorer, Monsieur plus parfaitement que je fais.

Signé : le card. de FLEURY.

C'était là une fin de non recevoir polie, et ce fut sans doute vainement que, par des lettres des 17 et 24 juin 1729 et du 21 janvier suivant, M. Mermet, curé de Sacconex ¹, pria l'évêque de faire en sorte que M. de Pélissary fils, « *puissant Genevois*, qui avait acheté le domaine de M. de Sacconex d'Angy, ne pût acquérir du Roy *le bâton de justice* qu'avaient anciennement les messieurs de Sacconex, mais qu'ils avaient perdu pendant que Messieurs de Berne possédaient le pays de Gex », c'est-à-dire l'érection de la terre de Sacconex en seigneurie. « M. de Pélissary, dit encore M. Mermet, est un homme riche d'un million de biens, qui vient d'hériter de 150,000 écus de M. de Cambiaque... Nous apprenons aujourd'hui malgré le grand secret que l'on garde, que le dessein est plus vif que jamais, et que M. de Pellissary a laissé à M. le comte de Tavannes [gouverneur] de Bourgogne le soin de cette affaire qu'il lui a promis de faire réussir. »

Une autre cause d'embarras pour les évêques d'Annecy, produite par le voisinage de Genève, consistait dans l'arrestation à la frontière de moines qui se rendaient dans

¹ Il termine ses lettres par cette formule : « J'ai l'honneur d'être avec soumission, Monseigneur, de Votre Grandeur le très humble et très ob. serviteur. MERMET. » Elles sont scellées d'un sceau de cire rouge avec un écu portant une croix pattée.

cette ville pour y déposer le froc. En attendant qu'ils pussent être renvoyés dans leur couvent, ils étaient parfois livrés à la juridiction ecclésiastique. C'est ce qui arriva en 1730. Par lettre du 9 juillet, le roi ordonne au Sénat de « faire remettre à l'évêque de Genève un religieux camaldule arrêté à la *capite d'Arve* avec son compagnon qu'il avait tondu et vêtu de ses habits. La connaissance du fait appartient aux supérieurs de l'Ordre, et à défaut, à l'évêque que vous exhorterez à le faire punir selon la règle de l'Ordre, sauf à lui de le faire rendre à ses supérieurs avec les précautions nécessaires pour en empêcher la fuite s'ils le réclament. Pour ce qui est de son compagnon, vous ferez procéder contre lui par le pouvoir séculier puisqu'il conste de ses réponses personnelles qu'il est laïque, sauf à le faire remettre à l'évêque s'il résulte par la suite qu'il est religieux.

Quelques jours plus tard, c'était un dominicain de l'île de Sardaigne que les préposés arrêtaient au même lieu ¹.

Les évêques avaient aussi à s'occuper, dans cet ordre d'idées, d'assez nombreuses demandes de sécularisation formées par des moines qui prétendaient avoir été contraints d'entrer en religion par leurs parents. Nous ne citerons que le procès intenté à sa mère par François-Joseph de Viry, aîné de cette famille, barnabite du couvent de Bonneville. Il était « *scorbutique* » dès son enfance ; c'était sans doute à cause de son état maladif que la mère l'avait envoyé au couvent ².

Le pouvoir civil continuait à se montrer jaloux de son autorité, et veillait à ce que le pouvoir ecclésiastique n'empiétât pas sur ses attributions.

¹ Archives du Sénat ; Reg. ecclésiastique.

² Il s'appelait en religion *Paul-Augustin*. L'officialité d'Annecy annula ses vœux par sentence du 17 mars 1728. (Reg. eccl. n° 4, f° 61 et s.)

En 1729, l'évêque de Grenoble avait lancé un mandement prescrivant aux marguilliers des communes de lui remettre leurs comptes, aux maîtres et aux maîtresses d'école et aux sages-femmes de se présenter devant lui dans ses visites pastorales. Le Gouvernement crut y trouver un empiètement sur le pouvoir séculier, et il ordonna au Sénat de lui donner son avis. Le 16 juillet 1729, le premier président Saint-Georges lui répondit :

Qu'il n'y avait pas de marguilliers en Savoie : qu'il était difficile de connaître exactement la pratique des évêques dans leurs visites par la précaution qu'ils ont pris de ne laisser paroître leurs registres en public et de n'insérer que partie de ce qu'ils ordonnent...

En ce qui concerne l'évêché de Genève dans les deux mandemens qu'on nous a envoyés il est simplement ordonné que les ecclésiastiques se préparent à rendre compte du spirituel et du temporel de leurs bénéfices...

Pour le regard des maîtres et maîtresses d'école il nous paroît que les évêques n'ont d'autre droit que de les examiner sur le dogme, d'exiger d'eux la profession de foy et d'être informés s'ils sont de bonnes mœurs.

En ce qui concerne les sages femmes il nous semble qu'ils n'ont droit de les examiner que sur le fait du baptême qu'elles sont souvent obligées d'administrer.

Une lettre du roi du 31 octobre 1729 approuva cette manière de voir ¹.

Le 8 mai 1730, à propos du refus du custode des Observantins de Savoie ² d'approuver le choix que les Clarisses d'Annecy avaient fait du P. Montant pour leur confesseur, sous prétexte qu'il paraissait trop jeune et qu'il avait été désigné pour venir professer la théologie à Chambéry,

¹ Reg. eccl. n° 7, f° 91 et s. et 161.

² Religieux de Saint-François de l'Observance. Le custode était le P. Briançon, titulaire de la *custodie de Saint-Maurice*, nouvellement érigée en Savoie.

le roi prescrivit au Sénat de ne pas accorder l'exequatur à un bref du pape qui renvoyait la difficulté au général de l'Ordre :

Nous ne trouvons pas, dit la lettre royale, que vous deviez compter pour si peu de chose que l'on introduise l'observation du Concile de Trente en matière qui ne regarde pas le dogme puisque quand même ce ne seroit que pour un article de discipline régulière qui n'intéresse pas nos droits ni ceux de l'Etat, il ne faut absolument pas qu'on le laisse introduire dans la discipline pour les choses indifférentes afin d'empêcher que dans la suite il ne s'y glisse insensiblement pour celles qui ne le seront point ¹.

Le 1^{er} janvier 1730, Victor-Amédée II adresse à l'évêque une lettre (circulaire sans doute) dans laquelle il lui demande d'indiquer les sujets ecclésiastiques séculiers ou réguliers de son diocèse ayant les qualités qui puissent les rendre dignes de l'attention royale « dans les occasions de vacance de quelque évêché... avec une relation succincte des occasions dans lesquelles ils ont marqué quelque qualité digne de louange ou de blâme... vous ajouterez quant aux séculiers les bénéfices dont ils sont pourvus, s'ils sont riches ou pauvres, et quant aux réguliers les emplois qu'ils ont tenus dans leur ordre. Nous souhaitons que vous teniez secrète cette commission, que nous confions uniquement à votre probité et à votre zèle ».

Les instances des Genevois à la cour de France pour les terres du pays de Gex continuaient toujours, et l'évêque, qui craignait qu'elles ne finissent par réussir, sollicitait de plus fort l'appui de la cour de Turin. L'un de ses principaux intermédiaires auprès du roi de Sardaigne étoit l'abbé Coppier. Le 30 juin 1730, celui-ci lui écrit :

Monseigneur, J'ai bien reçu à Turin la lettre dont V. G. m'a ho-

¹ Reg. eccl. n° 8.

noré, en date du 17 de ce mois, mais m'étant trouvé à Rivoles (*Rivoli, près de Turin*) à la suite de Leurs Altesses Royales (*le prince et la princesse de Piémont*) et le Roi à Turin pour y prendre les bains, je n'ai pu qu'aujourd'hui informer S. M. que les Genevois pressent leurs sollicitations en cour de France pour étendre leur souveraineté dans le pays de Gex au préjudice de la religion et contre la foi du 4^e article du traité de Lyon. S. M^{te} qui n'avoit pas oublié l'avis que j'eus l'honneur de lui en donner de la part de V. G. il y a environ un mois, ou six semaines, et qui en écrivit aussitôt à son ambassadeur en France, m'a ordonné de vous écrire de vous tranquilliser là dessus, attendu que M. le Cardinal de Fleuri lui a répondu qu'à la vérité les Genevois étaient revenus à la charge auprès de lui et même auprès du Garde des sceaux, mais qu'on leur avait répondu d'une manière, quoique vague assez positive pour ne leur laisser rien espérer sur cet article, et cette Eminence s'explique dans sa réponse d'une manière fort obligeante, disant que quand les prétentions des Genevois ne seraient pas préjudiciables à la religion, il lui suffiroit pour les rejeter qu'elles fussent désagréables à S. M^{te} et contre un traité public. Voilà, M^{sr}, de quoi calmer votre esprit et dissiper entièrement toutes vos allarmes à cet égard, quelque bruit contraire que les Genevois puissent faire courir, soit à Paris, soit à Genève. Le Roi vient de m'envoyer chez le marquis Del Bourg pour que je visse moi-même l'article de la lettre qui concerne cette affaire, et je l'ai vu tel que S. M^{te} m'avoit fait l'honneur de me le raconter. Elle souhaite ce pendant que V. G. n'en fasse point de bruit à cause des Genevois, qui quoique renvoyés aux Calendes grecques par le ministre de France, pourroient prendre d'autres voies et d'autres mesures, s'ils étoient bien persuadés que le cardinal de Fleuri ne leur est pas favorable.

Passant à d'autres sujets, l'abbé Coppiet ajoute :

On croit ici, M^{sr}, que ceux qui avoient écrit à V. G. pour engager les Docteurs de Sorbonne de son diocèse à accepter la constitution *Unigenitus* lui ont écrit *proprio motu* et sans en avoir eu la commission ni de la Cour de France, ni de la Faculté de Sorbonne et qu'après la sage reponce que V. G. leur aura faite là dessus, ils cesseront de l'inquiéter à l'avenir.

Il raconte encore à l'évêque qu'il a de nouveau recom-

mandé au roi M^{me} de Warens, et lui parle de l'élection à la papauté de Laurent Corsini, qui prend le nom de Clément XII « et qui sera ami de notre cour, ainsi que son secrétaire d'Etat, le cardinal Banchieri. La riche abbaye de Staffarde est donnée au cardinal Alexandre Albani, qui sera notre cardinal patron ».

Le 3 septembre de cette même année 1730, Victor-Amédée II abdiqua, et son fils Charles-Emmanuel III devint roi de Sardaigne. Il prit pour premier ministre le marquis d'Ormea, dont la décision d'esprit l'aida singulièrement dans les mesures énergiques auxquelles il dut recourir à la fin de septembre 1731 contre son père et la marquise de Spigno, maîtresse du vieux roi.

Par bulles de Clément XII des ides de mai 1731, la cure de Saint-Julien fut donnée au chanoine François de Vidonne de Villy de Saint-Ange ¹.

Le 4 des calendes de juin de la même année, le prieuré de Saint-Amand de Léaz fut accordé à R^d J.-P. Rendu, aumônier de l'évêque ².

Clément XII, peu après son avènement, avait accordé un jubilé. Les évêques de Savoie en ayant fait publier les bulles sans en demander préalablement l'exequatur, le Sénat, par arrêt du 22 février 1731, ordonna aux trois évêques de Genève, de Tarentaise et de Moutiers de les lui présenter, et ils durent se soumettre ³.

Le 13 août 1732, le Sénat permet l'exécution des bulles du 5 des ides de juillet (3 juillet), par lesquelles Joseph-

¹ Il succédait à un autre chanoine, Jean-Louis Hoquiné qui y avait été nommé lui-même par bulles de Benoît XIII, du 3 des calendes de décembre 1723 (29 novembre). (Reg. eccl. n° 4, f° 40 v°; id. n° 9, f° 18.)

² Reg. eccl. n° 9, f° 60, 86 et s. Cet ecclésiastique était originaire de Lancrans, mandement de Ballon.

³ Reg. eccl. n° 9, f° 31 et 37.

Auguste, feu Jacques Denis de Vidonne, dit de Macognin, seigneur de Saint-Ange, baron de Cusy, natif de Rumilly, docteur en théologie, chantre du chapitre, est nommé prévôt, en remplacement de Philippe de Rickard, décédé ¹.

Il autorise aussi l'exequatur de lettres de l'official métropolitain de Vienne (Dauphiné), permettant au prêtre Laurens, ex-curé de Sciez en Chablais, d'appeler d'une sentence de l'official d'Annecy. Cet ecclésiastique était détenu depuis plusieurs années, *dans les fers*, dit-il ; mais ce n'est sans doute là qu'une expression un peu forte employée par son procureur au Sénat. Il fut transféré à Vienne et détenu chez les capucins pendant l'instruction de son procès en appel ².

Le 15 novembre 1732, le roi et M. d'Ormea font part à l'évêque de la mort de Victor-Amédée, décédé la veille à Montcalier. Le 3 décembre, le ministre le convoque à l'audience publique que le roi donnera, le 18, à Turin, « pour recevoir les témoignages de la sensibilité commune de ses sujets à l'occasion de la perte du Roy son père. »

Le 9, l'évêque s'excusa en ces termes :

Monsieur, Si mes forces avaient répondu à l'ardeur de mon zèle et si mon âge avancé, mes infirmités continuelles m'avaient laissé quelque espérance de pouvoir passer les Alpes sans risquer les restes d'une vie languissante et abattue sous le poids de l'affliction qui nous occupe (*la mort du roi*) j'étais dans la disposition de me mettre en chemin... lorsque les médecins, le clergé et les personnes les plus distinguées de cette ville se sont opposés à l'exécution de mon dessein...

Les excuses de l'évêque furent agréées, et la reine Polixène (*de Hesse-Rheinsfelds*) lui adressa même, le 15 dé-

¹ Reg. eccl. n° 40, f° 88. La nomination aux dignités et aux bénéfices appartenait au pape suivant le mois où la vacance s'était produite.

² Reg. eccl. n° 40, f° 9, 17, 19 et 11, 20.

cembre, une lettre où elle le remercie gracieusement de la part qu'il prend à la douleur de la famille royale.

Pendant ce temps, M^{sr} de Bernex opérait quelques conversions. Il charge un dignitaire romain de les faire connaître à Clément XII et lui envoie en même temps des reliques — de saint François de Sales sans doute ¹.

Il semble qu'à côté de ces conversions, plus ou moins sincères, il y avait une amère contre-partie. Des moines en assez grand nombre, ceux sans doute qui avaient à redouter les corrections un peu rudes de leurs supérieurs, continuaient à se rendre à Genève pour y apostasier. Les dépenses pour les reconduire à Annecy, lorsqu'on les arrêtait à la frontière, firent même l'objet d'une décision royale adressée, le 5 janvier 1733, au comte de Saint-Laurent, contrôleur général des finances.

Les préposés des Gabelles des environs de Genève, lui dit-on, ayant l'ordre d'arrêter les religieux (cloîtrés surtout) qu'ils trouveront en marche sur cette ville avec les apparences de s'y rendre pour apostasier, de les consigner au premier couvent de leur ordre qui se rencontrera, et, à défaut, à l'évêque, il est nécessaire de faire escorter ces religieux par des particuliers à défaut de soldats de justice. On nous représente que personne ne veut indemniser l'escorte, c'est pourquoi désirant que nos ordres soient exécutés sans être à charge à personne, nous vous ordonnons de faire payer ces frais par nos finances, en com-

I Non posso bastantemente esprimen con questi miei caratteri la (gioia) con cui il mio spirito ha ricevuto il sacro dono della Reliquia, che V. S. Ill^{ma} si è degnata mandarmi... Ho partecipato a Sua Santità la consolazione... datami da V. S. Ill^{ma} della recente conversione di altri tre eretici; e siccome vedo che la Santità sua ne prende sì gran godimento, prego V. S. Ill^{ma} a continuarmene le felici notizie.

Devo ed obbligo serv.

E. AMADOR. ol. LANFREDIN.

(Arch. de la Soc. Flor.)

Il s'agissait peut-être de l'étole faite avec un morceau de la chasuble sur laquelle le corps de saint François de Sales avait reposé depuis sa canonisation jusqu'à 1708. (BODET, II, p. 175.)

mençant par ce religieux olivétain et ce frère lai dominicain qui ont été expédiés à Annecy par le Juge mage de St-Julien. Vous donnerez en conséquence les ordres nécessaires à l'Intendant général de Savoie afin que sur les avis qu'il en recevra du Premier Président du Sénat il se conforme dans chaque cas à nos intentions.

Signé : C. EMANUELE, et contresigné : D'ORMEA 1.

Si Charles-Emmanuel III prêtait ainsi son appui aux couvents, il s'opposait cependant à leur trop grande extension. C'est ainsi que, le 23 mai 1733, il enjoint à l'avocat général *d'exciter le Conseil de ville d'Annecy à s'opposer à l'acquisition de nouveaux immeubles par les Cordeliers :*

Sur l'avis que l'on nous a donné que les Cordeliers d'Annecy prétendent d'acheter une maison dans la dite ville et les representations qu'on nous a faites du préjudice continuel qu'elle recevait des acquisitions excessives qui ont été faites soit par leur couvent, soit par les autres communautés religieuses qui, peu s'en faut, en occupent déjà la moitié. Nous avons fait examiner cet article. (La dépêche explique que les Cordeliers n'ont été admis à Annecy en 1545 à la place des Celestins, qu'à cause de leur pauvreté, qu'ainsi l'on ne devait pas craindre leurs acquisitions qui en dépouillant les séculiers portent les biens dans les maisons religieuses, etc.) 2.

(A suivre.)

F. MUGNIER.

1 Il re di Sardegna... Li proposti per invigillare sulle nostre Gabelle sulle vicinanze de Geneva tenendo ordine di dover arrestare tutti quei Religiosi massime claustrali, che ritrovassero istradati a quella città con apparenza di portarvi per apostatare dalla nostra Santa Religione, e di consegnarli alli primi conventi, etc. (Arch. de la Soc. Florimontane.)

2 Reg. eccl. n° 44, f° 83.

ÉTYMOLOGIE

DU MOT ' GAVOT '

(Suite et fin.)

Etant donné que le radical *gav* veut dire *creux*, *cave*, il est naturel que les noms de *gàvo* et *gàva* aient été donnés à des objets servant à des usages fort différents et n'ayant de commun entre eux que la qualité d'être creux : *Arbre creusé*, *tronc d'arbre creusé* servant d'aqueduc ou d'abreuvoir, *auge*, *gamelle*, *sébille*, *jalle*, *terrîne*, *baquet*, *excavation*; au fond, toutes ces expressions renferment la même idée, celle de *choses creuses*; il en est de même de *gave*, *gavion*, signifiant *gosier*, *jabot des oiseaux*. L'idée de *creux*, pris dans le sens de *vide*, se retrouve dans *gaviteau*, bouée, balise, *gabiote*, petit baril (en basse Bourgogne). Quant à la signification de *petit pourceau*, *goïnfre*, *goïnfrerie*, elle s'explique facilement par *gavo*, auge à pourceaux, ou par *gave*, *gaver*; de même *gavouda*, patrouiller, remuer de l'eau sale, par *gavo* qui signifie aussi *excavation*, *flaque d'eau*; enfin le terme niçois *gavoudoulo*, toupie, peut se traduire par *la patrouilleuse* ou par *la faiseuse d'excavations*, de *creux* et rentrer par là dans la même famille.

Au premier abord, il semble que *gavot*, montagnard, ne s'y rattache pas, parce que le mot de montagne réveille en nous l'idée de hauteur, de pics ou de plateaux élevés plutôt que celle de creux; mais comme au fond dire *habitant des vallées* ou *habitant des plateaux élevés* revient au même, on peut admettre que dans le midi c'est plutôt l'idée de *creux*, de *profondeur* qui a prévalu. Ce qui tend à le faire croire,

(REVUE SAVOISIENNE.)

14

c'est que l'on retrouve encore aujourd'hui ce sens dans le mot *gavoutino*, pays des gavots. « On dirait que nous sommes dans le *gavoutino*, » disent les Provençaux, quand le soleil ne se montre pas depuis quelques jours, comme cela arrive dans les vallées profondément encaissées où le soleil reste des mois sans se montrer. Grâce à la signification qui est restée attachée à *gavoutino* dans ce dicton populaire, on peut admettre sans aucune difficulté que *gavot* se rattache à *gavo* et à *gava* par l'idée de « creux, vallées profondément encaissées, gorges ».

Ajoutons que la signification que le mot *chave*, synonyme de *gavie*, a conservée dans deux cantons des plus reculés des Hautes et des Basses-Alpes, confirme pleinement cette interprétation.

Quant aux autres significations, comme « Homme grossier », homme qui parle mal une langue, *etc.*, tous termes de mépris ou d'injure, elles s'expliquent facilement par le sens de *montagnard* ; il en est de même de *gavotte*, danse. Mais la signification de *cidre* qu'a ce mot dans une partie du Genevois ne s'explique pas aussi facilement ; cependant le problème n'est pas insoluble. On peut fort bien admettre qu'autrefois *gavot* était d'un usage aussi courant en Savoie que dans le midi, et que l'on a d'abord dit *vin des gavots*, puis *du gavot* tout court, comme nous disons aujourd'hui du bordeaux, du champagne, du Saint-Jean. Cette explication est d'autant plus admissible qu'elle repose sur ce fait que nos montagnards, indépendamment d'autres expressions désignant le cidre, se servent encore très souvent de celle-ci — vin de montagne, vin des montagnards.

Dans les études de ce genre, une source d'informations qui n'est pas à dédaigner, c'est la lecture des journaux de la localité ; on y puise souvent de précieux renseignements. Ainsi, dernièrement un journal de Nice racontait que

« M. X. voulant sauter un ravin pour économiser du temps a mal calculé son élan et est tombé malheureusement au milieu du *vallon* du Rossignol. » N'allez pas croire que le monsieur, qui veut sauter un ravin et tombe au milieu du vallon, avait des jambes ou des bottes de sept lieues. — En Savoie et dans la Suisse romande, le mot *nant* signifie un ruisseau, un torrent ; anciennement il signifiait vallée ; dans les Alpes-Maritimes il s'est produit un fait analogue, une évolution dans le sens du mot *vallon* ; un vallon, ou valloun, c'est un ruisseau, un cours d'eau descendant de la montagne ; de là, l'expression « tomber dans le vallon, détourner un vallon ». En présence de ce fait, n'est-il pas permis de supposer que le mot *gave* qui a dans les Pyrénées la même signification que *nant* en Savoie et *vallon* à Nice, vient d'un mot aujourd'hui disparu qui signifiait *vallée* ? Dans cette hypothèse, un *gave* serait un cours d'eau qui affouille, ravine les montagnes et forme les vallées ; et *gavach*, celui qui vit dans les lieux ravinés. Je pourrais étayer cette supposition par d'autres considérations, mais, n'ayant pas étudié la question sur les lieux, je crois prudent de ne pas insister et de laisser à d'autres plus compétents le soin de chercher si ce mot n'a pas sa racine dans le basque.

Quant à l'ancien mot *gavard*, synonyme de bancal, cagneux, il est facile de le rattacher aux vocables précédents. On est généralement d'accord à faire venir *cagneux* de *canis*, par assimilation avec les pattes des bassets, et *bancal* de *banc* par assimilation avec les pieds d'un banc ; l'expression populaire : « Il a des pieds de banc », confirme cette dernière étymologie. Faire venir *gavard* du radical *gav* par assimilation avec la démarche des gavots (montagnards) qui marchent généralement les pieds écartés ou à cause de la cavité formée par un écartement marqué des jambes,

n'est pas une supposition inadmissible ; c'est du moins, à défaut d'autre, une interprétation qui permet de le considérer comme un membre de la grande famille venant de *cav* ou *gav*.

Maintenant que nous avons passé en revue la plupart des mots commençant par *gav* et que nous avons vu qu'il est facile de les rattacher à l'idée mère de *creux*, il nous reste à chercher à quelle langue mère le radical *gav* appartient. Il n'est pas besoin d'aller le chercher, comme quelques-uns l'ont fait, dans le grec, l'arabe ou l'hébreu, il est bien plus rationnel de s'adresser avant tout à la langue qui a laissé des traces si profondes dans le français et en particulier dans les dialectes du midi. Le latin a en effet des mots qui rendent parfaitement compte non seulement de *gavot* et de *gavach*, mais encore de tous les vocables qui ont été cités plus haut ; d'une part, c'est *cavus*, creux, vide, cave ; de l'autre, *cavatus*, creusé, et *cavaticus*, qui est ou qui reste dans un creux, dans un trou, dans une caverne. Ce dernier est certainement celui qui, pour le sens et la forme, explique le mieux *gavach* ; en effet la terminaison *aticus* se change généralement en *atge*, *atche*, *atse* dans les dialectes du midi. Quant au changement du *c* initial en *g*, il n'offre aucune difficulté ; on trouve déjà dans Martial *gabata*, pour *cavata*, écuelle, jatte.

La dérivation de *gavot* par *cavaticus* étant irrégulière, on doit recourir à *cavus* ou à *cavatus* ; ce dernier a pu donner *gavot* aux dialectes parlés dans le Valais et sur les bords du lac de Genève, où l'*a* long et tonique du latin se change régulièrement en *o* long : *amò*, *amatus* ; *occupò*, *occupatus* ; la *san tò*, *sanitatem* ; mais comme dans beaucoup d'autres régions alpines l'*a* latin long et tonique se conserve, on est forcé d'abandonner *cavatus* et de recourir à *cavus* ; dans cette hypothèse le mot se serait formé par l'ad-

jonction du suffixe *ot* au radical *cav* ou *gav*, sur le modèle de *manchot*, *vieillot*, *culot* (le dernier venu d'une couvée, nichée). Ce mode de formation étant très usité dans toute la région des Alpes, il est probable que c'est ainsi que le mot s'est formé.

Il résulte donc de tout ce qui a été dit plus haut que le mot *gavot* est un sobriquet et non un nom de peuple; qu'il est principalement usité en Provence par ceux de la plaine ou des lieux peu élevés dans le sens de montagnard ou d'homme grossier. L'aire géographique qu'il occupait autrefois a sensiblement diminué; ce mouvement de recul s'effectue du nord au midi. Son sens primitif a dû être *habitant des vallées profondes*, ou *des montagnes fortement ravinées*, car tel est encore le sens de *gavio*, *chave*, dans certaines régions des Alpes; d'autre part, de Nice à Evian, la frappante ressemblance des vallées appelées *gavottes*, au point de vue de leur profondeur ou ravinement, montre la parfaite adaptation du nom à la chose.

Quant à son étymologie, il faut nécessairement la chercher ailleurs que dans le grec, l'arabe ou l'hébreu qui n'ont laissé que de faibles traces, même dans les dialectes du midi; d'une part le nombre des mots de cette famille, de l'autre la nature des objets qu'ils désignent, enfin l'aire géographique qu'ils ont occupé et occupent encore, tout concourt à nous la faire chercher dans le latin; comme *cavus* et *cavaticus* expliquent régulièrement le sens et la forme de *gavot* et de *gavache*, j'en conclus que telle doit être l'origine du mot en question, d'autant plus que ni le celté ni l'allemand ne peuvent en donner la solution.

A. CONSTANTIN.

DÉCOUVERTE DE CRISTAUX
AVEC CHEVEUX DE VÉNUS ET BULLES D'AIR
A CHAMONIX

Les minéralogistes qui ont étudié les bords de la Mer de glace ont pu remarquer un filon quartzeux de 30 à 60 centimètres d'épaisseur, traversant les rochers au sommet des Mottets et s'étendant depuis le bord du bois de la Jorasse, sous le Montanvers, jusqu'à l'extrémité nord-est du glacier des Bois, où il se termine par de nombreux rognons d'un volume considérable, à surface unie, polie et striée par le glacier actuel.

Le rognon le plus important par sa grandeur et sa configuration, situé sur les bords dénudés et moutonnés des Mottets, en face et à peu près à la hauteur du pavillon du Chapeau, ne présentait aucun indice pouvant faire prévoir une cavité intérieure ; tout ce qui avait paru à sa surface, c'étaient quelques fragments de cristaux, d'une espèce et d'une forme particulière, qu'on me représentait comme contenant de vrais cheveux. Dans un quartz jaunâtre assez limpide on distinguait, dans quelques échantillons, des aiguilles dorées ou téta-nifères (rutile), tandis que d'autres étaient traversés par de nombreuses cannelures de forme capillaire, imitant assez exactement des cheveux humains, et vulgairement appelés pour cette raison *cheveux de Vénus*. Ce sont les seuls qui aient été trouvés dans nos environs, à ma connaissance du moins, et la seule localité qui nous ait fourni cette particularité.

Des fouilles faites en cet endroit ont amené la découverte d'une cavité, grotte ou caverne, tapissée de cristaux de roche, appelée *four à cristaux*. Ces quartz ont toujours été recherchés par l'industrie locale, surtout la variété

noire ou enfumée, qui est devenue assez rare, au point qu'un moment elle se vendait jusqu'à 80 fr. le kilog. Il s'en trouve encore au Gallenstock, en Suisse. Les frères Simond, du Lavancher, ont été les premiers à faire des fouilles pour rechercher les cristaux à cheveux de Vénus dans les dykes quartzeux qui se trouvaient, il y a plusieurs années, sous la Mer de Glace, et qui recouvraient complètement le rognon décrit plus haut. Ces fouilles se faisant sous le glacier même, l'un des frères Simond paya de sa vie la témérité de travailler sous ces voûtes glacées menaçantes ; une rupture s'étant produite au-dessus de lui, il fut écrasé sous un bloc détaché du glacier.

Depuis cet accident, il s'est écoulé bien des années avant qu'on osât continuer ces fouilles, tout au moins pendant que le glacier occupait les mêmes limites. Comme il s'était un peu retiré ces dernières années, on a recommencé de nouvelles recherches en élargissant l'entrée de cette caverne, afin de mieux distinguer ce qu'elle contenait. En creusant et déblayant les parties quartzeuses du fond, on a vu que cette grotte était tapissée de nombreux et volumineux cristaux blancs, bien transparents et très réguliers. Plusieurs d'entre eux, pesant de 25 à 30 kilog., ont été aussitôt achetés comme spécimens curieux ; d'autres ont eu une destination industrielle ; il en reste encore quelques échantillons sur les cinq ou six quintaux métriques qui ont été extraits de cette cavité.

Ce qui a rendu cette découverte scientifiquement intéressante, c'est qu'un de ces cristaux, de la grosseur du poing, présentait la particularité de la *goutte d'eau* : celle-ci avait près d'un centimètre de diamètre, et elle pouvait circuler librement dans un espace double. Quoiqu'on soutienne que cette apparence est due à une goutte d'eau, j'ai les plus fortes raisons de croire que c'est une grosse bulle d'air, puisqu'en penchant le cristal la bulle monte au lieu de descendre. Je pense que la matière, goutte d'eau ou bulle d'air, qui remplissait primitivement cette cavité, a disparu en partie depuis sa formation remontant à des mil-

liers d'années. Ce qui a favorisé la conservation de cette goutte, c'est d'avoir été placée dans une obscurité et une immobilité complètes, mais une fois à la grande lumière au grand air, à une température plus élevée, cette particularité disparaîtra inmanquablement dans un espace de temps difficile à préciser. Le prix très élevé de cet échantillon a été la raison pour laquelle j'ai dû me priver du plaisir de le posséder. Ce fait n'est d'ailleurs pas absolument nouveau pour la science, mais il était fort intéressant de l'observer dans nos régions.

VENANCE PAYOT.

Chamonix, 1^{er} mai 1887.

CHANSONS DE JOSEPH BÉARD

Banquet des commères.

(Air des *Purilains*.)

I' èst hoè l' jhor q' tot' lès cmàrès
Vont çhiz l' Curossèt, lèur comparè,
S'arrosâr l' groè q' lès fàrè
Et calmâr l'aptit q' lès tuè.
Saçon qu'a l' mèton d' boès,
Guita qu'a d' prinmès jhuès,
Et Nanon qu'en' a p' duès,
Tot' horè saront druès.

} (bis)

— C'est aujourd'hui le jour que toutes les commères vont chez Curosset, leur compère, s'arroser le groin qui leur brûle et calmer l'appétit qui les tue. Françoise qui a un menton de bois, Marguerite qui a de minces joues, et Annette qui en a pour deux, tout à l'heure seront druës.

Mariëtta la bliondinna,
Lès duès flyès d' Péron, la marinna,

Et Fanchon, la p' malinna
Dè rlés qu'am'ont biè lampâr,
P' étrë pës lést' u rpas,
La vëillë, n'ont pás spá,
Et, l' matin, d'en grand pas
Sont vgnu sés mdyir la spa. } (bis)

— Mariette la blondine, les deux filles de Péronne, la marraine, et Francoise, la plus maligne de celles qui aiment bien à sabler, pour être plus lestes au repas, la veille, n'ont pas soupé, et le matin, d'un grand pas sont venues sans manger la soupe.

N'oblihins pás Josëttë
Q' n'a jam' avu d' colëurs farëttës,
Ni sa bëlla Janëttë
Q' lés' a vërdës cm' on pliantin,
Ni la fën' à Gostin
Qu'est blyançhë cm' on patin,
Et q' vont tot' u fëstin
Së fairë rojhir l' teint. } (bis)

— N'oublions pas Josette qui n'a jamais eu de couleurs (*le teint*) d'un rouge éclatant, ni sa belle Jeannette qui les a vertes comme un plantain. ni la femme à (*de*) Augustin qui est blanche (*pâle*) comme un chiffon, et qui vont toutes au festin se faire rougir le teint.

Onna dauba dés p' quiflyës
Vint sur la tåblya avoéc d' tartiflyës,
Et, dvant l'aptit q' la riflyë,
Disparaît sés l'assovir.
Avoéc çti plyat d' bovir
L' dindo qu'on' a sarvi
Passë p' leur groë lovi
Sés qu'on' ait l' teps d'u vir. } (bis)

— Une daube des plus chiques arrive sur la table avec des pommes de terre, et, devant l'appétit qui la raffle, disparaît sans l'assouvir. Avec ce plat de bouvier, le dindon qu'on a servi passe par leur groin glouton sans qu'on ait le temps de le voir (*de s'en apercevoir*).

Onna polèt' arrivè
Qu' èjhoqrèt l' diàblo, s'él la mdyivè,
Et l' passè p' lèurs gencivès,
Sès qu'i' é rëstése on pelèt.
Bin què çti plyat bëllèt
Contnyèsè tràis polèts
Et vègt trançhès d' filèt,
Rè n' s'arrète u golèt.

} (bis)

— Une bouillie de farine de maïs arrive, qui engouerait le diable, s'il la mangeait, et elle passe par leurs gencives, sans qu'il en reste un petit poil (*un brin*). Bien que ce plat délicat contienne trois poulets et viugt tranches de filet, rien ne s'arrête au trou (*au gosier*).

Rla q' m ànyè la pòchè,
Et què n'yu va pàs d' la man gauchè,
A pràis d' cardons p' d'èpnòchès,
Et 'n a ptà cuàire on p àiru ;
Mais çti plyat m àityà cru
N'a pàs slamèt paru
Q' lèur gosir tojhors dru
L'avàlè tot cm' on bru.

} (bis)

— Celle qui manie la cuillère à potage et qui n'y va pas de la main gauche (*de main morte*) a pris des cardes pour des épinards, et en a mis cuire une grande marmite ; mais ce plat moitié cru n'a pas encore seulement paru que leur gosier toujours dru l'avale tout comme un atome.

La coznirè q' 't aimàblya,
Màgrà sés ràisons d'ètrè diàblya,
Puse à la fin sur tàblya
Prèsqu' on viau què l' 't allà qrir,
Et, dvant lèur groè q' n-è rit,
Çti plyat, qu' èst vgnu l' darrir,
Va d'aval tot parir,
Sès q' rè n' tornése arrir.

} (bis)

— La cuisinière qui est aimable, malgré ses raisons d'être mécontente, pose à la fin sur la table presque *tout* un veau qu'elle est allée quérir, et, devant leur groin qui en rit, ce plat, qui est venu le dernier, descend tout pareillement (*de même*), sans que rien ne tourne en arrière.

Mais sè dyès çta bombancë
Al' ont dévorà tant de bdancës,
P' lés' arrosàr la pansë
Dëvnáz l' vin qu'y èst déchèdu.
Saçon qu' a l' poté dur,
Guita q' l'a s' biè fèdu, .
Et Nána q' l'a s' dodu,
Baiv'ont cmè d' poéts pardus. } (*bis*)

— Mais si dans cette bombance elles ont dévoré tant de pitances (*mangeaille*), pour leur arroser la panse, devinez (*imaginez-vous*) le vin qui y est descendu. Françoise qui a les babines dures, Marguerite qui les a si bien fendues et Annette qui les a si dodues, boivent comme des puits perdus.

Mariëtta q' lés' a riondës
Chèt rovétir sés jhuès q' 'tòt blondës,
Et déjhà l' vin qu'abondë
Mtèt Péron dyès l'èbarras.
Mais pèdèt qu'y èn' arà,
Fanchon, rli groé d' vorà,
Va voèdàr lòs taràs
Et blirè tojhors ras. } (*bis*)

— Mariette qui les a rondes sent devenir rouges ses joues qui étaient blondes (*blanches*) et déjà le vin qui abonde met Péronne dans l'embarras ; mais pendant qu'il y en aura, Fanchon, ce groin de truie, va vider les pots et boire toujours ras (*à pleins verres*).

Josëtlë, la bliançhëtta,
A pràis la colëur galançhnëtta,
Et sa flyë q' 'tâit jhaunëtta
A quittä s'n air d'abricot ;

Enfin p' u copâr cort,
Gustinë, l' calicot,
És vërros q' l'a sacôs
A prâis l' teint coqlicot. } (bis)

— Josette, la petite blonde, a pris la couleur vermeille, et sa fille, qui était passablement jaune, a laissé son air (*sa mine*) d'abricot ; enfin pour y couper court, Augustine, *aux couleurs de calicot*, grâce aux verres qu'elle a secoués (*mis à sec*), a pris le teint du coquelicot.

On dit q' sur lés sarvittës
On mërlo vint për mdyir lëurs mittës
Et q' dyès tot' lés' assittës
El n' trovà pàs p' son dinâr,
Et quë çt' éjau finârd
Qu'êls volôt coyonâr,
U momèt d' s'è rtornâr
Lés' a caquâ u nâz. } (bis)

— On dit que sur les serviettes un merle vint pour manger leurs miettes, et que dans toutes les assiettes il ne trouva pas pour son dîner ; et on dit que cet oiseau finaud qu'elles voulaient todrner en ridicule, au moment de s'en retourner, leur a déposé un cadeau sous le nez.

Les Trois Fleurs.

(Air du *Fou àe Tolède*.)

Dë vgno, mon chër', d' faire èplyëtta d' na pipa,
Dë rlës d'on sou ;
T' sàs q' l'a l' cul fait cmë rli dë rna tulipa,
L' toyau prëu grous ;
Et p' mon tabac d'ai quâq' rë, dzos ma blousa,
Quë tē n' sàs pàs :
D'ai l'Hôrtënsiâ, la Margrit' ét la Rousa,
Quë d' voës pipâr.

— Je viens, mon cher, de faire emplette d'une pipe, de celles d'un sou ; tu sais qu'elle a le culot comme celui d'une tulipe, le tuyau *en* est passablement gros ; et au lieu de tabac j'ai quelque chose, sous ma blouse, que tu ne sais pas : J'ai l'Hortensia, la Marguerite et la Rose, que je veux fumer.

D'ai ptà sētyir ma Rousa, l'átra smanna,
Sur l' cul d'on plyat ;
M'n Hòrtensia 'táit jhà d' vraita basanna,
Quand d' l'ai collyà ;
Et la Margrita, q' 'táit fraîche ét coquëtta,
Cm' on n'è veit pás,
D' poés la fomâr yorë, dutant q' l'ëst sēta,
Dë rna pipà.

— J'ai mis sécher ma Rose, l'autre semaine, sur le fond d'un plat ; mon Hortensia était déjà de véritable basanne, quand je l'ai cueillie ; et la Marguerite, qui était fraîche et coquette, comme on n'en voit pas, je puis la fumer maintenant, tant elle est sèche, d'une *seule* pipée.

Q' la bëlla Rous', u nàz dë rli q' la rnóflyë,
Chètë ç' qu'y a d' miëux ;
Quë l'Hòrtensia, cmë lés flyëurs d' mës pantoflyës,
Chètë l' got d' viëux ;
Et, cmë sés srëurs, q' la Margrita flyërësë,
U flyërës' pás,
D' voés q' mon brulôt totës tràis lés fomésë
Dë rna pipà.

— Que la belle Rose, au nez de celui qui la renifle, sente ce qu'il y a de mieux ; que l'Hortensia, comme les fleurs de mes pantoufles, sente le goût de vieux ; et, comme ses sœurs, que la Marguerite fleurisse ou ne fleurisse pas, je veux que mon brulot les fume toutes trois d'une *seule* pipée.

Dë rlés tràis flyëurs ma pipa sarà plyëna,
Plyëna cm'on' oáf ;
Sëtës cmë l' sont, d' n'arai pás d' pëna
P' u mëttrë l' foà.
Q`d'öss' on briquët u d'almëtt' dyès ma fata,

Què d'n ôsso pàs,
D' voés lés grëillir tot' lés trais, cmè d' la ouata,
Dè rna pipà.

— De ces trois fleurs ma pipe sera pleine, pleine comme un œuf ; sèches comme elles sont, je n'aurai pas de peine pour y mettre le feu. Que j'aie un briquet ou des allumettes dans ma poche ou que je n'en aie pas, je veux les griller toutes les trois, comme de la ouate, d'une seule pipée.

L'Hòrtènsià, rè q' d'approchir ma guèula,
Vut s'èflyammâr ;
La Rous' avoéc vut s'almâr tota sèula,
Et va farâr ;
Et la Margrit' ass' farèta q' la lmirè,
N' s'ameurtè pàs ;
Nyon n' put baillir tant d' foà, tant dè fomirè,
Dè rna pipà.

— L'Hortensia, rien que de s'approcher de ma gueule, veut s'enflammer ; la Rose avec (aussi) veut s'allumer toute seule, et va flamber ; et la Marguerite, aussi brillante que la lumière, ne s'éteint pas : personne ne peut donner tant de feu, tant de fumée, d'une seule pipée.

Farâz, mès flyëurs, champâz vtrés' étincèllès,
Tant q' vos porriz ;
La lampa baill' sés flyammès lés pès bèllès,
Quand l' va morir.
Èt d' vos binstout, « mes trois beautés sublimes, »
Èl n' rëstrà pàs
C' què rëste u cul d' mon brulôt d' cinq cètimès,
Quand d' l'ai pipà.

— Flambez, mes fleurs, lancez vos étincelles, autant que vous le pourrez ; la lampe donne ses flammes les plus belles, quand elle va mourir. Et de vous bientôt, mes trois beautés sublimes, il ne restera pas ce qui reste au fond de mon brulot de cinq centimes, quand je l'ai fumé.

A. CONSTANTIN.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAOIE

12^e ANNÉE — BULLETIN N^o 4. — AVRIL 1887.

Pressions barométriques moyennes : 719,9 à Annecy, 679,08 à Leschaux, 704,4 à Mélan. Maxima le 5 à Annecy, le 18 à Leschaux et à Mélan. Minima le 4 à Leschaux, le 7 à Mélan. Excursion du mercure : 5 à Annecy, 14,4 à Leschaux et 19,8 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Basse les premiers jours du mois, puis du 14 au 19. Moyenne à Annecy du maxima 16°2, du minima 2°3, à 9 h. du matin 8°3. Moyenne générale : à Douvaine 9°25 à Chamonix 4°87, à Mélan 8°275, à Bonneville 7°53, à Leschaux 3°55.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 6°7, de puits 6°12, de rivière 6°35. Du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 6°5.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'avril : le	4	11	18	25	...
Thermomètre... } maxima.	6°9	6°9	1°9	8°	
} minima.	—10°	—5°1	—13°7	—6°9	
Baromètre à 0°.....	624	624,9	627,3	624,7	

A cette station le thermomètre autour de 0° les premiers jours, va à —10° le 14 dès midi jusqu'au 19 et revient vers 10° à la fin du mois. Le baromètre a son maximum de 629,8 les 27-28 et le minimum de 611,4 le 6.

PLUIE ET NEIGE. — Pluie à quelques stations jusqu'au 10. De ce jour sur toute la région jusqu'au 15, puis du 24 au 26 et le 30. Celles des 10-15 donnent de la neige sur les montagnes et des flocons mêlés avec la pluie pour la plaine. Maximum d'eau recueillie 95^m/^m en 11 jours à Talloires. Minimum 21^m/^m en 5 jours à Annemasse. La neige tombe pendant le mois en donnant en total une hauteur de 0^m,04 aux Gets, 0^m,08 à Chamonix, 0^m,095 aux Contamines, 0^m,04 à Annecy ; à d'autres stations elle ne peut être mesurée. Au Semnoz il tombe 2^m/^m,6 d'eau. La neige a une hauteur de 1^m,25 le 4, 1^m le 11, le 18 elle a augmenté de 0^m,25 et le 25 il en reste encore 0^m,65.

ORAGES ET GRÊLE. — A Mélan le 25, à Bonneville le 24, à Annemasse les 7 et 24, Cruseilles 8 et 11, Seythenex le 24, Talloires le 26, Leschaux et Annecy le 24, de Vétraz-Monthoux le 7. Au Biot éclairs la nuit 25-26, à Mélan grêlons les 7 et 26, à Bonneville grêle le 25. D'Annecy orage au S.-W. passant près de la ville le 11 à 6 h. 10 soir.

OBSERVATIONS DIVERSES. — De Mélan floraison des poiriers en espalier le 23, le 7 arrivée des hirondelles, le 22 chant du coucou. De Bonneville floraison des crocus le 4, des tussilages le 5, feuillaison des marronniers le 26, premières asperges le 29. D'Annecy floraison des pêchers le 25. Arrivée des hirondelles du 3 au 6, des martinets le 30. Chant du rossignol le 18. Vers le 15 au Crêt-du-Maure on trouve un nid de bécasses.

BULLETIN N° 5. — MAI 1887.

Pressions barométriques moyennes : 722,3 à Annecy, 681,12 à Leschaux, 706,08 à Mélan. Maxima le 9 ; minima le 3 aux trois stations. Excursion du mercure : 12,7 à Annecy, 10,6 à Leschaux et 12,02 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Baisse vers le 13 et le 21. Moyenne à Annecy du maxima 18°6, du minima 5°9, à 9 h. du matin 12°. Moyenne générale : à Douvaine 11°58, à Chamonix 9°71, à Mélan 9°95, à Bonneville 9°36, à Leschaux 5°3, à Talloires 10°8.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 10°5, du sol à Annecy à 0^m,30 10°4, de puits 6°1, de rivière 8°62.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de mai : le	9	16	23	30	...
Thermomètre... } maxima.	9°8	6°8	4°9	8°8	
} minima.	—2°8	—5°	—4°2	—6°	
Baromètre à 0°.....	629,5	624,4	623,4	627,8	

A cette station, où la température reste à peu près entre —6° et 10°, le baromètre a son maximum le 9 avec 630,5 et le minimum le 3 avec 616.

PLUIE ET NEIGE. — Mois pluvieux. 18 à 20 jours de pluie avec neige sur les hauteurs le 13 et générale les 21-22, où à quelques stations elle recouvre le sol. Maximum d'eau recueillie 148^m/m⁴ en 21 jours à Mélan. Minimum 71^m/m⁵ en 14 jours à Annemasse. Au Semnoz 133^m/m⁵ d'eau, le 9 la neige a presque disparu, le 13 il en tombe 0^m,08, le 23 il y en a 0^m,58, le 30 il en reste 0^m,20.

ORAGES. — Aux Gets le 3, Douvaine le 5 et le 21 avec grésil, à Mélan les 4 et 31, Bonneville les 3 et 31, Annemasse les 5 et 16, Seythenex les 3 et 31, Faverges le 24. Talloires le 4 avec grêle, Leschaux les 3, 5 et 31, Annecy les 3 et 31, à Vétraz-Monthoux le 17 de 2 h. 15 à 2 h. 25 avec grêle d'une durée de 4 minutes causant des dégâts à environ 12 hectares de vignes, à Andilly la foudre incendie le 3 à minuit une maison du hameau de Charly.

OBSERVATIONS DIVERSES. — De Douvaine 21 grésil, de Bonneville 11 pommiers et cerisiers fleurissent, le 16 les marronniers. De Mélan arrivée des martinets le 28, de Seythenex hirondelles le 8. Le 21 à Annecy quelques grêlons. Dans les premiers jours du mois, les bois des montagnes commencent à feuiller.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission, A. MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

Séance du 13 juin 1887.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT ouvre la séance en faisant part à la Société des pertes regrettables qu'elle a éprouvées dans les personnes de M. Bianco, avocat, de M. Thabuis, pharmacien, tous deux membres effectifs, et de M. Forel, de Morges en Suisse, membre correspondant.

M. Bianco, dit M. le Président, était un esprit délicat, un cœur généreux, un patriote ardent qui prenait un vif intérêt à toutes les institutions qui pouvaient contribuer au développement matériel et intellectuel de son pays; il a été un des premiers membres de la Société Florimontane, et s'est toujours montré fidèle à la devise de la *Revue savoisienne* :

Omnes omnium caritates patria una amplexa est.

M. Thabuis comptait parmi les hommes extrêmement rares dans notre département, qui s'occupent d'histoire naturelle. Il avait étudié et pratiqué avec succès plusieurs branches de cette science; il était pour les membres actifs de notre Société un collaborateur précieux. La *Revue savoisienne* lui doit plusieurs articles remarquables; il a enrichi par des dons nombreux les collections géologiques et ornithologiques du musée d'Annecy et de plusieurs musées de la Savoie.

Les longues et cruelles souffrances qui ont miné lentement son existence n'avaient pu éteindre en lui le feu sacré de la science; il a été jusqu'à la fin de sa vie un vulgarisa-

(REVUE SAVOISIENNE.)

15

teur ; il aimait à initier les jeunes générations à ses chères études ; c'était pour lui non seulement un plaisir, mais un adoucissement à ses souffrances, une espérance pour l'avenir des sciences naturelles dans son pays.

Je n'entreprendrai pas de vous énumérer les nombreux titres scientifiques de M. Forel : ils sont connus de vous tous. Je ne pourrais, d'ailleurs, que répéter, comme un écho affaibli, les éloges que les grands organes de publicité lui ont consacrés.

M. Forel encourageait les efforts de notre Société dans la recherche des vestiges laissés par les premiers habitants de notre contrée. Ce fut lui qui, avec le concours de M. Troyon, nous révéla les traces des habitations lacustres dans le lac d'Annecy.

M. Forel a laissé des fils qui suivent avec succès le sillon lumineux que leur père a tracé dans le champ des sciences physiques et des études préhistoriques.

LE MÊME met ensuite aux voix l'élection de M. Allart, ingénieur civil, qui est admis à l'unanimité comme membre effectif.

LE MÊME donne lecture de la correspondance qui comprend, entre autres :

1° Deux circulaires ministérielles du 5 avril et du 18 mai, relatives l'une aux mss de la Société et l'autre au Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne ;

2° Lettre d'invitation du secrétaire général du prochain Congrès des sociétés savantes, au Pont-de-Beauvoisin, qui aura lieu le 8 août prochain. — Quatre membres sont délégués pour représenter la Société ;

3° Lettre de M. de Mortillet demandant l'inventaire des objets archéologiques de notre département. — M. Serand

est invité à répondre au désir de notre honorable membre correspondant ;

4° Sept demandes d'échange de la « Revue savoissienne » avec les publications de différentes sociétés. — Quatre ont été favorablement accueillies ;

5° Lettre de M. Fenouillet, instituteur à Desingy, donnant un aperçu de l'ouvrage qu'il vient d'achever et dont le titre exact est « Monographie du patois savoisien » et non « Vocabulaire du patois du bas Faucigny », comme l'avait dit la *Revue savoissienne*, 1886 p. 345 ;

6° Lettre du président de la Société niçoise des sciences naturelles invitant la Florimontane à examiner les différentes brochures qu'il lui adresse en la priant de donner son appui moral à l'adoption du *Néo-latin*, de M. Courtonne, comme langue internationale parmi les nations latines, ou du moins de lui faire connaître quelles seraient les conditions indispensables que le néo-latin devrait encore remplir pour mériter d'obtenir son appui.

— La réunion décide d'inviter MM. Weissen et Constantia à lui présenter un rapport, le premier sur le *Volapuk*, et le second sur le *Néo-latin* ; après quoi elle s'occupera de la réponse à faire à la Société niçoise.

LE SECRÉTAIRE annonce que l'Académie Salésienne, d'Annecy, vient d'ouvrir un concours de poésie française sur un sujet déterminé : « Les Noces d'or du pape Léon XIII ». Quatre cents francs ont été mis à cet effet à la disposition de l'Académie par un généreux donateur ; le concours est ouvert jusqu'au 8 septembre ; les concurrents doivent être nés en Savoie.

LE MÊME fait circuler le prospectus d'une nouvelle publication qui est appelée à rendre un grand service au

Chablais ; le nom de l'auteur est une garantie du succès de cet ouvrage ; c'est « La Côte de Savoie, guide patriotique des bords du lac Léman », par M. Charles Buet.

LE MÊME fait ensuite une rapide analyse d'une nouvelle publication de M. Fr. Mugnier sur un sujet très intéressant : *Le Théâtre en Savoie*. Il appelle l'attention de l'assemblée sur le chapitre VI en particulier (*Le théâtre à Annecy*) qui contient des renseignements fort curieux.

M. Ducis rappelle l'acquisition de la moitié du château et mandement de Beaufort par Béatrix de Savoie-Faucigny, comtesse d'Albon, et dite la Grande Dauphine, en 1271 et années suivantes ; puis la permission par elle donnée aux frères de Beaufort, en 1282, de faire construire une maison forte, *domus fortis*, au-dessous de ce château. On vient de découvrir les bas murs et fondations de cette maison forte sur un plateau inférieur, couvert de broussailles, à près de 500 mètres à l'ouest du grand château. Elle avait 25 mètres de longueur sur 12 de largeur avec une tour carrée. L'existence simultanée de ces deux résidences seigneuriales explique bien l'expression vulgaire de *les châteaux*, qui désigne encore les tours et autres ruines de cette ancienne forteresse.

2° Lorsque Henri IV de Germanie allait à Canosse à la rencontre du pape Grégoire VII, en janvier 1077, quelques auteurs ont cru que de Genève il avait passé le Grand-St-Bernard, d'autres le Petit-St-Bernard. Or, les deux passages étaient occupés par les partisans de son compétiteur, Rodolphe de Souabe. Et d'ailleurs ils conduisaient tous les deux dans le diocèse d'Aoste. Tandis que son historien, Lambert Aschaffenburg, le fait entrer en Italie par le mont Cenis et le diocèse de Turin : « *Cum in locum qui Cinis dicitur venisset,* » etc. Il y rencontra sa belle-mère, Adé-

laïde de Suse, marquise des Alpes cottiennes, et son beau-frère, Amédée II de Savoie, qui, pour conserver leur neutralité vis-à-vis de Rodolphe de Souabe, leur parent aux mêmes titres, soit gendre d'Adélaïde et beau-frère d'Amédée, ne voulaient pas permettre le passage à Henri VI, à moins d'une compensation considérable qu'il ne pourrait refuser, vu l'urgence de son voyage. Il s'agissait de la souveraineté politique sur cinq diocèses du Piémont, voisins des domaines d'Adélaïde de Suse. C'était exorbitant. Le futur empereur sut leur faire accepter une riche province en deçà des Alpes. Ce doit être le comté de Savoie, dont les princes de cette Maison n'ont porté le titre que dès cette époque.

LE MÊME fait observer que le nom de *Vallenses* désignant les habitants du Vallais dans les inscriptions romaines locales et la *Notice des Gaules*, n'est point la traduction de celui de *Nantuates*, qui ne s'appliquait qu'à l'une des quatre peuplades du Vallais, la plus voisine du lac Léman, et dont le radical *Nant* se retrouve non seulement à Nantua, près du lac de ce nom, mais à Nantes, Nanterre, Nant, Nanteau, Nanteuil, Nantey, Nanton, Nantoux, et jusqu'à Nant-Wich, dans le Cheshire, en Angleterre, etc., dont les noms représentent un grand nombre de localités situées sur les bords d'eaux dormantes ou courantes.

D'après Jules César et Pline, les quatre peuplades du Vallais étaient les Nantuates, les Véragres, les Seduns et les Vibères, *quator civitates vallis pœninæ* dans les inscriptions romaines. Pour abrégé, on a dit *Vallis* ou *Vallesia*, le Vallais, et *Vallenses*, les habitants. C'est ainsi que les colonnes milliaires donnent les distances odométriques de la capitale, *Foro Claudii Vallensium Octoduro*, soit Martigny.

Les Nantuates, comme le reste du Vallais, ont fait partie

de l'évêché d'Octodure, transféré plus tard à Sion. (Voir les cinq volumes de Chartes du Vallais publiés par M. Gremaud.)

Le pays de Gavot a toujours fait partie de la cité romaine et du diocèse de Genève. (Voir la collection des chartes publiées par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.)

Comme subdivision de la cité et *pagus* de Genève, ce pays portait le titre de Finage d'Hercule; c'est ce que constate une charte publiée par Cibrario et Promis, et relative à Lugrin, Larringes et Montigny, *in pago Genovense in fine hercolana*.

D'après le *Glossaire* de Ducange, un gavot, c'est un montagnard. Le *Glossarium germanicum* de Wachter donnerait un sens qui exprimerait bien la situation faite au pays de Gavot, lorsqu'il le mit sous la protection du haut Vallais pour éviter l'occupation bernoise au xvi^e siècle.

M. CONSTANTIN, répondant aux observations de son honorable collègue sur les mots *Vallenses*, *Nantuates* et sur les limites du pays occupé par les Nantuates, dit que, parmi les raisons données par M. Ducis, il y en a une qui a une certaine apparence de solidité, et qui mérite d'être prise en considération et discutée; qu'en donnant le territoire d'Evian aux Nantuates (*Revue savoisiennne* 1887, p. 184), il ne s'est pas basé sur des considérations purement philologiques, mais qu'il a suivi en cela l'opinion d'un auteur qui fait autorité sur cette matière. Sur l'invitation qui lui en est faite par quelques collègues, il se charge de produire à la prochaine séance les ouvrages qu'il a consultés à cet égard, et donnera les raisons qui l'ont déterminé à accepter la Drance comme ligne de séparation entre les Nantuates et les Allobroges.

M. TISSOT lit un article bibliographique sur une récente brochure que M. Boltzhauser, son auteur, a adressée dernièrement à la Société. Il se trouve reproduit plus loin, p. 200.

M. SERAND donne lecture d'une note intéressante, concernant M^{me} de Warens, note due à l'obligeance de M. Bontron, notaire à Gruffy.

Pierre Léonard, archiprêtre de Gruffy, né à Annecy, fut aumônier de M^{sr} Rossillon de Bernex pendant 14 ans. Il se trouvait avec lui à Evian, lorsque M^{me} de Warens se convertit. C'est par son intermédiaire que M^{me} de Warens fit une fondation à la chapelle du Rosaire de Gruffy à l'époque où elle avait formé avec M^{lle} de Bellegarde des Marches une société pour l'exploitation des mines de houille à Arâches, en Faucigny.

M. Léonard prit possession de la cure de Gruffy, le 14 juillet 1731. La fondation faite par M^{me} de Warens en faveur de la chapelle de Gruffy, qui existe encore, était de 300 fr. en capital, à charge de dire des messes pour l'heureux succès de son entreprise. (Voir acte du 5 novembre 1750, Buisson notaire à Chambéry). Pierre Léonard, dans sa correspondance, appelait M^{me} de Warens sa sœur, et J.-J. Rousseau son neveu.

LE MÊME appelle l'attention de l'assemblée 1^o sur un important envoi dont la « Smithsonian Institution » de Washington vient d'enrichir notre Musée et consistant spécialement en 72 objets d'ethnographie des Peaux-Rouges et 495 fossiles des Etats-Unis, 2^o sur le portrait à l'huile d'Alexis Bouvard, l'astronome, don de M. Molliet-Carroz, d'Ugine, 3^o sur les dons et échanges.

A. CONSTANTIN.

PROGRAMME DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS
SAVANTES DE LA SAVOIE

Neuvième session à Pont-de-Beauvoisin (Savoie).

Lundi 8, mardi 9 et mercredi 10 août 1887.

LUNDI 8 AOUT. — 4 heures 16 après midi. — Réception à la gare des membres du Congrès.

6 heures. — Réunion dans la salle du Congrès au Petit-Séminaire de Pont-de-Beauvoisin. Distribution des cartes. Discours d'ouverture. Election du bureau.

Fixation de la ville où se réunira le Congrès en 1888 et élection du secrétaire général pour ce Congrès.

Lectures des rapports des Sociétés savantes de la Savoie.

8 heures. — Conférence de MM. Perrin et Martin-Franklin sur les Grottes des Echelles, avec projections électriques.

MARDI 9 AOUT. — 8 heures du matin. — Séance.

2 heures. — Séance publique.

MERCREDI 10 AOUT. — 7 heures. — Conférence par M. Pierre Tochon sur le phylloxéra et les cépages américains.

9 heures. — Départ en voiture pour les Grottes des Echelles. — Déjeuner au restaurant. — Visite des Grottes et des voies anciennes.

2 heures. — Visite de l'Etablissement de pisciculture de M. Rivoiron.

5 heures. — Séance de clôture suivie du banquet.

Les cartes des membres du Congrès seront distinctes de celles du banquet et de la course aux Grottes des Echelles. Chacune est de 5 francs.

Les personnes étrangères aux Sociétés savantes qui

désirent assister au banquet ou à la course aux Grottes, sont priées de se faire inscrire avant le 10 août.

Communications annoncées.

1° BORREL, professeur au Petit-Séminaire de Moûtiers. — Instruction publique en Tarentaise avant la Révolution.

2° CHAPELLE, curé de Marlas. — Origines et coutumes de Pont-de-Beauvoisin.

3° CHEVALLIER, chanoine à Annecy. — Lettres de saint François de Sales.

4° CONSTANTIN AIMÉ. — Rapport sur l'orthographe des noms de lieux en Savoie.

5° DE CROUSAZ LÉON. — Renseignements sur M. Crétet, ministre de l'intérieur sous Napoléon I^{er}.

6° DESSAIX ANTONY. — Le Folk-lore en général et le Folk-lore chablaisien en particulier.

7° DURANDARD. — Le capitaine Nicollet, des Mollettes, à Waterloo.

8° FIVEL, architecte. — Réponse aux objections de M. Quicherat contre l'Alesia en Savoie.

9° MARTIN-FRANKLIN et PERRIN. — Conférence sur les Grottes des Echelles.

10° RITTER, doyen de la Faculté des Lettres de Genève. — Une aventure de la jeunesse de Suzanne Bernard, mère de Jean-Jacques Rousseau.

11° TOCHON PIERRE, président de la Société centrale d'agriculture. — Conférence sur les vignes américaines et la lutte contre le phylloxéra.

12° TREMEY, abbé. — Origines de la Maison de Savoie. — Monuments épigraphiques d'Aoste (Isère).

13° TRILLAT AUGUSTE — L'Enseignement et l'Industrie chimiques en Allemagne.

Le Secrétaire général du Congrès,

PÉTIGNY JOSEPH.

UN DOCUMENT NOUVEAU
SUR
LE SÉJOUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES
A PARIS, EN 1602

Charles-Auguste de Sales, au livre V de la Vie de son oncle, donne le texte d'un mémoire ¹ que saint François de Sales, peu après son arrivée à Paris en janvier 1602, avait adressé à M. de Villeroy, secrétaire d'Etat de Henri IV. Dans ce mémoire, entre autres demandes, il sollicitait la restitution des biens ecclésiastiques que Genève possédait alors dans le bailliage de Gex. Informés de cette tentative, les Genevois firent des démarches pour y résister.

Ils avaient envoyé auprès du roi de France deux députés, Anjorrant et Chapeaurouge, qui étaient partis de Genève dans le courant du mois de mars 1602, et qui passèrent quelques mois à la cour du roi. Quelques jours avant leur départ de Genève, le registre du Conseil faisait mention d'un acte de procédure où était intervenu saint François de Sales, en sa qualité de prévôt du chapitre de Saint-Pierre :

Registre du Conseil, vendredi 26 février 1602 (ancien style). — Tissot, sergent ducal, a affiché es limites de Chesne, et delà Arve, des lettres de réadournement à Chambéry, pour le xvi^e de mars, à l'instance des prétendus prévost et chanoines de Saint-Pierre de Genève, pour les fins cy-dessus escriptes. A esté arresté qu'on s'en pleigne à Berne et Zurich, et que les S^{rs} Ambassadeurs en France s'en pleignent au Roy, et à cest effect qu'ils en emportent un original.

On voit que cet incident avait, au premier moment, causé beaucoup d'émoi ; mais il n'en est plus question dans la suite.

Quand Anjorrant revint de France, il fit un rapport sur toutes les né-

¹ Cf. *Revue saroisienne*, année 1883, p. 269, note.

gociations dont il avait été chargé. Ce long exposé a été inséré dans le registre du Conseil du 15 septembre 1602 (ancien style). Le paragraphe où il est parlé de saint François de Sales mérite d'être transcrit en entier ¹.

Ici vient à représenter à V. S. une seconde charge que nous avons, de faire entendre à S. M. les procédures qui avoyent esté tenues contre V. S. par M^r de Savoye pour vous envahir vos revenus qu'ils nomment ecclésiastiques. Et d'autant aussi que le prévost de la Sale, qui se disoit évêque de Genève ², estoit sollicitant près S. M. ès fins qu'il fust mis en possession des revenus ecclesiastics qui sont dans le balliage de Gex et ès villages cédez à S. M. de delà le Rosne ³, il nous falut pour ce chef parler plus sec, représentans et à S. M. et à M^{rs} de son Conseil comme il leur auroit pleu donner charge expresse à M^r de Chevrieres ⁴, allant en ambassade vers S. A. pour S. M., de sommer sa dite Altesse de nous rendre Armoy et Dralliens, que tant

¹ M. Th. Claparède en a cité quelques lignes dans son *Histoire des Eglises réformées du pays de Gex* (Genève, lib. Cherbuliez, 1836, p. 78 et 79).

² Au moment où Anjorrand faisait ce rapport en Conseil, Claude de Granier (17 septembre 1602, nouveau style) n'était mort que depuis huit jours. Mais il y avait plus de trois ans que saint François de Sales avait été nommé coadjuteur de l'évêque, avec future succession ; et, pendant son séjour à Paris, on l'appelait déjà *l'évêque de Genève*.

³ L'article 3 du Traité de Lyon (17 janvier 1601) stipulait que le duc de Savoie cédait au roi de France « delà la rivière du Rosne, les lieux, terres et vilages de Aire, Chanssy, Avully. » — J'ai déjà eu occasion de citer dans la *Revue savoisienne* (année 1885, p. 263) les termes de la cession, faite en 1604 par le roi de France aux habitants de Genève, de la souveraineté de ces trois villages.

⁴ « Mon frère, je vous envoie le S^r de Chevrieres, pour vous voir faire le serment de l'observation de nostre dernier accord... Je veux vous aimer comme mon frère et vivre avec vous en bon voisin... Je remettray le reste au dict de Chevrieres, auquel, à ceste cause, je vous prie adjouster foy comme à vostre bon frère HENRY. » Lettre de Henri IV au duc de Savoie, du 8 septembre 1601. — C'est dans ce « reste », sans doute, qu'étaient entrées les réclamations en faveur des droits de Genève sur Armoy et Dralliens.

s'en fault qu'il en fust en volonté, qu'ayant prins appétit ès dits revenus, il auroit continué à jeter ses desseins pour nous despoullier des aultres, tantost soubz le manteau de justice, tantost par force. Pour les mesmes fins, nous baillasses à S. M. les lettres de Mr^s des Quatre Villes ¹ ; sur lesquelles et nos remonstrances, fut respondu qu'il ne falloit pas que V. S. se laissassent déposséder, et que le temps vous pourroit faire rentrer dans la possession des dits revenus qu'on vous retenoit, ayants trouvée bonne la résolution prinse par vostre responce donnée sur la lettre de Mr d'Albigni du 30 d'avril dernier. *(Il y a ici une erreur ; cette lettre est du 30 mars.)*

Et à la vérité, il semble que le salut de nostre République porte de tenir roide contre les uns et contre les aultres, et surtout contre les Savoyards, afin (comme on dit) de battre le chien devant le lyon.

Et sur nos plaintes des sollicitations que fesoit le dit prévost envers S. M., le Roy nous respondit qu'il avoit prins à soy la cognoissance du faict, jugeant la conséquence, et ne voulant que son conseil fust empesché à y donner responce ou provision ; que nous asseurissions V. S. qu'il ne feroit jamais chose préjudiciable à vostre ville.

Néanmoins, voyants que ce prévost estoit entretenu d'aucuns du Conseil du Roy, nous pressasmes ; et nous fut respondu qu'il faudroit lui donner quelque responce, et que nous leur ballissions nos raisons par escript, qui estoient : Que tels revenus sont despendans de vos églises et de vostre ville ; desquels aussi Genève avoit joui de tout temps paisi-

¹ Il s'agit d'une lettre adressée au roi de France, en date du 19 mai 1602, par les bourgmestres, avoyers et Conseils des quatre villes de Zurich, Berne, Bâle et Schaffouse. Elle a été publiée par M. Gaberel, avec la réponse de Henri IV, du 3 juillet 1602 (*Les Guerres de Genève et l'Escalade*, p. 328 à 332).

blement, mesmes depuis l'an 1535 ; et que, lors de la reddition des balliages à M^r de Savoye par M^{rs} de Berne, que les desparts de Bade, Basle ¹, et aultres, traictez avec les dits S^{rs} de Berne et aultres cantons, tiendroyent, dans lesquels une partie des dits revenus sont spécifiez et déclarez nous appartenir ; et qu'au traicté de Genève avec la France, il est porté par exprès que le Roy prend à soy la conservation de Genève, tout son territoire, et au mesme estat qu'elle estoit lors du traicté ; que S. M. partant est autant obligée à maintenir nos dits biens que nos murailles.

Lesquelles responces ayants esté goustées par les dicts Seigneurs, et dictes de bouche au dict de Sale, auquel aussi nous parlasmes par diverses fois avec paroles fort aigres et de menaces, comme à celui qui poursuivoit de nous oster nos biens, nous le fismes filer un peu plus doux. Et enfin le Roy, recognoissant nos plaintes urgentes, et que tel conseil venoit de Savoye, et estant adverti que le dict prévost avoit usé en ses sermons de paroles ressentantes la faction du mareschal de Biron, et après avoir entretenu le dict prévost huict mois, l'ont renvoyé avec sa courte honte, sans lui avoir donné aultre responce, sinon qu'il se retirast, et que le Roy n'avoit besoin de ses remonstrances.

Ces dernières lignes appellent quelques commentaires. On sait que le duc de Savoye avait pris part à la conspiration du maréchal de Biron. Henri IV l'a dit et répété dans ses lettres du mois de juillet 1602 :

Le duc de Savoye..... a esté le principal promoteur de ceste maudicte partie..... La dicte conspiration a esté formée par le duc de Savoye, et arrosée des deniers et promesses d'Espagne, par le ministère du comte de Fuentès...

¹ Le *despart* (traité de partage) de Bâle avait eu lieu en 1544. (Voir l'*Histoire du peuple de Genève*, par A. Roget, t. I^{er}, p. 171 à 198, et t. II, p. 85 à 118.)

J'ay tant d'occasion de me deffier de la foy du dict comte de Fuentès, et de celle du dict duc de Savoye, que tout ce qui part des mains de l'un ou de l'autre me donne à bon droit grand ombrage ; car ils ont osé rechercher mes subjects, pour me faire mourir et mettre le feu aux quatre coins de mon royaume.

Les soupçons d'Henri IV s'étendaient donc à tous les Savoyards. Sans doute, on n'avait mis dans le secret de la conspiration que ceux qui pouvaient en être des complices utiles, ce qui n'était pas le cas de saint François de Sales. Mais Charles-Auguste de Sales nous apprend que son oncle avait laissé échapper quelques paroles qui avaient été mal interprétées :

En ces temps, il luy arriva de fortune de recommander en chaire aux prieres de son peuple certaines affaires de grande importance ; — et ce n'estoit autre que la conversion de quelques personnes de qualité ; — et presque à mesme temps, estant entré dans l'église où estoit enterré le mareschal duc de Biron, decapité comme criminel de leze Majesté, il luy eschappa de jeter un soupir, en deplorant la miserable condition des hommes, sur le subject de ce guerrier, qui veritablement estoit en estime de tout le monde d'estre tres vaillant.

Il ne manqua point d'envieux, qui allerent dire au Roy que ce prestre savoisien traicte auprès de sa Majesté d'affaires tout autres que celles qu'il faisoit semblant, et qu'il estoit participant de toutes les entreprises et desseins du mareschal de Biron, et partant qu'il falloit s'en prendre garde. C'est la vérité que le Roy n'adjousta pas une ferme croyance à ceste calomnie ; mais il ne laissa pas d'entrer en quelque sorte de soupçon.

On celebroit alors les octaves de la feste du tres saint Sacrement de l'Autel, et le bienheureux François preschoit tous les jours en l'église de saint Benoist. Comme il estoit

sur le pinct de monter en chaire, un certain gentilhomme de ses amis luy porta cette nouvelle, qu'on l'avoit rendu criminel auprès du Roy, et avoit-on dit qu'il avoit intelligence sur les mesmes desseins du duc de Biron. Toutefois il ne laissa pas de monter, et prescha avec autant d'assurance que s'il n'eust rien sçeu de tout cela.

Il semble que l'aimable biographe ne se soit pas rendu ici un compte exact des dates. En 1602, la Fête-Dieu tomba au 6 juin, et l'octave de cette fête, au jeudi 13 juin. Le duc de Biron fut arrêté dans la nuit du 13 au 14 juin, et décapité le 31 juillet 1602. Si le lecteur veut bien relire la page qui vient d'être citée, il verra que ces dates ne concordent pas bien avec le récit, lequel a évidemment un fond de vérité; mais nous ne sommes pas en mesure de le rectifier dans le détail.

La suite de ce récit qu'il faut lire dans l'ouvrage de C.-A. de Sales, est en revanche toute vraisemblable. Henri IV avait le droit d'être soupçonneux; mais c'était un fin connaisseur d'hommes, et il est impossible qu'il ait gardé de longs soupçons contre saint François de Sales.

Si réellement celui-ci, comme le dit son neveu, après que la tête du maréchal de Biron eut été tranchée, a prononcé des paroles de sympathie pour le mort, il a parlé avec la simplicité de la colombe plutôt qu'avec la prudence du serpent. Il oubliait qu'il était négociateur, et faisait là une faute évidente; les ambassadeurs genevois en ont été tout aises et tout heureux. Mais la cause de son échec est ailleurs.

Le roi de France, qui venait de s'assurer la possession du pays de Gex, dont les Genevois avait espéré rester les maîtres, avait intérêt à ne pas pousser plus loin le mécontentement de ceux-ci. On voit qu'il tenait au contraire à les ménager, puisqu'il allait leur céder quelques villages de la rive gauche du Rhône. On s'explique donc très bien qu'il ait fait la sourde oreille à la prière de saint François de Sales, quand celui-ci le sollicita de faire restituer à l'Eglise les biens sur lesquels Genève avait mis la main.

Eugène RITTER,

Doyen de la Faculté des Lettres
de Genève.

NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(Suite. Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886,
de janvier, de février-mars, de mai et de juin-juillet 1887.)

C'est vers cette époque que M^{gr} de Bernex laissa *tirer son portrait* dont l'un de ses aumôniers, M. Léonard, obtint, à son insu, une copie sur laquelle on fit une gravure assez répandue.

Cet aumônier est resté fort longtemps en correspondance avec M^{me} de Warens. Il l'appelait *ma chère sœur*, et, en conséquence, disait à Jean-Jacques *mon cher neveu*.

La santé de l'évêque était depuis longtemps chancelante. A diverses reprises, il avait disposé d'une partie de ses biens ; sentant sa fin approcher, il fit, le 4 août 1733, un testament général et définitif. Il y divise ses biens en deux parts : ceux de son propre patrimoine qu'il distribue aux membres de sa famille, et ceux provenant de son évêché, dont il fait « héritiers universels tant les pauvres du diocèse que les pauvres *nouveaux convertis* à la foy catholique comme membres de J.-C. auxquels les épargnes des revenus ecclésiastiques servent de patrimoine ».

Parmi ces legs particuliers, nous citerons celui d'une pension annuelle viagère de 150 livres et payable par ses parents sur ses revenus de la paroisse de Challonge à dame Françoise-Louise-Eléonore de la Tour, épouse du seigneur baron de Warens, « dont la conversion à la foy catholique a été édifiante ¹ ».

¹ Testament aux Arch. munic. d'Annecy.

L'évêque mourut le 23 avril 1734, laissant une mémoire vénérée. Rousseau était encore pénétré de respect et de reconnaissance envers lui lorsque, en 1764, à propos de la mort de sa bienfaitrice, il s'écriait : « Allez (dans le séjour des bons), allez, âme douce et bienfaisante, auprès des Fénelon, des Bernex, des Catinat et de ceux qui, dans un état plus humble, ont ouvert, comme eux, leurs cœurs à la charité véritable ¹. »

CHAPITRE VII.

VACANCE DU SIÈGE ÉPISCOPAL. — LES VICAIRES CAPITULAIRES : DE LAMBERT DE SOYRIER, RIBIOLLET ET DURET.

Bien que la mort de M^{sr} de Bernex fut un événement prévu déjà depuis longtemps, on ne lui donna pas immédiatement de successeur. Le siège de Genève resta vacant pendant près de sept années, durant lesquelles il fut régi par les vicaires capitulaires, et avec les mêmes luttes que précédemment entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, entre réguliers et séculiers et entre ecclésiastiques séculiers seuls. « Des voix, dit M. Fleury ², s'élevèrent contre MM. de Lambert, Ribiollet et Duret pour les accuser de rigorisme, d'arbitraire, de dilapidation et d'innovations illégales, accusations dont, ajoute cet auteur, ils n'eurent pas de peine à se justifier. »

Nous rappellerons quelques faits présentant de l'intérêt à divers points de vue.

¹ *Confessions*, LIVRE XII.

² FLEURY, *Hist. de l'Eglise de Genève*, t. II, p. 315.

(REVUE SAVOISIENNE.)

Un membre de la collégiale de Notre-Dame, le chanoine Christophe Favre, résidait à Rome pour la béatification de la mère de Chantal. Comme il n'avait pas accompli, dans son chapitre à Annecy, le temps de résidence exigé par les statuts, il demanda à la Congrégation des cardinaux, interprètes du concile de Trente, l'autorisation de jouir de son droit d'ancienneté à la collégiale, malgré son absence. Le Sénat, rappelant les lettres de Victor-Amédée II des 11 mars et 8 juin 1720, ne voulut pas enregistrer le décret de la Congrégation à laquelle, ainsi qu'on l'a vu, il ne reconnaissait aucun pouvoir de ce genre en Savoie. Charles-Emmanuel III approuva la décision par lettre du 7 juillet 1735.

Les habitants de Nancy-sur-Cluses s'étaient plaints de leur curé. Une enquête fut faite par l'avocat fiscal général, M. Anda. Elle établit la réalité des griefs contre le curé, et le roi chargea ce magistrat de terminer l'affaire sans procès.

Messieurs, S. M. ayant été informée de divers chefs de plainte que les communiens de Nancy sur Cluses lui ont porté contre R^d François Delisle leur curé et qui ont été vérifiés en la plus grande partie, elle a ordonné de vous faire savoir qu'étant juste que ses sujets ressentent les effets de sa protection lorsqu'ils y recourent par des motifs aussi pressans que ceux qui intéressent le salut des âmes, son intention est que vous engagés cet ecclésiastique à changer au plutôt de bénéfice, ce qui vous sera fort aisé par la crainte que celui-ci peut avoir d'un procès criminel, ne convenant pas qu'il y reste plus longtemps puisque les paroissiens n'ont plus de confiance en lui... *Signé : AUDA.*

Le lendemain même, l'un des vicaires généraux remercia l'avocat général de « ses attentions pour le bon ordre du diocèse et particulièrement de ses bons avis sur l'affaire du curé de Nancy ¹ ».

Les vicaires généraux, s'appuyant sur quelques prése-

¹ Reg. ecclési. n° 13, f° 112, 114 v°, 117 v°.

dents, prétendirent que les thèses de philosophie que l'on faisait imprimer devaient être soumises à leur visa avant d'être soutenues en public. Le premier ministre, M. d'Ormea, demanda l'avis du Sénat qui répondit le 16 septembre 1735. Après avoir expliqué que les évêques n'avaient fait en cette matière qu'imiter l'Université, le Sénat déclare qu'en Savoie c'est l'official du décanat qui a commencé à user de ce droit, non sans avoir eu quelques contestations avec le président Raiberti qui exerçait alors les fonctions de *réviseur des livres*. Il ajoute :

L'archevêque de Tarentaise ou son vicaire général ont suivi cet exemple et ont visé les thèses qui se sont soutenues à Moûtiers avant qu'elles fussent imprimées. Il ne conste pas qu'en Maurienne on ait mis en usage ce visa, mais cela ne tire pas à conséquence parce que le collège de St Jean étant fort peu nombreux et cette ville n'étant pas à portée des imprimeurs les thèses qui s'y soutiennent s'écrivent ordinairement à la main... La prétention des vicaires généraux est encore particulièrement fondée sur notre arrêt du 20 Avril 1716 par lequel il est défendu à tous imprimeurs et libraires, tant d'Annessy qu'autres de ce ressort, d'imprimer des livres et ouvrages de religion qu'ils n'aient été approuvés par l'ordinaire, à peine de 500 livres d'amende et de confiscation des livres... On ne sauroit nier que les thèses publiques de théologie et même celles de philosophie dans la plupart des matières de la métaphysique et de la morale n'intéressent la religion ; ainsi il paraît que les évêques qui sont juges de la foi et qui sont par institution divine les véritables et premiers inquisiteurs de cette même foi, ont l'autorité d'examiner tout ce que l'on veut donner au public en matière de religion... bien qu'ils ne se soient pas toujours servis de ce droit qui est purement facultatif.

Le roi approuva encore cet avis par une lettre en date du 18 février 1736, dont, le 3 mars suivant, M. de Soyrier, au nom des trois vicaires généraux, remercia chaudement l'avocat général ¹.

¹ Reg. ecclés. n° 13, f° 128, 141, 190 et 190 v°.

Le 13 mars 1736, le Sénat cassa une décision du juge-maje de Genevois qui avait empiété sur l'autorité ecclésiastique.

Ces exemples montrent bien que le Sénat n'était pas un ennemi systématique du clergé, comme l'auteur des *Souvenirs historiques d'Annecy* paraît le croire lorsqu'il parle de la *fameuse Pratique ecclésiastique*, mais seulement un gardien vigilant des attributions du pouvoir civil.

D'ailleurs, lorsque l'un des pouvoirs semblait avoir dépassé son droit, le roi et son ministre n'hésitaient pas à le déclarer, et c'est même ce qui arriva bientôt.

Quelques membres du clergé, des réguliers surtout, s'étaient plaints des vicaires généraux. Ceux-ci, dans leur réponse au roi, récriminèrent en termes un peu vifs contre le Sénat qu'ils accusaient d'accueillir trop facilement les appels comme d'abus. De son côté, l'official diocésain, le chanoine Fongeala, jugea à propos d'adresser à la Cour un mémoire spécial en quinze articles. Tout cela fit l'objet d'un examen attentif du Sénat et d'avis mûrement délibérés qu'il transmit à la cour, mais que le roi n'adopta pas complètement. C'est ainsi qu'il reconnut le droit des vicaires généraux d'imposer la révocation, *ipso facto*, du pouvoir de confesser aux ecclésiastiques contrevenant à la prohibition de se livrer aux jeux de hasard et à la chasse ¹; — qu'il déclara au Sénat qu'il n'aurait pas dû admettre l'appel comme d'abus des Bernardines de Rumilly et celui de deux habitants de La Biolle. Les premières se disaient *opprimées* parce que les vicaires généraux n'avaient pas voulu ordonner le changement de leur confesseur; les autres, parce qu'ils avaient été excommuniés pour n'avoir pas sa-

¹ M^{re} de Bernex n'avait, dans ses synodes, fait que *menacer* de cette excommunication.

tisfait à leur devoir pascal. Le ministre fit avec raison remarquer au Sénat que les plaignants auraient dû se pourvoir par la voie de l'appel ordinaire devant le métropolitain. « L'injustice de la cour ecclésiastique, dit-il, doit être réparée par le juge d'appel ecclésiastique ¹. »

En 1736, Pierre-François de Sales, fils d'André, né à Thorens, membre du chapitre, obtint la cure de Chilly par bulle de Clément XII du 10 novembre. Deux jours après, l'un des vicaires généraux, Joseph de Lambert de Soyrier, fils de feu Philibert-Catherin, fut aussi pourvu par le pape de la cure de Serraval et du Bouchet, vacante par le décès du recteur François-Nicolas de Riddes ².

En 1737, le roi trancha une question de droit qui tenait un procès en suspens depuis quelques années. M. Dupan, de Genève, s'était converti au catholicisme et avait été fait chanoine de la collégiale de Notre-Dame d'Annecy. Il mourut à Chambéry vers le mois de mars 1735. Son frère, M. Dupan, conseiller de la ville de Genève, qui était resté protestant ainsi que tous les autres membres de la famille, obtint des juges majes de Chambéry et d'Annecy l'envoi en possession des biens de son frère, en donnant toutefois une somme de 300 livres à la collégiale. Il avait emporté à Genève les meubles du chanoine, lorsque, malgré l'acceptation des 300 livres, le gouvernement prescrivit à la collégiale de revendiquer la succession mobilière et de faire séquestrer les fruits des immeubles de M. Dupan situés en Savoie, jusqu'à ce qu'il eût restitué les effets du défunt. L'on s'appuyait pour agir ainsi sur la Nouvelle 115 qui interdit aux hérétiques de succéder aux catholiques. M. Dupan, sa mère et

¹ Reg. ecclés., n° 14, f° 159, 176, 185, 203.

² Reg. ecclés. n° 15, f° 54 et 25. Le pape y déclare que les mois dont il s'est réservé les vacances sont ceux de janvier, février, avril, mai, juillet, août, octobre et novembre.

ses sœurs, qui s'étaient jointes à lui, firent valoir dans le procès diverses raisons de droit et d'usage pour prouver leur capacité à succéder. Ils citèrent plusieurs exemples de successions de protestants recueillies à Genève par des catholiques savoisiens, et notamment ce fait « qu'il y avait à Chambéry un nommé *Rousseau* qui a abjuré la religion protestante et qui doit être payé à Genève d'un legs de 1500 écus qui lui a été fait par sa mère ». Le 27 février 1737, le roi ordonna au Sénat de passer outre et de rendre droit suivant l'interprétation qu'il avait donnée, en 1735, à la Novelle 115, interprétation que le Sénat ne croyait pas justifiée ¹.

Les vicaires généraux eurent un long et très vif débat avec l'abbé commendataire d'Abondance, M. de Tencin, archevêque d'Embrun, et les religieux feuillants de l'abbaye, au sujet de la cure de la paroisse d'Abondance à laquelle chacune des parties prétendait avoir le droit de pourvoir. Les vicaires avaient désigné, en suite du concours ouvert par eux, R^d Ducrest; l'abbé avait nommé l'un des religieux de l'abbaye, le P. Grégoire Cochet, auquel les vicaires généraux refusèrent l'institution. Après un échange de correspondance avec le ministre d'Ormea et par arrêt du 5 octobre 1737, le Sénat déclara abusifs les actes des vicaires généraux. Il ordonna que, dans les huit jours qui suivraient la signification, ils auraient à admettre R^d Cochet à l'examen et à l'instituer en vertu de la nomination de l'abbé, le tout sous peine d'une amende solidaire de 500 écus d'or, par réduction de leur temporel.

Les vicaires généraux ne se soumirent pas. Ils se cachèrent lorsque l'huissier voulut leur signifier l'arrêt en personne et quand le moine se présenta à Annecy pour l'exa-

¹ Reg. ecclés. n° 13, f° 129; n° 14, *passim*; n° 15, f° 36 et 41.

men. M. de Lambert de Soyrier se retira à Seyssel (France). MM. Ribiollet et Ducret allèrent l'y rejoindre après s'être démis de leurs fonctions. L'assemblée capitulaire, convoquée pour statuer sur cette démission, ne se trouva pas assez nombreuse pour délibérer; mais le prévôt, M. de Vidomne, n'en déclara pas moins « qu'il n'était pas en leur pouvoir de se démettre hors de saison et sans aucune cause légitime ».

« Pendant cette manœuvre, écrit le Sénat, on en a joué une autre en faisant conférer, par bulles du 7 des calendes d'octobre (23 septembre 1737), au prêtre Thomas Delachenal la cure d'Abondance, comme n'ayant pas été pourvue dans le terme fixé par la bulle de saint Pie V ¹. »

Le roi n'admit pas ce moyen ingénieux, mais qui avait le défaut de montrer que les vicaires capitulaires comptaient peu sur leur droit de nomination. Cependant, MM. de Lambert et Ribiollet, qui avaient été mandés à Turin, réussirent à obtenir la permission de se pourvoir en révision contre l'arrêt du Sénat.

Les luttes de cette espèce n'étaient pas rares. C'est ainsi qu'à la mort de R^d Aimé Chapuisat, titulaire du petit bénéfice de la chapelle de l'*Ange gardien*, fondée au château de Proméry par la famille du président Favre, il lui fut donné deux successeurs. L'un d'eux était François Sage, de Poisy, nommé par Françoise-Marie Favre de Peroges, veuve de Gaspard de Cornillon, et par M^e Genin, curateur à l'hoirie *jacente* de Gabriel-Philibert Favre, père de la dame de Cornillon. Les vicaires généraux refusèrent de l'instituer, parce qu'ils avaient eux-mêmes nommé R^d Revend, sur la présentation d'un autre membre de la famille,

¹ Reg. ecclés. n° 13, f° 73 v°, 85, 94. MERCIER, *L'Abbaye et la Vallée d'Abondance*, p. 238 et s. Cet écrivain n'a pas connu les bulles de R^d Delachenal.

Marc-Antoine Favre de Peroges. R^d Sage se pourvut au Métropolitain, qui cassa la décision des vicaires et l'institua ¹.

Avant de remettre le gouvernement du diocèse à M^{sr} Deschamps, les vicaires capitulaires éprouvèrent un nouvel échec. Le chapitre de la cathédrale revendiquait le droit de nomination des chanoines *Macchabées*. Ceux-ci soutenaient, au contraire, qu'ils avaient la faculté de se recruter eux-mêmes. Le Métropolitain, M^{sr} Henri Oswald de la Tour d'Auvergne, archevêque de Vienne, consacra définitivement leurs prétentions ; et, par six provisions datées du 24 novembre 1740, il institua à six places ou chapellenies, les prêtres Alexandre Sage, Claude Latache, Claude Bernard, élus déjà par les autres Machabées depuis le 2 octobre 1720, Claude Magnin et Jean-Baptiste Mauris, élus le 22 août 1725, et enfin Philibert Chatelain, élu le 15 avril 1728. Tous avaient succédé à des prêtres décédés, sauf Claude Magnin, qui avait remplacé l'archiprêtre de ce petit chapitre, François Chabod, démissionnaire. Le Sénat ordonna l'enregistrement de ces provisions par arrêt du 10 décembre 1740 ².

¹ Reg. ecclés. n° 15, fo 160, 162.

² Voici l'une de ces institutions :

Henricus Oswaldus... archiepiscopus et comes Viennensis... dilecto in christo magistro Alexandro Sage diœcesis generensis presbytero salutem in domino. Unam ex duodecim perpetuis cappellaniis insignis capellæ collegiæ Beate Mariæ Virginis Generensis vulgo Machabeorum mēcupatæ vacantem nunc et liberam per obitum Jacobi Magnin, ad quam presentatus et electus fuisti per Archipresbyterum et presbyteros dictæ capellæ, constante instrumento presentationis et electionis confecto die 2^æ mensis octobris anni 1720 et capitulum generense vicarios que generales generensis diœcesis, sede vacante, institutionem requisitam tibi concedere noluerunt, ad Sedem nostram Archiepiscopalem recurrere coactus fuisti ; visis... tibi dictam capellam dedimus et contulimus... quapropter mandamus presbyteris dictæ capellæ machabeorum ut te in ipsius capellæ realem actualem et corporalem possessionem inducant... (Reg. ecclés. n° 17, fo 39^a à 44.)

CHAPITRE VIII.

MR JOSEPH-NICOLAS DESCHAMPS DE CHAUMONT

Bien que Charles-Emmanuel III fut un catholique fervent, les relations de son gouvernement avec le Saint-Siège étaient fort tendues. Elles devinrent tout à fait mauvaises après le décret du 6 août 1731, par lequel Clément XII avait rejeté toutes les propositions d'arrangement du marquis d'Ormea. Des pourparlers furent repris en 1735 et l'accord se fit en 1736, grâce au guet-apens dans lequel d'Ormea et le comte Piccon, gouverneur de Savoie, réussirent à faire tomber Pierre Giannone. L'on sait que ce jurisconsulte napolitain, après avoir écrit l'*Histoire civile du royaume de Naples*, où il attaquait vivement la suprématie du Saint-Siège sur sa patrie, avait dû se réfugier à Venise, puis à Genève. Lorsque Clément XII apprit que Giannone allait traverser le Piémont pour se rendre en Suisse, il fit connaître au ministre sarde son désir qu'il fut arrêté au passage. D'Ormea écrivit, le 13 décembre 1736, au cardinal Albani, une lettre que l'historien italien, M. Dominique Carutti, a publiée comme punition de l'action honteuse à laquelle d'Ormea ne craignit pas de se livrer en cette circonstance ¹.

Ma lettre du 29 novembre dernier a fait connaître à Votre Eminence que sur la nouvelle reçue du Grand Chancelier de Milan que le fameux Giannone voulait passer à Genève j'avais donné les ordres nécessaires pour le faire arrêter, mais quand l'ordre arriva à Milan Giannone était déjà parti. Je le fis pourtant rechercher ici (à Turin) où je découvris non sans peine qu'il n'avait fait que coucher sous le nom de *Pepe Avello*. La lettre du comte Piccon dont j'adresse une copie à V. Em. lui apprendra où en est l'affaire. Si Sa Sainteté avait

¹ DOM. CARUTTI, *Storia del regno di Carlo Emanuele III*, t. I., p. 441.

dès le principe fait entendre le désir de son arrestation le coup n'aurait certainement pas manqué car j'avais résolu d'envoyer au Pape, et à Rome même, Giannone enchaîné sous l'escorte d'un détachement de dragons ¹.

Le coup réussit bientôt. D'Ormea et le comte Piccon envoyèrent à Genève un misérable, Josseph Gastaldi, douanier à Vesenaz ², borgne et louche, qui s'introduisit auprès de l'historien logé chez un sieur Chenève, et qui, après trois mois de manœuvres hypocrites, réussit à attirer Giannone dans son habitation de Vesenaz. Il lui persuada que, pour faciliter son retour à Naples, il devait s'appliquer à déjouer l'accusation d'après laquelle il serait venu à Genève pour embrasser le protestantisme, et qu'il y réussirait s'il allait remplir son devoir pascal hors de cette ville. Le 24 mars, veille de la fête des Rameaux, Giannone et son jeune fils partirent pour la maison de Gastaldi avec celui-ci et Chenève. Dès qu'ils furent au lit, des hommes déguisés et armés, guidés par Gastaldi, les garrottèrent et les conduisirent à Chambéry, d'où le gouverneur les fit transférer au fort de Miolans, qui servait de prison d'Etat ³.

Depuis ce moment, les négociations avec le Saint-Siège marchèrent rapidement. Un accord était sur le point d'être

¹ *Se S. Santità avesse da principio lasciato intendere la sua intenzione perchè fosse arrestato, non si sarebbe certamente mancato il colpo, e se fosse riuscito dopo ch'è qui se n'era presa spontaneamente la risoluzione avevo risoluto di mandarlo legato al Papa sino dentro Roma, scortato di un distaccamento di dragoni.*

² Petit village sur la rive gauche du Léman, alors savoisien, aujourd'hui suisse.

³ Giannone fut, en septembre 1737, transféré en Piémont; mais le roi ne permit pas qu'il fut livré au Pape et à l'Inquisition; d'Ormea dut écrire au Saint-Siège qu'il s'était trop avancé en promettant de le faire conduire à Rome par ses dragons. Giannone mourut dans la citadelle de Turin, le 17 mars 1748. (CARUTTI, loc. cit., p. 144 à 148. — DUFOUR et RABUT, *Miolans, prison d'Etat*, p. 264 et s. — BURNIER, *Hist. du Sénat de Savoie*, t. II, page 250.)

signé lorsque le pape mourut (6 février 1740). Le 16 août, le cardinal Lambertini, ami d'Ormea, et dont les sentiments pacifiques étaient notoires, remplaça Clément XII, sous le nom de Benoît XIV. Pour que les difficultés fussent plus facilement aplanies, le nouveau pape laissa aux cardinaux le soin apparent de négocier ; puis il traita directement et secrètement avec le roi et son ministre. Le 5 janvier 1741 les choses étaient arrangées.

L'on se mit aussitôt, à la Cour de Turin, en devoir de pourvoir aux évêchés vacants. Il y en avait trois dans le ressort du Sénat de Savoie, ceux de Maurienne, d'Aoste et de Genève-Annecy. Le 22 février, Charles-Emmanuel adressa au pape des placets, pour l'évêché d'Aoste, en faveur de Pierre-François de Sales, curé de Chilly, et pour l'évêché de Genève, en faveur de Joseph-Nicolas Deschamps de Chaumont, abbé de Chézery et prieur de Saint-Beron ¹.

1 Très Saint Père,

La mort de l'évêque de Bernex ayant laissé vacant l'évêché de Genève qui est de notre Royale nomination, nous nommons et présentons à Votre Sainteté pour eveque de la dile Eglise l'abbé de Chesery Joseph Nicolas de Chaumont dont la pitié la doctrine et les autres vertus égalent la naissance, selon que Votre Sainteté pourra en être plus amplement informée par M. le cardinal Albani protecteur de nos Etats... bien entendu que l'abbaye de Chesery... qui est aussi de notre nomination, reste vacante pour en pourvoir la personne qui sera par nous nommée et présentée à V. Sainteté.

Nous prions Dieu qu'il accorde à V. S. de longues années pour le bien de la chretienté et lui baisons tres humblement les pieds. De V. S. très humble et tres dévoué fils.

CHARLES EMMANUEL, contresigne DORMEA.

Turin ce 21 fevrier 1741. (Reg. eccl. n° 17.)

M. de Chaumont avait été nommé abbé de Chézery par bulles du 17 juillet 1728. Dans le placet du 7 octobre 1727, le roi Victor-Amédée avait accordé cette commende à l'abbé de Chaumont afin de faciliter son avancement dans l'état ecclésiastique, *volendo procurare il di lui avanzamento nello stato ecclesiastico*. Il s'était pourtant réservé la faculté d'attribuer, sur les revenus de l'abbaye, et à qui il lui plairait, une pension de 14 ducats d'or de chambre, chaque ducat de la valeur de 17 jules 1/2. (Reg. eccl. n° 6, f° 100 et s.).

Le pape institua les deux évêques par des bulles du 15 des calendes de mai (17 avril 1741), et, par d'autres bulles du 27 du même mois d'avril, il permit à M. de Chaumont, qui avait dû résigner l'abbaye de Chézery, de conserver son prieuré de Saint-Beron ¹.

M. Mercier se plaignait avec raison de la rareté des renseignements que l'on possède sur cet évêque, M. Fleury en a recueilli, depuis lors, un certain nombre à Turin (t. II, ch. XVI). Nous en rapporterons à notre tour quelques autres.

A l'arrivée du prélat, les vicaires généraux adressèrent au clergé du diocèse une circulaire pour le paiement *du don de joyeux avènement*. Nous croyons devoir publier en entier cette pièce qui présente un intérêt historique important.

Monsieur, Comme rien n'est plus incontestablement établi que le droit que Monseign. notre Eveque a pour son joieux avènement Je suis

1 Benedictus episcopus servus servorum Dei dilecto filio Josepho Nicolao Deschamp de Chaumont, electo gebennensi sal. et apost. benedictionem... ad te ex catholicis nobilibusque parentibus in diœcesi gratianop. ortum quadragenario majorem, et pluribus annis in sacro presbiteratus ordine constitutum, in theologia magistrum ac abbatem commendatorium monasterii abbatiæ nuncupatæ de Chesery... quam idem Charolus Emmanuel rex nobis ad hoc per suas litteras nominavit,... teque in Episcopum præfecimus et pastorem, curam et administrationem ipsius ecclesiæ gebennensis tibi... plenarie committendo (obligation du serment préalable, suivant la formule transmise dans une bulle séparée), quodque commenda monasterii... de Chesery per te oblenta cesset coipso; volumus præterea quod domus episcopalis constructioni pro viribus incumbas, theologalem ac pœnitentiarum prebendas ad prescriptum Concilii Tridentini instituas monemque pietatis erigi cures, conscientiam tuam super his onerantes. Datum Romæ... Anno Incarnationis dominicæ 1741, 15^a calendas maii (17 avril), pontificatus nostri anno primo.

Suivent neuf autres bulles contenant la formule du serment à prêter au Pape, les invitations aux vassaux, au clergé, au chapitre et au peuple de reconnaître l'évêque et de lui obéir, etc.

L'arrêt du Sénat permettant la fulmination de ces bulles est du 5 mai 1741. Il y est accordé trois mois à l'évêque pour prêter serment de fidélité au roi. Il remplit cette formalité à la Vénérie, le 30 mai. (Reg. eccl. 17, f^{os} 122 et s., 150 et 152.)

persuadé que le Zele de tous les Ecclesiastiques de son diocese les portera a satisfaire a cette obligation et que tous n'attendent pour cela que de savoir quels seront les Receveurs, et quelle sera la somme qu'il faudra compter. Je dois donc vous marquer l'un, et l'autre par cette lettre Circulaire que je vous prie de communiquer a tous les Beneficiés de votre Archipretrée. M^{ssrs} Les Chanoines Curés payeront entre les mains de M^r Le Prévôt de la Cathedrale, et Monseig^r Commet ses Greffiers pour Receveur, avec pouvoir de passer quittance a M^{ssrs} Les Archipretres qu'il prie d'exiger riére Leur Archipretrée, non pas la quatrieme, la troisieme partie ou la moitié des Revenus Ecclesiastiques de chaque année, comme il étoit ordonné par les anciens Canons, ny les decimes des decimes, que Dieu obligeoit les Levites de payer annuellement au Grand Pretre, mais seulement pour une fois la vingtieme part, ou le cinq pour cent des Revenus des Benefices. Comme on a payé a S^t François de Sales, et a tous ses successeurs sous le nom de Iocundus adventus, ou comme l'on payoit a tous ses predecesseurs sous le nom de Subsidium Charitativum. L'Exaction enfin faite sous l'un et sous l'autre de ses noms par Monseig^r De Granier dont on a encore les Roles faits et reconnus dans le synode de 1580, signé par Monsieur d'Angerville, vicaire ge^{ral}. Ce titre, et plusieurs autres qui sont dans les Archives du Pallais Episcopal, Notamment le Rôle scellé, et signé par Monseig^r Charles Auguste de Sales, celui de Monseig^r d'Alex, et le dernier de Monseig^r De Bernex ausquel le meme droit a été payé, etablissent suffisamment la possession de nos Seig^{rs} les Eveques. Cette possession est encore soutenue par les arrêts des Cours souveraines, obtenus contre ceux qui refusoient de payer ; elle est fondée dans le droit comme on peut le voir dans plusieurs textes. J'en dis trop écrivant a des Ecclesiastiques penetrés des sentiments de venerations pour Monseig^r De Chaumont notre tres Illustre Prelat, et qui sont d'ailleurs assez instruits des depences qu'un Eveque de Geneve est indispensablement obligé de faire pour le bien de son Eglise, et du peu de Revenu qu'il a pour les soutenir, mais il n'est pas necessaire de vouloir vous persuader par des raisons, ce que vous ferés sans doute par inclination autant que par devoir. Je vous prie de croire que c'est aussi par inclination et par devoir que je suis, Monsieur, Votre tres humble et obeissant serviteur,

B. RIBIOLLET, vic. g^{ral}.

Annessy ce 1^{er} aoust 1741.

(Arch. de la Société florimontane.)

Les difficultés avec le pouvoir civil ne tardèrent pas à se produire. Au commencement de 1742, l'évêque imprima dans son mandement pour le carême et dans l'*Ordo divini officii*, deux brefs du Pape relatifs l'un aux viandes défendues en carême, l'autre à la rétribution des messes. Ces brefs n'ayant pas été soumis préalablement au Sénat pour en obtenir l'exécution en Savoie, le Procureur général appela comme d'abus. Par arrêt du 17 avril 1742, le Sénat déclara l'abus, et, en vertu de l'art. 1^{er} du chapitre V, livre 1^{er} du règlement de Savoie, condamna M^{sr} de Chaumont à une amende de mille livres, dont le roi lui fit grâce par patentes du 3 juin suivant ¹.

(A suivre.)

F. MUGNIER.

BIBLIOGRAPHIE

DETERMINAZIONE teorica della temperatura in Italia,
par M. Boltshauser, directeur du Collège royal d'Alexandrie en
Italie.

Notre éminent collègue a cherché à résoudre, dans la brochure dont le titre est ci-dessus, un problème qui ne manque pas d'un certain intérêt. On est quelquefois dépourvu d'observations suivies, dans telle ou telle station dont on voudrait connaître le climat. La formule de M. Boltshauser y supplée dans une notable mesure. Ou bien les observations que l'on a recueillies sur un point révèlent un défaut de concordance avec les résultats acquis pour les stations de même altitude ou latitude, et l'on s'en demande la raison. Ici encore la réponse est fournie avec une clarté suffisante par le travail de notre collègue.

Trois facteurs, suivant M. Boltshauser, influent sur le climat d'un pays : l'altitude, la latitude et la nature des

¹ Reg. eccl. n° 18, f° 1 et 16.

environs. Mais, dit-il, pour connaître l'influence particulière de chacun de ces trois éléments, il est indispensable de comparer les températures annuelles et mensuelles d'une foule de lieux qui présentent sous le rapport de la hauteur et de la position géographique une variété convenable.

A cet effet, M. Boltshauser a fait choix de 43 stations météorologiques, échelonnées depuis le pied de la péninsule italique jusqu'aux plus hauts cols des Alpes, et occupant un intervalle de six degrés et demi sur le méridien. Chacune de ces stations a des relevés thermométriques de plus de dix années consécutives, et peut en conséquence offrir ses moyennes de température avec la plus grande sécurité. Pour tirer parti de ces ressources, M. Boltshauser emploie la méthode graphique. Il obtient ainsi des courbes en fonctions de la latitude et en fonction de l'altitude qui lui donnent les lois générales de variation de la température, suivant l'une ou l'autre cause.

Mais il se rencontre des points singuliers qui sortent de la courbe et paraissent n'obéir à aucune loi, c'est ici que se montre l'influence exceptionnelle des milieux et des alentours, influence telle que dans les stations de Gênes, d'Ancône et du col de Valdobbia par exemple, la température est particulièrement élevée, tandis qu'elle est relativement basse à Alexandrie, à Plaisance et à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Avant le travail que nous analysons, il n'eût pas été possible d'établir d'exprimer aussi nettement cet avis.

Par ses courbes, M. Boltshauser arrive à bien apprécier la loi de décroissance de température avec la hauteur : elle n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire, car elle varie d'un mois à l'autre, atteignant un maximum d'amplitude par hectomètre en été et en hiver, pour se réduire au minimum pendant la saison de transition. De quelque côté qu'on l'examine, le travail de M. Boltshauser, avec les dix tableaux qui le complètent, nous paraît digne de l'attention des météorologistes.

E. TISSOT.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

12^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 6. — JUIN 1887.

Pressions barométriques moyennes : 725,4 à Annecy, 685,03 à Leschaux, 709,6 à Mélan. Maxima le 14. Minima le 2 aux trois stations. Excursion du mercure : 25 à Annecy, 14,4 à Leschaux et à Mélan 14,50.

TEMPÉRATURE. — Elevée. Moyenne à Annecy du maxima 28°, du minima 10°9, à 9 h. du matin 19°8. Moyenne générale : à Douvaine 19°4, à Chamonix 14°45, à Mélan 16°66, à Bonneville 16°75, à Leschaux 11°9, à Talloires 18°53.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 16°4, de l'eau de puits 6°82, de rivière 6°35. Du sol à Annecy à 1^m,30 de profondeur 15°

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de juin : le	6	13	20	27	...
Thermomètre... } maxima.	12°6	13°8	16°2	16°	
} minima.	—1°	3°2	9°3	2°	
Baromètre à 0°.....	630,8	631,6	630,7	627,8	

A cette station le thermomètre monte de 4 à 8 heures du matin pour rester entre 10° et 15° jusqu'à 6 heures du soir où il redescend jusqu'à 10 heures pour rester entre 8° et 9°. Le maximum barométrique est de 636,6 le 14 et le minimum 621,4 le 2.

PLUIE. — Mois sec. Maximum 82^m/m6 en 4 jours à Talloires. Minimum 41^m/m3 en 3 jours au Biot.

Au Semnoz 95^m/m5. A cette station la neige a disparu le 6.

ORAGES. — Au Biot le 2 et 26, à Bonneville le 25, à Annemasse le 26, à Talloires le 1, à Leschaux les 2, 20 et 26, Annecy les 20 et 26.

OBSERVATIONS DIVERSES — Au Semnoz gelée blanche assez forte le 22. Aux Contamines grêle avec pluie le 29 aux environs d'Annemasse, grêle à quelques endroits le 26. Les pluies du 2 grossissent l'Arve qui atteint 1^m,85 le 3 pour revenir à son niveau le 5. Le lac Léman augmente par la fonte des glaciers.

Mois sec, les prairies hautes en souffrent. Les blés ont belle apparence.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission, A. MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 5 août 1887.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture de la correspondance, qui renferme entre autres des lettres de trois sociétés qui demandent à échanger leurs publications avec la *Revue savoisienne* ; l'assemblée en agréée une, en exprimant son regret de devoir limiter ses échanges.

Il fait part de la distinction académique dont un de nos membres, M. Eugène Levet, capitaine du génie, vient d'être l'objet.

LE SECRÉTAIRE annonce que les rapports sur le Volapuk et le Néolatin seront présentés à la prochaine séance.

LE MÊME, conformément au désir exprimé par quelques membres dans la précédente séance, fait passer sous les yeux de l'assemblée les géographes qui donnent aux Nantuates la possession du territoire situé entre la Drance du Chablais et le Rhône. Il présente d'abord l'*Atlas antiquus* de Kiepert (V^e édition, Berlin), où l'on voit les Nantuates (pl. VII et XII) occupant presque tout le Chablais actuel ; cet atlas jouit d'une grande renommée en Allemagne.

En France, la *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine* par E. Desjardins, de l'Institut (Paris 1876), jouit également d'une autorité incontestée. A la planche II, tome II, on voit les Nantuates à cheval sur les hauteurs, qui séparent le bas Valais de la Savoie depuis le col de Couz jusqu'au Léman, mais ne dépassant pas la Drance, tandis que leurs voisins, les Véragres (Martigny), sont à cheval sur les cols qui donnent accès

dans les vallées de Chamonix et de Samoëns. Cette carte représente la Gaule avant l'arrivée de Jules César; la planche VI nous la représente après l'arrivée de César en Gaule. Or, sur cette dernière on voit les Nantuates supplantés par les Véragres dans le Chablais; ceux-ci occupent les trois Drance (d'Abondance, du Biot et de Bellevaux); en outre ils possèdent une grande partie du territoire de Thonon. L'auteur de ce remarquable ouvrage, pense que les Nantuates perdirent leur prépondérance, après l'arrivée de César, par la position plus centrale de Martigny (*Octodurus*, chef-lieu des Véragres) et l'importance du passage du Grand-Saint-Bernard, qu'on ne pouvait traverser qu'en partant de Martigny. Si le dessin des planches IV et VI laisse quelque peu à désirer sur les limites exactes de leurs possessions en Chablais, le passage suivant, par lequel il termine son intéressante dissertation, lève toutes les incertitudes à cet égard. « La Drance, dit-il, ou les contreforts des Alpes qui s'élèvent des deux côtés de cette rivière et viennent mourir à Thonon d'un côté et à Evian de l'autre, ont dû marquer la frontière de la confédération des quatre peuples de la *vallis Pœnina* et du territoire des Allobroges ». (T. II, p. 245).

M. Constantin ajoute qu'il se borne pour le moment à produire les auteurs qui sont considérés en France et en Allemagne comme les plus compétents en cette manière, et à l'opinion desquels il s'est rangé dans son étude sur le mot *Gavot* (*Revue*, p. 143), se réservant de répondre une autre fois à l'argumentation de M. le chanoine Ducis.

M. L'ARCHIVISTE expose les dons et échanges reçus, au nombre desquels on remarque le magnifique *Compte rendu du Congrès de Thonon*.

Le Secrétaire, A. CONSTANTIN.

NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(Suite. Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886,
de janvier, de février-mars, de mai, de juin-juillet et d'août 1887.)

Le chapitre avait profité de la vacance du bénéfice de Chilly pour demander son union à la mense capitulaire. Le pape l'accorda après enquête faite par devant l'official d'Annecy, nommé commissaire apostolique à cet effet par Benoit XIV.

Nous puiserons quelques renseignements dans les nombreuses pièces de cette affaire.

Les chanoines déclarent qu'ils sont au nombre de trente, faisant leur office et toutes les fonctions capitulaires dans l'église des Cordeliers ; qu'à cause de la modicité de leurs revenus, les chanoines, « qui sont tous nobles ou docteurs, sont obligés, pour subsister, de joindre des bénéfices-cures à leur canonicat ¹ et que l'union de la cure de Chilly à leur mense leur procurera un petit secours dans leur indigence ».

Les témoins rapportent que les revenus de la cure de Chilly consistent en dimes, novales, prémices et un rural produisant un revenu moyen de 1600 livres dont 900 sont destinées à payer la portion congrue du curé et celle du vicaire que le bénéficiaire doit y entretenir. D'autre part, le

¹ Comme il y avait incompatibilité entre les deux charges, les chanoines devaient toujours être nommés aux cures par le Pape, dont l'indult faisait disparaître l'empêchement. (Bulles de la cure de La Muraz pour le chanoine Gaspard-Vincent-Xavier de Loys, allié de M^{re} de Warens.) (Reg. eccl n° 23, f° 240.)

chanoine Dumas, établit ainsi le budget du chapitre, d'après les recettes des vingt dernières années :

1° Revenus sur les paroisses de Thorens, Desingy et La Balme : 436 coupes, 2 quarts et 5 picots de froment ; 64 coupes et 3 quarts de seigle ; 60 coupes et 8 picots d'avoine.

2° A Thorens encore, une portion de dîme affermée au prix de 359 livres, 10 sols, 2 deniers.

3° Sur les communes d'Arthaz, Bonne, Scientrier, Onnion, Mieussy, Scionzier, Nancy, Sappey, Menthonnex-en-Bornes, Desingy, Beaumont au pays de Gex, Seyssel et Corbonnex : 7,389 livres, 16 sols, 9 deniers.

4° Un capital produisant un revenu de 839 livres, 6 sols et 8 deniers.

Les dépenses sont les suivantes :

1° Honoraires des vicaires qui desservent les paroisses dépendant du chapitre, payables par trimestre et par avance : 1561 livres.

2° Honoraires des musiciens, payables chaque mois et à l'avance : 2,100 livres.

3° Charges foncières, supplément de portions congrues, honoraires des officiers tant internes qu'externes : 1038 livres.

4° Frais de procès, voyages, réparations : 2,000 livres. Total 6,699 livres qui, retranchées du revenu en argent, laissent un boni de 1530 livres, qui le plus souvent n'existe pas en réalité à cause de la misère du pays, des cas de tempête ou de stérilité de la terre, etc.

Le Sénat enregistra, le 14 juin 1742, les bulles papales d'union, ainsi que l'ordonnance de mise à exécution par le commissaire ¹.

La Savoie envahie par les Espagnols fut occupée et

¹ Reg. eccl. n° 18, *passim*, et f° 32 à 82.

gouvernée par eux, de janvier 1743 à février 1749. C'est à l'Infant d'Espagne, Don Philippe, qui s'était établi à Chambéry avec une petite Cour, que l'on s'adressait pour avoir l'autorisation du prince lorsqu'elle était nécessaire. Le Sénat et les habitants y recoururent le moins possible. Aussi, durant cette période, en dehors de la résistance que l'évêque de Genève et tout le clergé opposèrent au paiement des taxes levées sur les biens ecclésiastiques, comme sur ceux des autres citoyens, nous ne rencontrons pas de conflits entre les deux pouvoirs. La mort du marquis d'Ormea, survenue le 24 mai 1745, ne fut sans doute pas étrangère à cette amélioration.

A la paix, M^{sr} de Chaumont s'empessa d'adresser ses félicitations au roi de Sardaigne, et le 18 février 1749, il recommanda au ministre les députés de la ville d'Annecy, qui se rendaient à Turin pour attirer la protection royale sur leur ville. (Arch. de la Soc. Florimontane).

Sous l'épiscopat de M^{sr} de Bernex, les exorcismes avaient eu raison de l'invasion d'insectes qui dévoraient les récoltes du diocèse de Genève ; on les avait vus s'enfuir devant la liturgie et s'engloutir en bandes épaisses dans l'Arve, la Drance et le lac Léman.

En 1748, d'autres revinrent, dont on trouvera l'énumération complaisante dans un bref du 30 mars 1748. Cette fois c'était le Faucigny qu'ils affligeaient, et par un décret du 27 mai suivant, sollicité par les paroisses envahies, le Sénat autorisa l'exécution du bref dirigé contre ces animaux malfaisants.

Benedictus papa XIV, Venerabilis frater, seu dilecte fili, (il s'adresse à l'évêque ou à l'official)... *Exponi nobis nuper fecerunt dilecti filii, universitates et homines terrarum seu locorum Sal-lanchii, Combloux, Veroce, Passy, Servoz, Chamonix, Magland, Cordon, Demency, Delagorge, Saint-Martin de Pontet et Saint-Ger*

vais... *quod illorum agri, possessiones et bona quæcumque a copiosa animalium noscivorum multitudine et presertim bruchis et nichis, serpentibus aliisque vulgo nominatis, anetons, mouches, mouchérons, chenilles, sauterelles, limaces, taupes, fuines, guespes, rats, vers, becsaigus, orse, aliisque etiam incognitis, ita infestantur ut maximum... damnum proveniat.*

Pour faire cesser ce dommage, le Pape permit des prières, et, spécialement dans les lieux envahis, un jeûne de trois jours et une procession ; il ordonna à l'évêque de relever les habitants des censures ecclésiastiques qu'ils auraient pu encourir sans le savoir et de les bénir en son nom, etc...

Animalibus vero noscivis seu spiritibus immundis in damnum... incolarum utentibus... fugiant a facie sacrosanctæ crucis quam illis ostendes ¹.

A peine rentré en possession de la Savoie, Charles-Emmanuel III s'occupa de pourvoir aux bénéfices de sa nomination. C'est ainsi que, par patentes du 1^{er} avril 1749, il nomma divers ecclésiastiques à la collégiale de N.-Dame d'Annecy, où son droit s'exerçait alternativement avec celui des membres de la collégiale ².

Pendant ce temps la querelle du chapitre de la cathédrale avec les *Macchabées* avait continué, et le 18 juin 1750, l'archevêque de Vienne dut encore donner l'institution, qui leur avait été refusée par le chapitre et l'évêque de Genève, à sept prêtres élus par leurs confrères en 1740, 1742, 1744, 1745 et 1748 ³.

Par bulles des nones de juin 1750 (5 juin), le Pape

¹ Reg. eccl. n° 49, f° 120 et 121. En 1767 le Sénat interdit l'exécution d'un bref semblable obtenu de Clément XIII par les habitants de la Gorge (Contamine) pour faire cesser la maladie des chevaux et des bœufs, ainsi qu'une invasion de vers et de rats. Agit-il par défiance de l'efficacité du remède ou parce que le mal avait cessé ? Nous ne le savons pas.

² Reg. eccl. n° 49, f° 352 et s.

³ Reg. eccl. n° 49, f° 418 et s. Il en fut encore ainsi en 1751 pour Jean-Louis de Sales et trois autres prêtres élus en 1749 et 1750.

conféra à Charles-Hyacinthe Buglioni, vicaire général de l'archevêché de Turin, l'abbaye de Chézery, vacante depuis la nomination de M^{sr} de Chaumont à l'évêché de Genève ¹.

Un membre de la collégiale de Samoëns, Jean-Antoine Bardy, avait obtenu, en mars 1741, un canonicat au chapitre de la cathédrale d'Annecy. Il semble qu'on s'opposa à ce qu'il en prit possession, car il se pourvut bientôt au Pape pour obtenir de nouvelles bulles, qui lui furent accordées et qui l'exemptaient de l'obligation d'être *noble* ou *docteur*. Il y avait déjà longtemps que le chapitre, dont les prébendes n'étaient pas bien grasses, se recrutait presque exclusivement dans la bourgeoisie, mais la plupart, sinon la totalité, de ses membres étaient docteurs en théologie. L'exemple de M. Bardy prouve cependant que l'exemption s'obtenait facilement. Ce chanoine ne tarda pas à donner quelque ennui à l'évêque. Il résulte, en effet, de la lettre suivante, que quelques mois après s'être installé à Annecy, M. Bardy était allé prophétiser dans le diocèse de Valence.

Monsieur. L'on ne sauroit être plus flatté que je le suis à tous égards des bontés et des politesses contenues dans la lettre dont vous m'honorez au sujet du sieur Bardy et je ne saurois assez vous en témoigner Monsieur ma vive et respectueuse reconnaissance. Mais depuis près de trois ans il a résigné son canonicat de ma cathédrale, n'ayant cessé d'être errant et vagabond peu de mois après sa prise de possession, à l'occasion des scènes qu'il avoit joué dans le Diocèse de Valence avec deux prétendues prophétesses, preuves de son fanatisme.

Depuis près de trois ans je n'ay pas ouy parler de lui et ne sais ou il est actuellement.

J'ay l'honneur etc.

J. N., évêque de Genève.

Annecy ce 10 août 1746. (*L'adresse manque*).

Il est possible que le chanoine Bardy eût choisi la partie

¹ Reg. eccl. n° 19, fol. 423 et s.

méridionale du Dauphiné pour théâtre des opérations de ses campagnes, à cause de l'Université de Valence, très fréquentée alors par les Savoisien, qui allaient s'y faire recevoir assez facilement docteurs *in utroque*.

Nous avons retrouvé sur les registres de cette Université, de mars 1743 à septembre 1757, les noms de 70 Savoisien qui y reçurent le diplôme de docteur. Citons parmi eux Louis Franchet, d'Annecy, mai 1744 ; Philippe Rousset, Jacques Dompmartin, Joseph Dufour, d'Annecy, 1745 ; Claude Saillet, de Sallanches, Tappaz, de La Roche, A. Nycollin, d'Annecy, 1745 ; J.-B^e Charveja, curé, chanoine de Sallanches, 1750 ; Antoine Favre, Etienne Saillet, curés, d'Annecy, 1756 ¹.

Voici encore la copie d'une lettre autographe de M. de Chaumont ; elle est adressée d'Annecy, le 20 décembre 1747, à M. Faure (ou *Favre*), chanoine de la cathédrale, et semble avoir pour objet d'intercéder, auprès d'un oncle un peu sévère, en faveur d'un neveu coupable de quelque peccadille.

Il m'est revenu, Monsieur, que votre neveu partoit demain pour Evian, je croirois manquer de retour à un homme qui diligo (*sic*) que je n'ay point oublié si je ne vous engageois pas à faire attention que la saison me paroît bien rude d'une part et que de l'autre je pourrois sans estre patenté supposé que cela vous convienne faire finir une affaire qui ne me paroît pas si difficile à terminer, qu'il vaille pour cela la peine de perdre de vue et d'éloigner un neveu pour lequel je m'interesserais toujours avec d'autant plus de plaisir que cela ne sauroit estre avec des sentiments plus dévoués que je le suis.

Monsieur votre tres humble et très obéissant serviteur,

J. N. évêque de Genève.

(Arch. de la Soc. florimontane.)

¹ En 1763 nous retrouvons Nycollin lieutenant du juge-mage d'Annecy, Saillet et Favre chanoines de la cathédrale.

Quoique évêque, M. de Chaumont n'était pas un grand clerc.

Après le traité avec Genève du 3 juin 1754, l'évêque, aidé de son vicaire général, le chanoine Bior, dut organiser en paroisses les villages et hameaux cédés au roi de Sardaigne dans le bailliage de Ternier. Il établit les trois cures de Neydens, Valéry et Onnex et prépara celle d'Avully. Le 24 février, le roi nomma les curés en vertu du droit de patronage qu'il avait acquis sur les cures, parce qu'il avait « pourvu à leur rétablissement et à leur dotation ». Le mémoire adressé par l'évêque au roi est fort intéressant, parce qu'il indique pour chaque localité, si petite qu'elle soit, le nombre des maisons protestantes ou catholiques qu'elle contient ¹.

Le 9 septembre 1755, les habitants de Sciez en Chablais instituèrent chez eux une *rosière*. M^{me} Louise, comtesse d'Allinges, chanoinesse de Remiremont en Lorraine, avait en 1727 légué à la paroisse de Sciez une certaine quantité de biens pour apprendre à lire et à travailler aux filles. Les habitants trouvèrent que c'était là de l'argent mal placé et qu'il fallait convertir la fondation en une école de garçons. Les filles, disaient-ils, ne peuvent venir à l'école que l'hiver, et vu l'éloignement des divers hameaux, elles se trouveraient soumises aux intempéries et aux dangers auxquels leur sexe les expose ; les curés instruisent suffisamment les filles de la religion, et il convient beaucoup mieux que les hommes sachent lire que les femmes.

L'évêque avait donné un avis favorable ; la famille consultée, comme cela était nécessaire, avait à peu près consenti ; mais pendant les pourparlers un procès s'était engagé, rien ne se faisant alors sans plaider ; la dotation en

¹ Reg. eccl. n° 22, f° 78 et s.

était sortie fort diminuée, et ne suffisait plus à la fondation d'une école. On décida que les fruits et intérêts de la donation seraient employés à constituer chaque année une dot « à la plus pauvre, la plus sage et la plus vertueuse fille de la paroisse, à désigner par le seigneur du lieu ou son homme d'affaires, le curé ou son vicaire, le chatelain, les syndics et les conseillers délégués à cet effet, et que l'élection serait faite par eux à la pluralité des voix, ou par la voie du sort ou du scrutin, pour éviter les fraudes et les abus ¹. »

Les communautés religieuses continuaient à administrer de mal en pis leurs propriétés et leurs revenus ; souvent elles avaient de la peine à vivre. Les abbayes et prieurés d'hommes avaient tous des abbés ou prieurs commendataires, dont les agents s'efforçaient de percevoir les rentes sans s'astreindre aux charges d'entretien et de réparation. Lorsqu'un bénéfice, gras ou maigre, venait à vaquer, une foule de clercs piémontais ou savoisiens en disputaient encore la substance à celui qui obtenait la commende. Nous citerons à titre d'exemple le petit prieuré de Chindrieux en Chautagne ², desservi par deux ou trois bénédictins de Talloires qui s'y nourrissaient avec leurs prébendes. Le prieur commendataire, Augustin d'Allinges de Coudrée, étant décédé, R^d Humbert Despines, natif du Châtelard en Beauges, docteur en droit et en théologie, professeur de théologie à Thonon, fut nommé à sa place par bulles du 17 des calendes de décembre 1760 (15 novembre). Le même jour, le pape Clément XIII accorda sur les revenus du prieuré une pension de 57 ducats d'or et 2 jules 1/2 à M. Ferrero, grand-vicaire de l'abbaye de Saint-Michel de

¹ Reg. eccl. n° 22, f° 296.

² Chindrieux était alors une paroisse du diocèse de Genève. (Reg. eccl. n° 239, 251, 257 et 325.

la Cluse ; une autre de la même somme à M. Joseph-Marie Paget, de Saint-Julien, docteur en théologie, et chapelain du roi dans la congrégation de la *Superga*, près de Turin ; et encore une troisième, de 34 ducats d'or et 5 jules, à R^d seigneur Louis-Joachim Millet d'Arvillard, doyen de la collégiale de Notre-Dame d'Annecy.

On dut penser à réunir plusieurs maisons religieuses en une seule et à diminuer le nombre de leurs membres. C'est ce qui eut lieu à cette époque pour les Feuillants de l'abbaye d'Abondance et pour les Bernardines d'Annecy et de La Roche.

Les élections, pas plus alors que de nos jours, n'étaient à l'abri des attaques des victimes du vote. Le peuple de La Roche était en possession du droit de nommer l'archidiacre de la collégiale de la ville, sur une liste de trois chanoines présentée par les syndics et le conseil. Le chanoine Dard, l'un des trois candidats à cette place en 1760, fut nommé à la *pluralité des voix*, mais son élection fut attaquée par le *primicier*, le *custos* et les autres confrères de l'élu comme entachée d'illégalité et de simonie. De là un procès devant l'official du diocèse, puis devant le métropolitain ¹.

L'un des derniers actes de M^{sr} Deschamps de Chaumont fut l'incorporation de la mense abbatiale de l'abbaye de Chézery à la mense épiscopale de l'évêché de Genève. Elle avait été prononcée par bulles papales des calendes de septembre 1761, autorisée par le roi de Sardaigne, à qui la nomination de l'abbé appartenait, et par le roi de France, dans les Etats duquel l'abbaye était située. Les formalités préalables furent achevées en 1763, et le 18 mai M. Puthod, procureur fiscal épiscopal de l'évêché et mandataire spécial de l'évêque, en prit la possession réelle, en ouvrant

¹ Reg. eccl. n° 23, f° 209 et s.

et fermant la porte de l'église, chantant le *Veni Creator*, sonnant la cloche, encensant le Saint-Sacrement, parcourant le cloître et recevant les clefs de l'appartement abbatial des mains du prieur et des cinq autres religieux du monastère.

M. de Chaumont avait assez souvent des accès de démence. Dans la matinée du 1^{er} août 1763, sous le coup de la fièvre, il se jeta de la fenêtre de sa chambre, au premier étage, dans une cour, et se fit de graves blessures auxquelles il succomba.

La collégiale de Notre-Dame d'Annecy a conservé le souvenir de cet événement dans son registre capitulaire ¹.

Le 1 Aoust 1763. M^{sr} notre eveque Joseph Nicolas Deschamps de Chaumont est tombé sur les sept heures du matin par la fenêtre de sa chambre par un mouvement de phrénésie ou l'avait jetté sa maladie. Et par un miracle de la providence étant tombé sur une buche qui lui traversant la cuisse soutint l'effort de la pesanteur, sa tête fut préservée. Alors revenu à lui-même, il marqua jusqu'à sa fin les plus grands sentiments de piété, se faisant avant toutes choses administrer les sacrements. Le 2 Aout a une heure après minuit il expira tranquillement. Le 3 Août sur les 7 heures du matin il fut inhumé dans l'église de S^t François de Sales.

CHAPITRE VIII.

M^{sr} JEAN-PIERRE BIOR (1764-1785) ².

M. Biord était né à Châtillon-sur-Cluses le 16 octobre 1719. Il fit ses études à Thonon, alla apprendre le droit

¹ Aux archives munic. d'Annecy, 1763, f^o 320. Sa pierre tombale a été enlevée pour servir à un autre tombeau. Quoiqu'elle eût été grattée, on y lisait encore *alumni seminariorum Genev. Patri optimo heredes posuerunt.* (Note de M. E. Serand.)

² Voir sur cet évêque, GRILLET, *Dict. histor.*, III, p. 336 et s.; MERCIER, *Souvenirs histor. d'Annecy*, p. 288; FLEURY, *Hist. de l'église de Genève*, II, ch. XVII.

canon à Dijon, et prit son doctorat en théologie à Besançon. Il se rendit ensuite à Paris où, après avoir suivi pendant dix ans les cours de la Sorbonne, il fut reçu docteur, le 30 septembre 1750. Pendant ce temps, il exerçait les fonctions de curé de la *Basse Sainte-Chapelle*.

M^{sr} de Chaumont le rappela dans son diocèse. Il y revint fortement imbu des doctrines gallicanes. Le 12 août 1751, étant déjà chanoine de la cathédrale, il obtint la cure de Douvaine. Lorsqu'il fut nommé vicaire général du diocèse, il se démit de son bénéfice sous la réserve d'une pension de 70 ducats d'or de chambre et 10 jules, qui dut lui être payée par son successeur, Joseph de Livet. Ce dernier devait bien n'être institué curé que lorsqu'il aurait été *préféré* au concours, mais il est évident qu'il n'y avait là qu'une simple formalité. Tout ecclésiastique en faveur duquel une personne influente avait donné sa démission, et qui avait reçu ses bulles qui, dans ce cas, précédaient le concours, ne pouvait que réussir à l'épreuve ¹.

Le 17 mai 1764, Charles-Emmanuel III nomma le chanoine Biord évêque de Genève; il fut institué par des bulles de Clément XIII du 7 des ides de juillet (9 juillet 1764) ², dont voici un court extrait :

Clemens episcopus, servus... dilecto filio Joanni Petro Biord, electo gebennensi... ad te ex catholicis nobilibusque parentibus in Diocesi gebennensi ortum quadragenario majorem... in theologia magistrum, ac dictæ ecclesiæ gebennensis canonicum qui munus, vicarii generalis ultimi defuncti ejusdem ecclesiæ episcopi summa cum laude obivisti et quem dictus Carolus Emmanuel Rex nobis ad hoc per suas litteras nominavit, apud nos de litterarum scientia, morum honestate, spiritualium providentia et temporalium circumspeditione, aliisque multiplicum virtutum donis quibus perso-

¹ Reg. eccl. n° 22, f° 440.

² Reg. eccl. n° 24, f° 496 v° et s. Le placet du roi de Sardaigne est, pour la première fois, écrit en italien.

*nam tuam illarem largiter altissimus multipliciter insignivit...
te... in episcopum præficimus...*

(Suivent les neuf autres bulles.)

Ces bulles furent enregistrées au Sénat le 31 juillet. L'évêque, depuis ce moment, ajouta à son titre de *prince de Genève*, qui lui avait été contesté un instant, celui d'abbé de Chézery, en vertu de l'union de cette petite abbaye à l'évêché.

Il eut presque aussitôt avec son chapitre une discussion assez singulière. Il s'agissait de savoir s'il aurait la présidence de la procession de la Nativité, ou s'il la laisserait, suivant l'usage, au prévôt; s'il devrait assister aux offices en habit de chœur ou s'il pourrait y venir simplement en camail et en rochet; avec la croix pastorale à découvert sur le camail, ou bien couverte. Ces questions furent tranchées par un acte solennel dans lequel l'évêque n'eut pas le dessus (FLEURY).

Le gouvernement royal était depuis assez longtemps préoccupé du trop grand nombre de fêtes existant en Savoie. Il chargea M. Biord de lui adresser un mémoire contenant un *plan* des réductions qu'il conviendrait d'opérer. M. Fleury a rapporté cet événement, mais, nous semble-t-il, un peu inexactement en ce qui concerne l'attitude des autres évêques de Savoie. Ceux-ci avaient accepté, aussi bien que M^{sr} Biord, la possibilité de procéder à la réduction sans l'intervention de Rome. S'il y eut des hésitations au sujet du moment auquel ils promulgueraient le mandement qui devait prescrire au clergé l'exécution de la mesure, il ne paraît pas qu'il y ait eu le moindre conflit à cet égard, car nous n'en avons retrouvé aucune trace aux archives du Sénat.

Voici d'ailleurs les pièces de cette affaire :

Le 18 novembre 1765, le roi et son ministre, M. Mazé, adressent au Sénat et à chaque évêque, les lettres suivantes ; — au Sénat :

Très chers... L'expérience n'ayant que trop fait connaître la nécessité de réduire le trop grand nombre des fêtes, soit à cause de leur inobservance par un trop grand nombre de particuliers qui au lieu de les satisfaire passent ces jours dans la débauche, les jeux et les cabarets, à la ruine de leurs familles, soit par le grave préjudice qu'il en résulte pour les pauvres gens qui ne peuvent travailler dans ces jours de fêtes et n'ayant d'autres ressources que le travail de leurs mains, tombent de plus en plus dans la misère, nous avons invité le moderne évêque de Genève de travailler à un plan de cette réduction telle qu'il la croiroit plus convenable selon ses lumières pour son diocèse et pour les autres de la Savoye et d'Aoste ; ayant [*nous avons*] fait parvenir ses réflexions et ses sentiments avec son plan, nous l'avons communiqué aux autres évêques de nos Etats pour avoir leur avis et tous ayant convenu de la nécessité de réduire les fêtes, ils ont aussi convenu d'adopter le même plan chacun pour leur respectif diocèse, à quelques légères différences près qui ne s'éloignent pas sensiblement de l'uniformité que nous souhaitons sur cette matière. Les choses ayant été amenées à ce point, nous invitons par nos lettres de ce jour desquelles nous vous faisons remettre les copies l'archevêque de Tarentaise, l'évêque d'Aoste et ceux de Genève, de Grenoble et de Belley de mettre la dernière main à ce salutaire ouvrage en donnant chacun pour ce qui le regarde les mandements nécessaires et en les faisant publier dans leurs diocèses...

A l'archevêque de Tarentaise :

Tres R^d tres cher et dévot orateur. Nous avons eu une sensible satisfaction d'apprendre vos sentiments sur la nécessité et l'utilité du nombre des fêtes proposé par le plan de l'évêque de Geneve que nous vous avons communiqué et de vos dispositions à user de votre autorité épiscopale pour mettre en exécution ce salutaire ouvrage suivant le plan dont nous faisons joindre une copie à la présente. Nous invitons par nos lettres de ce jour l'évêque d'Aoste votre suffragant et les autres évêques qui à quelque légère différence près ont adopté ce même plan de mettre la dernière main à ce salutaire ouvrage, en

donnant leur mandement nécessaire à cet effet... Nous verrons avec plaisir cette nouvelle marque de votre sollicitude pastorale pour le bien de la religion et pour l'utilité de nos peuples dans votre diocèse...

Lettre semblable à l'évêque d'Aoste, ainsi qu'à l'évêque de Grenoble; si ce n'est que, dans cette dernière, le roi consent à ce que, outre les fêtes indiquées dans le plan, l'évêque supprime encore, ainsi qu'il l'avait proposé, celles de Saint-Martin, de Saint-André et de Saint-Thomas, avec les vigiles et jeûnes des fêtes transférés au dimanche.

À l'évêque de Belley on écrit :

M^r l'Eveque de Belley 1. Nous avons eu une sensible satisfaction d'apprendre vos sentiments sur la nécessité et sur l'utilité de la réduction des fetes et que votre predecesseur avait deja pourvu par son mandement du 1 Mai 1744 au delà meme de ce qui etoit projeté par le plan que nous vous avons communiqué...

M^{rs} Biord, enfin, reçoit la lettre suivante :

Nous avons eu une sensible satisfaction (*comme ci-dessus*) et de voir votre ouvrage là dessus, etc.

Suit le tableau des fêtes pour le diocèse de Genève :

FÊTES MOBILES : Paques et le lundi suivant, l'Ascension, Pentecote et le lundi suivant, la Fête du Corps de Dieu.

FÊTES CONSERVÉES DANS LEURS JOURS FIXES ET NATURELS : la Circconcision, l'Epiphanie, S^t François de Sales, la Purification, l'Annonciation, la Nativité de S^t Jean Baptiste, S^{ts} Pierre et Paul, l'Assomption, la Nativité de la S^{te} Vierge, la Toussaint, la Conception, Noël, S^t Etienne, S^t Jean; les fêtes de S^t Sébastien et S^t Roch jusqu'après la messe, dans les paroisses seulement où elles ont été vouées avec

1 L'évêque de Belley et celui de Grenoble n'étant pas sujets du roi de Sardaigne, il ne les appelle pas ses *très chers*, etc.

L'évêque de Belley était M. Gabriel Courtois de Quincey; celui de Grenoble, Jean de Caulet; celui de Tarentaise, Claude-Humbert de Rolland de Bery; celui d'Aoste, Pierre-François de Sales. Il n'est pas fait mention de l'évêque de Saint-Jean de Maurienne, Charles-Joseph Filippa de Martiniana. (V^r F. MUGNIER, *Chronologies pour les études histor. en Savoie.*)

l'approbation de l'évêque ; enfin le patron de la paroisse, à moins que sa fête n'ait déjà été transformée précédemment, ou qu'elle le soit par le présent règlement.

FÊTES TRANSFÉRÉES AU DIMANCHE : S^t Mathias, S^t Jacques, le S^t Suaire, S^t Jacques Majeur, S^t Laurent, S^t Barthélemy, S^t Mathieu, S^t Maurice, S^{ts} Simond et Jude, S^t André, S^t Thomas ; toutes les dédicaces au second dimanche d'octobre. Toutes les autres fêtes de précepte ou de vœu, non comprises dans cette table, restent supprimées.

Défense de faire aucune procession hors l'enceinte des paroisses à moins qu'on ait obtenu la permission *par écrit* de l'évêque, sans comprendre cependant, dans cette défense, les processions qui se font d'une paroisse sur une autre dans l'enceinte de la même ville, ni celles des Rogations qui se font dans les paroisses voisines à la distance seulement d'une demi-lieue ¹.

Le 1^{er} janvier 1766, M^{gr} Biord publia son mandement. Un exemplaire en étant parvenu à Rome, le Sacré-Col-lège, dit M. Fleury, *fut indigné*, l'évêque ayant agi sans autorité suffisante. La curie romaine finit par ratifier ce qu'elle ne pouvait pas empêcher.

Malgré la faveur dont l'évêque de Genève jouissait auprès du gouvernement, celui-ci n'hésitait pas à s'opposer à ceux de ses actes qu'il croyait illégaux. M^{gr} Biord s'était mis, peu de temps après sa nomination, à faire ses visites pastorales. Dans le but, sans doute, de dégrever les curés, le greffier de l'évêché avait exigé des paroisses, soit communautés, un droit pécuniaire pour dresser le procès-verbal de visite. Des plaintes ayant été portées à ce sujet, l'évêque présenta au roi un mémoire tendant à justifier l'exaction du droit, et où il soutint en outre que les frais des visites pastorales devaient être supportés par les communautés.

Après avoir pris l'avis de l'avocat général de Savoie et avoir fait examiner l'affaire à plusieurs de ses ministres,

¹ Reg. eccl. n° 23, f° 91 à 99.

Charles-Emmanuel III décida, par lettres du 6 mars 1767 :
« 1^o Que, suivant les lois ecclésiastiques, il n'est absolument dû aux évêques, à l'occasion de leurs visites pastorales, que la simple nourriture pour eux et leur suite, limitée au temps de leur séjour ; étant cependant au droit de ceux qui ont cette obligation, ou de fournir la table ou de donner l'équivalent en argent ; qu'ainsi il est absolument défendu d'exiger aucune somme en argent sous prétexte de vacation, droit et émolument, ou pour quelque autre titre que ce soit ; 2^o que l'exaction du prétendu droit pour les actes et pour les procès-verbaux de visite est abusive, le greffier ne pouvant prétendre qu'un salaire modéré pour les extraits qui lui en seraient demandés ; 3^o que c'est une règle aussi universelle que certaine que les frais de nourriture sont à la charge des curés et autres bénéficiers, sans que la communauté ni les paroissiens soient tenus d'y concourir pour la moindre portion ; 4^o que l'exaction du prétendu droit ne pourrait être autorisée par aucun usage, à moins qu'il ne fût immémorial, ce qui n'est pas dans le diocèse de Genève, ni dans les autres diocèses de Savoie. »

Le roi rappelle enfin un billet royal de son père, Victor-Amédée II, en date du 31 octobre 1727, qui avait déjà consacré ces principes. Il mande au Sénat de veiller à ce qu'ils ne soient pas enfreints, et, « voulant néanmoins préférer à la rigueur du droit les sentiments de la considération que nous avons pour la personne du dit évêque, nous vous disons que notre intention est que l'avocat général ne forme, pour cette fois, aucune demande au sujet des sommes exigées, étant persuadé que l'évêque donnera une pleine exécution à nos déterminations, ainsi que nous les lui faisons connaître par notre lettre d'aujourd'hui ¹ ».

¹ Reg. eccl. n^o 25, f^os 263 et s.

C'est à cette époque que M^{sr} Biord entama une correspondance fort connue avec Voltaire, devenu son diocésain par son établissement à Ferney, et qui venait parfois en visite au château de Proméry, près d'Annecy. (V. FLEURY; MERCIER, p. 289.) Suivant une tradition annécienne, il y aurait été attiré par les charmes d'une dame dont deux portraits se voient encore dans le salon du château. Ce n'est pourtant pas une beauté ; la physionomie est sèche, un peu dure. L'hôtesse du philosophe rachetait sans doute ce défaut par une réception délicate et par les grâces de l'esprit que Voltaire recherchait surtout. Nous ne pensons pas, toutefois, qu'il ait franchi bien souvent les sept à huit lieues qui séparent Ferney du village de Pringy, où se trouve l'ancienne résidence de René Favre de la Valbonne.

Par bulles de Clément XIV du 4 des ides de janvier 1771 (*10 janvier*), M. Joseph-Marie Paget, chanoine de Saint-Pierre, fut nommé prévôt du chapitre, en remplacement de M. Joseph-Auguste de Vidomne de Saint-Ange, décédé. M. Paget était alors abbé de Saint-Christophe de Bergomasco (diocèse d'Acqui, en Piémont), réformateur et visiteur des collèges de Savoie, et habitait Chambéry. Ces bulles furent enregistrées au Sénat, sous la réserve que « le serment que l'évêque doit prêter, suivant la formule pontificale, ne pourra le dispenser de la fidélité à Sa Majesté, ni préjudicier aux droits des églises de Savoie ni aux libertés et usages du pays ¹ ».

Les brefs de sécularisation accordés à des moines par le pape deviennent fort nombreux ; il y en a quelques-uns en faveur de religieuses.

(A suivre.)

F. MUGNIER.

¹ Reg. eccl. n° 26, f° 298.

LE PAYS DE GAVOT

L'année dernière, au Congrès de Thonon, M. l'avocat Duplan, maire d'Evian, auquel j'avais adressé une petite étude sur le nom de *Gavot* donné anciennement à un territoire du Chablais, eut la bonté d'en donner lecture dans une des séances.

Je n'y pensais plus, lorsque dans la *Revue savoisiennne* (nos de mai et de juin-juillet) est apparue sur le même sujet une dissertation, d'ailleurs très savante, où l'auteur, M. A. Constantin, attribue au mot *Gavot* une signification toute différente de celle que j'ai cru devoir lui attribuer moi-même.

Il peut fort bien se faire qu'il ait raison et que j'aie tort, car, en matière étymologique, rien n'étant plus facile que de se tromper, il serait de mauvais goût de s'obstiner à défendre une opinion toute personnelle. Cependant, comme nous ne pouvons être, ni l'un ni l'autre, juges dans notre propre cause, M. Constantin trouvera bon, je l'espère, que je soumette mon opinion au jugement de mes compatriotes du *Pays de Gavot*, qui semblent avoir, on voudra bien le reconnaître, une certaine compétence dans la question dont il s'agit.

Voici donc une copie du manuscrit qui fut présenté l'année dernière au Congrès de Thonon, et qui, si je ne me trompe, n'a pas encore été publié ¹.

¹ Le compte rendu du brillant congrès de Thonon n'avait en effet pas encore paru, quand l'auteur de cette dissertation en a adressé une copie à la *Revue*. Quoique le mémoire en question se trouve aujourd'hui dans *Savoie et Savoyards — Congrès des Sociétés savantes à Thonon* — la *Revue* n'a pas cru devoir repousser pour cela la demande de M. l'abbé Lacroix de faire paraître son mémoire dans le journal même qui a traité le même

Dans l'heureuse circonstance qui va réunir à Thonon les représentants de nos Académies savoisiennes, il y a pour qui a vu le jour au chef-lieu du *Pays de Gavot*, une espèce de devoir à remplir, — celui d'expliquer à ceux du docte Congrès qui l'ignoraient encore l'étymologie et la signification de *Gavot*. Eh bien ! — et honni soit qui mal y pense — rien ne nous semble plus facile, grâce aux armoiries d'Evian, que nous allons blasonner de notre mieux.

Que portent-elles en effet ? « D'azur à deux poissons d'or, dont le plus gros tient le plus petit dans sa bouche, et au chef cousu de gueule à la croix d'argent pleine », qui est la croix de Savoie. Le tout est sommé d'une couronne murale.

De telles armes, véritablement *parlantes* pour le pays de Gavot, quoique la pièce principale soit un poisson, pourraient servir d'écusson au genre humain, où les forts ont de tout temps, sinon dévoré, au moins opprimé les faibles.

Partons de là. Ce poisson (c'est de l'un d'eux seulement que nous allons nous occuper) sur champ naturellement d'azur, comme les eaux de notre lac, s'appelait autrefois *gavot*. « GAVOT, *dal brettone e il basco gav o gaw*, vi-
« vace, agile, gaie. *Nel dizionario francese-spagnuolo*
« *dell' Oudin havvi : Gavot, cierto pece. Gavotta, nel*
« *significato di ballo, si trova nel dizionario del Veneroni* ¹. »

Littre parle, lui aussi, de cette danse légère, appelé *la*

sujet. Ajoutons que la dissertation de M. Constantin avait déjà été portée, en juin 1886, sur le programme des lectures qui devaient se faire au Congrès de Thonon (V. *Revue savoie.*, 1886, juillet) et qu'elle n'a pu y être présentée en même temps que celle de M. l'abbé Lacroix, par une circonstance indépendante de la volonté de l'auteur. — *La Rédaction*.

¹ TOSELLI, *Origini della lingua italiana*.

gavotte, où, au lieu de marquer le pas en glissant, comme cela se pratique aujourd'hui, à ce que j'ai entendu dire, on sautille sur un pied, ce qui n'est autre chose que la vieille contredanse.

« *Gavus, levis in verbis, gallice gay.* »

« *Gavotus seu montanus. Interrogatus quorum erant dictæ bestiae, dixit quod quorundam Gavotorum.* » (Inquisit. anno 1268, ex schedis Pr. de Mazaugues) DUCANGE, *Gloss.*

Cette dernière assertion nous paraît assez gratuite, car rien ne motive un rapprochement synonymique entre *gavotus* et *montanus*, ces *gavoti* dont il est question pouvant fort bien être des Chablaisiens d'en deçà de la Dranse.

Nous avons donc pour fait acquis : 1° que *gav*, racine celtique, signifie *gai*, *agile* ; 2° qu'un « certain poisson » s'appelait autrefois *gavot*, et que 3° dans les armoiries de la ville d'Evian, chef-lieu du pays de Gavot, figurent deux poissons, dont le plus faible est la proie du plus fort. Quel est celui des deux qui a donné son nom au pays ? Evidemment ce ne peut être que le petit qui, au milieu de ses joyeux ébats et de ses plongeurs dans l'air, est traitreusement saisi par le brochet, ce requin du Léman.

Il est là, le pauvre petit, qui joue dans nos armoiries le rôle de victime, noble rôle s'il en fût, à condition toutefois que cela ne dure pas trop longtemps.

Il nous vient une idée. Cet allègre petit poisson, que l'on voit encore aujourd'hui, comme on le voyait sans doute il y a des milliers d'années, quand le lac est calme, danser la *gavotte*, c'est-à-dire sortir la tête et souvent sauter tout entier hors de l'eau, ne serait-il point notre *jaulat* ou *geaulat*, dont le nom, se modifiant sous l'action du temps et les variations du dialecte, aurait été primitivement, dans le langage du pays, *gav-la*, en prononçant la pre-

mière lettre comme dans *jharicotta* (babel), qui dérive du latin *garrulus*. Nous croyons même nous rappeler d'avoir entendu, il y a trente à quarante ans, les gens de la Tour-Ronde et de Meillerie prononcer, non plus *jhôla* comme à Evian, mais bien *jhavla*, respectant ainsi, sans le savoir, la très ancienne radicale *gav*.

De ce *gav*, du reste, les noms de famille ayant une plus grande force de résistance à travers les âges, dérivent probablement les noms de Gay (dont la dernière lettre est un *v* à queue), de Gavet, Gavard, Gavillet, Gavardie, Gaveyron, etc., etc., ce qui nous amène pourtant à nous demander, sans que nous osions répondre, si l'épithète *gai*, qui traduit le monosyllabe celtique *gav*, vient du poisson appelé gavot, ou *vice versâ*.

Résumons. Selon nous, le pays de Gavot, ou des Gavots, est tout simplement, pour parler notre dialecte, le pays des *jhaulas* et des *ferraux*, dont le grand banc de pêche commence à l'embouchure de la Dranse pour finir au Bouveret. C'est dans ces parages que les dits poissons abondent et qu'ils sont de meilleure qualité.

Sur le littoral sud du Léman, on appelle *jhaulerie* ces tout petits poissons dont la pêche est interdite, et qui appartiennent, pour la plupart, à la famille des *geaulas*. Cette orthographe nous semble plus rationnelle que celle de *jolas*, adoptée dans le langage familier par les gens du pays, d'abord parce que la première syllabe du mot se prononce comme la voyelle composée *au* et non comme l'*o* bref ; ensuite parce que l'*u* et le *v* ayant la même valeur phonique dans les anciennes écritures, on se retrouve en présence de la radicale *gav*, par laquelle a été ouverte et se trouve close notre petite dissertation philologique.

F. LACROIX.

Modène (Italie), 22 juillet 1887.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la vallée du prieuré de Chamonix (*d'après les documents recueillis par A. Bonnefoy*), par ANDRÉ PERRIN. Chambéry, 8°, 1887.

L'Histoire de la vallée de Chamonix se divise naturellement en deux parties. La première, antérieure à l'année 1786, consiste surtout dans les rapports de son Prieuré avec les habitants. La seconde commence seulement au XVIII^e siècle avec les anglais Windham et Pococke, les génevois Bourrit et Saussure et le guide Jacques Balmat : le mont Blanc en est en quelque sorte le centre.

Ce n'est pas de cette époque récente et d'ailleurs assez généralement connue que M. André Perrin s'occupe dans le livre dont nous essayons de donner un aperçu. Il s'est proposé avant tout de mettre en œuvre les matériaux amassés sur le Prieuré, pendant de longues années et avec un zèle infatigable, par le savant notaire de Sallanches, Jacques-Adrien Bonnefoy. La publication qu'il en avait faite sous les auspices de l'Académie de Savoie l'avait préparé à ce travail.

On sait du reste combien malaisément la connaissance des diverses chartes émanées du moyen âge, arrive aux gens les plus instruits eux-mêmes. Ici nous en trouvons une preuve. Après avoir indiqué quelques-uns des chapitres contenus dans *l'Histoire de la vallée de Chamonix* un critique de Paris écrivait au mois de mai dernier : « On regrette que ces faits ne soient appuyés d'aucun document. On nous dit qu'ils ont été recueillis par M. Bonnefoy, notaire à Sallanches : cela ne suffit pas. On voudrait en avoir le texte même en entier ou par extrait ». Espérons

que le rédacteur de la *Revue historique* apprendra un jour, en lisant de plus près le livre de M. André Perrin, que son vœu est depuis longtemps satisfait.

D'après les recherches de M. le chanoine Ducis, ce serait le 16 août 1091 que le comte Aymond I^{er} de Genevois avait fait donation de Chamonix à l'abbaye de Saint-Michel de la Cluse en Piémont. Celle-ci y établit un prieuré rural, comprenant quelques religieux chargés à la fois du service divin et de l'administration temporelle. En 1288, les dignitaires étaient après le Prieur, le curé, son vicaire, et les sacristains. Les moines qui y résidèrent ne furent jamais nombreux : en 1368 et en 1411, les habitants se plaignaient vivement de l'insuffisance du personnel affecté au service du culte.

Le XIII^e siècle, qui suivit l'acte de fondation, n'a fourni à Jacques-Adrien Bonnefoy aucune charte et par suite à M. Perrin aucune donnée sur l'état de la vallée. On peut croire cependant que se posèrent alors les bases de l'organisation fiscale. Indépendamment des droits qui se retrouvent partout, citons l'*Aussiege*, redevance perçue sur les vaches conduites dans les pâturages du prieuré, l'offrande de luminaires à l'Épiphanie par tout homme faisant feu, et les redevances aux services mortuaires du septième et du trentième jour, du milieu et du bout de l'an.

Au XIII^e siècle les faits se pressent déjà importants. A côté des paysans attachés à l'exploitation du sol. M. Perrin a rencontré un certain nombre de familles tirant des revenus de la vallée : les Bottolier, les Raymond de Chedde, les Martin, les Marlio, les Métral, les Nangy. Ceux-ci ne se bornaient pas à vivre de leur avoir : en 1202, en effet, les Chamoniards invoquaient contre eux, la protection de Willelme II, sire de Faucigny.

Ce dernier arrangement nous révèle un autre trait des

temps féodaux, la rivalité des dynasties seigneuriales se disputant l'hommage des gens de condition inférieure. Les sires de Faucigny se voient contrariés dans leurs prétentions à la « sauvegarde » de la vallée par les comtes de Genevois, descendants du fondateur du Prieuré, par Guillaume II en 1204 et 1229, et par Amédée II en 1289. Le conflit se termine, le 7 février 1291, par une transaction qui laisse Chamonix sous la protection de la célèbre « grande dauphine » Béatrix, dame du Faucigny. Amédée II de Genevois reçoit une indemnité de 500 livres.

Au même temps apparaissent les premiers prieurs dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Avec Pierre qui vivait en 1202, on en connaît douze autres qui siègèrent pendant trois siècles, c'est-à-dire, jusqu'au moment où Chamonix échappa à Saint-Michel de la Cluse pour passer à la collégiale de Sallanches. Préoccupé des institutions plus que des hommes, M. A. Perrin n'a peut-être pas assez fait ressortir le mérite de quelques-uns de ces personnages. Ainsi Richard de Villette (1255-1296) a dû être un administrateur éminent. Il acquit des montagnes et des pâturages, et obligea les Métral, les Bottolier et d'autres familles à reconnaître son autorité. En 1264, il rattachait étroitement au Prieuré Vallorsine avec sa population d'origine teutonique. Il y bâtissait, en 1272, une église qui, seize ans après, était encore restaurée par ses soins. Au milieu des démêlés des comtes de Genevois et des sires de Faucigny il voyait une partie de ses sujets se soulever et demander au premier de ces seigneurs un asile en son château de Charosse près de Passy. Appuyé par la « grande dauphine » Béatrix il regagnait ses hommes en leur donnant des franchises écrites, en 1292. Dans les quatre années suivantes, il cumulait les fonctions d'abbé de Saint-Michel de la Cluse et de prieur de Chamonix.

Les franchises concédées par Richard de Villette devaient se développer au ^{xiv}^e siècle. D'abord spéciales au chef-lieu de la vallée, elles s'étendirent en 1330, sous le prieur Aynard de Montbel, aux gens de Vallorsine et aux dépendances de Notre-Dame du Lac, localité située entre Servoz et les Houches et ruinée, en mars 1421, à la suite d'un éboulement de la montagne des Fiz.

M. André Perrin s'est particulièrement appliqué à décrire la condition qu'elles faisaient aux habitants de la vallée. A les examiner de près on ne trouve pas, — un seul point excepté, — que les Chamoniards fussent extraordinairement privilégiés.

Tous étaient hommes-liges ou mainmortables, et par suite, s'ils mouraient sans héritiers directs, étaient privés, à des degrés différents il est vrai, du droit de tester ; dans ce cas les biens « meubles » des premiers et de tout l'avoir des seconds faisaient échute au profit du prieur. D'abord affranchis de cette sujétion, les gens de Vallorsine la subirent eux-mêmes en 1489. Sous peine de confiscation nul ne pouvait s'établir hors de la vallée sans autorisation.

On remarque les rudiments d'une organisation communale. Les chefs de famille ont le droit de s'assembler sous l'orme, à la porte de l'église, pour traiter des intérêts généraux. A leur tête sont les syndics au nombre de onze, en 1292, où ils sont mentionnés pour la première fois, et réduits plus tard à quatre. A l'origine ces magistrats locaux étaient élus par le suffrage de tous les communiens ; dans la suite ils seront désignés par les syndics sortants. La durée de leur mandat fut alors fixée à deux ans, mais chaque année ils se renouvelaient par moitié. Deux d'entre eux représentaient la vallée supérieure, et les deux autres la vallée inférieure. Les syndics anciens étaient appelés *maîtres* et les syndics nouveaux *valets*. Une fois choisis, ils

ne pouvaient refuser la charge qui leur était imposée, mais en retour on leur allouait une indemnité.

Le côté vraiment original des franchises de Chamonix est dans l'exercice de la Justice. Tout crime ou délit passible d'une peine pécuniaire est de la compétence du châtelain, officier du prieur. Tout crime ou délit entraînant la peine de mort ou de la mutilation des membres ne peut être jugé que par les communiens eux-mêmes constitués en une sorte de jury. Ici M. A. Perrin indique nettement la procédure suivie. L'accusé est arrêté par les agents du prieur qui instruisent encore l'affaire, mais un « prudhomme » nommé par les chefs de famille doit prendre connaissance des pièces du procès ; il en dresse un rapport, et devenu président du tribunal il procède en public à l'interrogatoire de l'accusé et des témoins. Il recueille ensuite les voix des « bons hommes », et prononce la sentence. Le condamné est remis aux officiers du prieur pour l'application de la peine.

Jamais la torture n'était pratiquée.

Le prieur n'intervenait dans le jugement que par la désignation d'un personnage chargé de renseigner les « bons hommes » sur les dispositions législatives. L'homicide, le brigandage, l'hérésie et aussi le sortilège étaient dans la compétence de ce tribunal populaire. M. André Perrin cite plusieurs exemples de condamnations atteignant des sorciers.

Bien que le prieur déclarât posséder « le mère et mixte empire et l'omnimode juridiction », il n'exerçait en réalité que la moyenne et la basse justice. Aussi, en 1368, les syndics s'opposaient-ils à ce qu'il érigeât à l'entrée de la vallée des fourches patibulaires, symbole du droit souverain de vie et de mort.

La haute juridiction criminelle demeura longtemps aux

gens de Chamonix, comme à leurs voisins de Sixt et d'Abondance. Au xv^e siècle elle leur était maintenue par les ducs de Savoie qui à d'autres égards visaient à étendre sur eux leur domination. Amédée VIII et ses successeurs commencèrent en effet à leur demander des subsides extraordinaires d'argent lesquels jusque là n'avaient été accordés qu'aux seuls prieurs. Ceux-ci, en ce temps, songeaient moins à défendre leurs prérogatives contre les princes qu'à résister aux empiètements des Chamoniards devenus de plus en plus entreprenants. Aussi, en 1519, Guillaume II de La Ravoire s'estimait-il heureux de pouvoir, du consentement du duc Charles III et du pape Léon X, échanger ses droits de prier contre certains avantages conférés à lui par la collégiale de Sallanches. Ainsi disparut la subordination de la vallée à Saint-Michel de la Cluse après un terme de 429 ans.

Le 31 juillet 1520, au prier devait être substitué un doyen, administrateur délégué par les chanoines de Sallanches et choisi dans leur sein. Presque au début du nouveau régime Chamonix faillit tomber sous une domination étrangère. Au moment où le roi François I^{er} et ses alliés de Berne se jetaient sur les états de Charles III, les Valaisans occupaient de leur côté le Pays de Gavot. D'Evian qui en était la capitale, ils sommaient les Chamoniards de leur prêter serment, menaçant en cas de refus, de les contraindre par la force (22 février 1536). Le péril fut écarté par l'intervention de Charlotte d'Orléans, régente du Genevois et du Faucigny au nom de son fils Jacques, enfant en bas âge, et représentant de la ligne apanagée de Savoie-Nemours.

Comme les derniers prieurs, le chapitre de la collégiale de Sallanches trouva les gens de la vallée bien indociles. La levée des droits féodaux ne s'opérait pas sans provoquer

des récriminations ou même des actes de violence. En 1527, le châtelain Chissé de Boutillier était chargé de prêter main forte à deux sergents de justice : accueilli à coups de pierres et blessé, il se réfugiait dans les bâtiments du Prieuré.

En 1534, autre résistance à la perception de la dime : celle-ci était exigée à la côte 11. On parlait d'appeler les Valaisans, d'expulser le doyen, de même que les Genevois avaient éloigné leur évêque. Le 18 juillet 1535 le bailli de Faucigny, Claude-Jacques de Bardonnenque, était à son tour obligé de chercher asile au Prieuré. Dix-neuf des rebelles étaient toutefois arrêtés et transférés à Chambéry. Deux ans après, nouvelle agression contre le seigneur Demarest de Menthon qui avait ordre de se saisir de dix-huit habitants : on le huait sur le chemin, on l'assiégeait dans le Prieuré d'où il ne sortait qu'à l'arrivée du châtelain de Cornillon accouru à son secours avec les milices rurales du voisinage.

Tous les torts n'étaient pas, à coup sûr, du côté des Chamoniards. Aussi, en 1540, le parlement français de Chambéry recourait à une transaction pour calmer les esprits. Vingt-huit ans après le Sénat d'Emmanuel-Philibert, tout en prescrivant aux habitants de payer la dime, frappait d'une amende deux chanoines convaincus de concussion.

Au ^{xvii}e siècle, les contestations se renouvellent entre les deux parties. En 1698, l'intendant Brichanteau se rend vainement à Chamonix pour tenter un accommodement.

Au ^{xviii}e siècle, arrive enfin l'affranchissement de la vallée à l'égard de la collégiale, mais non sans d'interminables débats. Le 18 juillet 1757, les communiens, en donnant au chapitre 36,000 livres, se libérèrent du droit d'échute inhérent à leur condition d'hommes-liges et de

mainmortables. Le 3 octobre 1786, ils rachètent les censes et servis qui pesaient sur le sol moyennant 58,000 livres dont 6,000 étaient à la charge de Vallorsine. La domination des chanoines de Sallanches avait duré 266 ans.

Dans ce même siècle on avait construit, en 1707, l'église actuelle de Chamonix, et en 1762, celle d'Argentière. La commune et la paroisse des Houches datent seulement de 1787.

En 1773 la vallée comptait 600 feux.

Tels sont les faits principaux que nous croyons devoir signaler d'après M. A. Perrin, tout en suivant un plan un peu différent. L'auteur a certainement rendu service aux amateurs de l'histoire locale, et surtout à ceux qui ne peuvent aborder directement les documents légués par Bonnefoy.

Disons enfin, mais sans insister, que ça et là l'*Histoire de la vallée et du Prieuré* présente quelques inadverstances. Au début l'auteur paraît croire que le pays appartenait d'abord aux Allobroges, et qu'il fut donné par Auguste aux Centrons : il connaît cependant la fameuse inscription de la Forclaz, puisqu'il en reproduit le fac-simile d'après Louis Revon. Ailleurs il semble confondre le duc Louis de Savoie avec son fils Louis qui fut roi de Chypre par mariage. On ne trouve pas facilement non plus la position de Notre-Dame du Lac, paroisse souvent citée par lui, — même en s'aidant de la carte, un peu touffue en noms, qui accompagne l'ouvrage.

Ces taches et quelques autres disparaîtront vraisemblablement de la seconde édition que nous souhaitons prochaine.

PASCALEIN.

GLANURES SALÉSIENNES

(Le morceau qui suit est tiré d'une lettre écrite par Sainte-Beuve
à M. de Saint-Genis et datée du 3 juillet 1869).

.
Vous faites bien de détacher ce portrait ¹ du plus aimable des saints ; je l'ai beaucoup étudié autrefois, et je trouve que vous ne le surfaîtes en rien. Si quelqu'un a jamais reçu un don, c'est lui bien visiblement : il avait *l'attrait*, et le charme qu'il répandait alentour était irrésistible. La Savoie doit l'aimer entre tous ; car lui-même il la fait aimer, et il la représente en ce qu'elle a de plus naïf, de plus fin, de plus riant, de plus cher aux âmes poétiques et tendres.

Vous avez très bien remarqué qu'il avait l'amour de la nature, mais de telle façon et à tel degré, qu'on ne sait trop si c'est la nature qui l'a mené à la charité, ou la charité à la nature. Comme son doux et puissant Maître le Nazaréen, il avait le don des symboles ; tout ce qu'il voyait autour de lui, lui parlait ; et il traduisait, lui aussi, ce langage en paraboles. Il allait évangélisant. C'est comme cela qu'on les voudrait tous ; et quoiqu'il n'ait été ni fade ni mou dans sa douceur, on s'accommoderait de semblables adversaires ², mieux encore quelquefois que de certains amis. Que j'aurais eu de joie à l'avoir pour confrère à la Florimontane !

Eug. RITTER.

¹ *Saint François de Sales et son temps*, par Victor de Saint-Genis. (Chambéry, imp. Pouchet, 1869, 408 pages in-8°.)

² Il faut se rappeler, pour comprendre ce mot, que dans les derniers temps de sa vie, le grand critique français, membre du Sénat impérial, avait pris un rôle très militant dans les discussions où était en jeu l'influence sociale de l'Eglise catholique.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 21 septembre 1887.

PRÉSIDENTENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT communique la correspondance qui se compose de :

1° Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, annonçant l'envoi de deux ouvrages importants : *Bibliographie des sociétés savantes de la France*, par Lefèvre-Portalès, et *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques*, par R. de Lasteyrie.

2° Une circulaire de la Société d'histoire de la Suisse romande invitant la Florimontane à son assemblée générale qui aura lieu au château de Chillon, à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation.

3° Une demande d'admission comme membre correspondant.

LE MÊME exprime les regrets que la Société éprouve de la perte récente de deux de ses membres : M. Prost, conducteur des ponts et chaussées, membre effectif, et M. Morel-Fatio, membre correspondant, qui a fait de nombreux dons au Musée d'Annecy. La Suisse perd en M. Morel-Fatio un savant distingué, et le Musée de Lausanne un conservateur et un bienfaiteur hors ligne.

M. LE SECRÉTAIRE présente au nom de M. Franklin Rime un travail complémentaire pour faire suite à la *Table des matières du Bulletin de la Société* (1851-59) et de la *Revue savoisiennne* (1860-64), qui est aujourd'hui terminée, grâce au bienveillant concours de MM. Rime,

(REVUE SAVOISIENNE.)

Miquet et Tissot; c'est une table alphabétique des collaborateurs avec indications des pages où se trouvent les articles ou communications dont ils sont les auteurs. La réunion accepte avec reconnaissance ses bons offices, et adopte son plan avec une légère modification. Elle charge en outre M. Miquet de revoir l'ensemble de ce travail, en attendant que la Société trouve les moyens de le publier.

M. DUCIS, absent de la séance du 5 août, reprend la discussion sur le pays des Nantuates. Il conteste pour notre contrée l'autorité des deux ouvrages présentés par M. Constantin, page 241, parce que les lignes marquées sur les cartes ne sont appuyées d'aucune preuve positive, et qu'il a combattu lui-même, en se fondant sur des documents locaux, ces prétendus confins des Nantuates dans une réunion de la *Commission topographique des Gaules*.

Il rappelle que Jules César, *de Bello gall.* VI, XI, XX, XXXIII, etc. donne le titre de *Civitates* aux peuplades gauloises; que Tacite, *Germania*, XIII, XIV, XVI, XXXVI, XLIII, etc., en fait autant pour les peuplades germaniques.

La *Notitia civitatum Galliæ* reproduit le cadre officiel des cités gauloises, dont les confins ont servi de base à ceux des diocèses, comme le droit canonique l'établit.

Or, le diocèse de Genève comprenait le pays de Gavot, d'après les documents résumés dans le *Regeste genevois*, voir le n° 134 pour Marin, 231, 237 pour Saint-Paul, Maxilly et Bernex, 317 pour Blonay et Brest, 455 pour Marin, Meillerie et Thollon, 576, 1122 pour Evian et la vallée d'Abondance, 634 pour Publier, et enfin 1568 pour le tableau du décanat d'Allinges comprenant tout le pays de Gavot.

Le *Pagus genevensis* avait les mêmes confins; voir les n° 107, 109 pour Montigny, Larringes et Lugrin, 194

pour Meillerie et Saint-Gingolph, 231, 237 pour St-Paul, Maxilly et Bernex.

La carte de l'ancien diocèse de Genève dans le *Regeste genevois*, toute prouvée par des documents locaux, a certainement plus d'autorité que celles qui nous viennent de loin sans aucune preuve. Le *Magister dixit* n'est plus de mode, s'il n'établit pas ses assertions sur des documents authentiques.

Cette carte donne la ligne de montagnes depuis Saint-Gingolph jusqu'au Mont-Blanc pour confins du diocèse de Genève, contre ceux de Sion et d'Aoste.

Et, de fait, le massif de montagne qui occupe plus de dix kilomètres de largeur entre le Valais et le pays de Gavot, le long du Léman, était une limite bien plus naturelle et plus considérable entre deux peuplades que le torrent de la Dranse, dont l'usage des eaux sur la majorité du parcours était plutôt une occasion de rapports entre les habitants des deux rives. Cette considération, appuyée des documents précédents, fait remonter à la plus haute antiquité la ligne de confins qui donne aux Allobroges le pays de Gavot. Elle ne pourrait être infirmée que par des documents positifs.

M. CONSTANTIN fait observer que s'il a produit nommément dans la séance du 5 août, en l'absence de M. Ducis, les auteurs qui font venir les Nantuates jusqu'à la Dranse, c'est que dans la précédente réunion il s'était engagé d'en donner connaissance à la prochaine session (voir page 214) ; qu'il a prouvé alors qu'il existe des géographes d'une grande autorité qui ne partagent pas la manière de voir de son honorable collègue. Il y a donc loin de là à dire que M. Constantin se soit basé sur des considérations purement philologiques, pour donner la Dranse aux Nantuates.

La seule objection qui mérite d'être discutée est celle

que l'on peut tirer de ce fait qu'en général les diocèses ecclésiastiques ont eu les confins de la cité civile romaine. On peut, en effet, dire qu'il est très probable que le pays de Gavot a toujours fait partie de l'évêché de Genève depuis les premiers temps de son érection au v^e siècle, parce que l'on possède un titre de 890 établissant que Lugrin, Lar-ringes étaient compris dans le *pagus genevensis* ; mais on ne saurait en conclure qu'il en était ainsi mille ans auparavant, car les Romains, qui étaient si respectueux envers les dieux des peuples vaincus, n'avaient pas le même respect pour les divisions territoriales de ces peuples ; en prenant possession du Valais, ils ont pu modifier l'état ancien des choses selon leurs convenances, comme il a pu être modifié lors des grands remaniements que fit Dioclétien (fin du III^e siècle) dans l'administration des provinces et l'organisation des *cités*, et comme il le fut plus tard lors de l'invasion des barbares. Le document en question ne peut être invoqué comme une preuve péremptoire de l'état des choses existant environ mille ans auparavant ; de même, les anciens documents qui établissent que Flumet ressortissait à l'évêché de Genève ne peuvent être invoqués comme un témoignage probant que Flumet et la vallée de l'Arly ont toujours fait partie de la cité de Genève, car on sait d'une manière certaine que les Ceutrons, au temps de Vespasien, s'étendaient jusqu'à l'emplacement où l'on a découvert l'inscription de La Forclaz du Prarion.

Les auteurs du *Regeste genevois* mettent, il est vrai, Flumet aussi bien qu'Evian dans l'ancien diocèse de Genève, mais il ne faut pas en conclure qu'ils considèrent ces deux localités comme ayant de tout temps fait partie de la *cité* genevoise ; ils sont au contraire aussi formels qu'on peut l'être à cet égard. « L'an 58 avant J.-C., disent-ils, de retour dans leur ancien territoire (*après la défaite de*

Bibracte) les Helvétiens occupent de nouveau la frontière septentrionale des *Allobroges*. Ceux-ci confinent à l'est aux Nantuates (vieux Chablais), peuplade indépendante des Romains. » (P. 5, N° 11.)

L'objection que tire M. Ducis du document de 890 relatif à Lugrin est donc loin d'être aussi sérieuse qu'elle en a l'air. En tout cas, on ne peut pas dire que les estimables auteurs du *Regeste* n'ont pas eu connaissance de ce document et autres semblables, et qu'ils aient attribué à la légère aux Nantuates la possession du Vieux-Chablais.

Pour aller à l'encontre du *Regeste genevois*, de Desjardins et de Kiepert, il faudrait des documents plus rapprochés de l'époque, et l'on est fort embarrassé d'en trouver de bien concluants; l'opinion qui veut que les Nantuates venaient jusqu'à la Dranse est plutôt fondée sur toute une série de considérations et d'interprétations que sur des documents indiscutables, à moins que l'on accepte comme bon le témoignage de Polybe, qui a traversé les Alpes Pennines et vu le Valais cent ans environ avant l'arrivée des Romains. En ce cas, le mérite d'avoir trouvé un passage qui tranche la question revient tout entier à M. Ducis.

Dans la communication que l'auteur des *Questions historiques et archéologiques* a faite l'année dernière au Congrès de Thonon (*Les Pœni d'Afrique et les Alpes Pœnines*), il établit qu'après le combat que les Allobroges livrèrent à Annibal (près de Chaumont sur Frangy, suivant lui), le général carthaginois « poursuivit sa marche
« pendant deux jours sans être inquiété par les habitants,
« grâce à la terreur imprimée par le dernier succès... A
« l'extrémité du territoire allobroge, Annibal fut abordé
« par les députés d'une peuplade voisine — évidemment les
« Nantuates, — avec les offres les plus séduisantes. Sans
« se fier entièrement à eux, il accepta leur compagnie et

« leurs provisions. Mais, après deux jours de marche, arrivant près d'un passage étroit entre des rochers abruptes, leurs troupes s'écartèrent pour prendre l'armée carthaginoise en queue (Polybe, LII.)..... Si l'on suppose que cette marche de deux jours se soit faite comme celle des jours précédents, par 37 mille romains ¹, cette affaire du quatrième jour, depuis celle de Chaumont, aurait eu lieu au détroit entre Massonger et Saint-Maurice, où se trouva plus tard la station de Tarnade. De là on entra dans le territoire des Véragres, ce qui explique le silence de Polybe sur la fin de cette action qui n'eut pas de suite. »

Puisque Polybe nous apprend qu'Annibal marcha deux jours encore, après le combat, sur le territoire des Allobroges, sans être inquiété par eux, il est clair que nous avons la mesure de leur territoire depuis Chaumont, comme nous avons celle du territoire des Nantuates : deux jours de marche.

En adoptant les mesures itinéraires parcourues journellement, telles que M. Ducis les établit, 27 kilomètres environ, on arrive à trouver que la Dranse est éloignée de 54 kilomètres de Chaumont, et que de Saint-Maurice à la Drance il y a également 54 kilomètres environ.

La Dranse était donc la limite des deux peuples 200 ans avant J.-C.

Si l'on reporte la frontière des Allobroges à la frontière du Valais actuel, il en résulterait qu'Annibal aurait fait 40 kilomètres par jour sur le territoire des Allobroges, où « il marcha deux jours *sans être inquiété par eux* » ; ce qui n'est pas admissible.

Par conséquent M. Ducis doit accepter la ligne de la

¹ A raison de 27 kilomètres par jour.

Dranse comme bien établie par lui-même, autrement son passage d'Annibal par les Alpes Pennines se trouve gravement compromis.

M. Ducis répond que, si dans son dernier mémoire sur le passage d'Annibal en Chablais, il a dit qu'à l'extrémité du territoire allobroge, Annibal fut abordé par une peuplade, qu'il présume être les Nantuates, il ne s'ensuit nullement que le territoire de cette nation s'étendit jusqu'à la Dranse. « Les habitants du long de cette route, dit Polybe, vinrent au-devant d'Annibal ». LII.

Ils ne l'attendirent donc pas chez eux. Ils le prévinrent en s'offrant de le guider à travers leur pays. M. Ducis a pensé que cette prévenance avait eu lieu dans le pays de Gavot, qui formait l'extrémité du territoire allobroge.

Il est vrai que M. Ducis a opiné autrefois pour les confins de la Dranse, au Congrès scientifique de France tenu à Chambéry, en 1863. Mais de nouvelles études plus approfondies l'ont rappelé à la ligne des Alpes. Voici la cause de l'opinion qu'il a dû abandonner.

Au moyen âge se forma la Seigneurie, puis le Comté, puis le Duché du *Caput lacu*, *Capolai*, *Cabolai*, enfin Chablais, dont les confins n'ont été bien fixés qu'en 1260, entre la Veveyse au nord-ouest, la Dranse de Thonon sur l'autre rive et la Morges au-dessus de Martigny, ayant pour centres Saint-Maurice et Chillon.

Malgré cela, les titres cités du pays de Gavot dans le *Regeste* n'en sont pas moins affirmatifs pour le *pagus* et le diocèse de Genève, selon l'origine primitive.

M. L'ARCHIVISTE expose les échanges et les dons reçus depuis la dernière séance ; au nombre de ces derniers, on remarque un beau volume in-4° *Numismatique féodale du Dauphiné*, don de l'auteur, M. Morin-Pons, à Lyon.

Le Secrétaire, A. CONSTANTIN. •

NOTES ET DOCUMENTS
SUR
L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(*Suite.* Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886,
de janvier, de février-mars, de mai,
de juin-juillet, d'août et de septembre 1887.)

En 1774, 1776, 1781, 1790, le roi nomme aux places vacantes de la collégiale de Notre-Dame d'Annecy. Le pape institue des chanoines, lors des vacances dans les mois qui lui sont réservés ; le 4 mars 1772, c'est Maurice Cohendet, de Serraval, qui n'est ni *noble*, ni docteur ¹ ; le 8 avril 1776, c'est Jacques-François Dubouloz, de Thonon, maître en théologie.

L'archevêché de Tarentaise étant devenu vacant, le pape accorde sur la mense épiscopale des pensions pour une somme de 588 ducats et 10 jules, dont une de 91 ducats d'or, 7 jules 1/2 (800 livres) en faveur de M. Michel Conseil, vicaire général et official du diocèse de Genève. (Bulles du 17 des calendes de janvier 1771.) ².

Le 21 juillet 1773, Clément XIV supprime l'ordre des Jésuites ; ses bulles sont enregistrées au Sénat le 4 octobre suivant.

Le 19 septembre 1776, par lettres données à Rome, *extrà portam flaminiam*, notre compatriote le cardinal Gerdil nomme le chanoine de Genève, de Baudry, son vicaire général en Savoie, pour les biens qu'il y possède en qualité d'abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Michel de la Cluse ou de l'Etoile ³.

¹ Reg. eccl. n° 28, f° 6.

² Id. n° 27, f° 418.

³ Id. n° 28, f° 322.

L'évêché de Chambéry fut institué par bulles du 15 des calendes de septembre 1779 (18 août), et, le 13 des calendes d'avril 1780, le vicaire général d'Annecy, M. Conseil, en fut nommé titulaire ¹. Il fut pourvu le même jour à l'évêché de Saint-Jean de Maurienne.

Depuis douze années, M^{sr} Biorde recevait du pape des pouvoirs spéciaux relatifs à l'hérésie, à la confession, aux dispenses de mariage. Ils étaient renouvelés tous les trois ans et enregistrés par le Sénat sans difficulté. En septembre 1780, et sur les réquisitions du substitut Dichat, il n'autorisa l'exécution du bref que « pour les dispenses de mariage, les autres étant contraires aux usages du pays » ².

Il semble que l'évêque était dans l'habitude d'adresser chaque année ses souhaits à l'avocat général à l'occasion des fêtes de Noël. Voici sa lettre de 1774 (16 décembre) :

Monsieur, Je viens à l'approche des Saintes fêtes et de la nouvelle année vous offrir les vœux que je fais chaque jour pour votre conservation et votre plus parfait bonheur. Ils sont dictés par la juste reconnaissance des bontés que vous m'avez tant de fois témoignées ; je me flatte monsieur qu'en les agréant comme la plus sincère expression de mes sentiments vous voudrez me continuer les mêmes effets de votre bienveillance et les mêmes attentions de votre zèle à concourir au bien et aux avantages de mon diocèse...

Signé : J. P., évêque de Genève.

En voici une autre, adressée probablement au même :

Monsieur, Un Ecclesiastique venant de Chambéry m'a voit dit que vous lui aviez parlé des plaintes qui vous avoient été portées contre le Curé de Challonges comme tenant une espee de cabaret dans son presbitere, en l'assurant d'ailleurs que je devois en être informé. je fus surpris de son discours n'ayant jamais rien oui dire de semblable ; mais persuadé alors de la réalité du fait j'écrivis aussitôt à ce curé, pour lui donner les avis convenables ; mais comm'il m'a paru s'être

¹ Reg. eccl. n° 28, f° 396, et id. n° 29, f° 111.

² Id. n° 29, f° 204 et s.

pleinement justifié de cette imputation, j'ai cru devoir vous communiquer la reponse qu'il m'a faite et le certificat qui y étoit joint ; j'espere que la vue de ces pieces suffira pour vous faire connoître qu'on a cherché à surprendre vôte Religion par de fausses imputations contre ce curé.

Permettés aussi, Monsieur, que je vous communique une autre lettre de Mr l'Administrateur de Chamonix ; il ma paru que son contenu pourroit meriter vôte attention, et que par une suite du zèle dont vous êtes animé, vous voudriés bien donner des ordres, pour faire cesser les abus dont ce respectable Ecclesiastique se plaint. je suis fâché de me rendre importun par des representations de cette espece ; mais je sais que vous aimés le bien, et que vous n'avez rien plus à cœur, que de le prouver ; c'est ce qui anime ma confiance, et qui me penetrera toujours plus des sentiments du respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être Monsieur votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : † J. P., Evêque de Geneve.

Annessi ce 30 aoust 1774.

Une troisième lettre nous paraît adressée encore à l'avocat général :

Annessi le 12 mars 1784. Monsieur, Je ne puis plus m'empêcher de vous témoigner la juste et vive douleur dont je suis pénétré en voyant la dépravation des mœurs faire chaque jour de nouveaux progrès en cette ville...

Permettez encore, Monsieur, que je vous communique une lettre du curé d'Etaux, que je crois n'avoir rien exposé que de vrai. Si les faits dont il se plaint vous paraissent dignes de votre attention, j'espère que vous voudrez bien donner les ordres que le cas peut exiger, ou du moins m'indiquer ce que je pourrais suggérer au curé pour que l'insulte qui lui a été faite ne reste pas tout à fait impunie. Je sais que la passion du jeu est fort enracinée parmi les paysans de cet endroit, et qu'il y a parmi eux des escrocs qui ont gagné dans une seule séance à d'autres paysans jusqu'à 40 et 50 louis : j'ignore cependant si celui dont le curé se plaint est de ce nombre, et ce n'est pas de quoi je prétends le taxer. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

Signé : † J. P., Evêque de Genève 1.

1 D'après les trois lettres originales, aux archives de la Société Florimontane, ainsi que la lettre du cardinal Gerdil, qui va suivre.

Le 17 février 1785, M^{sr} Biord glissa sur le pavé couvert de glace et se donna au pied une entorse à la suite de laquelle il tomba gravement malade. Il mourut le 11 mars.

La mort de cet homme remarquable excita de grands regrets. Elle fut annoncée au cardinal Gerdil, son compatriote, qui avait été son condisciple à Thonon, par le chanoine Duc, neveu de M^{sr} Biord, et par M. de Thiollaz au nom des vicaires capitulaires. Le cardinal répondit à M. Duc par une lettre que Grillet a publiée. (*Dict. hist.*, t. III, p. 373.)

M. de Thiollaz avait profité de la circonstance pour dire au cardinal que « la veuve Eglise de Genève avait plus besoin que jamais de sa puissante protection ». Le cardinal répondit :

Monsieur, Je partage bien sincèrement la juste douleur, dont l'illustre Eglise de Geneve vient d'être penetrée par la perte du grand Evêque, dont le gouvernement rappelloit sans cesse, et faisoit revivre les beaux jours de son Saint Predécesseur par l'esprit de sagesse et de charité, de douceur et de zèle, avec lequel il a consommé le cours de son auguste ministere. Les regrets du Troupeau forment le plus digne tribut d'éloge à la mémoire du Pasteur qui lui a été enlevé, et montrent combien il méritoit de le posséder, en sentant si bien le prix de ses vertus ; et ce qui doit mettre le comble à l'éloge, c'est la sensibilité avec laquelle notre Saint Pere reçut cette affligeante nouvelle, au moment que je me fis un devoir de la lui annoncer. Le souvenir du respectable Prélat, que nous pleurons me sera toujours infiniment cher, par la reconnaissance de l'amitié constante, et des bontés qu'il eut pour moi, et par l'interêt que je prens à un Diocese justement célèbre par son édifiante regularité, et où j'eus le bonheur de recevoir le premier lait de l'instruction. C'est à ce titre une douce consolation pour moi que celle que je reçois par la part que vous venez, Monsieur, de me faire si obligeamment du digne choix que votre recommandable Chapitre a faite de Messieurs les Vicaires généraux qu'il vous a associés pour une si imposante administration, qui ne sauroit être mieux confiée qu'à ceux qui sont capables d'en sentir tout le poids, et qui par

ce sentiment même sont sans cesse avertis de la sollicitude et de la vigilance qu'elle exige. Le Seigneur qui a retiré vers lui son serviteur pour couronner ses mérites, ainsi que nous devons l'espérer, n'a pas retiré son esprit, et il bénira le choix qu'il a lui même inspiré. Permettez, Monsieur, que je vous renouvelle ici tout mon empressement à saisir les occasions de pouvoir témoigner ma haute estime envers vous, et vos dignes collègues, aussi bien que la cordiale reconnaissance et parfait attachement
du Card. ^CERDIL.

à Rome le 16 avril 1785.

CHAPITRE IX.

M^{gr} JOSEPH-MARIE PAGET ; M. PANISSET ;

M^{grs} DE MÉRINVILLE et DESSOLES.

A la mort de M^{gr} Biord, le chapitre élu pour vicaires capitulaires les anciens vicaires généraux, MM. de Thiollaz, Puthod et Bigex, auxquels il adjoignit M. Perréard. Leurs pouvoirs durèrent deux années. Ils eurent à s'occuper de la portion congrue des curés de la partie française du diocèse ; et, suivant l'habitude, ils firent part de leurs projets au ministre du roi de Sardaigne. L'abbé Saint-Marcel ¹, précepteur du duc de Genevois et du comte de Maurienne, appuya leur démarche. Il leur promet son concours dans la lettre suivante adressée à M. Bigex, l'un d'eux ² :

De la Vigne R^e ce 25 de Juillet 1786. Mon tres cher Monsieur. J'allai samedi dernier dîner chez Son Exc. M. le Comte Corte et par malheur il venait de quitter sa vigne pour se rendre à Turin... Je sens

¹ Nicolas Saint-Marcel, abbé des SS. Victor et Cormé. (V. GRILLET, *Dict. hist.*, t. 1^{er}, p. 398.) La *Vigne royale* est probablement la maison de campagne située sur la colline de la rive droite du Pô, à Turin, appelée maintenant la *Vigne de la Reine*. En Piémont et dans les départements du Var et des Alpes-Maritimes, *aller à* (*venir de*) la *vigne* signifie *aller à* (*venir de*) la *campagne*. Voir *Revue Sav.*, 1883, p. 36 et 66.

² M. Bigex devint évêque de Pignerol, puis archevêque de Chambéry.

bien toute la pesanteur de l'affaire que vous allez entreprendre pour satisfaire aux désirs de M^{rs} les Agens du clergé de France, mais il m'a toujours paru que vous ne pouviez pas guères vous dispenser d'y mettre la main, sauf ensuite à l'Evêque de rectifier et même de réclamer au besoin contre les articles qui pourroient l'exiger. Il me paroît aussi que vous avez très bien fait d'en écrire au ministre soit parce que le cas présent lui fera comprendre de plus en plus la nécessité de pourvoir au plutôt à l'Evêché, soit parce que si par hasard on avoit dans la suite besoin des bons offices du Ministère, on les obtiendrait plus facilement. Et d'ailleurs quand il s'agit d'une chose extraordinaire et qui est de grande conséquence, comme est celle dont il est question, à traiter dans un Etat étranger, il est toujours à propos que le Ministre en soit informé, quoique ce ne soit point à lui de la régler... Je ne manquerai pas de vous faire savoir immédiatement ou par la voie de mon frère le chanoine (*ce que j'apprendrai*). Je me porterai toujours avec un grand empressement à tout ce qui peut intéresser notre diocèse. C'est un devoir dont je ne cesserai de m'acquitter avec un véritable zèle, tout concourt à me l'inspirer...

Signé : L'Abbé S^t MARCEL ¹.

La nomination de l'évêque se fit plus trop attendre. Après avoir été préconisé à la fin de février, M. Joseph-Marie Paget fut institué par bulles de Pie VII, du 9 des calendes de mai 1787 (23 avril) :

Pius episcopus servus servorum Dei dilecto filio Josepho Mariæ Paget electo gebennensi episcopo salutem. Apostolatus officium... te ex catholicis nobilibusque parentibus in gebennensi diœcesi progenitum sexagesimum tuæ ætatis annum agentem et ab eorum pluribus presbiterum et in theologia magistrum qui regulis congregationis beatæ Mariæ Virginis de Superga nuncupatæ taurinensis primum canonici deinde præsidis, ac vicarii generalis ipsius defuncti episcopi ac præfatæ ecclesiæ gebennensis illius sede episcopali vacante etiam vicarii capitularis laudabiliter explevisti et quem dictus

¹ D'après l'autographe à la Bibliothèque publique de Chambéry. L'abbé Saint-Marcel était-il candidat à l'évêché ? Il semble que non, car s'il eût désiré cette charge, il était en position de l'obtenir. Huit ans plus tard sa maison devint, à Turin, le refuge d'un grand nombre de prêtres émigrés de Savoie.

Victorius Amendeus Rex et Dux nobis ad hoc nominavit, etc... te in episcopum præficimus...

(La même bulle oblige l'évêque à résigner, suivant l'usage, son abbaye de Saint-Christophe de Bergamasco au diocèse d'Acqui ¹.)

Le Sénat en autorisa la fulmination par arrêt du 12 mai 1787 et l'évêque prêta serment de fidélité au roi Victor-Amédée III, à la Vénérie, le 1^{er} juin suivant.

M. César Duval, député de la Haute-Savoie, a publié dans la *Revue savoisienne* de 1881 une excellente notice sur son compatriote, M^{sr} Paget. Il possède sur ce prélat et sur sa famille une grande quantité de documents qu'il a bien voulu nous communiquer et dont nous donnerons de nombreux extraits. Ils nous fourniront des indications sur le mode de vivre d'un ecclésiastique de distinction au siècle dernier et d'intéressants détails sur la gestion de l'évêché.

En 1769, lorsque l'abbé Paget s'établit à Chambéry en qualité de proviseur des études, il prend sa sœur Claudine « *la Dodon* » pour diriger son ménage, fait des visites au premier président, aux personnes en place et aux grands seigneurs ; il ne manque jamais de leur recommander son frère, le juge-maje de Saint-Julien. Il ne paraît pas qu'il donne à diner, mais il offre souvent le chocolat ². Son valet l'ayant quitté en mai 1770, il le remplace par un autre à qui il « fournira l'habillement, c'est à dire habit, veste, culottes et chapeau et donnera le gage annuel de 30 livres, se réservant de l'augmenter en raison de ses bons services ».

¹ Reg. eccl. n° 31, f° 399 et s.

² Pour le premier déjeuner, le chocolat était alors très en vogue chez les dames et les gens d'église. L'abbé claustral de Talloires y tenait essentiellement, et les parents des novices en offraient quelques livres en cadeau à l'abbesse et à l'aumônier lors de l'entrée en religion de leurs filles.

Son frère est cupide et atrabilaire ; il lui donne de sages conseils :

Annecy le 18 novembre 1784. J'ai envoyé deux lettres à notre frère de Turin ¹ Comme les mots de *coquinerie*, *grivois*, lui auraient certainement déplu je les ai effacés. Il est d'une sage précaution et de la dernière importance de s'abstenir dans les lettres, surtout ostensibles, de tout terme injurieux si on veut s'épargner des désagréments. J'ai observé que l'auteur de la réclamation se sert du mot *sieur*. C'est une attention qu'on doit avoir pour ne pas être désapprouvé et pour qu'on nous donne aussi les titres qui nous reviennent.

Annecy 6 décembre 1784. C'est peine perdue d'entrer dans la généalogie de l'homme en question. Ce n'est pas un crime d'être né illégitime. Tout homme est en droit de faire valoir ses droits s'il croit en avoir. Je sais qu'en justice on ne donne pas la qualité de *maître* à un sergent royal ; mais cela n'empêche pas que dans le commerce de la vie on ne lui donne celle de *sieur*, puisqu'on donne le nom de *monsieur* à un procureur et à un notaire, quoique en justice on ne leur donne que la qualité de *maître*. D'ailleurs il vaut toujours mieux abonder. Cela ne donne rien et n'ôte rien ; outre que cela nous attire la confiance propre à réussir dans ses affaires.

18 mars 1785. Le chapitre de la Cathédrale de Genève dans l'assemblée tenue hier pour l'élection de ses officiers a élu les mêmes qu'avait créés notre grand évêque de glorieuse mémoire... C'est en vain que j'ai tenté toutes les voies de me débarrasser d'une charge (*de prévôt*) qui donne beaucoup de peines et d'embarras, surtout le siège vacant.

21 avril. Je vous avoue ingénument que si j'avais pu honnêtement et sans aller contre ma conscience, me débarrasser du poids dont je suis chargé, je n'aurais pas hésité à le faire. Qu'on est heureux et tranquille quand on n'a point d'emploi, ni de comptes à rendre et qu'on est son maître !

¹ Joseph-François Paget, né à Saint-Julien le 10 septembre 1720, préfet de la Faculté de droit de Turin en 1746, puis précepteur du duc de Chablais et conseiller d'Etat. Il contribua beaucoup à l'avancement de ses frères, et s'employa toujours très activement en faveur de ses compatriotes ; il mourut à Turin le 26 mars 1797. (*Note de M. C. Duval.*)

3 octobre. M. le chanoine Déthiollaz a été député avec moi par le chapitre pour aller rendre à S. M. les respectueux hommages de la Compagnie...

Turin, 15 octobre. ... Nous avons fait un voyage très heureux. Nous avons eu le plus beau temps du monde. C'était un charme de passer le Mont-Cenis où il n'y a du tout point de neige...

Turin, 5 novembre. ... Votre frère ne vous écrit pas aujourd'hui pour ne pas multiplier les frais de poste. Croiriez-vous que la feuille que vous ajoutez comme une espèce d'enveloppe coûte trois sols ! Il est superflu de la mettre à l'avenir ; on peut plier la lettre sans qu'on puisse la lire.

La nomination royale de M. Paget à l'évêché de Genève avait eu lieu au commencement de 1787 ; dès qu'elle fut connue à Saint-Julien, elle y fut la cause de réjouissances et de manifestations qui touchèrent vivement le cœur du nouveau prélat. Chacun s'empressa de lui proposer valet de chambre, maître d'hôtel et cuisinier ; mais il s'en était déjà pourvu. Le 26 janvier, il écrit à son frère le juge-maje de lui « marquer au juste le blason de leurs armoiries afin qu'il puisse y conformer sa livrée... Je désire savoir surtout si le champ de l'écu est bleu, et de quelle couleur est le chevron. »

Les armes de l'évêque furent : *d'azur au chevron d'or accosté de trois étoiles d'argent.*

Enfin ses bulles sont envoyées et enregistrées ; il se rend à Turin pour son sacre, et, le 19 mai, il écrit à sa sœur Claudine une lettre qui nous fait connaître les démarches d'un prélat à la veille de cette cérémonie.

Turin, 19 mai. Après avoir eu l'honneur de rendre mes hommages au Roi et à toute la famille royale, j'ai fait toutes les visites indispensables. M. le Chevalier de Bernex qui m'a conduit ces deux jours dans son carrosse chez M. le Marquis son digne frère, chez madame de Cavour, chez Madame de Bianzé et qui a dîné aujourd'hui chez notre frère a porté votre santé. Les dames que je viens de vous nom-

mer et M^{me} la Comtesse de Baronzo m'ont aussi beaucoup parlé de vous et vous saluent. Demain je dînerai chez S. E. le comte Corte ; lundi chez M. le marquis de Bernex ; mardi chez M. le ch. de Bernex ; mercredi chez M. l'abbé de Rossi et jeudi à l'état de S. A. R. M^{sr} le duc de Chablais. Je soupe tous les jours à la maison de la Mission où je suis logé et où je me trouve très bien. On ne peut rien ajouter à toutes les politesses que je reçois de toutes parts.

Je dois être consacré le Dimanche de la Pentecôte à l'église cathédrale par M^{sr} l'archevêque de Turin qui a rangé et disposé de toutes choses de la meilleure grâce du monde. Je suis assuré que vous prierez l'Esprit Saint de répandre ses dons sur moi afin que je puisse remplir tous les devoirs de la charge pastorale.

Mon frère chez qui nous avons dîné ces deux jours maigres vous fait ses amitiés. Son cuisinier entend très-bien la cuisine, il fait d'excellents ragôts, doux comme vous les aimez.

En juillet, l'évêque est de retour à Annecy ; bientôt il se rend aux eaux d'Amphion. En octobre, il va à la Grande-Chartreuse conférer les ordres à 14 religieux. En décembre, il envoie, suivant son habitude, des secours assez abondants aux pauvres de Saint-Julien ; il promet de contribuer pour quelques louis à l'achat d'une pompe à incendie, et annonce aussi le concours empressé de son frère de Turin.

En mars 1788, il répond aux sollicitations qui lui arrivent en faveur d'écoliers :

De tous côtés on s'adresse à moi pour procurer aux écoliers des secours qui puissent les entretenir dans les collèges et tout ce que l'on peut faire c'est de donner deux ou trois écus par année à ceux qui, sages et doués de talents, les cultivent et les font valoir. Croiriez-vous que la bourse établie à cet effet a des revenus si modiques qu'à peine peut-elle distribuer cinq à six cents livres annuellement ? Qu'est-ce que cela pour tant d'écoliers qui ont besoin et méritent par leur conduite et leur application à l'étude, d'être aidés et secourus ! Je ne vous fais ce long détail que pour vous montrer mon embarras à faire ce que mon cœur désirerait.

Peu de jours après la nomination de l'évêque et sur ses indications, le pape nomma chantre du chapitre Claude-

(REVUE SAVOISIENNE.)

20

François de Thiollaz, docteur en théologie de la Faculté de Paris, l'un des vicaires généraux ¹. Par bref du 27 juillet 1787, Pie VI donna à l'évêque le pouvoir de réformer et de corriger ce qu'il trouverait de défectueux chez les Bénédictins de Talloires ². M. Fleury (t. II, p. 397 et s.) a raconté ce qui se passa alors à l'abbaye ; mais sa narration est incomplète et un peu confuse.

L'abbaye possédait à Rumilly un prieuré dont les syndics et le curé de cette ville désiraient faire un presbytère. L'évêque s'intéressait fort à la réussite de ce projet, aussi écrivit-il le 22 janvier 1788, probablement à l'intendant de la province :

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Monsieur, ci-incluse la lettre qui m'a été adressée par équivoque, comme il en conste par ce qui en fait l'objet. Qu'il me soit permis de vous réitérer mes instantes prières relativement à l'affaire qui concerne le presbytère de la ville de Rumilly ; c'est une bonne œuvre que vous ferez ; j'y prends beaucoup d'intérêt parcequ'il ne peut qu'en résulter un grand bien tant pour le spirituel que pour le temporel...

Le contrat de vente fut passé devant le régent de l'intendance le 19 mars 1789, et approuvé par patentes royales du 2 juin suivant, mandant au Sénat de valider le contrat *par la voie la plus prompte* ³.

Le 9 janvier 1789, M. André-Marie Montréal, neveu de l'évêque, croyons-nous, est nommé chanoine de la cathédrale par bulles du vice-légat d'Avignon. Dès ce moment les bulles semblables sont toujours accordées à Avignon, et l'on ne recourt plus à Rome ⁴.

(A suivre.)

F. MUGNIER.

¹ Reg. eccl. n° 31, f° 443.

² Id. n° 31, f° 473.

³ Id. n° 33, f° 46 et s.

⁴ Id. n° 33, f° 119, etc.

UNE LETTRE DE DAVID ROUSSEAU

David Rousseau, signataire de la lettre reproduite ci-après, était le grand-père paternel de l'auteur du *Contrat social*. Né à Genève le 12 octobre 1641, sa famille fut très nombreuse ; il n'eut pas moins de douze enfants. (GALIFFE. *Notices généalogiques*, tome II, pages 313, 314.)

Isaac, l'un d'eux, né le 28 décembre 1672, épousa Suzanne Bernard, et c'est de ce mariage qu'est né, comme on le sait, le 28 juin 1712, Jean-Jacques Rousseau.

Tous les renseignements, relatifs à la famille de l'illustre écrivain, sont recueillis avec soin, de nos jours, on les recherche de toutes parts et les moindres détails présentent quelque intérêt. Peut-être exagère-t-on un peu à cet égard, mais il est bon de ne rien négliger ; c'est à ce titre que je reproduis textuellement une lettre d'affaires écrite, dans le temps, — au marquis de Saint-Michel, à Chambéry, — par le grand-père du célèbre publiciste.

Il était horloger de profession et descendait d'une famille protestante établie à Genève dans le xvi^e siècle ; à en juger par ses alliances, elle était loin d'appartenir aux plus humbles. Elle faisait partie des *citoyens de Genève* qui, à cette époque, et jusque dans la seconde moitié du xviii^e siècle, constituaient la *classe aristocratique genevoise, privilégiée*, tant au point de vue politique qu'au point de vue industriel et commercial. — Il est inutile de rappeler ici que Jean-Jacques Rousseau qui devait, comme écrivain, exercer une si grande influence, notamment à Paris, appartenait à une famille d'origine parisienne.

La famille de Rousseau n'était point, du reste, la seule de ce nom dans Genève ; il y en avait plusieurs autres, les

unes d'origine française, et une autre, je crois, d'origine savoisiennne.

La lettre que je cite est absolument sans ponctuation, comme beaucoup d'autres, soit contemporaines, soit plus récentes ; son orthographe, qui est loin d'être irréprochable, est meilleure encore cependant que celle de bon nombre de lettres de la même époque ; je la reproduis telle quelle.

On en trouverait facilement d'autres inférieures à celle-là, au point de vue de l'orthographe, même des lettres du xix^e siècle ; ce serait un enfantillage de les juger trop sévèrement sous ce rapport.

Ainsi que l'a remarqué, avec beaucoup de raison, un auteur très distingué, « l'orthographe est, comme la propriété, une conquête toute moderne ; car jusqu'à la fin du dernier siècle nombre d'illustres personnages ont maintenu leur droit de ne pas la savoir. La conquête, — ajoute le même auteur, — n'est cependant pas si considérable qu'elle le semble au premier abord ; autrefois on écrivait sans orthographe dans un style admirable ; aujourd'hui nous écrivons avec orthographe des choses assez fréquemment plates. »

Cette remarque, quoique sévère, a bien son côté vrai ; il ne m'appartient pas de l'examiner ici.

La lettre de David Rousseau est ainsi conçue :

« Monsieur

De Geneve ce 22
Janvier 1674

« Ayant ressus par lemessager une lettre de vostre part
« par laquelle iay appris que vous souetties auoir une mon-
« tre a boite dargant avec le couuercle plain pour la
« pouuoir porte sans estuy et a chenette ou il y ayent des
« pointe pour cognoite de nuit les heures et les demy vous
« ne my marque pas la grandeur mais ie croy que vous la

« souette dune grandeur ordinaire c'est pourquoy ie vous
« en va commance une comme vous la voules qui seras
« dans sa perfection dans vn mois et iespère que vous en
« aures tout le contantement que vous en pouues esperer
« soit en bonte et en proprete pour le pris au plus iuste set
« quatre pistolle mais vous pouves vous assurer que se se-
« ras quelque chose de bien ie vous prie dauoir la bonte
« de me faire sauoir par quelle voye ie vous la ferey tenir
« car elle sera prettre autemps que je vous ay marques des
« apresent ie vay trauaillie apres ie vous suplie si vous me
« guges capable de vous serui en quelques chose de pren-
« dre la peine de my faire sauoir et vous verres par effet le
« zelle que iay auous rendre mais tres humble obeisance
« esperant dauoir un iour set honneur ie prendray la li-
« berte de me dire aiamais monsieur vostre tres humble et
« tres obeisant seruiteur David ROUSSEAU »

L'adresse est la suivante : « Amonsieur monsieur le
« Marquis de Senct Michel A Chambery »

(D'après la lettre originale.)

JULES VUY.

L'ÉLECTRICITÉ

ET

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

La *Revue scientifique* du 2 juillet dernier a donné des extraits d'un mémoire manuscrit du D^r Antoine Despine, relatif à des phénomènes électriques concomitants avec les tremblements de terre. Nous croyons devoir le reproduire, en rétablissant les passages que la Revue précitée a supprimés ou modifiés.

Aujourd'hui que la recherche des causes de ces terribles phénomènes cosmiques est à l'ordre du jour, ces notes, rédigées en 1843,

alors que l'auteur dirigeait l'établissement thermal d'Aix-les-Bains, n'ont rien perdu de leur actualité ; elles tendent à prouver que l'électricité statique est considérablement augmentée dans les lieux ou à proximité des lieux où ils se produisent, et qu'elle est au contraire diminuée, et même annulée, dans les lieux éloignés du théâtre de leur manifestation.

Initiateur par excellence, le Dr A. Despine a mis en pratique, comme on sait, dans le traitement des maladies nerveuses, la métallothérapie bien avant Burq, et l'électricité, ainsi que le magnétisme, bien avant l'école de la Salpêtrière. Ses travaux ont été publiés en 1838, sous le titre : *Observations de médecine pratique faites aux bains d'Aix en Savoie*.

Mes observations sur l'électricité, au sujet des tremblements de terre, remontent un peu loin. Depuis longtemps je me suis occupé de maladies nerveuses. Je m'étais aperçu que l'électricité, quand elle se trouvait plus ou moins concentrée dans le lieu où se rencontraient mes malades, influait d'une manière notable sur leurs crises, surtout lorsqu'ils s'en faisait des décharges par la foudre. J'en conclus que l'électricité pouvait entrer soit comme *élément*, soit comme *modificateur* dans ces singulières affections, ce qui m'engagea à faire quelques essais afin de pouvoir en apprécier les effets comme moyen thérapeutique. Je fis sans doute beaucoup d'écoles : mais enfin j'acquis de l'expérience, et je cherchai à obtenir des données sûres et positives sur son emploi. Il serait trop long de parler de tous mes essais et de mes mécomptes. Mais enfin je reconnus bientôt que l'électricité me manquait souvent lorsque, d'après les principes admis en physique, elle devait être le plus abondante, et que d'autres fois c'était tout le contraire, c'est-à-dire que je la trouvais abondante dans les circonstances météorologiques qui devaient le moins en fournir. Je ne sus d'abord à quoi attribuer ces anomalies. Ma vieille physique m'avait jadis appris que les plateaux

des machines électriques s'épuisaient quelquefois après un long service, ou que, comme les plantes et les animaux, elles avaient besoin de se reposer, de dormir pour réparer leurs forces. Toutefois mon intelligence ne pouvait pas trop comprendre qu'un corps matériel et animé eût besoin de sommeil. Je continuai par conséquent à observer toujours, espérant que tôt ou tard quelque heureux hasard, quelque circonstance accidentelle ou providentielle viendraient m'éclairer. C'est ce qui arriva.

Vers le milieu de décembre 1837, je gardais chez moi, pour la soigner, M^{lle} F. R., atteinte d'une maladie nerveuse. Je faisais usage de l'électricité trois fois par jour, et quelquefois davantage. Cet hiver-là, nous eûmes beaucoup de neige et un temps sec et serein, circonstances toutes favorables au développement de l'électricité par la machine. Or il arriva, à trois époques remarquables et à un mois d'intervalle entre elles, que l'électricité me manqua tout à fait dans les circonstances les plus favorables à sa manifestation. C'était du 25 au 28 décembre 1837, du 25 au 30 janvier 1838 et du 24 au 28 février même année. Elle avait été cependant fort abondante la veille ou l'avant-veille dans les mêmes circonstances atmosphériques. Ces circonstances me frappèrent. Je pensai d'abord que mon plateau *dormait*, mais cela lui arrivait trop souvent, et il se *réveillait* trop brusquement pour qu'on pût croire que le verre pût perdre et récupérer si vite ses vertus électriques. J'en conclus donc que ce phénomène devait appartenir à quelque circonstance cosmique qu'on n'avait pas encore signalée. Dès lors, en lisant les journaux, je ne laissai pas échapper la moindre circonstance qui pouvait avoir quelque rapport avec les grandes perturbations du globe, sans en prendre note. Donc pluies, orages, tempêtes, marées extraordinaires, météores, aurores boréales,

éruptions volcaniques, trombes, tremblements de terre, etc., tout fut annoté... Et ne voilà-t-il pas qu'au bout de trois, quatre et cinq mois, j'apprends qu'il y a eu des tremblements de terre lointains, de grands désastres maritimes et des marées considérables aux nouvelles lunes de décembre, de janvier et de février, lesquelles coïncidaient avec le 27 décembre 1837, le 26 janvier et le 24 février 1838. Dès ce moment, j'ai tiré mes conséquences de ces observations qui me semblaient démonstratives, et j'ai continué à prendre des notes sur l'intensité journalière de l'électricité et sur les tremblements de terre arrivant sur la surface du globe et signalés par les journaux.

Voilà pour *la diminution ou la nullité de l'électricité dans les lieux éloignés des perturbations cosmiques*. Mais il me fallait une contre-épreuve pour être bien convaincu de ma théorie, c'est-à-dire *voir paraître une excessive électricité dans les lieux où ces perturbations se sont manifestées dans les circonstances atmosphériques reconnues par les auteurs comme les plus défavorables*. Eh bien ! Dieu est si bon pour moi qu'il m'a encore procuré cette contre-épreuve.

Deux ans après mes observations de décembre 1837, notre province montagneuse de la Maurienne a été secouée par des tremblements de terre qui ont duré plusieurs semaines. M. Mottard compta et observa plus de cent secousses. Il n'y eut pas d'accidents notables, sauf des murs crevassés, des cheminées abattues, des meubles déplacés, des croix de pierre renversées. Or, pendant cette longue période de secousses et d'oscillations, j'ai vu donner par ma machine, qui ne donnait rien à l'époque précédemment indiquée, j'ai vu, dis-je, donner par ma machine, et *dès le premier tour de roue*, des étincelles de deux, trois et même quatre pouces de long, ce que je n'avais pas encore

vu et qui ne s'est présenté à moi qu'une fois ou deux, aux époques où Aix, Annecy, Chambéry et Rumilly éprouvèrent quelques secousses passagères.

J'ai écrit à Turin, à Lyon, à Paris, à des professeurs de physique ou à des gens instruits qui s'occupent de cette science, pour savoir s'ils avaient observé quelque chose de semblable ; mais aucun n'a pu me fournir des données à cet égard, et j'en conçois le motif. Pour avoir des renseignements à donner, il aurait fallu faire de l'électricité un usage aussi habituel que j'en faisais moi-même qui, à toute heure, m'en servais dans le traitement des affections nerveuses.

Les faits que je viens de relater étant pour moi bien avérés, j'ai pu, dans certaines circonstances, deviner des phénomènes qui se passaient à nos antipodes ou sur quelque point moins éloigné de nous. C'est ce qui eut lieu pour le désastre de la Guadeloupe. Voici ce qu'il en fut de ma prédiction.

J'étais à Lodève le 17 février dernier, et, voulant faire à mon ami M. Caissô une démonstration sur la valeur thérapeutique de l'électricité dans une névralgie ventale cutanée, nous nous procurâmes la machine électrique qui servait au cours de physique. Mais, quand nous voulûmes nous en servir, elle ne donna point d'étincelles. Nous eûmes beau frotter, sécher, mettre de l'amalgame de mercure, nous n'obtinmes rien. Le lendemain, comme la veille, la machine ne donna rien. Comme il s'agissait d'une démonstration à laquelle je tenais beaucoup, je proposai d'emmener le malade à Montpellier. Je savais que j'aurais là, à ma disposition, toutes les machines électriques de l'école. J'en connaissais une de grande dimension qui fournissait des étincelles de deux à trois pouces. Je ne doutais pas que le professeur Kunholtz, qui s'était occupé comme moi de

maladies nerveuses et de magnétisme, n'accédât à ma demande. J'emmenai donc le Dr Caissô, la jeune malade et son père, celui-ci fort désireux de voir guérir sa fille d'une affection qui durait depuis trois ans, et qui avait résisté à tous les moyens thérapeutiques rationnels.

Arrivés à Montpellier, nous courûmes à la machine, c'était le 20 février. Mais elle ne donna rien de plus que celle de Lodève. Il en fut de même le 21. M. Küholtz en était aussi mystifié que moi, qui ne voulais pas lâcher prise sans que mon expérience eût été tentée. C'est à ce moment que je dis, devant les assistants qui s'étonnaient de ce malencontreux phénomène : *Que je ne serais pas étonné d'apprendre dans deux ou trois mois, par les papiers publics, qu'il s'est passé, de ces jours, quelque grande catastrophe appartenant aux mouvements volcaniques.* Et alors, je leur rapportai ce que j'avais observé dans mes électrisations de M^{lle} R., et pendant les tremblements de terre de la Maurienne. Ma prophétie ne fit pas une grande sensation sur les savants de Montpellier, mais le Dr Caissô s'en est souvenu, et il me parle ainsi dans sa lettre du 25 mai dernier : *La prophétie que vous nous fîtes lorsque nous ne pûmes pas obtenir de l'électricité pour la jeune R... s'est vérifiée, bien malheureusement, pour la Pointe-à-Pitre. Nous n'avons pas oublié que vous nous dites què probablement sous peu nous apprendrions, par les journaux, qu'un tremblement de terre aurait eu lieu à nos antipodes.*

Le lendemain, 22 février, la machine électrique récupéra toute son énergie ; elle fut admirable dans ses effets de guérison. La douleur, avec sentiment de brûlure, qui augmentait au simple contact du doigt, produisait un tressaillement général de tout le corps ; cette douleur, qui datait de trois à quatre ans, et n'occupait que la région

gauche de l'abdomen, sans dépasser la ligne blanche, disparut complètement sous l'action de l'aigrette électrique et de quelques décharges de la bouteille de Leyde.

Ayant fait là d'une pierre deux coups, je n'ai pas dû regretter mon voyage de Lodève ni de Montpellier. Il faut que chacun apporte son tribut à la science..., les uns d'une façon, les autres d'une autre..., mais tous dans les limites et au temps voulu par la Providence.

A. DESPINE.

ENLÈVEMENT D'UN ENFANT PAR UN AIGLE DES ALPES

A l'extrémité inférieure de la vallée de Valorsine s'ouvre l'agreste et sauvage vallée de la Tête-Noire, parcourue par l'Eau-Noire ou l'Eau-de-Bérard, qui un peu plus bas se joint au torrent du Trient dont elle prend dès lors le nom. A une hauteur assez considérable au-dessus du fond de la vallée, à main gauche, est situé sur un plateau le hameau de Zietroz dans la paroisse valaisane des Fins-hauts. Là vit dans l'aisance la famille du sieur Luzon, qui avait un fils, malheureusement affecté de crétinisme à un très haut degré. Une inertie complète des forces morales et physiques était son état normal ; incapable d'aucune volonté active, ne pouvant articuler des sons pour faire comprendre ses besoins, ce malheureux enfant était tous les jours de beau temps transporté par ses parents devant leur habitation pour y jouir du grand air et de la chaleur du soleil et où il paraissait se complaire. Là où on l'avait assis, il restait passif et immobile sans faire jamais le moindre effort pour chercher à changer de place.

C'était le 18 août 1846, à 8 heures du matin environ, lorsque, comme d'habitude, les parents de cet enfant infortuné le portèrent devant leur maison où ils le laissèrent seul pour aller vaquer à leurs affaires. Quelques heures après, en revenant à la maison, quelle ne fut pas la surprise et la stupéfaction de cette famille lorsqu'elle ne retrouva pas l'enfant où on l'avait posé ni aux alentours de la maison ! Les voisins, qui furent avertis, s'empressèrent de parcourir et de fouiller les environs ; mais toutes leurs recherches, qui durèrent plusieurs jours, furent infructueuses. On fit une foule de conjectures sur cet événement ; mais bientôt toutes les voix se réunirent pour assigner une cause probable à cette disparition subite et si extraordinaire.

Pendant tout le courant de l'été de cette année, les habitants de la vallée avaient remarqué avec crainte un aigle énorme qui sillonnait constamment les airs dans les environs, et qui planait souvent avec ses ailes puissantes et immobiles sur le hameau de Ziétroz, comme pour y contempler une proie qui lui était dévolue. On savait de quoi était capable ce redoutable roi des airs qui avait la hardiesse d'attaquer des hommes. Cette circonstance changea en certitude les conjectures des habitants de la vallée. Nul doute que ce ne fût cet animal vorace qui était l'auteur de la disparition de l'enfant du sieur Luzon. Alors tous les habitants de Ziétroz se mirent avec ardeur à sa recherche, mais avec bien peu d'espérance de le retrouver vivant. Enfin le septième jour de son absence, on aperçut l'enfant gisant immobile sur une saillie d'une énorme paroi de rocher. L'endroit paraissait inaccessible, cependant on y parvint avec des peines infinies. On trouva le malheureux sans connaissance sur cette saillie, si étroite qu'il n'aurait pu s'y tourner sur lui-même. Il lui restait à peine quelques lambeaux

de ses vêtements et son corps était couvert de plaies nombreuses. Après l'avoir, avec les plus grandes difficultés, retiré de là et un peu ranimé, car il était dans une prostration de force absolue, on chercha à s'expliquer comment il avait pu survivre, privé de tout aliment, pendant sept jours et sept nuits ; comme on avait remarqué que le peu d'herbe qui était autour de lui avait été arrachée on supposa non sans raison qu'elle lui avait servi d'aliment et avait ainsi contribué à prolonger son existence. Du reste, cet enfant ne put donner aucun renseignement sur cet étrange événement, mais tous les habitants de la vallée de la Tête-Noire et de Valorsine peuvent affirmer son authenticité qui ne peut être mise en doute quand on examine toutes les circonstances qui l'ont accompagné.

VENANCE PAYOT.

CHANSONS DE JOSEPH BÉARD

(Suite.)

La Garde nationale et les Pompiers.

(Air de la chanson savoyarde *Panà-vo !* ou bien
D'ai mò quatre-vein-doze an.)

L' caban avàit disparu,
On matin, du còrps d' gârda.
Jusqu'orè nos' aviòs cru
Qu'él s' 'tàit perdu p' mégârda.
Yore on sât qu'él fut pillà
P'r on pompiér q' s'èn' èst' hablià.
Bin bràvo, bin bràvo, bin bràvo.

— Le carrick avait disparu, un matin, du corps de garde. Jusqu'à présent nous avions cru qu'il s'était perdu par mégarde. Maintenant l'on sait qu'il fut volé par un pompier qui s'en est habillé. Bien joli, *c'est* bien joli !

Malgrá sur vtrós' habits longs
Q' vos portáz la grénáda,
Plyomët rojho sur l' pompon,
V'slé creíz lós jhors d' paráda.
Nos' ins adoptá l' képi
Et la blousa pēr' habit.
Dë brávo (*ter*).

— Malgré que sur vos habits longs vous portiez la grenade *et* plumet rouge sur le pompon, vous vous en croyez les jours de parade. Nous avons adopté le képi et la blouse pour habit. Vraiment joli, *c'est* vraiment joli.

Nos' ins l' pas sur lós troupiérs,
Cmë gárda nachonála ;
Mtáz-u bië, pouros pompiérs,
Mtáz-u dyés vtra sarvalla.
V's iz prëu martyà cmë d' farauds,
Mais yorë p' vos ptár à l'harò,
Y a d' brávos (*ter*).

— Nous avons le pas sur les troupiers, comme garde nationale ; mettez-le bien, pauvres pompiers, mettez-le dans votre cervelle. Vous avez assez marché comme des farauds, mais maintenant pour vous mettre au pas, il y a des braves, des braves.

A. CONSTANTIN.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

12^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 7. — JUILLET 1887.

Pressions barométriques moyennes : 724,8 à Annecy, 685,10 à Leschaux, 709,28 à Mélan. Maxima le 28 à Annecy, le 3 à Leschaux et les 3, 8 et 23 à Mélan. Minima le 26 à Annecy, le 25 à Leschaux, le 26 à Mélan. Excursion du mercure : 7,2 à Annecy, 6,2 à Leschaux et 6,75 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Elevée pendant le jour. Moyenne à Annecy du maxima 30°7, du minima 14°3, à 9 h. du matin 21°9. Moyenne générale : à Douvaine 22°45, à Chamonix 18°5, à Mélan 18°63, à Bonneville », à Leschaux 20°4.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 20°8, de l'eau de puits 7°7, de rivière 16°7. Du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur est en moyenne à 18°5.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de juillet : le	4	11	18	25	...
Thermomètre... } maxima.	15°8	16°3	16°2	16°	
} minima.	4°2	3°4	6°	6°3	
Baromètre à 0°.....	631,5	631	627,3	626,7	

A cette station le maximum barométrique est de 635,4 le 3, le minimum 626,3 le 26. La température reste vers 10° pour arriver à 17° à la fin du mois.

PLUIE. — Assez variable selon les stations. Maximum d'eau recueillie 150^m/m à Mélan en 11 jours, celle recueillie le 13 était de 75^m/m5 par une pluie de 1 h. à 5 h. s. Minimum 27^m/m9 à Rumilly en 10 jours. Au Semnoz 46^m/m5.

ORAGES. — Fréquents pendant le mois. Au Biot les 1, 13, 15, 19 et 22, ce dernier avec grêle causant des dégâts à Vailly, Bellevaux et Reyvroz, des grêlons pèsent 35 gr., à Saint-Gingolph les 14 et 23 tous deux avec grêle, à Douvaine les 2, 13, 14, 15, 19, 22 et 31; aux Contamines les 13, 21, 23 et 26, celui du 21 avec grêle brisant des vitres, des grêlons pesant 12 gr.; à Sallanches deux le 13, à Mélan les 22, 26 et 31, à Bonneville les 22, 26 et 30, à Annemasse les 19, 20, 21, 22, 25, 30 et 31, à Cruseilles les 15, 22, 26, à Seythenex les 21 et 22, à Faverges les 1, 6, 23 et 26, à Talloires les 14 et 31, à Leschaux les 1, 13, 15, 20, 22, 30 et 31, à Annecy les 15, 20, 22 et 26.

L'orage du 22 incendie une maison à Rumilly, tue une jeune fille à Sales, à Massingy une femme est renversée dans sa cuisine. La grêle le même jour cause des dégâts aux vignes de Chessenaz et Frangy. Le 25 la foudre incendie une maison à Cercier.

BULLETIN N° 8. — AOÛT 1887.

Pressions barométriques moyennes : 723,3 à Annecy, 683,68 à Leschaux, 707,83 à Mélan. Maxima le 8 à Annecy, le 5 à Leschaux et le 8 à Mélan. Minima le 16 à Annecy, le 20 à Leschaux et le 14 à Mélan. Excursion du mercure : 8,9 à Annecy, 11,1 à Leschaux et 11,4 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Forte le jour, faible la nuit, surtout vers le 20, où la neige apparaît sur les montagnes. Moyenne à Annecy du maxima 27°1, du minima 12°1, à 9 h. du matin 18°2. Moyenne générale : à Douvaine 19°43, à Chamonix 15°8, à Mélan 16°62, à Bonneville 18°6, à Leschaux 14°, à Chamonix le 23 —0°2.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 19°7, de l'eau de puits 9°08, de rivière 14°8, du sol à 0^m,30 de profondeur 18°.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'août : le	1	8	15	22	29
Thermomètre... } maxima.	17°7	15°8	16°8	12°8	16°7
} minima.	7°4	7°5	4°5	—1°5	1°9
Baromètre à 0°.....	632,8	634,9	628,1	627,5	628,6

A cette station, le maximum barométrique est de 637 le 8, le minimum de 620,7 le 20. La température, qui est entre 7° 16° les premiers jours, est à —1°5 le 20, pour arriver ensuite à 17° les derniers jours du mois.

PLUIE. — Assez abondante dans la 2^e quinzaine. En un jour à Annecy, le 20, 81^m/m d'eau. Maximum recueilli 223^m/m⁴ au Biot en 9 jours. Minimum 116^m/m⁸ à Chamonix en 8 jours. Au Semnoz 191^m/m⁵.

La neige apparaît sur les montagnes avec l'abaissement de température du 20. Au Semnoz, le 21, il y en a 0^m,05, elle disparaît vers 10 h. m.

ORAGES. — Au Biot les 14 et 16, à Douvaine les 1, 13 et 16, aux Contamines le 1 avec grêle dans la montagne et le 14, à Sallanches, les 1, 2, 14, 17, 18 et 21 à Bonneville, les 1, 13 et 16 à Annemasse, à Cruseilles le 16, à Seythenex les 13 et 16, à Leschaux les 13, 17 et 25, à Mélan les 1 et 13, à Annecy les 13, 16 et 20, ce dernier avec pluie torrentielle.

Pendant l'orage du 1 à Bonneville, la foudre tombe à La Forclaz, commune de Pontchy. A Samoëns, hameau de Morillon, elle incendie une maison et tue une génisse.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission, A. MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(Suite. Voir les livraisons de mai, de juin,
d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886,
de janvier, de février-mars, de mai,
de juin-juillet, d'août, de septembre et d'octobre 1887.)

M^{sr} Biord et M^{sr} Paget furent de rudes adversaires des couvents et des communautés où la régularité n'était pas observée. Ils savaient, il est vrai, des édifices bien ébranlés. Nous avons raconté ailleurs ¹ comment M^{sr} Biord réussit, malgré l'abbé de Tamié et les religieuses de Sainte-Catherine, à faire descendre celles-ci de leur vieux monastère de la Montagne pour les unir au couvent de Bonlieu, à Annecy. Nous avons vu que les Bernardines d'Annecy furent réparties entre les monastères de Rumilly et de La Roche, parce qu'elles étaient dans l'impossibilité de subsister avec leurs propres ressources. Les Cordeliers disparurent d'Annecy vers 1772, surtout parce que leur église convenait à l'évêque pour en faire sa cathédrale de droit, comme elle l'était de fait. Les efforts des deux prélats contre l'abbaye de Talloires, malgré le bref de visiteur et de réformateur de ce couvent que M^{sr} Paget avait reçu, eurent moins de succès.

En 1788, le chapitre des chanoines du Saint-Sépulcre était réduit à deux prébendiers; M^{sr} Paget essaya de lui donner le coup de grâce en faisant prononcer son annexion à l'hôpital général d'Annecy, dont les bâtiments étaient contigus à ceux de ces chanoines. Il écrivit à ce propos, à l'intendant croyons-nous, la lettre suivante :

¹ FR. MUGNIER, *L'abbaye de Sainte-Catherine*, in-8°. Chambéry, 1886.
(REVUE SAVOISIENNE.)

Annecy, le 14 juillet 1788. Monsieur, Je ne puis assez vous remercier de la bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes vues pour l'union du St Sépulcre à notre pauvre hospital général d'Annecy. Quoique les prétentions de M. l'Archevêque de Tarentaise paroissent destituées de tout fondement, surtout dans la circonstance présente où ce Chapitre est réduit à deux membres, et isolé de toute autre Maison de son Ordre ; et étant par là incapable de s'augmenter soit par voie d'élection, soit par la réception d'autres membres tirés d'ailleurs, il doit être regardé comme éteint par le fait. Cependant, comme je me propose moins en cette affaire d'exercer un acte de juridiction, que de consommer une opération désirée depuis si long temps, et si avantageuse à notre hospital qui est contigu à l'Eglise dud. chapitre et à son pourpris, je me détermine volontiers à suivre le moyen que vous proposez, de faire faire l'union par le Souverain Pontife, pour surmonter toutes les difficultés que pourroit former M. l'Archevêque. Je l'ai déjà proposé à S. E. M^r le Comte Corte ¹ ; je me flatte qu'étant consulté, vous voudrez bien appuyer la chose avec tout le zèle que je vous connois pour le plus grand bien de l'humanité. A vous le dire ingénument, les dispositions de M. l'Archevêque à cet égard ne me donnent pas la moindre lueur d'espérance de le gagner, à moins qu'on ne lui cédât une bonne partie des revenus, qui ne sont que d'environ mille à douze cents livres, et encore sous la charge de plus de sept cents Messes de fondations ; abstraction faite de ceux que le Chapitre (*du St Sépulcre*) perçoit des Cures de Mey et d'Etercy, qui lui sont unies, et qui, en redevenant de collation libre par la suppression du Corps, garderoient leur dot primitive, dont le Chapitre jouissoit.

Quant au Chapitre des Machabés ; comme il est incontestablement de ma Jurisdiction, j'ai lieu d'espérer que je pourrai en disposer sans aucun obstacle, pour le plus grand bien, lorsqu'il en sera temps. Je tâcherai de vous fournir sur ces deux objets les titres et les renseignemens nécessaires, lorsque je serai de retour à Annecy.

Ménagez votre précieuse santé dans vos travaux et dans ces excessives chaleurs. Continuez, je vous prie, à m'honorer de votre bienveillance, dont je fais un cas infini : ma reconnaissance pour vos bontés ne pourra jamais être égalée que par les sentiments du très-sincère attachement et du respect distingué avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(Arch. de la Soc. Florim.) Signé : † J. M., Evêque de Geneve.

¹ Ministre principal de Victor-Amédée III.

L'évêque n'obtint pas ce qu'il demandait, car, deux ans après, le chapitre du Saint-Sépulcre avait encore une existence propre, bien que son temporel fût régi en économat ; et ses revenus n'étaient pas seulement de 1,000 à 1,200 livres, mais de 4,000. (Arch. du Sénat.)

En 1790, la misère était extrême. Par une ordonnance du 31 mai et afin de se procurer des ressources pour la soulager, le Sénat taxa, d'ordre du roi, *les corps religieux et les riches bénéficiers*. Le Saint-Sépulcre dut payer 500 livres. Il paraît donc certain que ce chapitre, comme celui des *Macchabées* et la *Collégiale de Notre-Dame*, ne disparut qu'à la fin de 1792.

M^r Paget, pour venir aussi en aide aux malheureux, publia, le 10 juin, un beau mandement, dont M. Fleury (t. II, p. 407) nous a transmis une page éloquente. Cet auteur nous fait connaître encore les rapports de l'évêque de Genève avec les évêques de France à l'occasion de la *constitution civile du clergé*, qui, à ce moment même, juin 1790, l'atteignit à raison des quatre-vingt-deux paroisses de son diocèse situées en France (rive droite du Rhône).

Dans la nuit célèbre du 4 août 1789, l'évêque de Chartres fit un tableau indigné « de la détresse des populations rurales, forcées d'assister en silence au spectacle de leurs champs ravagés par les meutes des seigneurs. Il demande l'abolition du droit exclusif de chasse ; aussitôt, des bancs de la noblesse part un cri d'adhésion, un cri puissant et passionné. L'Assemblée se lève dans un invincible transport. La pâleur des grandes inspirations couvrait tous les visages ; une sorte de feu divin jaillissait de tous les regards ; on s'encourageait mutuellement à être heureux par la justice, à être forts par l'amour... ¹ » Au milieu de

¹ Louis BLANC, *Histoire de la Révolution française*, liv. I^{re}, ch. xv.

cet enthousiasme l'esprit français ne perdit pas ses droits. Un gentilhomme dit, en riant, à ses voisins : « Les évêques nous prennent le droit de chasse ; prenons-leur les dîmes. » Il proposa qu'elles fussent rachetables, comme les droits féodaux. Les évêques ne protestèrent pas, seulement ils essayèrent, le 6 août, de revenir sur le vote. Buzot ayant proposé l'abolition de la dîme sans indemnité, Sieyès fit remarquer en vain que ce serait là un cadeau considérable aux acheteurs récents de biens grevés de la dîme, et que le clergé devant recevoir un salaire à la place de la dîme qui lui était enlevée, il fallait y pourvoir au moyen de l'indemnité qui serait imposée aux propriétaires. La suppression des dîmes sans rachat fut décrétée le 11 août ¹.

La dîme était dure à supporter, en Savoie aussi bien qu'en France ; dans les temps de disette elle devait exciter des colères sourdes chez les pauvres cultivateurs. L'exemple de ce qui venait de se passer au-delà de la frontière devint contagieux. Le 26 juin 1790, l'avocat général, après avoir certainement informé le roi de la démarche qu'il va faire, adresse au Sénat une remontrance où il déclare « qu'il est informé qu'en quelques endroits, malgré les efforts des citoyens notables et instruits, la multitude se propose de porter atteinte à l'état actuel des choses, soit en se subrogeant aux fermiers, soit en retenant la dîme sous charge d'en représenter la valeur, soit autrement. La justice veut cependant que la dîme soit payée suivant la coutume, et que les contrats entre les décimateurs et leurs fermiers soient maintenus. Il n'ignore pas qu'on fait des plaintes en bien des endroits sur les vexations que les fermiers y exercent, sur ce que les décimateurs (*propriétaires du droit à la dîme*) sont en arrière de remplir les charges de répara-

¹ Henri MARTIN, *Histoire de France depuis 1789*, I, p. 74-75.

tions et autres ; mais il faut... contre ces abus, recourir aux lois et ne rien changer à l'état actuel jusqu'à ce qu'un règlement ait été établi ¹ ». Malheureusement ce règlement était encore à l'état de projet à peine ébauché.

Victor-Amédée III avait, le 5 juin 1790, demandé l'avis du Sénat qui s'empessa de faire recueillir des renseignements par les juges-majors des provinces et par les châtellains. Le 1^{er} juin 1791, il adressa son rapport ². Le Sénat y manifeste d'abord ses regrets de n'avoir pas eu un temps suffisant pour examiner à fond une matière si importante ; il rappelle que le billet à cachet du roi avait trois objets principaux : 1^o l'augmentation des portions congrues des curés et des vicaires ; 2^o le moyen de rendre la perception de la dîme moins onéreuse aux cultivateurs ; 3^o la diminution des procès relatifs aux dîmes.

Le Sénat affirme que la dîme est de droit purement civil ; il rappelle les Capitulaires, l'ordonnance de saint Louis de 1228, l'ordonnance de Blois de Charles IX, l'édit de Melun, la reconnaissance du clergé en 1623 ; dîmes et portions congrues, dit-il, sont des objets temporels suivant *l'Eglise gallicane* dont la Savoie a toujours fait *partie intégrante*. Passant ensuite à l'examen de l'article 1^{er}, le Sénat estime que la portion congrue doit être augmentée, aux dépens des *décimateurs*, parce que ceux-ci vendent les denrées plus cher, bien que le fermage en argent qu'ils paient en échange ne se soit pas accru ; il faut rétablir l'équilibre. Si la dîme n'était pas suffisante pour subvenir à l'augmentation, on se procurerait des ressources en soumettant à la

¹ Reg. eccl. n° 33, f° 194.

² Ce document indique l'avis des divers sénateurs, mais sans les nommer. Sur quinze, quatre refusèrent d'exprimer un avis, parce qu'ils considéraient les renseignements reçus comme insuffisants et parce qu'ils n'avaient pas eu le temps nécessaire pour étudier la question. Joseph de Maistre était sénateur depuis deux ans ; il eût été intéressant de connaître son avis.

dime les *mas* qu'elle n'atteint pas à raison des privilèges accordés à leurs possesseurs, en supprimant des bénéfices simples et en prenant aux cures trop riches pour donner aux cures plus pauvres ; — mais après le décès des titulaires actuels.

Un seul magistrat ¹ était d'avis qu'il n'y avait rien à changer. « Il est impossible, disait-il, de faire marcher à la fois l'augmentation des portions congrues et la diminution de la dime, sans frapper directement sur les grandes dignités et sur les corps ecclésiastiques. Cette opération serait fort impolitique, dans les circonstances du moment surtout, car la hiérarchie ecclésiastique a une affinité extraordinaire avec le principe constituant de la monarchie. »

Il y a une assez grande divergence d'opinions sur la quotité de la portion congrue, cependant la majorité opine pour une somme de 600 livres en faveur des curés et de 350 livres pour les vicaires. La même diversité se produit à l'égard des revenus que les curés devraient abandonner en échange de la nouvelle portion congrue. Tous les sénateurs, sauf un, maintiennent le casuel, ainsi que le logement, le jardin et le *pourpris* qu'on propose de fixer à un journal de terre (*environ 30 ares*).

Le Sénat passe au second objet de son rapport. « On a senti, dit-il, combien sont rigoureuses et pesantes les dimes qui se perçoivent à un taux plus haut que la quote 21^e et surtout celles que l'on paye à la quote 11^e dans environ 300 paroisses, paiement qui enlève au cultivateur entre un tiers et un quart du produit net de sa récolte. Malgré cela le sentiment unanime du Sénat a été que la dime étoit une propriété que sa destination rendoit plus sacrée et plus inviolable que toute autre. Ce principe posé, on a déduit la

¹ Serait-ce Joseph de Maistre ?

conséquence naturelle qu'on ne pouvait anéantir la dîme en tout ou en partie par une réduction de quote sans indemniser le propriétaire, tant pour les menues dîmes que pour les grosses ¹.

« L'affranchissement général de la dîme a d'abord été rejeté parce qu'il auroit été impossible de mettre ce système à exécution dans un moment où les affranchissements des droits seigneuriaux, moins considérables sans doute que la *masse énorme du capital de la dîme*, rencontrent des difficultés sans nombre... On a observé qu'il importe que les peuples n'envisagent pas les pasteurs comme des fonctionnaires salariés, cette idée pouvant diminuer le respect dû à la religion dont ils sont les ministres. On a pensé qu'un curé qui auroit son revenu en denrées se détermineroit plus facilement à secourir les pauvres dans les années de disette... Le paiement des capitaux (*des dîmes*) en fonds de terre entraîneroit un inconvénient qu'une sage politique doit éviter. En effet, les seigneurs qui dans ce moment retirent les capitaux de leurs fiefs les placent en acquisitions de biens fonds. Si à la même époque on faisoit de même pour les capitaux de la dîme, il arriveroit que le clergé et la noblesse réuniroient une masse trop forte et disproportionnée de propriétés foncières. Alors, une grande partie du peuple cesseroit d'être propriétaire, il n'auroit plus qu'une existence précaire. Simple manœuvre, il négligeroit une terre, une patrie qui lui deviendrait étrangère, et des émigrations fréquentes deviendroient la suite d'un système aussi fatal et aussi impolitique. »

Comme il fallait conclure, la majorité s'est rangée à l'o-

¹ Les *grosses dîmes* étaient celles qui frappaient les blés et autres grains et les boissons ; les *menues* et *vertes dîmes* frappaient les légumes et les herbages. (DALLOZ, *Jurisprudence générale*, v° *Culte*, n° 451 et s., et v° *Impôts*, n° 34 et s.)

pinion du paiement de la dîme par abonnement en argent, basé sur le produit des vingt dernières années, distraction faite des frais de perception, en y comprenant les *novales* existantes et non les futures dont il ne s'agirait plus désormais, et sans faire de différence entre les dîmes ecclésiastiques et les dîmes laïques et inféodées ¹.

Le système de l'abonnement fonctionnait déjà dans quelques localités, notamment dans le diocèse de Tarentaise, mais en nature. Nous en trouvons un exemple dans la paroisse de La Bâtie, qui compte actuellement 1,250 habitants et qui en avait alors peut-être 900 ou 1,000. L'archevêque cède la dîme de sa mense aux habitants moyennant 55 quarts de froment, 100 quarts de seigle, 100 quarts d'avoine et 18 setiers de vin. Le curé, R^d Déglise, cède les *novales* pour 31 quarts de froment, 34 de seigle et 20 d'avoine. Ces redevances font, à peu près, 17 hectolitres de froment, 27 de seigle et 24 d'avoine. Le tout vaudrait aujourd'hui, nous semble-t-il, environ 1,000 francs. Il faut remarquer que les petites dîmes n'y sont pas indiquées. C'était, d'ailleurs, une convention à forfait qui comprenait les dîmes et novales *tant nées qu'à naître* et dont le taux ne pouvait pas être augmenté, même dans le cas où l'on viendrait à semer d'autres grains que ceux déjà connus et cultivés ². Le contrat fut approuvé par tous les intéressés, au nombre de 89, en ce qui concernait l'abonnement pour les dîmes de la mense archiépiscopale et repoussé en ce qui concernait celles de la cure ³.

¹ Reg. eccl. n° 33, f° 389 à 415. Les *novales* étaient les dîmes établies sur les terres que l'on défrichait. Les dîmes *inféodées* étaient des dîmes ecclésiastiques qui avaient été anciennement inféodées à des seigneurs : il y en avait encore beaucoup en Savoie en 1792.

² Reg. eccl. n° 33, f° 341 et s. Convention du 12 avril 1790.

³ Les veuves votent en qualité de tutrices. Les communiers se félicitent de ce que, en payant la dîme en *grains*, ils gagneront la paille.

Lorsque les dîmes purement ecclésiastiques ne suffisaient pas aux besoins des desservants et aux frais des réparations ordinaires ou extraordinaires de l'église, on avait recours aux décimateurs laïques. C'est ce qui arriva, en 1791, à Chaumont. Des réparations à l'église paroissiale furent prescrites par le Sénat, et le prix en fut imposé au curé du lieu et aux autres décimateurs : les marquis de Costaz et de Chaumont, les comtes de Viry, d'Antioche et le curé de Savigny. Malgré les réclamations des intéressés, le Sénat ordonna, le 7 septembre 1792, la saisie des dîmes entre les mains des divers fermiers ¹. Son ordonnance à cet égard est la dernière qu'il rendit, car les Français entrèrent en Savoie quinze jours après. Cet événement empêcha naturellement qu'il fut donné suite au projet de règlement sur les dîmes.

Cependant l'émigration française avait commencé. En novembre 1789 l'archevêque de Paris est à Chambéry, et M^{sr} Paget va l'y visiter. Le 16, l'archevêque vient à Annecy « avec M. le Comte Dachon, cordon bleu, homme de grande piété ».

Le 10 décembre 1790, les évêques députés à l'Assemblée nationale de France adressent à M^{gr} l'Evêque d'Annecy leur EXPOSITION DE PRINCIPES relative aux décrets de l'Assemblée sur la constitution du clergé, et lui demandent d'y adhérer. La lettre est signée : *Fr., évêque de Clermont*. Le 26 du même mois, M^{sr} Paget envoie son adhésion

¹ Outre ces dîmes, déjà bien multiples, il en existait encore en faveur des abbayes, prieurés, communautés et des innombrables chapelles et fondations pieuses. Le 26 juillet 1790, le Sénat prononce la saisie de la dime dite de *Cumille*, pour la réparation de la chapelle de Cumille, à Saint-Paul en Chablais, que le prieur commendataire, l'abbé de la Tour, avait laissé ruiner. (Reg. eccl. n° 33, f° 210. Voir aussi Doc. IV.)

formelle, et l'accompagne d'une lettre dans laquelle il s'écrit :

Puisse le Dieu de bonté et de miséricorde rétablir le calme et la tranquillité dans tout le royaume de France ! Puisse-t-il veiller à la conservation de notre sainte religion et rendre à l'église gallicane son éclat et sa splendeur ! Ce sont les vœux que je ne cesse de former...

Signé : † J. M., évêque de Genève.

Le clergé du diocèse de Genève se montrait fort hostile à la *Constitution civile du clergé*, et l'évêque semblait approuver sa conduite. La cour de Turin craignit que cette attitude ne fut dangereuse pour l'Etat. Le 15 juin 1791, le ministre Graneri écrivit à Mgr Paget :

Le Roi n'ignore pas, Monsieur, les devoirs de l'épiscopat. S. M. est même très persuadée de votre circonspection et prudence dans les circonstances actuelles. Cependant de nouvelles plaintes que la publication de quelques écrits de la part des curés de votre diocèse vient d'élever ont déterminé S. M. de me charger de vous prévenir qu'il y a tout à craindre, pour les sujets du Roi, de l'irritation que ces écrits ne font qu'augmenter dans l'esprit des Français qui nous avoisinent. S. M. pense que d'après cette réflexion vous voudrez bien redoubler vos soins et votre vigilance pour éviter la publication des écrits contre la Constitution française sur la nouvelle organisation du clergé. lesquels ne peuvent que troubler la tranquillité de ses sujets.

Je m'acquitte, Monsieur, des ordres du Roi et je, etc.

Signé : GRANERI.

Le 21 juin, l'évêque répondit :

Monsieur le Comte, C'est surtout dans ces circonstances critiques et délicates que je sens tout le poids de l'épiscopat... Je supplie V. G. d'assurer Sa Majesté que je me conformerai à ses intentions, en continuant à user de tous les ménagements et de toutes les précautions conciliables avec le devoir sacré et indispensable qu'exige la charge pastorale. N'ayant pu retenir la vérité captive sans me rendre coupable d'un grand crime, j'ai dû par mes instructions, mes exhortations et mes prières confirmer mes frères dans la foi et les prémunir contre les dangers de l'erreur et les pièges de la séduction.

On pourra lire dans Fleury (t. II) cette lettre tout entière. Elle reflète bien le trouble que les événements de France avaient jeté dans l'esprit de son évêque, l'indécision où il était de céder quelque chose aux circonstances ou de résister complètement.

Pendant ce temps et jusqu'au dernier moment, le roi de Sardaigne exerça le droit de nomination aux cures et aux canonicats de son patronage en Savoie. Le 12 octobre 1790, *Eustache Mugnier*, professeur d'humanités, est nommé chanoine de la collégiale de Notre-Dame en remplacement du chanoine *David*, décédé (Reg. eccl. 33, f° 248). Le 10 janvier 1792, le roi nomme à la cure de Carouge le chanoine *Jean-Pierre Saint-Marcel*, frère de l'abbé (Reg. eccl. 34, f° 5). Le 13 du même mois, *Antoine Magnin*, ex-chapelain du régiment de Savoie-infanterie, docteur en théologie de l'Université de Turin, remplace à la collégiale M. Gurret, décédé (Reg. eccl. 34, f° 6). Le 5 avril suivant, le roi nomme prêtres titulaires à la Sainte-Maison de Thonon les docteurs en théologie *Joseph Carlin* et *Jean-Claude Quisard* (Reg. eccl. 34, f°s 138 v° et 143).

Le 22 mai 1792, M^{sr} Paget reçoit de Rome des bulles renouvelant pour trois ans les pouvoirs indiqués dans la *formule X*; le Sénat n'en autorise l'*exequatur* que pour les mariages, persistant à repousser ceux qui sont contraires aux usages du pays.

M^{sr} Biord avait, à l'aide de diverses ressources et, surtout, de subventions gouvernementales, commencé un palais épiscopal à Annecy. En instituant M^{sr} Paget, le pape le chargea de continuer cette œuvre. Bien qu'il trouvât suffisant et commode son logement ordinaire, l'évêque s'empressa de recourir au roi. Il en obtint diverses sommes, au

moyen desquelles les travaux furent conduits assez loin pour qu'en mai 1792 il put prendre possession des bâtiments de l'évêché ¹; mais il n'en jouit pas longtemps. Le 22 septembre, il fit une dernière ordination et le même jour il émigra; — au moment même où le général de Montesquiou entra à Chambéry à la tête de l'armée française.

(A suivre.)

F. MUGNIER.

UN ÉMIGRANT CHABLAISIEN

JEAN-CLAUDE HUDRY

(1774-1832)

M. Constantin, l'infatigable secrétaire de la Société Florimontane, a eu la bonne fortune de mettre la main sur un curieux manuscrit, qui emprunte à la personnalité de son auteur un véritable attrait.

C'est tout à la fois un journal intime et un de ces *livres de raison* qu'on avait coutume de tenir anciennement dans certaines familles, et sur lesquels on consignait les divers actes de l'existence quotidienne : ventes, achats, naissances, mariages, décès, sans oublier les menus incidents de l'histoire locale et les drames privés, — le tout parsemé de réflexions et de conseils, et composé pour soi ou pour les siens.

Cette sorte de mémoires a déjà contribué, pour une large part, à faire connaître sous leur vrai jour les hommes et les choses du passé. C'est ce qui m'engage à extraire du manuscrit en question tout ce qui peut offrir quelque intérêt ou renfermer des détails qui dépeignent bien l'époque et le milieu dans lesquels l'auteur a vécu.

Rédigé à différentes reprises et à intervalles inégaux, ce journal ne présente pas une composition homogène; tantôt le narrateur s'étend avec complaisance sur des événements de peu d'importance, mais ré-

¹ Une assez grande partie de l'évêché était restée inachevée et la municipalité autorisa, en décembre 1792, le sieur Jean Kloquemann à y établir son théâtre des *Petits Comédiens de la République*. (FR. MUGNIER, *Histoire du Théâtre en Savoie*, ch. X, p. 197.)

cents ; tantôt il passe rapidement sur ceux qui remontent à quelques années.

D'autre part, la couleur des récits devient sombre à mesure qu'on approche de la fin. Aigri par des revers inouïs, affaibli par des maladies incessantes, et pressentant sa mort, notre héros met la dernière main à ses mémoires pour les adresser à sa sœur, par l'intermédiaire d'un ami qui retourne au pays. On ne peut en lire les dernières pages sans être profondément ému : il y a là des cris du cœur déchirants. Ses adieux à la patrie, à son village natal, à ses parents ; le retour qu'il fait sur lui-même, ses réflexions sur l'instabilité des choses de ce monde, sont, dans leur touchante simplicité, d'une éloquence à laquelle on ne résiste pas.

Ne craignez pas cependant d'avoir à subir les jérémiades d'un larmoyeur, comme le triste Ovide ou le pieux Enée. L'adversité parfois grandit ceux qu'elle touche, et le plus bel exemple qu'on puisse proposer aux hommes est encore celui du malheur fièrement supporté : c'est là, dit Sénèque, un spectacle digne des dieux mêmes.

Je serai sobre de réflexions : je laisserai autant que possible parler l'auteur, me bornant le plus souvent à rattacher par quelques mots le fil interrompu de sa narration.

*
*
*

Jean-Claude Hudry (c'est le nom du héros) naquit, le 31 décembre 1774, à Rézier, commune de Fessy, de François Hudry, propriétaire aisé, et de Claudine Vaudeaux. Mais les amateurs de généalogie ne trouveraient pas leur compte à cette simple énonciation. J'ouvre donc le livre : il est suffisamment explicite sur ce point.

Ma famille, issue de Vienne en Autriche, passa à Milan du temps de saint Ambroise, et — à la suite d'une persécution qui fut suscitée dans cette ville à cette époque, — elle se retira dans les Bauges, contrée de Savoie, et de là à Allinges, commune du Chablais, puis au Villard en Faucigny, et finalement à Fessy en Chablais. L'écusson de la famille est un arbre surmonté d'une aigle impériale et renfermé dans un cœur ; un parent que j'ai connu à Turin m'a assuré tenir d'une ancienne tradition que l'arbre représente une cession par laquelle un de nos ancêtres, ar-

chevêque de Milan, avait abandonné à l'Empereur tous ses biens-fonds, sous la seule réserve de ses titres désignés par l'aigle. On m'a dit à Turin que cet archevêque fut jeté dans un puits pendant une persécution.

Cette naïve croyance à une origine aussi brillante que lointaine, était encore, dans beaucoup de maisons, très répandue au commencement de ce siècle; aujourd'hui on est plus sceptique à cet égard. Mais, quoi qu'il en soit de la légende, on peut affirmer que les Hudry n'étaient pas les premiers venus. Leur honorabilité n'est pas plus douteuse que la considération dont ils jouissaient. La mère de Jean-Claude était, de son côté, nièce du sénateur Garnier et de M. Garnier, curé de Fessy : ce n'était pas une femme ordinaire, et son fils avait de qui tenir.

A l'âge de 12 ans, l'enfant fut envoyé au collège de Thonon, où il parcourut avec succès toutes les classes jusqu'à la rhétorique. A ce moment, ses études furent brusquement interrompues par les événements politiques.

Dans le courant de septembre 1792, comme j'étais allé visiter mon frère abbé, qui se trouvait vicaire de Notre-Dame d'Abondance, ayant pour compagnon de voyage mon ami Joseph Pontet, j'appris à l'abbaye que M^{re} l'évêque Paget y avait couché la nuit précédente avec sa suite, ainsi qu'une quantité de prêtres et de nobles qui s'enfuyaient pour éviter, disaient-ils, la persécution des Français, dont l'armée était entrée en Savoie et mettait tout à feu et à sang.

M. le curé Chappaz suivit l'évêque, mais mon frère dit qu'il ne voulait pas quitter son poste, qu'il recevrait honnêtement l'ennemi, et qu'il ne craignait rien.

Je partis le lendemain d'Abondance, et nous vinmes coucher chez nos amis Dunand, à Reyvroz. Au milieu de la nuit, il arriva une foule de gens de Thonon, qui allaient couper des arbres de liberté à Vailly; et en effet toutes les communes eurent bientôt planté des arbres de liberté.

Nous apprîmes, à Reyvroz, que les Français n'avaient pas répandu une seule goutte de sang, puisque l'armée du roi de Sardaigne s'était enfuie sans tirer un coup de fusil.

Les écoliers rejoignirent le collège à la Toussaint. Mais l'esprit de révolution régnait parmi eux : ils singeaient les clubs, ils tenaient des séances dans les maisons bourgeoises ; la majeure partie s'engagea dans la légion des Allobroges et dans les Volontaires, et finalement le collège fut dissous vers le printemps de 1793, lorsque les professeurs refusèrent de prêter le serment de fidélité à la Constitution de ce temps-là.

Je revins donc à la maison, je m'y livrai de tout mon cœur à l'agriculture ; je semai une grande pépinière, d'où il est sorti quantité d'arbres...

Environ quatre mois après mon retour à Rézier, l'on demanda à la commune quatre hommes, qui furent nommés par les jeunes gens par la voie du scrutin, et j'eus le bonheur d'être élu ; mais ne m'étant pas trouvé de la taille requise, attendu que j'étais trop court d'un pouce, la commission me déclara libre à Thonon.

Cependant la famille Hudry, qui comptait parmi ses membres une visitandine et plusieurs prêtres, et qui recevait ses inspirations du clergé, ne se considérait pas comme libérée de ses obligations vis-à-vis du roi de Sardaigne par le seul fait de l'invasion.

Elle décida que Jean-Claude, qui était susceptible d'être appelé d'un jour à l'autre au service militaire, malgré son défaut de taille, appartenait de plein droit à l'armée sarde. Pour éviter son incorporation dans les troupes de la République, elle l'expédia sur l'Italie par le Grand-Saint-Bernard.

Je trouvai à la cité d'Aoste mon frère abbé, qui me conseilla de prendre service dans le régiment de Genevois, pour le temps de la présente guerre seulement, — ce que je fis, ainsi que Joseph Dufour.

(A suivre.)

Fr. MIQUET.

LA DATE DES VENDANGES

En donnant, en 1883, une notice sur les dates des vendanges, celles des vignobles de Thonon n'y étaient pas comprises. Grâce à l'obligeance de la municipalité de la ville de Thonon, à laquelle M. Blanchard, membre de la Commission de météorologie, s'est adressé, nous pouvons publier aujourd'hui ces dates qui vont de 1643 à 1886, et forment la série la plus complète que nous ayons pu jusqu'ici nous procurer pour la Savoie.

Fixation des bans de vendanges de la commune de Thonon.

ANNÉES	VENDANGES		ANNÉES	VENDANGES	
	BLANCHES	ROUGES		BLANCHES	ROUGES
1643	13 octobre	»	1698	24 octobre	5 novembre
1644	24 septembre	7 octobre	1699	7 —	16 octobre
1645	22 —	14 —	1700	22 —	2 novembre
1646	26 —	»	1701	8 —	»
1647	7 octobre	18 octobre	1702	16 —	30 octobre
1648	10 —	»	1703	18 —	26 —
1649	16 —	»	1704	23 septembr ^e	10 —
.....			1705	12 octobre	26 —
1668	14 septembr ^e	20 octobre	1706	25 septembr ^e	2 —
1669	»	16 —	1707	7 octobre	21 —
1670	6 octobre	17 —	1708	8 —	17 —
1671	1 —	15 —	1709	7 —	21 —
1681	1 —	17 —	1710	1 —	14 —
1683	2 —	14 —	1711	15 —	26 —
1684	23 septembr ^e	14 —	1712	10 —	24 —
1688	7 octobre	»	1713	23 —	31 —
1689	18 —	»	1714	»	»
1690	10 —	25 octobre	1715	»	»
1691	1 —	»	1716	23 octobre	2 novembre
1692	24 —	3 novembre	1717	30 septembr ^e	20 octobre
1693	6 —	13 octobre	1718	19 —	8 —
1694	2 —	9 —	1719	25 —	16 —
1695	21 —	11 novembre	1720	Tempête. Pas d'emprises.	
1696	10 —	15 octobre	1721	27 octobre	3 novembre
1697	7 —	21 —	1722	5 —	19 octobre

ANNÉES	VENDANGES		ANNÉES	VENDANGES	
	BLANCHES	ROUGES		BLANCHES	ROUGES
1723	5 octobre	22 octobre	1771	3 octobre	23 octobre
1724	2 —	20 —	1772	8 —	22 —
1725	29 —	6 novembre	1773	20 —	2 novembre
1726	23 septemb ^{re}	7 octobre	1774	3 —	24 octobre
1727	30 —	20 —	1775	11 —	30 —
1728	23 —	19 —	1776	9 —	28 —
1729	10 octobre	26 —	1777	13 —	27 —
1730	16 —	—	1778	5 —	26 —
1731	9 —	26 octobre	1779	4 —	20 —
1732	—	—	1780	25 septemb ^{re}	16 —
1733	7 octobre	21 octobre	1781	24 —	—
1734	5 —	25 —	1782	14 octobre	29 octobre
1735	12 —	24 —	1783	8 —	20 —
1736	4 —	15 —	1784	29 septemb ^{re}	25 —
1737	7 —	21 —	1785	17 octobre	30 —
1738	7 —	21 —	1786	12 —	30 —
1739	6 —	26 —	1787	18 —	5 novembre
1740	24 —	7 novembre	1788	1 —	15 octobre
1741	13 —	17 octobre	1789	14 —	28 —
1742	9 —	31 —	1790	13 —	27 —
1743	14 —	29 —	1791	29 septemb ^{re}	17 —
1744	12 —	28 —	1792	10 octobre	29 —
1745	11 oct. Un seul ban, temp.	—	1793	27 septemb ^{re}	10 —
1746	28 septemb ^{re}	10 octobre	1794	22 —	9 —
1747	2 octobre	23 —	1795	26 —	—
1748	7 —	—			
1749	8 —	21 octobre	1806	6 octobre	20 octobre
1750	12 —	21 —	1807	—	—
1751	21 —	3 novembre	1808	—	—
1752	16 —	30 octobre	1809	23 octobre	—
1753	9 —	22 —	1810	10 —	24 octobre
1754	12 —	22 —	1811	23 septemb ^{re}	14 —
1755	13 —	27 —	1812	20 octobre	28 —
1756	18 —	1 novembre	1813	—	—
1757	10 —	24 octobre	1814	—	—
1758	12 —	30 —	1815	9 octobre	16 octobre
1759	2 —	10 —	1816	11 novembre	un seul ban
1760	17 —	29 —	1817	20 octobre	3 novembre
1761	2 —	19 —	1818	5 —	21 octobre
1762	4 —	13 —	1819	4 —	—
1763	17 —	2 novembre	1820	8 —	25 octobre
1764	8 —	29 octobre	1821	24 —	5 novembre
1765	17 —	—	(Depuis cette époque jusqu'en 1860 les bans de vendanges ne sont plus inscrits sur les registres.)		
1766	6 —	21 octobre	1861	30 septemb ^{re}	—
1767	14 —	3 novembre	1862	30 —	20 octobre
1768	17 —	26 octobre	1863	5 octobre	19 —
1769	11 —	23 —			
1770	22 —	—			

(REVUE SAVOISIENNE.)

ANNÉES	VENDANGES		ANNÉES	VENDANGES	
	BLANCHES	ROUGES		BLANCHES	ROUGES
1864	10 octobre	19 octobre	1878	16 octobre	23 octobre
1865	"	2 —	1879	22 —	26 —
1866	16 octobre	23 —	1880	13 —	25 —
1867	"	"	1881	3 —	10 —
1868	"	"	1882	18 —	23 —
1869	5 octobre	18 octobre	1883	15 —	22 —
1870	"	"	1884	1 —	13 —
1871	11 octobre	23 octobre	1885	5 —	14 —
1872	15 —	24 —	1886	11 —	25 —
1873	7 —	20 —			
1874	5 —	19 —	Moyennes	8 octobre	21,8 octobre
1875	4 —	18 —			
1876	16 —	23 —	DATES	14 sept. 1668	2 oct. 1865
1877	15 —	22 —	extrêmes	11 nov. 1816	11 nov. 1695

Il est assez difficile de tirer une conclusion de tous ces renseignements, même si on les résume par périodes, comme nous essayons de le faire dans le tableau ci-après :

Résumé par périodes des vendanges à Thonon.

Périodes et années d'observations	Dates moyennes des vendanges blanches	Dates moyennes des vendanges rouges
1643—1700 (26 ans)	6.7 octobre	19.8 octobre
1701—1750 (49 —)	7.4 —	20.9 —
1751—1821 (57 —)	8.2 —	24.6 —
1861—1886 (22 —)	9.7 —	19.4 —
Moyennes générales....	8.0 octobre	21.8 octobre

Ce tableau montre, en effet, que les vendanges blanches tendent à reculer, pendant que les vendanges rouges, après avoir subi un retard assez sensible de 1751 à 1821, semblent revenir maintenant à leurs dates primitives. — Pourquoi cette disposition contradictoire chez les deux espèces de raisins ? S'il est vrai que la période 1861-1886 renferme un bon nombre d'années chaudes, qui ont pu, en général, rendre plus précoce la maturité des fruits, il n'y a aucune raison pour que les raisins blancs n'en aient pas profité; or leur

cueillette a eu lieu un jour et demi plus tard que dans la période précédente qui s'est, au contraire fait remarquer par des années froides. Nous le répétons, il y a là une difficulté dont il semble malaisé d'entreprendre la solution.

Dans d'autres pays, la situation est plus nette. Ainsi, en Bourgogne, le tableau des vendanges du célèbre vignoble de Vollenay fait ressortir un recul non interrompu depuis le xvii^e siècle.

Vendanges en Bourgogne.

Périodes	Années d'observations	Date moyenne des vendanges
1689—1700	12 ans	19 septembre
1701—1750	50 —	24 —
1751—1800	50 —	25 —
1801—1850	50 —	2 octobre
Moyenne générale.....		26.1 septembre

En Suisse, il y a eu, vers la fin du xvii^e siècle, refroidissement notable du climat, on l'attribue au déboisement ; mais à partir de cette époque, une amélioration lente se fait sentir, les vendanges deviennent de plus en plus précoces, et aujourd'hui elles arrivent, à peu de chose près, à coïncider avec les dates d'autrefois. Nous trouvons ces intéressantes données dans un travail de M. Dufour, de Genève, intitulé « Problème de la variation du climat. » En voici le résumé, pour ce qui concerne notre sujet :

Dates des vendanges à Lausanne.

Périodes	Années d'observations	Date moyenne des vendanges
1480—1550	33 ans	5.6 octobre
1551—1595	34 —	6.1 —
1696—1681	18 —	7.9 —
1682—1716	30 —	20.4 —
1717—1746	28 —	19.5 —
1747—1806	60 —	16.7 —
1807—1836	30 —	15.3 —
1837—1868	32 —	9.5 —
Moyenne générale.....		13.0 octobre

On voit combien différent entre eux tous ces résultats. Nous ne tenterons pas de les concilier, mais nous continuerons à rassembler des matériaux, dont peut-être un jour quelqu'un de plus compétent que nous saura déduire la vraie leçon.

E. TISSOT.

P. S. — Dans ce même ordre d'idées nous donnerons l'extrait suivant d'une étude sur l'agriculture au moyen âge, qui a paru dans le *Correspondant*, livraison de novembre 1884 :

Au VII^e siècle, Clotaire III donnait aux religieux de Corbie les vignes de ce canton. — Au XVI^e siècle Baccius comptait parmi les vignobles de France ceux d'Amiens et des environs. Ainsi la Picardie et l'Artois pouvaient mettre en culture cette plante frileuse, tandis qu'à l'exposition de 1867 les départements de la Somme et du Pas-de-Calais, comme celui de l'Oise, figuraient pour un chiffre de zéro sur le tableau de la production vinicole de la France.

Pour la Normandie même changement. Une vie de saint Philibert, abbé de Jumièges au VII^e siècle, décrit en ces termes la fertilité du pays de Caux :

« *Hic vinearum abundant botryones qui turgentibus gemmis lucentes rutilant in falernis.* »

Il semble qu'il y ait actuellement dans la nature une certaine tendance à revenir graduellement à l'état de choses constaté par Strabon, qui dit que de son temps la vigne avait peine à mûrir au nord des Cévennes.

DES MOTS
SAVOYEN, SAVOISIEN et *SAVOYARD*

CHAPITRE PREMIER.

**Des trois dénominations appliquées aux habitants
de la Savoie.**

Quel est le vrai nom des habitants de la Savoie ?

Est-ce **Savoyen** ?

Est-ce **Savoisien** ?

Est-ce **Savoyard** ?

Les trois dénominations ont été en usage à des époques différentes, tantôt séparément, tantôt ensemble. Chacune d'elles a été consacrée par l'autorité d'écrivains éminents. Chacune a eu et a encore ses partisans.

Savoyen a été longtemps oublié. Il tend à revivre aujourd'hui, bien que l'Académie française ne l'ait pas, en 1878, admis dans son Dictionnaire, comme elle l'a fait pour *savoisien* et *savoyard*. Jusqu'ici ces trois mots ne figuraient que dans des *Compléments* du Dictionnaire lesquels, on le sait, ne sont pas l'œuvre de la savante compagnie.

Savoisien est employé par beaucoup de personnes auxquelles le mot *savoyard* n'agrée point. Elles n'appartiennent pas toutes à la Savoie, ni, comme on pourrait le croire, aux classes élevées de la société, du moins aujourd'hui.

Savoyard est le terme populaire et probablement le plus usité. La plupart de ceux qui en font usage le connaissent seul. D'autres l'emploient de préférence, parce que *savoisien* leur paraît prétentieux, et que *savoyen* leur semble suranné.

Nous allons essayer de rechercher l'origine de ces trois dénominations appliquées à un même peuple et d'en retracer les différentes fortunes.

Commençons par le mot *savoyen*.

CHAPITRE II.

Du terme *savoyen*.

I.

SON ORIGINE NATIONALE.

L'étymologie de *savoyen* est des plus simples. *Savoyen* est dérivé de *Savoie*, comme *Troyen*, de *Troie*. Il y avait à appliquer l'une des règles ordinaires de la langue française : on l'a appliquée naturellement et sans effort.

Pareillement les habitants de Troyes, dans l'ancienne Champagne, se sont donné le nom de Troyens. De même, dans le département de la Somme, le mot Rôyens désigne les habitants de la petite ville de Roye.

Si nous avions à dénommer en français les habitants de Pistoie en Italie, nous les appellerions certainement Pistoïens.

En Savoie même, je ne sache pas que les indigènes de Versoie, en Tarentaise, aient d'autre nom que celui de *Versoyens*.

Il n'y a pas à insister sur une étymologie qui s'explique d'elle-même.

II.

SON EMPLOI AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES.

Si le vocable *savoyen* est le plus conforme aux règles qui président à la formation des mots, il a dû être le plus anciennement employé.

On constate, en effet, son existence dès le ^{xiv}^e siècle.

L'historien de la guerre de Cent-Ans, Froissart, en fournit le premier exemple. La Savoie ne lui était pas inconnue. En 1368, il passa trois jours à Chambéry à la suite d'un prince anglais, Lionel, duc de Clarence, qui allait à Milan épouser Yolande, fille de Galéas Visconti. Racontant dans ses *Chroniques* l'expédition des Français en Flandre, en 1383, il dit :

« Tout signeur approchaient lointain et prochain, et vinrent li contes de Savoie et li contes de Genève à bien ^{vii}^e (700) lances de purs *Savoïens*. » (Edition K. de Lettenhove, tome X, p. 241.)

Je crois inutile de faire remarquer que l'édition de Kervyn de Lettenhove a été publiée d'après les manuscrits. Dans la reproduction des textes de tous les âges on apporte aujourd'hui la plus scrupuleuse fidélité : les copies valent les originaux. Cette observation s'applique à tous les auteurs qui seront cités ici.

Après Froissart viennent trois écrivains du ^{xv}^e siècle, qui manièrent des premiers en Savoie la langue française.

On trouve d'abord le picard Jean Cabaret d'Orreville qui composa ses *Chroniques* vers 1419, sur l'ordre du premier duc de Savoie, Amédée VIII. Son livre a été inséré dans la collection des *Monumenta historiae patriae* publiée à Turin.

On y lit : « La paix avait duré un temps entre les *Savoyens* et *Faucegnérains*. » (Tome I, colonne 234.) Et plus loin : « Ils s'entremeslèrent si avant parmi les *Savoyens* que l'un ne cogneut l'autre. » (Ibid., c. 246).

La même collection renferme la *Chronique du Comte Rouge*, œuvre du second de ces auteurs, Perrinet Du Pin. Celui-ci naquit à La Rochelle ; mais, s'il était Français par son origine, il appartient à la Savoie par un long séjour. Il

est fait mention de lui pour la première fois en 1447, et trente ans après on le retrouve décoré du titre de secrétaire ducal. Je ne citerai de lui que cette seule phrase :

« Messire Loys de Savoie, le conte de Gênois, Chalans et aultres seigneurs suyvaient le prince *savoyen*. » (*Monumenta*, tome I, c. 466.)

Le troisième écrivain, Jehan Servion, s'était attaché à Philippe Sans-Terre, petit-fils d'Amédée VIII. Afin de charmer la captivité de son maître détenu à Loches par le roi Louis XI, il retraça les *Gestes et Chroniques de Savoie*. Son livre n'a été publié qu'en 1879 à Turin. Parlant de la bataille de Varey, livrée en 1325, il dit : « A un cri coururent et entrèrent les *Savoyens* en l'avant-garde du Dauphin. » (Tome II, p. 23.)

Au xv^e siècle, le mot *savoyen* apparaît seul encore dans les ouvrages de Monstrelet, de Georges Chastelain et d'Olivier de la Marche, tous trois historiens de cette seconde dynastie de Bourgogne qui eut de si fréquents et si intimes rapports avec les princes de Savoie.

Monstrelet appartient à la première moitié du xv^e siècle. Dans ses *Mémoires* est rappelé, à la date de 1408, le fait suivant : « Le duc de Bourbon fut défilé d'Amé de Viry, *savoyen*, lequel était un pauvre chevalier au regard dudit duc. » (Edition Buchon, p. 135.)

Plus jeune que Monstrelet, Georges Chastelain fut conseiller des ducs Philippe le Bon et Charles le Téméraire. Dans sa *Chronique de Jacques de Lalain*, écrite entre 1468 et 1474, il emploie maintes fois le mot *savoyen*, notamment au chapitre XXIV où il parle de Jacques d'Avanchier, « écuyer *savoyen* qui fit armes à l'encontre de J. de Lalain en la ville de Saint-Laurent lez Chalon. » (Edition Buchon, p. 635.)

Olivier de la Marche fut mêlé plus activement encore aux

affaires de Savoie. En 1476, après la défaite de Charles le Téméraire à Morat, il enleva, sur l'ordre de ce prince, la duchesse régente Yolande et trois de ses enfants. Dans sa vieillesse, l'homme de guerre se mit à écrire ses *Mémoires*, bien qu'il fût, dit-il lui-même, « lay et non clerc, de petit entendement et rude langage. » On y lit :

« Pour secourir les *Savoyens* le duc de Bourgogne y alla en personne et mit le siège devant Grantson. » (Buchon, p. 333.)

Et ailleurs :

« Revindrent avec lui plusieurs nobles hommes *savoyens* pour veoir faire un chevalier *savoyen* nommé messire Jehan de Compeys, seigneur de Torain. » (Ibid., p. 383.)

III.

LE MOT SAVOYEN AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES.

Au XVI^e siècle, je trouve le mot *savoyen* dans divers auteurs, notamment dans Jehan Lemaire de Belges, plusieurs écrivains genevois, l'italien Cambiano et le chanoine Paradin.

Jehan Lemaire de Belges était bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas et duchesse douairière de Savoie. Après un voyage en Italie il publia, en 1512, son *Illustration des Gaules* où je rencontre le passage suivant :

« Les *Savoyens* et Daulphinois étaient nommés Allobroges. » (Chap. XXXI.)

Mieux que Lemaire de Belges, les habitants de Genève connaissaient le mot *savoyen*. Dans cette ville, enclavée si longtemps dans les Etats de Savoie, Amédée VIII et ses successeurs, pendant plus de cent ans, avaient résidé à maintes reprises, attirant avec eux l'élite de leur noblesse,

appelant même à la dignité épiscopale jusqu'à cinq princes de leur maison. Au ^{xvi}^e siècle, Genève secoua le joug, mais le nom des *Savoyens* ne fut pas immédiatement oublié.

Dans les *Lettres* de Besançon Hugues, l'un des auteurs de l'indépendance, ce mot revient sans cesse : « Les *Savoyens*, dit-il en 1529, se tiennent tous assurés de rompre notre bourgeoisie. » En 1532, il écrit de Berne : « Je suis demeuré ici pour répondre aux *Savoyens* qui seront ici ce soir au gîte. » (Voir *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*, t. XI, 1859.)

Vingt ans après, le notaire Messiez, dans son *Petit Mé-morial*, dit de même : « Les *Savoyens* attendirent de heure en heure la venue dudit leur duc. » (*Id.*, t. IX, p. 89.)

On ne sera pas étonné de retrouver le mot *savoyen* dans les écrits de leur contemporain Bonivard, le célèbre prisonnier de Chillon. Né à Seyssel d'une famille noble de Chambéry, il passa à Genève la plus grande partie de sa vie, et y mourut en 1571.

Entre autres ouvrages, il composa les *Chroniques de Genève* et les *Advis et Devis des Langues*.

Dans le premier de ces livres il dit : « Les mameluks portaient le houx qui se nomme en *savoyen* le *harigle* ¹. » (Edition de 1867, tome II, p. 131.)

La même locution se retrouve dans le second : « Un jeune-vencel de notre pays de Savoie, raconte-t-il, qui avait demeuré trois ou quatre moiz en France, en oublia son langage. Et estant arrivé pour rapprendre son langage ne cessait de rompre la teste à son dict père pour l'interroger que cecy ou cela voulait à dire en *savoyen*. » (*Advis*, édition de 1865, p. 73.)

Après Bonivard vient un écrivain plus illustre peut-être,

¹ En patois on dit l'*arglye* (*ly* représente l mouillée).

l'imprimeur Henri Estienne qui séjourna à diverses reprises à Genève. Dans son *Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes*, il dit : « Je parleray d'un gentilhomme *savoyen* exerçant ses brigandages dedans ou auprès de sa maison qui estait entre Lyon et Genève. » (Edition de 1566, p. 277.)

Au commencement du *xviii*^e siècle *savoyen* est encore tellement en usage que l'italien Cambiano le transporte dans le *Discorso* historique qu'il dédie, en 1602, au jeune prince de Piémont, Philippe-Emmanuel. Dans un passage, il parle de la « *cavalleria savoiana*. » Ailleurs, il dit : « *Savoiani* valorosamente combattuto. » (*Monumenta historiae patriae*, t. I, colonne 1268.)

Savoiano se trouvait à son tour littéralement reproduit dans une chanson française de 1590, dirigée contre le duc Charles-Emmanuel I^{er} qui, deux ans auparavant, s'était emparé du marquisat de Saluces :

« Et faudra que le *Savoyan* ¹

Nous rende Carmagnole. »

(Lincy, *Chansons historiques*, II, p. 497.)

Le *Savoyan* ne rendit ni le marquisat de Saluces ni Carmagnole qui en était la ville principale. Il perdit en revanche la Bresse et quatre autres provinces que Henri IV lui enlevait en 1600.

A la suite de cet échange de territoires le protestant La Popelinière écrivit une *Histoire de la conquête du pays de Bresse* (Paris, 1601, in-16) dans laquelle le vieux vocable apparaît encore : « La reine Jeanne, fille de Robert, roi de Sicile, fut dépouillée, dit-il, par le *Savoyen*. »

Nommons enfin le chanoine de Beaujeu, Paradin, qui

¹ Au *xvi*^e siècle, la diptongue *ien* se prononçait comme *ien*.

mourut en 1590, et son continuateur, l'imprimeur lyonnais, Jean de Tournes. Auteur de *Chroniques de Savoie*, Paradin, dans la seconde édition de son livre (in-folio, 1561), y apporta divers changements. Il remplaça notamment le mot *savoysien* dont il s'était servi, en 1553, dans la première édition, par celui de *savoyen*, montrant ainsi un soin plus scrupuleux à suivre les « vieilles mémoires » d'après lesquelles il écrivait.

De même Jean de Tournes, en donnant en 1602 une troisième édition des *Chroniques* qui reproduit et continue celle de 1561, emploie le terme *savoyen* en le mêlant, il est vrai, au vocable *savoyard* dont il sera parlé plus loin.

Nous clorons ici cette série d'exemples, bien qu'avec un peu d'effort on pût aisément l'augmenter.

IV.

RÉSUMÉ. — SAVOYEN CORRESPOND A LA PLUS ÉCLATANTE PÉRIODE DE L'HISTOIRE DE SAVOIE.

Ainsi est attestée la longue existence du mot *savoyen* par toute une suite d'écrivains depuis Froissart qui marque la fin du xiv^e siècle jusqu'à Jean de Tournes au début du xvii^e. Les uns se rattachent étroitement à la Savoie par leur origine, comme Bonivard, ou par les fonctions qu'ils y ont remplies, comme Perrinet Du Pin. Les autres l'ont plus ou moins connue, dans des temps différents, comme Froissart, les chroniqueurs bourguignons ou Henri Estienne.

Il ne sera pas ici hors de propos de remarquer que le terme *savoyen* apparaît à l'époque la plus éclatante de l'histoire de Savoie. Il est des moments où la dynastie a joué un rôle plus brillant et plus actif peut-être ; il n'en est pas où la Savoie ait par elle-même occupé une place plus grande dans l'Europe occidentale. Dans les premières

années du xv^e siècle elle s'étendait du lac de Neuchâtel au mont Cenis et de la Saône à la Morge de Contey, c'est-à-dire, aux portes de Sion en Vallais. Olivier de la Marche disait alors que le « pais de Savoie estait le plus riche, le plus seur et le plus plantureux de tous ses voisins ».

N'oublions pas qu'au sud des Alpes le Piémont était dans sa dépendance. De Chambéry, de Bourg en Bresse, de Thonon, de Genève, toutes résidences de la cour « *savoyenne* », portaient des ordres qui imposaient obéissance à la plus grande partie de la région comprise entre la Sésia et les sources du Tanaro.

La région sabaudienne donnait alors à la papauté Clément VII d'Avignon et un peu plus tard au concile de Constance l'un de ses présidents, Jean Fraczon, cardinal de Brogny. Elle était représentée elle-même par Amédée VIII le Pacifique, administrateur et législateur, qui consacrait en quelque sorte, en prenant le titre de *duc*, la double grandeur de sa maison et de l'état « *savoyen* ».

(A suivre.)

PASCALEIN.

CHANSONS DE JOSEPH BÉARD

Désespoir d'un colporteur.

Nom d' gus, dzive on curossèt,
Du trê què vont môs' affairès ;
Nom d' gus, d' vos' u dyo tot nèt,
Cè m' fot dyès tot' mès colérés.
L's âtros coups d' vèdivou oncor
Quâquès sous pèr bairè dmi-pot,
Mais dàipoès què lés jhès d' la vèlla

Ont découvèrt ma manivèlla,
Dyès lés campagnès partot d' sés cognu.

Refrain.

Eh bè ! nom d' gus, pètârd nom d' gus !
D' poès prédrè ma báll' ét m'allâr grattâr l' cul !

— Nom de gueux, disait un colporteur, du train que vont mes affaires, je vous le dis tout net, cela me met dans toutes mes colères. Les autres fois (*autrefois*) je vendais encore *pour* quelques sous pour boire un demi-pot, mais depuis que les gens de la ville ont découvert ma rubrique, dans les campagnes partout je suis connu. — *Refrain* : Eh bien ! (*juron*) je puis prendre ma balle et m'aller gratter le c...

Dyès l' têps q' lés chus' allivôt,
D'ègueusivou p' lés campagnès
Lòs pàisans q' më soulivôt
Dè tartif' avoéc d' chàtagnès.
Rê qu'avoéc on cotél d'on sou,
Pédèt tot l' jhor, d' më norsivou,
Mais dàipoès què rlòs mdyèurs d' pasnaillès
Ont viu què d' n'itou q' na canaille,
Tot mon ptiout commérço s' trovà fottu. — *Ref.*

— Dans le temps que les choses allaient bien, j'engueusais dans les campagnes les paysans qui me soulaient de pommes de terre avec des châtaignes. Rien qu'avec (*en vendant seulement*) un couteau d'un sou, pendant toute la journée je me nourrissais, mais depuis que ces mangeurs de carottes ont vu que je n'étais qu'une canaille, tout mon commerce se trouva perdu.

Et tòi, m'n áno, mon chéri,
Tài qu'on vèt dè dràit' ét d' gauchè,
L' cul çhardyà d' quincailleri,
Rôdar d' paroche é paroçhè,
Yore avoéc mòi tē nē vrés plyès
Vèdrè lés' épinglyès, l's avlyèts,
Lés croèx, lós çhaplèts, lós rosairos,
Lós' almanyacs, lós scapulairos,
Ni rlòs' articlyos qu'on put gâgnir dsus. — *Ref.*

— Et toi, mon âne, mon chéri, toi qu'on vit de droite et de gauche, le dos chargé de quincailles, rôder de paroisse en paroisse, maintenant avec moi tu n'iras plus vendre les épingles, les aiguilles, les croix, les chapelets, les rosaires, ni ces articles que (*sur lesquels*) on peut gagner dessus.

T' nē pass'rés plyës p' lōs vionnêts,
Yēu sovèt t' n-è fassàs d' grisès,
T' sēutrés plyës p' lōs pachorêts
Pēr broutâr darrir lés cisès.
Parmi lōs triolêts q' 'tôt drus,
T' nē mdyérés plyës ton crévâ d' sul ;
D' pliaisir d'avàir la bôda pliènna
T' nē farés plyës lōs quârts d'avènna ;

Yore avoéc mòi t' farés la Saint-Camus. — *Ref.*

— Tu ne passeras plus par les petits sentiers où souvent tu en faisais de grises ; tu ne sauteras plus sur les champs pour aller brouter derrière les haies. Parmi les trèfles qui étaient drus, tu ne mangeras plus ton souf à te faire crever ; du plaisir d'avoir la panse pleine, tu ne feras plus les quarts d'avoine (*tu ne te vautreras plus*) ; maintenant avec moi tu feras la Saint-Camus.

Dàipoés pēr rmontâr lē mtir,
D'ai volu çanhjhir d' costumo
Dē la tēta jusqu'és pids ;
V's u vëyiz, d' nē sés plyës l' mémo :
Mon groê, dē l'ai lavâ on pu ;
D' cul rossèt d' mē sés fait cul bliu ;
D' vëdivou çhër ç' qu'y a dyès ma boêta,
Yorē d'u baill' u prix d'épliëtta ;

Mâgrâ tot cè, d' vâyo quē d' sés fottu. — *Ref.*

— Depuis lors, pour remonter le métier, j'ai voulu changer de costume de la tête aux pieds. Vous le voyez, je ne suis plus le même : mon groin, je l'ai lavé un peu ; de roux je me suis fait bleu [*pur jeu de mots*] ; je vendais cher ce qu'il y a dans ma boîte ; maintenant je le donne au prix d'achat ; malgré tout ça, je vois que je suis perdu.

A. CONSTANTIN.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

12^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 9. — SEPTEMBRE 1887.

Pressions barométriques moyennes : 727,4 à Annecy, 682,31 à Leschaux, 707,9 à Mélan. Maxima le 18 à Annecy et à Leschaux et le 8 à Mélan. Minima le 30 à Annecy, le 29 à Leschaux et Mélan. Excursion du mercure : 14 à Annecy, 15,8 à Leschaux et 18,2 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Moyenne à Annecy du maxima 22°, du minima 9°, à 9 h. du matin 13°2. Moyenne générale : à Douvaine », à Chamonix 10°2, à Mélan 13°31, à Bonneville », à Leschaux 9°78, à Chamonix le thermomètre descend au-dessous de 0° les 15, 16, 24, 25 et 26.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 16°5, de l'eau de puits 11°22, de rivière 12°75, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 15°9.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de septembre : le 5	12	19	26	...	
Thermomètre... { maxima.	14°8	13°8	13°1	9°2	
{ minima.	5°	1°3	—1°5	—1°3	
Baromètre à 0°.....	629,4	625,5	629,4	624,2	

A cette station, la température est vers 10° la première dizaine, pour rester ensuite vers 0°. Le maximum barométrique est de 634 le 18, et le minimum 612,8 le 29.

PLUIE ET NEIGE. — Pluie les premiers jours, le 18 et les trois derniers jours du mois, celle-ci amenant la neige sur les montagnes à 4,000 mètres d'altitude. Maximum d'eau recueillie 101^m/m⁵ en 10 jours à Chamonix. Minimum, 45^m/m⁶ en 8 jours à Rumilly. Au Semnoz, 71^m/m d'eau, neige les 28 et 29.

ORAGES. — A Sallanches les 5 et 19, à Mélan le 5, à Bonneville les 4, 7 et 19, à Annemasse le 4, à Seythenex et à Leschaux les 4 et 19, à Annecy les 7 et 19.

La foudre incendie pendant l'orage du 4 une maison à Saint-Pierre de Rumilly, près Bonneville, et une autre maison au hameau Ducrey, commune du Petit-Bornand. Elle tombe le 17 à Saint-Jorioz. Au Semnoz, à la date du 4, violent orage avec grêle.

OBSERVATIONS DIVERSES. — Forte gelée blanche à Annemasse le 21, au Semnoz les 14, 15, 20, 25 et 26. De Bonneville départ des hirondelles le 16. Le 2 à Annecy passage de martinets.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission, A. MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

SOMMAIRE :

Notes et documents sur l'évêché de Genève depuis 1535 (suite), par M. Fr. Mugnier.
 Résumé des observations météorologiques faites à Annecy et dans la Haute-Savoie, en 1886, par M. E. Tissot.
 Des mots *savoyen*, *savoisien* et *savoyard* (suite), par M. Pascalein.
 Un émigrant chablaisien : Jean-Claude Hudry (suite), par M. Fr. Miquet.
 Bulletin de la Commission de météorologie.
 Table des matières.

NOTES ET DOCUMENTS

SUR

L'ÉVÊCHÉ DE GENÈVE, DEPUIS 1535.

(Suite.)

(Voir les livraisons de mai, de juin, d'août-septembre, d'octobre, de novembre, de décembre 1886, de janvier, de février-mars, de mai, de juin-juillet, d'août, de septembre, d'octobre et de novembre 1887.)

Le 8 février 1793, les commissaires de la Convention réunirent les diocèses de la Savoie en un seul dont le siège fut fixé à Annecy, et, le 6 mars, *François-Thérèse Panisset*, curé de Saint-Pierre d'Albigny, fut élu évêque constitutionnel du Mont-Blanc. Il fut consacré à Lyon le 7 avril, et installé le 14 par la municipalité d'Annecy. Son épiscopat ne dura qu'un peu plus de huit mois.

M. Panisset serait né à Tresserve, le 8 novembre 1730. Dans une lettre, il se dit cependant originaire de Chambéry, *Camberii oriundus* ¹. Ordonné prêtre en 1755, il fut nommé professeur de cinquième au collège de Chambéry, et, en 1774, professeur d'éloquence. Il devint aussi confesseur des Annonciades. En 1782, il publie un petit poème

¹ FLEURY, t. III, p. 499. Cet auteur a donné de nombreux détails sur M. Panisset et sur les événements qui se sont passés dans le diocèse de Genève pendant la Révolution.

en vers latins, *Boessia salutifera*, qu'il traduisit lui-même en vers français, pour célébrer les vertus des eaux de *la Boisse*, près Chambéry ¹. Le 25 novembre 1783, le roi Victor-Amédée le nomma à la cure de St-Pierre d'Albigny :

Le prêtre François Thérèse Panisset qui depuis plus de 27 ans professe dans le collège de Chambéry, n'ayant cessé de donner des preuves de son zèle, de sa capacité et de son exactitude à remplir ses devoirs, Nous nous sommes avec plaisir déterminé à le nommer à la cure vacante de St Pierre d'Albigny dépendante du Prieuré de St Philippe ci-devant uni au collège de Chambéry... *Signé* : VICTOR AMÉ.

(Arch. du Sénat.)

Le lendemain même de son élection, M. Panisset la notifie en ces termes à la municipalité d'Annecy :

Citoyens Maire et Municipaux, Destiné au siège épiscopal du Mont Blanc par des suffrages nombreux et flatteurs de tous les cantons, je m'empresse de vous en faire part et de vous assurer de la parfaite fraternité, du zèle ardent et de la tendre affection avec laquelle je ne cesserai d'être, chers citoyens Maire et Municipaux,

Votre concitoien le pasteur PANISSET, évêque élu.

Chambéry le 7 mars 1793 l'an 2 de la République française.

Deux jours après, M. Panisset écrit au maire une lettre particulière dans laquelle il lui annonce que, vu les circonstances, il hâte *ses mesures pour la consécration* et lui demande quelles sont les *ressources temporelles* qu'il trouvera à Annecy, afin d'en apporter au besoin de Chambéry.

Le 26 septembre, la municipalité autorise la délivrance en sa faveur, par l'administrateur *ad hoc*, d'un tonneau de vin à prendre dans la cave des émigrés.

M^r Paget, qui s'était réfugié en Suisse, puis à Turin, ayant su qu'il avait obtenu quelques voix lors de l'élection

¹ Deux chants, 16 pages in-4°. M^r Billet en a publié un extrait aux Pièces justificatives de ses *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*

de l'évêque constitutionnel, protesta dans un mandement, daté du 8 avril 1793, où il prit à partie M. Panisset. Celui-ci répliqua par une brochure intitulée : *Lettre d'un Philosophe à un Prélat* ¹. Il y adopte le ton plaisant et raille M. Paget de ce qu'il a émigré en même temps qu'il recommandait à son clergé de rester en Savoie, de ce qu'il n'a pas osé s'exposer à la mort ou à la déportation :

Mais à coup sûr, dit-il, vous n'aviez rien à craindre... Aviez-vous à trembler de rendre à César ce que vous lui deviez : la soumission aux lois, le maintien de l'égalité et de la liberté, avec l'accomplissement des devoirs de votre état... Quoi au lieu d'une liberté honnête et raisonnable vous vous êtes figuré la licence, le désordre, le blasphème et l'impiété ! O que votre esprit est pénétrant ! que votre conscience est délicate ! Nous bonnes gens, esprits simples, nous n'y avons vu qu'une faculté de faire ou d'omettre que ce qui n'est pas préjudiciable à personne par la transgression d'aucune loi naturelle, divine ou civile..... La Cathédrale du Mont Blanc sera toujours ouverte à la piété ; il est impossible d'y mettre des barrières ; mais le fanatisme votre ami n'y entre pas et l'on s'en passe aisément...

Il termine par ces paroles :

Croyez, Monsieur, que l'Evêque du Mont Blanc a bien réfléchi avant que d'accepter l'offre de l'évêché ; qu'il a été élevé à l'Episcopat sans vous faire injure, sans altérer la pureté de la foi, ni celle de la conscience, et vous accomplirez votre devoir. N'attaquez jamais un homme qui ne vous fait aucun tort. Savez-vous à qui vous vous en prenez ? Voyez si vous êtes bien en état de rompre la lance avec lui... Ne craignez vous point qu'en portant une témérité si intéressée dans le sanctuaire dont le ciel lui a confié le soin et la garde, vous n'éprouviez la destinée d'Héliodore : les Anges qui y veillent sauront trouver des verges. Profitez de ces leçons, respectez ce que vous devez et me croyez...

Aussitôt arrivé à Annecy, M. Panisset avait adressé dans les districts de son diocèse une lettre pastorale ; puis,

¹ In-12 de 12 pages, outre le titre ; Annecy, chez le citoyen DURAND, imprimeur du Citoyen Evêque.

en juin, un catéchisme ¹. La municipalité de Thonon lui répondit :

13 May 1793. L'humanité, la vraie religion et le patriotisme qui respirent dans chaque phrase de votre lettre pastorale ont répandu dans nos cœurs le baume salutaire de la consolation. Nous ne doutons point qu'elle n'opère le même effet sur le peuple principalement des campagnes qui sont presque toutes dépourvues de fonctionnaires du culte et parmi lesquels, malgré toutes nos précautions il circule des ouvrages incendiaires, produits du fanatisme et de l'envie des pasteurs coalisés en sens contraire de la révolution qui ont jetté ces pauvres ouailles dans une espèce de désolation. Aucun district ne se trouve dans une position aussi critique que la notre au rapport de la religion, entièrement dépourvu de ses ministres, à portée de recevoir des influences pernicieuses des réfractaires qui habitent la rive opposée de notre lac. Nous avons plus que tous autres un besoin pressant de l'assiduité de vos soins paternels...

Le 23 mai, la même municipalité accuse réception à l'évêque du Mont-Blanc de son imprimé « dont le contenu répond si bien à son nom d'*Antidote* ² » ; elle va le faire circuler. Elle annonce que, le dimanche et le lundi de Pentecôte, la lettre pastorale a été lue dans toutes les communes, et qu'à Thonon les autorités constituées ont assisté à cette lecture, ainsi qu'au *Te Deum* et à la bénédiction qui l'ont suivie. Le 15 juin suivant, elle remercie de l'envoi des *catéchismes* :

Evian n'est pourvu encore d'aucun fonctionnaire du culte. Nous savons qu'on y recevrait avec plaisir un homme instruit et principalement de mœurs irréprochables. Nous réclamons vos bons offices non seulement pour cette dite ville, mais encore pour toutes les autres communes de notre district, à mesure que vous aurez les sujets.

En effet, les *sujets* manquaient. M. Panisset s'occupa

¹ *Catéchisme important, chrétiennement politique* ; M^{re} Billet dit qu'il n'a pu en retrouver aucun exemplaire (p. 67).

² *Antidote* qui, étant pris à propos, guérit du poison et rajeunit.

d'en recruter et de former un séminaire constitutionnel. Le 23 mai 1793, an II de la République, il écrit au maire d'Annecy :

Mon cher respectable citoyen, Je vous fait part que le nombre des jeunes séminaristes augmente. J'en ai déjà quatre ¹ dont deux seront prêtres et placés dans environ 20 jours : lundi prochain il m'en viendra 2 ou 3 autres : on a arrêté que j'eusse à évacuer l'Evêché : pour un bien de paix je vas demain dans un logement plus petit il ne me sera pas possible d'y recevoir cette jeunesse que mes bontés attirent. Il ne me reste qu'un lit et une chambre. Malgré vos invitations, je suis sans Séminaire, sans ressources, sans directeur ; il faut absolument un local pret, des chambres, des lits, des provisions, des pensions. On scait combien le Séminaire a laissé de fonds, combien ils sont considérables, il est de toute nécessité d'agir avec tant d'activité que tout se fasse. Je loge et je nourris ces jeunes clercs. J'espère que vous voudrez bien m'en décharger, et me faire dédommager des dépenses que je fais sans lesquelles je n'aurois personne.

Je donne demain la tonsure et le diaconat. Aucun de ceux qui sont ici n'est en état de paier pension. Si on consacre à la subsistance de la cléricature ce que la piété lui avoit primitivement destiné, j'aurois du monde : si on le refuse, je ne puis m'attendre qu'à une triste et perpétuelle solitude.

Je suis avec une parfaite fraternité

l'Ev. du M. B.

Signé : PANISSET.

Puis, six jours après, au directoire du district d'Annecy :

Citoiens, Je suis allé ce matin à votre bureau que j'ai trouvé fermé. Vous assistés, m'a-t-on dit, aux obsèques du brave D'Ampierre. Je suis persuadé que suivant l'expression de votre piété vous remplirés demain un autre devoir encore plus p^r et plus important par votre religieuse assistance à la messe et la procession solennelle du très saint sacrement qui se faira après la messe de paroisse.

Je vous invite aussi à ne pas oublier les intérêts de nos jeunes clercs et de pourvoir au plutot à leur honnête subsistance. Vous savés que j'ai été obligé, pour l'avantage du département, de loger et nourrir

¹ M^r Billet donne leurs noms, p. 74.

deux, depuis 45 jours, et deux autres depuis 6 jours ; il s'en est présenté encore aujourd'hui que je n'ai pu recevoir, mais ils reviendront ; on ne peut trop leur faciliter l'entrée dans les ordres sacrés dans l'extrême besoin de prêtres et c'est par les secours que vous avés en main que vous y réussirez.

J'espère que vous les haterés en bons citoiens.

Je suis tres fraternellement

l'Evêque du Mont-Blanc

(Archives municipales d'Annecy.)

Signé : PANISSET.

La municipalité répondit à ces réclamations en accordant à l'évêque quelques subsides pour la pension des séminaristes et en lui donnant, pour en faire un séminaire, la maison dite *des Enfants de chœur*. Elle la garnit d'une certaine quantité de lits qu'elle fit apporter de la maison que les Lazaristes avaient possédée à Menthon.

M. Panisset demandait en outre des réparations à l'église de Saint-Dominique, destinée à devenir sa cathédrale. Le 13 juin, il se plaint avec une indignation comique de ce que ces réparations ne sont pas exécutées, et encore de ce qu'on lui a pris ses deux plus grosses cloches, du poids de plus de 200 quintaux de métal, alors que la ville n'avait besoin que de 50 quintaux, — pour compléter sans doute, une réquisition nationale. Il termine en disant : « Je souhaite que l'on profite de ces saines réflexions. » Le maire lui répondit sans retard et assez sèchement. Voici la demande et la réponse :

Citoyen Maire On a été nécessité de renvoyer promptement au citoyen Petel le matelat et la couverture en tres mauvais état et d'une puanteur peu suportable ; Vous êtes invité à faire apporter un lit complet décent et sain, hors les draps envoyés hier.

Je ne sais s'il falloit les deux plus grosses cloches de la cathédrale d'environ 100 quintaux pour le supplément de 50 à ce qui me fut dit hier au soir. Si le conseil a montré beaucoup de prudence et de religion dans son arrêté ; Si l'on s'imagine qu'on ira fonctionner à St Dominique avant toutes les réparations convenables à la seule église de cette ville, et cathédrale du Mont-Blanc, Si une vieille et indécente

carcasse passera pour cela sans avoir acquis toute la simple et majestueuse décence qu'elle doit avoir, au grand autel, à la voute, à la nef, au plancher, à la porte et au portail. Il est des maîtres de postes qui ont des écuries plus propres et plus grands à leur voutes, à leur portes, et des granges plus magnifiques. Est-on chrétien quand on prend si peu d'intérêt à la maison du Seigneur ? à l'Evêque qui en est, par état, le gardien et l'intendant ; doit-il voir l'indécence de sang-froid ? devoit-on si peu de respect à l'Eglise mère ? tant provisoire qu'on voudra, elle doit jouir de tous ses avantages ; Si l'on est dans l'erreur il faut s'en humilier et en sortir, mais l'Evêque du Mont-Blanc ne consentira jamais à rien qui soit indigne d'elle et de la religion, il ne l'a jamais fait ni ne le fera jamais.

On a éprouvé sa fermeté quand il l'a fallu, il n'a pas changé de caractère. La religion et le culte perfectionne le républicain. L'honnêteté est une qualité qui le rend estimable, la grossièreté, la dureté, le peu d'attachement à la religion lui méritent le mépris. Les imprudences qui touchent à Sa Sainteté et au respect dus à ses temples, ne sont pas des moïens propres à guérir le fanatisme qui déshonore, de même que les fréquentes absences de ses exercices.

Je souhaite que l'on profite de ces saines réflexions.

Je suis fraternellement

L'Evêque du Mont-Blanc

Annessy le 13 juin 1793 l'an 2 de R. F.

Signé : PANISSET.

Au Citoyen Maire de la commune Annessy.

Réponse du maire :

Citoyen Evêque Je n'ai jamais pensé que deux cloches ne pussent suffire à l'exercice du culte ; je sais bien que la vanité de vos prédécesseurs recherchoit plus de fracas, mais je sais bien aussi que leur ostentation était en contradiction avec la simplicité évangélique. Le Conseil général n'a point délibéré de vous inviter à occuper l'église St Dominique avant que les réparations urgentes et utiles aient été faites. Vos réclamations à cet égard me paroissent d'autant plus mal fondées, surtout que ce bureau n'a pas négligé de vous fournir les ornements dont il pouvoit disposer pour contribuer à la décence du culte.

J'ai fait des reproches très vifs au citoyen Petel qui s'est excusé sur son absence et l'impéritie de sa femme.

(Archives municipales d'Annecy.)

Les cloches avaient été liées de façon à ce qu'on ne pût les sonner ; le 15 juin 1793, l'évêque requiert le maire de les faire débarrasser de leurs entraves :

Le citoyen Maire est invité à donner des ordres pour débrider les cloches de la cathédrale, dans le jour afin que le peuple fidèle et sain soit appelé au service divin surtout dimanche qui est demain et qu'on croie pas que l'Eglise est interdite faute d'entendre le son des cloches.

Je vous salue très fraternellement

L'Ev. du M. B.

(Archives municipales d'Annecy.)

Signé : PANISSET.

Mais les événements marchaient et M. Panisset dut bientôt donner sa démission d'évêque. Il le fit en ces termes :

Annecy au bureau de la municipalité le 17 pluviôse an II de la République une et indivisible (5 février 1794), je déclare avec la joie d'un cœur pur et républicain être bon citoyen renonçant dès ce jour aux fonctions sacerdotales espérant que l'on voudra bien me continuer un traitement eu égard à mon grand âge et n'ayant aucunes autres facultés pour subsister ; déclare de ne plus pouvoir remettre mes lettres de prêtrise et d'épiscopat qui se sont égarées le 22 août lors de l'émeute populaire qui se porta dans mes appartements.

Cette démission déjà bien humiliante ne suffit pas au conventionnel *Albille* qui commandait alors en maître dans la Savoie. Sous sa pression, le faible M. Panisset dut signer la déclaration suivante :

Egalité, Liberté, Fraternité ou la Mort. Je soussigné *Thérèse Marie Panicot (sic)*... faisant le métier de prêtre depuis l'année 1742, sous le titre de curé et ensuite sous celui d'évêque... convaincu des erreurs trop longtemps professées par les prêtres, déclare en présence de la Municipalité d'Annecy, condamner ces erreurs à jamais, etc.

SIGNÉ : *Panisset*, avouant le contenu cy-dessus quoiqu'écrit par d'autres mains ¹.

(A suivre.)

F. MUGNIER.

¹ V^r M^{sr} BILLET ; FLEURY, t. III ; E. SERAND, *Revue savoie.* du 15 juillet 1865, et une note due, croit-on, à M^{sr} Magnin, dans le *Courrier des Alpes* de Chambéry, n° 90 de 1865 ; v^r aussi Arch. consul. d'Annecy.

RÉSUMÉ
DES
OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FAITES A ANNECY
ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAVOIE
pendant l'année 1886.

SOMMAIRE : I. BAROMÈTRE. — II. VENTS. — III. TEMPÉRATURE DE L'AIR. — IV. TEMPÉRATURE DE L'EAU. — V. PLUIE ET NEIGE. — VI. HUMIDITÉ. — VII. ÉVAPORATION. — VIII. LACS ET RIVIÈRES. — IX. ORAGES. — X. RÉSUMÉ AGRICOLE.

I. — BAROMÈTRE.

Observations faites à 9 heures du matin.

1886	ANNECY (453 ^m)		MÉLAN (633 ^m)		LESCHAUX 931 ^m)	
	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure
	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.
Janvier	717,6	22,5	701,6	21,4	679,5	15,6
Février	723,3	19,1	707,0	19,3	679,5	10,7
Mars	720,6	28,1	706,6	29,7	683,7	15,8
Avril	721,3	19,5	704,9	18,8	679,6	14,4
Mai	723,5	18,7	707,0	21,5	680,2	16,8
Juin	722,2	10,0	706,2	10,1	681,7	9,4
Juillet	721,3	11,1	708,3	10,7	681,3	10,3
Août	721,9	7,4	708,5	7,7	681,0	6,5
Septembre . . .	729,4	15,3	709,9	17,6	685,6	15,1
Octobre	722,6	26,0	707,1	21,3	682,0	23,6
Novembre . . .	723,3	21,1	707,6	22,3	681,9	21,7
Décembre . . .	718,4	21,6	703,1	21,2	678,0	15,8
ANNÉE	722,62	18,87	706,48	18,97	681,67	14,23
Extrêmes . . .	{ 734,2 le 9 fév. 701,6 le 6 mars.		{ 718,1 le 9 fév. 687,6 le 6 mars.		{ 694,4 le 21 mars 668,7 le 13 mai.	
Ecart annuel .	32,6		30,5		25,7	

Maxima et minima barométriques au Semnos (alt. 1,650^m).

	Max.	Min.	Exc.		Max.	Min.	Exc.
Janvier....	627,8	604,3	23,5	Juillet....	636,0	623,2	12,9
Février....	634,5	611,0	20,5	Août.....	636,6	625,0	11,6
Mars.....	633,5	606,0	27,5	Septembre.	635,6	618,3	17,3
Avril.....	633,5	614,4	19,4	Octobre...	635,0	608,5	26,5
Mai.....	634,4	613,8	20,3	Novembre.	633,5	608,8	24,7
Juin.....	631,2	618,7	12,5	Décembre.	626,2	606,3	19,9

Moyenne des maxima 632,88; des minima 613,16; de l'excursion du mercure 19,72. Maximum absolu 636,6 le 8 août; minimum absolu 604,3 le 20 janvier; écart annuel 32,3.

II. — VENTS.

Régime des vents à Annecy pendant l'année 1886.

1886	VENTS FROIDS ET SECS		VENTS SECS et CHAUDS SE à S	VENTS CHAUDS et PLUVIEUX SSW à WSW	VENTS HUMIDES et FRAIS W à NW
	Vents du Nord	Vents d'Est			
	NNW à NNE	NE à ESE			
Janvier.....	2	7	14	2	6
Février.....	6	16	4	»	2
Mars.....	8	»	7	4	12
Avril.....	3	6	9	5	7
Mai.....	4	»	8	8	11
Juin.....	6	1	6	1	16
Juillet.....	11	1	6	5	8
Août.....	5	3	6	»	17
Septembre....	4	1	6	8	11
Octobre.....	1	1	12	10	7
Novembre.....	7	2	8	7	6
Décembre.....	5	»	12	9	5
ANNÉE.....	62	38	98	59	108

Nous faisons aujourd'hui l'essai d'une répartition générale des vents à Annecy, dans le but d'y retrouver non seulement les courants froids qui ont fixé jusqu'ici notre attention et dont la fréquence, pour cette année, est encore de 100 jours, mais aussi les directions chaudes ou humides dont dépendent nos belles journées d'été, comme nos pluies ou nos orages.

III. — TEMPÉRATURE DE L'AIR.

Observations faites en 1886 à Annecy, à Mélan et à Leschaux.

1886	ANNECY (448 ^m)			MÉLAN (629 ^m)			LESCHAUX (931 ^m)		
	maxima	minima	moyenn.	maxima	minima	moyenn.	maxima	minima	moyenn.
Janvier.....	3°12	-4°93	-0°90	2°28	-7°72	-2°72	»	»	»
Février.....	5.00	-3.16	0.92	3.15	-7.43	-2.14	»	»	»
Mars.....	10.70	0.50	5.60	9.83	-3.60	3.12	»	»	»
Avril.....	18.00	4.07	11.03	16.15	3.44	9.79	13°04	0°45	6°75
Mai.....	21.14	4.68	12.91	19.82	4.65	12.24	15.14	-6.30	4.42
Juin.....	23.50	10.20	16.85	19.83	8.75	14.34	17.09	7.17	12.13
Juillet.....	28.50	12.40	20.45	24.99	9.95	17.47	20.24	9.56	14.90
Août.....	26.00	12.57	19.28	23.64	9.94	16.79	19.70	8.66	14.18
Septembre..	25.60	11.20	18.40	22.88	9.01	15.94	19.09	7.70	13.40
Octobre....	16.90	6.60	11.75	14.32	4.75	9.54	12.60	2.97	7.78
Novembre..	9.24	4.73	5.49	8.87	0.26	4.57	5.60	-1.67	1.97
Décembre..	5.30	-1.90	4.70	4.42	-5.05	-0.31	4.90	-5.97	-2.04
ANNÉE...	16,08	4,50	10,29	14,18	2,25	8,22	»	»	»
Extrêmes..	34°3 le 23 juil. —14,0 le 21 janv.			32°0 le 10 août —22,6 le 21 janv.			27°5 le 22 juill. —14,8 le 21 janv.		
Ecart annuel	48,3			54,6			42,3		

Extrêmes mensuels au pic du Semnoz en 1886

(alt. 1,650^m).

	Max.	Min.	Ecart		Max.	Min.	Ecart
Janvier.....	5°1	-17°7	22°8	Juillet.....	22°3	3°0	19°3
Février.....	4,9	-17,6	22,5	Août.....	21,8	2,3	19,5
Mars.....	7,2	-14,7	21,9	Septembre..	18,8	0,0	18,8
Avril.....	9,8	-10,1	19,9	Octobre....	17,2	-0,4	17,6
Mai.....	16,8	-5,0	21,8	Novembre..	10,5	-7,9	18,4
Juin.....	17,3	-0,0	17,3	Décembre..	3,9	-15,0	18,9

Moyenne de l'année : maxima 12°97, minima -6°92, écart mensuel 19°89 ; température générale de l'année 3°03 ; celle de l'année 1885, très peu différente de celle-ci, était de 3°01 et celle de 1884, 4°55.

Températures extrêmes de 1886 : 22°3 le 26 juillet, -17°7 le 11 janvier, écart total de l'année 40°0.

**Températures de 1886 à Douvaine (428^m), à Bonneville (449^m)
et à Chamonix (1,044^m).**

	Douvaine	Bonneville	Chamon.		Douvaine	Bonneville	Chamon.
Janvier...	—0°18	—4°33	—5°33	Juillet....	20°63	16°30	16°17
Février..	0,55	—0,86	—2,55	Août.....	19,65	17,06	16,80
Mars.....	5,08	4,48	1,33	Septembre	20,92	17,30	13,91
Avril....	11,55	10,60	8,50	Octobre..	12,51	9,31	9,23
Mai.....	14,28	12,06	11,20	Novembre	6,06	4,08	2,56
Juin.....	17,70	14,92	14,75	Décembre	1,98	—0,10	—3,90

Année : 10°89 à Douvaine, 8°39 à Bonneville, 6°89 à Chamonix.

Températures extrêmes : à Douvaine 36° le 22 juillet, —14°2 le 21 janvier, écart annuel 50°2 ; à Bonneville 33° le 22 et le 24 juillet, —23° le 21 janvier, écart total 56° ; à Chamonix 33°4 le 23 juillet, —22°5 le 11 janvier, écart 55°9. Au soleil, le thermomètre de Chamonix est monté à 54° le 3 septembre.

A Contamines-sur-Saint-Gervais (altit. 1,184 mèr.), le thermomètre est monté à 31° le 22 juillet ; il est descendu à —16° le 12 janvier, ce qui représente un écart annuel de 47°. Le thermomètre est adossé à la muraille de l'école.

IV. — TEMPÉRATURE DE L'EAU.

Températures de l'eau du lac d'Annecy et de l'air à 9 h. mat. en 1886.

	Air	Eau	Différ.		Air	Eau	Différ.
Janvier...	—2°66	3°30	5°96	Juillet....	20°20	20°00	—0°20
Février...	—0,84	4,00	4,84	Août.....	18,50	19,60	1,10
Mars....	3,53	5,20	1,67	Septembre	16,20	18,90	2,70
Avril.....	8,07	8,51	0,44	Octobre..	9,60	14,30	4,70
Mai.....	13,40	12,37	—1,03	Novembre	3,81	10,98	7,17
Juin.....	16,80	16,70	—0,10	Décembre	0,70	6,40	5,70

Moyennes annuelles : Air 8°94, Lac 11°69, différence 2°75.

Températures extrêmes observées à la surface de l'eau : 22°3 le 10 août, 0°8 le 21 janvier ; écart 21°5.

**Températures d'un torrent et d'un puits à Mélan, comparées
à celle de l'air à 9 h. du matin, en 1886.**

	Air	Foron	Puits		Air	Foron	Puits
Janvier...	—4°98	»	9°85	Juillet....	19°29	14°80	8°10
Février...	—4,29	»	8,15	Août.....	17,89	13,56	9,44
Mars....	2,26	3,28	6,62	Septembre	16,36	13,40	10,82
Avril....	10,74	7,80	5,78	Octobre..	9,02	8,30	11,70
Mai.....	13,60	7,82	6,06	Novembre	3,36	5,82	12,52
Juin.....	15,08	9,65	7,00	Décembre.	—1,86	»	11,78

Moyennes annuelles : Air 8°04, Foron 7°04, Puits 8°98.

Températures extrêmes observées à la surface du Foron, 15°5 le 26 juillet, 0° en janvier et février, écart 15°5 ; à la surface du puits, 12°8 le 22 novembre, 5°7 le 26 avril, écart 7°1.

V. — PLUIE ET NEIGE.

Résumé des observations sur la pluie et sur la neige faites en 1886, dans le département de la Haute-Savoie.

ALTITUDES.	STATIONS	JOURS PLUVIEUX OU NEIGES	EAU TOTALE RECUEILLIE	NEIGE MESURÉE		
				épaisseur sur le sol.	eau corres- pondante.	coefficient.
	Bassin du lac Léman.		millimèt.		millimèt.	
1162 ^m	Col des Gets	91	1123.2	4 ^m 86	445.5	91.7
818	Le Biot (vallée de la Dranse)	71	878.6	2.47	230.6	93.4
395	Saint-Gingolph	„	„	0.78	90.5	116.0
380	Evian-les-Bains	134	1054.3	„	„	„
428	Douvaine	138	1129.2	0.64	61.9	96.7
462	Saint-Julien	„	„	„	„	„
	Bassin de l'Arve.					
1044	Chamonix	146	1184.7	4.72	415.7	88.4
1184	Les Contamines	112	1147.9	2.31	186.7	80.9
1113	Col de Megève	116	1364.7	3.87	467.9	120.9
555	Sallanches	124	857.6	1.28	111.4	86.8
629	Mélan (vallée du Giffre)	164	1408.4	1.48	144.8	97.8
449	Bonneville	133	1097.9	0.70	68.8	98.3
435	Annemasse	121	882.5	0.60	42.9	71.5
	Vallée des Usses.					
773	Cruseilles	129	1260.6	4.54	152.2	98.8
259	Seyssel	57	1407.4	„	„	„
	Bassin du Fier.					
1650	Pic du Semnoz	„	1279.0	„	„	„
931	Col de Leschaux	133	1260.4	3.41	373.0	109.4
712	Seythenex (vall. de l'Eau-Morte)	140	1808.0	4.70	331.8	70.5
507	Col de Faverges	106	1383.2	1.45	122.5	84.5
625	Thônes	„	„	„	„	„
448	Annecy	119	1313.6	0.80	74.0	92.5
334	Rumilly (vallée du Chéran)	142	1339.4	0.76	60.0	79.0
695 ^m	MOYENNES	121	1235.3	2 ^m 14	198.8	92.9

VI. — HUMIDITÉ.

Etat hygrométrique de l'air à 9 h. du matin, en 1886.

	Anancy	Mélan	Leschaux		Anancy	Mélan	Leschaux
Janvier...	83,0	93,0	84,5	Juillet....	68,0	68,2	64,0
Février...	71,0	88,8	88,0	Août.....	80,4	74,7	73,0
Mars.....	79,3	80,3	82,0	Septembre	85,0	79,7	71,8
Avril.....	79,0	66,0	78,0	Octobre..	93,0	89,3	78,0
Mai.....	72,0	66,5	65,6	Novembre	88,9	88,9	83,0
Juin.....	77,0	74,2	71,4	Décembre	84,0	92,4	80,0
Moyennes : Anancy 79,2 ; Mélan 80,2 ; Leschaux 84,9.							

VII. — EVAPORATION.

Millimètres d'eau évaporée à Anancy et à Mélan en 1886.

	Anancy	Mélan		Anancy	Mélan
Janvier.....	»	7,5	Juillet.....	86,4	70,8
Février.....	»	8,5	Août.....	55,5	50,6
Mars.....	»	30,3	Septembre....	49,7	43,1
Avril.....	58,0	69,9	Octobre.....	20,8	20,7
Mai.....	83,6	78,3	Novembre.....	8,3	14,8
Juin.....	58,6	46,4	Décembre.....	»	13,6

Totaux : 420,9 à Anancy et 444,5 à Mélan.

Maximum en 24 heures : 6,4 à Anancy le 7 mai ; 6,3 à Mélan le 4^{er} avril.

VIII. — LACS ET RIVIÈRES.

Bien que les neiges aient été très abondantes sur les montagnes pendant l'automne de 1885 et l'hiver de 1886, le lac Léman n'a eu qu'une faible crue : preuve nouvelle de l'influence des barrages régulateurs installés récemment à Genève. Les niveaux extrêmes, au limnographe de Thonon, sont : 0^m44 le 1^{er} mars et 1^m50 le 28 juillet, avec un écart de 1^m06 seulement. Les cotes moyennes, pour la dernière période de vingt-cinq ans, étaient 0^m23 et 1^m66, faisant ressortir une dénivellation de 1^m43.

Le lac d'Anancy a éprouvé un premier maximum en mai à la suite de la fonte des neiges, et un second en novembre, occasionné par les pluies considérables qui ont marqué

cette époque de l'année. L'étiage s'est montré, selon l'usage, en automne ; il a été de 0^m26 le 12 octobre. Le premier maximum, en date du 17 mai 1886, a été de 0^m85, et le second de 1^m04, le 13 novembre.

A Sallanches, l'étiage de l'Arve a marqué 0^m81 le 24 février à l'échelle du pont Saint-Martin, et la plus haute crue, 2^m26, le 15 juillet. Ce sont les époques usuelles de ces deux phases, telles qu'elles résultent de l'état des glaciers qui alimentent la rivière. Elles n'ont pas été modifiées par les pluies, cette année, non plus qu'à Bonneville, où l'étiage s'est produit le 24 janvier, avec la cote 0^m16, et le maximum le 15 juillet, comme à Sallanches, avec une hauteur de 1^m70.

Les autres rivières de notre département, telles que le Fier et le Chéran, les Usses et les Dranses ont un régime assez semblable à celui du lac d'Annecy, en ce sens que, étant privées de glacier régulateur, elles subissent, au printemps, l'influence de la fonte des neiges et, en toutes saisons, celle des pluies. Aussi chacun de ces cours d'eau a-t-il éprouvé, comme notre lac, une crue exceptionnelle en novembre.

IX. — ORAGES.

Jours orageux dans la Haute-Savoie pendant l'année 1886.

(Les orages avec grêle sont marqués du signe *.)

Janvier	3
Février : haut bassin d'Annecy le 4	4
Mars	3
Avril : le 20* et le 29 dans le bassin de l'Arve et d'Annecy....	2
Mai : le 9 à Cruseilles, le 13* dans le bas Chablais et dans le bassin d'Annecy, le 21 à Bonneville, le 23 et le 24 à Evian-les-Bains	5
Juin : les 2, 3*, 4* et 8 ^e sur tout le département ; le 10 à Annecy, le 26 à Douvaine, le 27 aux Contamines, les 29 et 30 à Douvaine et Annemasse	9

Juillet : le 7 à Douvaine, Mélan*, Bonneville, Seythenex, le 8 à Seythenex, le 9 à Bonneville, Seythenex et Leschaux, le 20 à Leschaux, les 26 et 27 sur les bassins de l'Arve et du lac d'Annecy, le 30 à Leschaux (foudre)	7
Août : le 4 au Biot, à Douvaine, Seythenex et Annecy, le 11 à Annemasse et Douvaine, le 14 à Seythenex, le 15 à Leschaux, le 20 à Sallanches et Seythenex, les 22 et 23 à Douvaine, Mélan, Annemasse et bassin d'Annecy, le 24 à Cruseilles, le 25 à Cruseilles et Leschaux, le 29 à Seythenex, le 30 à Mélan et Annecy, le 31 à Annemasse	12
Septembre : le 2 à Bonneville et Annemasse, le 5 à Bonneville, le 8 aux Contamines, le 15 aux Contamines et à Seythenex, le 20 à Seythenex, le 21 à Annemasse et Leschaux, le 22 à Bonneville, Seythenex et Leschaux	7
Octobre : le 14 à Annecy, le 16 à Annemasse*, Saint-Julien et Leschaux	2
Novembre	»
Décembre : le 12 à Annemasse, le 13 à Mélan	2
TOTAL des jours orageux	47

Orages avec grêle 7.

Jours orageux à Annecy : février 1, avril 2, mai 1, juin 4, juillet 1, août 3, septembre 1, octobre 1, total 14.

X. — RÉSUMÉ AGRICOLE.

Si l'on observe que chacun des mois de l'année 1886, sauf les trois derniers, a fourni sa quantité normale de pluie et que l'un d'eux, le mois de septembre, a été exceptionnellement sec et chaud, on se rendra compte sans peine des résultats agricoles qui ont dû s'en suivre, et l'on accordera le titre de bonne saison à l'année qui vient de finir.

Fenaïsons, céréales, regains, pommes de terre, blé noir, chataignes et vendanges ¹ ont été relativement abondantes et de bonne qualité. Les gelées printanières et les orages de l'été n'ont fait que peu de mal, aussi a-t-on récolté pas-

¹ D'après les statistiques officielles, la récolte du vin a été de 221,909 hectolitres en 1886, tandis que la moyenne des dix dernières années, dans le département de la Haute-Savoie, est seulement de 157,300 hectolitres.

sablement de fruits. Le miel seul a été compromis par les pluies trop fréquentes de juin, et cependant l'épaisseur mesurée au pluviomètre n'avait rien d'excessif, mais elles avaient beaucoup rafraîchi le temps et retenaient les abeilles au rucher.

Du côté de la santé publique, l'année est bonne également, car elle ne présente, pour la ville d'Annecy, que 251 décès, dont 59 au-dessous de 15 ans et 192 adultes. Les moyennes de ces deux catégories, nous l'avons dit dans le compte-rendu de 1885, sont respectivement 56 et 207.

E. TISSOT.

DES MOTS

SAVOYEN, SAVOISIEN et SAVOYARD

(Suite.)

CHAPITRE III.

Du terme *savoisien*.

I.

SON ORIGINE SAVANTE.

Comment se fait-il que le mot *savoyen*, dont l'origine est si nette et si naturelle, ait été supplanté par le terme *savoisien* ?

Savoisien est en effet le second par la date des trois noms appliqués aux habitants de la Savoie.

Remarquons d'abord que *savoisien* est venu au monde au *xv^e* siècle, c'est-à-dire dans l'âge des érudits, à une époque où domine pour l'antiquité un engouement aveugle, où les savants grécisent ou latinisent à l'envi leurs noms.

(REVUE SAVOISIENNE.)

Né en 1467, le hollandais Didier deviendra célèbre en s'appelant Erasme. Un peu plus tard, le picard Cauvin ou Chauvin sera connu de l'Europe entière sous le nom de Calvin, *Calvinus*, qu'il a arrangé à la mode antique.

Il en est pour les peuples, comme pour les individus : on ne leur donne plus leurs noms vulgaires. On rétablit les vocables anciens, ou bien on impose une forme grecque ou latine aux noms que l'usage a consacrés.

Dans le *Panegyrique de Louis de la Trémoille*, l'érudit Jean Bouchet, de Poitiers, mort vers 1550, ayant à raconter la bataille de Pavie, prête à François I^{er}, s'adressant à ses troupes, les paroles suivantes : « Vous ne ignorez nos adversaires estre *Hispaniens*, Saxons, Brebançons, Hennuyers, Artésiens, *Séquanoy*s et Lombards. » Plus loin, comme par une critique indirecte de cette érudition assez mal placée, il ajoute : « Ne craindrez les *Séquanoy*s, c'est-à-dire, les Bourgongnons de la Franche-Comté. » (Edition Buchon, p. 804.)

De même encore Louise de Savoie, mère de François I^{er}, dans un élan d'orgueil maternel, s'écrie, en parlant des exploits de ce prince à Marignan : « Mon fils, glorieux et triomphant César, subjugateur des *Helvétiens* ! » (*Journal de Louise de Savoie*, édition Buchon, p. 299.)

Si les Espagnols se transformaient en *Hispaniens*, les Francs-Comtois en *Séquanoy*s et les Suisses en *Helvétiens*, il n'y avait rien d'étrange à ce que les *Savoyens* devinssent des *Savoisiens*. Le mot *Allobroge* que l'on employa souvent d'ailleurs pour traduire *Savoyen*, n'avait pas un sens assez précis : d'un côté, comme le disait Jehan Le-maire de Belges, il s'appliquait aussi aux *Daulphinois*, sujets de la France ; de l'autre, il ne désignait nullement les populations de la Bresse, du pays de Vaud et du Bas-Vallais qui alors obéissaient à la Savoie.

Au mot *allobroge* on préféra donc le vocable *savoisien* dérivé de *Sabaudus*. Sans doute *Sabaudus* remontait à une antiquité moins reculée que le mot *allobroge*, mais il présentait un sens nettement déterminé, et, depuis longtemps, dans les documents latins du moyen âge, il servait à traduire le terme *savoyen*.

Ainsi l'entendait, au commencement du *xvii^e* siècle, le moine observantin Fodéré. Dans sa *Custoderie de Savoie* (p. 189), il distingue les « Allobroges alpins » des « Allobroges viennois » ou Dauphinois. Des premiers « le pays fut, dit-il, nommé *Sabaudia* et les habitants *Sabaudiens* et à présent *Savoysiens* ».

Il n'y a pas lieu de s'arrêter sur la transformation philologique de *Sabaudiens* en *Savoysiens*. Tout le monde sait que de *Sapaudia* ou *Sabaudia* on a fait successivement *Saboia*, *Savoia* et *Savoie*. Le changement de la lettre *d* en *z* ou *s* doux est également bien connu : c'est ainsi que Saint-Didier est devenu Saint-Dizier, que du celtique *blauda* est dérivé *blouse*, que le celtique *alauda* (alouette), si fameux dans l'histoire des légions de César, se retrouve dans le languedocien *alauzo* et dans le nom patronymique *Chantelauze*. Dans le midi de la France, *ladagne* et *lasagne* indiquent une pâte alimentaire.

De même le *pagus Radensis* est devenu le Razès (Aude). Dans le Gers, le pays de Fezenzac dérive de *Fidentiacus pagus*. La ville espagnole de Rhodon, mentionnée par Strabon, ne s'appelle-t-elle pas aujourd'hui *Rosas* ou *Roses* ?

Le mot nouveau *Savoisien* ne s'éloignait pas beaucoup du terme générique *Savoie*. Sa consonance était harmonieuse : les poètes l'adoptèrent comme les érudits. Par ces causes il échappa à l'oubli où rentrèrent bientôt les Helvétiens, les Hispaniens et les Séquanoy ou « Bourgongnons de la Franche-Comté ».

II.

LE MOT SAVOISIEN AU XV^e SIÈCLE.

L'un des premiers exemples de l'emploi du mot *savoisien* se rencontre dans les œuvres de Villon. Ce poète naquit en 1431 et mourut avant 1489. Dans sa ballade des *Femmes de Paris* on trouve la strophe suivante :

Quoi qu'on tient belles langagieres
Florentines, Véniciennes
Assez pour être menaigières ;
Et mesmement les anciennes ;
Mais soient Lombardes, Rommaines,
Génevoises (*Génoises*) à nos périlz
Piémontoises, *Savoysiennes* ;
Il n'est bon bec que de Paris.

(Edition Janet, p. 80.)

Dans le même temps, un auteur demeuré inconnu composait la célèbre chanson de la *Bergerotte* ou *Bergeronnette savoysienne* dont la vogue était grande encore au siècle suivant. L'air en était devenu si populaire que, dans l'année 1502, à Toulouse, un prédicateur fameux, frère Ollivier Maillard, y adaptait son *Cantique* ou *Chanson piteuse*.

Le nouveau vocable apparaît également chez les prosateurs. Trois ans avant la fin du xv^e siècle, Guillaume de Villeneuve, maître d'hôtel du roi Charles VIII, racontant dans ses *Mémoires* la perte de la ville napolitaine de Trani, l'attribuait à l'abandon de trente-deux de ses compagnons. Il citait parmi eux Guyot de Gra « *savoizien* » et Guillaume Munier « *savoizien* ». (Edition Buchon, p. 274.)

Le mot *savoisien* se rencontre aussi deux fois dans les *Mémoires* de Commines, l'historien de Louis XI. Parlant des troupes royales qui, à la journée de Montlhéry, furent lancées contre les Bourguignons, Commines dit : « Les principaux de cette chasse étaient les nobles du Dauphiné et

Savoisiens. » (Edition de la Société d'histoire de France, livre I, p. 40.)

A propos de l'entrevue de Péronne où Louis XI rencontra Charles le Téméraire avec trois princes de Savoie, il fait cette réflexion : « Car *Savoysiens* et Bourguignons de tout temps s'entr'aymaient très fort. » (Id., liv. II, p. 153.)

III.

SON TRIOMPHE AU XVI^e SIÈCLE.

Le XVI^e siècle fut une ère de triomphe pour le mot *savoisien*. Ce fruit de l'érudition ne pouvait être que bien accueilli à l'heure où la Renaissance brillait de tout son éclat. Symphorien Champier et Paradin l'emploient dans leurs remaniements des Chroniques de Savoie. Marot et Ronsard, les deux rois du Parnasse français, l'admettent dans leurs vers. Dans les écrits de Bonivard et de Henri Estienne il figure à côté du vieux vocable *savoyen* qu'il n'a pas entièrement détrôné.

Le mot *savoisien* eut de plus le bonheur d'être placé sous le patronage de deux femmes qui semblent présider au mouvement intellectuel de la Savoie en ce siècle : au commencement, Louise, mère du roi François I^{er}, et à la fin, Marguerite de France, sœur du roi Henri II et femme du duc Emmanuel-Philibert.

A Louise de Savoie, le médecin Symphorien Champier dédie les *Chroniques* qu'il a rédigées sur les « *Savoysiens* anciennement appelés Allobroges ».

Clément Marot, à son tour, dans une complainte en forme d'églogue, invite les nymphes de Savoie à venir en France pour faire honneur à la princesse « *savoysienne* » morte en 1531. (*Œuvres* de Marot, 1824, t. II, p. 289.)

Plus tard, réfugié en Savoie, il les invoquera encore, mais pour lui-même, dans une pièce de vers où il imite librement la quatrième églogue de Virgile :

Confortez-moi, Muses *savoysiennes*,
Le souvenir des adversités miennes
Faites cesser. (T. I, p. 441.)

Dans la seconde partie du siècle, Pierre de Ronsard célèbre dans les vers suivants le mariage de Marguerite de France avec Emmanuel-Philibert, duc des « *Savoysiens* » :

Vivez ensemble et d'un estroit lien
Joignez tous deux le sang *savoysien*
Et de Valois en parfaite alliance.
(RONSARD, édition Blanchemain, t. III, p. 238.)

En 1564, il incrimine durement Genève soulevée contre la domination des princes de Savoie :

Une ville est assise ès champs *savoisiens*
Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens.
(Ibidem, t. VII, p. 29.)

Marguerite de France inspira aussi un ami de Ronsard, Marc-Claude de Buttet, « *savoisien* », comme il se désigne lui-même. Buttet eut l'idée de composer des vers mesurés par longues et par brèves à l'imitation de Sapho. Il en tire gloire pour lui :

De l'amoureuse Lesbienne
Orné du beau myrte ombrageux,
Sur ma terre *savoisienne*
Premier j'apporterai les jeux !
(*Poésies*, livre I, ode 25.)

Comme Buttet, Pierre de Lambert, président de la Chambre des Comptes, emploie le nouveau vocable dans ses *Mémoires* écrits après l'année 1543 : « Un tabarin français, dit-il, entra dedans parler au sieur du Chastellard, gentil-homme *savoisien* » (*Mon. historiae patriae*, t. I, col. 913)

Ainsi qu'en France et en Savoie, le mot *savoisien* a obtenu droit de cité à Genève, ville qu'il est difficile de ne pas nommer à cette époque. Il y est accueilli, nous l'avons

indiqué, par Bonivard et Henri Estienne. On lit, en effet, dans les *Advis et Devis des Langues* de Bonivard : « Les Bourguignons s'étendirent au long du Rhône occupantz les Allobroges dictz maintenant *Savoysiens*. »

Dans la *Conformité des Merveilles anciennes* de Henri Estienne est rapporté le trait suivant qui agréait sans nul doute à son esprit railleur de huguenot : « Un certain prêtre *savoysien*, ayant apporté l'hostie pour faire cesser un orage, la menaça de la jetter en la fange si elle n'était plus forte que le diable. » (P. 587.)

Cifons enfin de nouveau, avant de quitter le xvi^e siècle, le chanoine de Beaujeu, Paradin, qui, dans la première édition de ses *Chroniques*, en 1553, emploie constamment le mot *savoisien*. Il fait ici œuvre de lettré, se piquant avant tout de montrer son savoir. Dans la seconde édition, en 1561, par l'usage du terme *savoyen* (sauf en deux endroits), il semblera — nous l'avons déjà constaté — s'inquiéter davantage de la vérité historique.

IV.

USAGE DU TERME *SAVOISIEN* AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

Le succès du vocable *savoisien* persista au xvii^e siècle. Sa domination parut d'autant mieux assurée que le mot *savoyen* disparut. Les lettrés en Savoie — nous ne parlons pas de la France — ne connaissent et n'emploient que le mot *savoisien*.

Nommons, avant tous les autres, l'un des maîtres de la langue française, l'aimable François de Sales. On connaît la lettre qu'il écrivit, le 15 novembre 1615, au marquis de Lans, gouverneur de la Savoie, quand on l'accusa d'intelligences avec les ennemis du duc Charles-Emmanuel I^{er} : « Je suis, dit-il, essentiellement *savoisien*, et moi, et tous les miens ; je ne saurais jamais être autre chose. »

observantin Fodéré, le moine feuillant Rochaix dans sa *Gloire de l'Abbaye de Novalaise* (1670) et le jésuite Monod dans divers écrits ne font usage que du terme *savoisien*. Du troisième de ces auteurs on a une *Apologie pour la Maison de Savoie* contre deux pamphlets contemporains intitulés : « Première et seconde *savoisiennes*. »

J'aime à en détacher la phrase suivante : « Français et *Savoisiens* ont esté longtemps si unis que, quand il s'est présenté l'occasion de soutenir l'honneur de la France, bien souvent les *Savoisiens* y ont été appelés comme compagnons d'honneur. » (*Apologie*, 4^e ; 1631 ; p. 126.)

Samuel Guichenon, dans son *Histoire généalogique de la Maison de Savoie* en 1660, et Thomas Blanc qui donna un abrégé de cet ouvrage en 1675, tiennent naturellement pour le terme *savoisien*.

Au XVIII^e siècle, il est encore à peu près seul en usage en Savoie, du moins chez les gens éclairés. Il est vrai qu'alors les écrivains y sont assez rares : il faut arriver aux débuts de la Révolution française pour rencontrer l'un de ces personnages qui comptent dans l'histoire d'un pays et d'une époque. Ce n'est qu'en 1793 que Joseph de Maistre, réfugié à Lausanne, publie ses *Lettres d'un royaliste savoisien à ses compatriotes*.

V.

CONCLUSION.

En résumé *savoisien* a pour lui une origine conforme aux règles de la plus sévère étymologie. Je pense l'avoir suffisamment démontré. Sa consonance est harmonieuse. Il a été, en Savoie, employé par Bonivard et Marc-Claude de Buttet au XVI^e siècle, par saint François de Sales, Pierre Monod et Guichenon au XVII^e, et enfin par Joseph de Maistre au XVIII^e. En France, Villon, Marot et Ronsard lui ont

donné l'immortalité qui s'attache à leurs écrits. On peut en revanche lui faire deux reproches :

Un premier grief contre lui est son origine savante qui ne le rendait accessible qu'aux lettrés. Il a été plus ou moins en usage suivant les temps ; mais jamais les classes populaires ne l'adoptèrent, parce qu'il n'avait pas été créé pour elles. Il a détrôné la dénomination toute nationale de *savoyen*, mais sans la remplacer. Il a contribué à la faire tomber en désuétude, mais non à son profit.

Le second grief est, en effet, d'avoir préparé l'avènement d'un terme dont on ne saurait affirmer l'origine française. Nous arrivons ainsi à examiner le vocable *savoyard* dont l'apparition coïncide avec le triomphe de l'élément piémontais sur ce que, dans les Etats de Savoie, on pourrait appeler à bon droit l'élément « *savoyen* » ou « *savoisien* ».

(A suivre.)

PASCALEIN.

UN ÉMIGRANT CHABLAISIEN

JEAN-CLAUDE HUDRY

(Suite.)

On sait ce que fut cette campagne. *Un homme d'autrefois*, le marquis Henri de Costa, l'a résumée en quelques mots : « Le roi est admirable, mais autour de lui il y a trop d'incapacités et de découragement, on a épuisé le grand magasin des illusions ; il n'y a plus que celui de la sottise où l'on puise à pleines mains. »

Mais ce qu'on ne saurait imaginer, ce sont les souffrances de toute nature endurées par les soldats piémontais. Sans force morale et sans espoir, abandonnés à l'imprévoyance et à l'incapacité d'un vieillard autrichien, le général baron de Vins, ils couraient d'échec en échec : une défaite en amorçait une autre, et c'est dans ces tristes conditions que fut amenée la bataille de Mondovi.

Confortez-moi, Muses *savoysiennes*,
Le souvenir des adversités miennes
Faites cesser. (T. I, p. 441.)

Dans la seconde partie du siècle, Pierre de Ronsard célèbre dans les vers suivants le mariage de Marguerite de France avec Emmanuel-Philibert, duc des « *Savoysiens* » :

Vivez ensemble et d'un estroit lien
Joignez tous deux le sang *savoysien*
Et de Valois en parfaite alliance.

(RONSARD, édition Blanchemain, t. III, p. 238.)

En 1564, il incrimine durement Genève soulevée contre la domination des princes de Savoie :

Une ville est assise ès champs *savoisiens*
Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens.

(Ibidem, t. VII, p. 29.)

Marguerite de France inspira aussi un ami de Ronsard, Marc-Claude de Buttet, « *savoisien* », comme il se désigne lui-même. Buttet eut l'idée de composer des vers mesurés par longues et par brèves à l'imitation de Sapho. Il en tire gloire pour lui :

De l'amoureuse Lesbienne
Orné du beau myrte ombrageux,
Sur ma terre *savoisienne*
Premier j'apporterai les jeux !

(*Poésies*, livre I, ode 25.)

Comme Buttet, Pierre de Lambert, président de la Chambre des Comptes, emploie le nouveau vocable dans ses *Mémoires* écrits après l'année 1543 : « Un tabarin français, dit-il, entra dedans parler au sieur du Chastellard, gentil-homme *savoisien* » (*Mon. historiae patriae*, t. I, col. 913)

Ainsi qu'en France et en Savoie, le mot *savoisien* a obtenu droit de cité à Genève, ville qu'il est difficile de ne pas nommer à cette époque. Il y est accueilli, nous l'avons

indiqué, par Bonivard et Henri Estienne. On lit, en effet, dans les *Advis et Devs des Langues* de Bonivard : « Les Bourguignons s'étendirent au long du Rhône occupantz les Allobroges dictz maintenant *Savoysiens*. »

Dans la *Conformité des Merveilles anciennes* de Henri Estienne est rapporté le trait suivant qui agréait sans nul doute à son esprit railleur de huguenot : « Un certain prêtre *savoysien*, ayant apporté l'hostie pour faire cesser un orage, la menaça de la jetter en la fange si elle n'était plus forte que le diable. » (P. 587.)

Citons enfin de nouveau, avant de quitter le xvi^e siècle, le chanoine de Beaujeu, Paradin, qui, dans la première édition de ses *Chroniques*, en 1553, emploie constamment le mot *savoisien*. Il fait ici œuvre de lettré, se piquant avant tout de montrer son savoir. Dans la seconde édition, en 1561, par l'usage du terme *savoyen* (sauf en deux endroits), il semblera — nous l'avons déjà constaté — s'inquiéter davantage de la vérité historique.

IV.

USAGE DU TERME *SAVOISIEN* AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

Le succès du vocable *savoisien* persista au xviii^e siècle. Sa domination parut d'autant mieux assurée que le mot *savoyen* disparut. Les lettrés en Savoie — nous ne parlons pas de la France — ne connaissent et n'emploient que le mot *savoisien*.

Nommons, avant tous les autres, l'un des maîtres de la langue française, l'aimable François de Sales. On connaît la lettre qu'il écrivit, le 15 novembre 1615, au marquis de Lans, gouverneur de la Savoie, quand on l'accusa d'intelligences avec les ennemis du duc Charles-Emmanuel I^{er} : « Je suis, dit-il, essentiellement *savoisien*, et moi, et tous les miens ; je ne saurais jamais être autre chose. »

L'armée française était commandée par Bonaparte, qui venait d'être fait général. Il nous attaqua en face pendant toute la journée du 16 (avril 1796), mais nous ne perdîmes pas un pouce de terrain. Nous pensions être inexpugnables, lorsque, le 17 au point du jour, on vint donner l'alarme : Bonaparte nous avait tournés, et nous allions être investis, ce qui fit perdre la tête à nos généraux, MM. Colli, de Sonnaz et de La Tour, qui ordonnèrent la retraite. Nous abandonnâmes notre grosse artillerie pour passer le Tanaro.

En traversant Murazzano, où étaient nos magasins, les officiers ne firent pas assez observer la discipline, de façon que les soldats pillèrent les provisions, et beaucoup d'eux s'enivrèrent, au point qu'une grande partie de ces amateurs restèrent au pouvoir de l'ennemi.

Un certain Dorset, de Flumet, grand avare, fut du nombre ; il revint le lendemain sans autre habillement que ses culottes ; on lui vola une dizaine de louis qu'il avait économisés pendant cinq ou six ans de la manière la plus sordide : cette aventure fut une fête dans la compagnie.

Après le désastre de Mondovi, la place de Cherasco se rendit avant même d'avoir été investie, parce qu'elle manquait de vivres. Il n'y avait plus moyen de prolonger la lutte : un armistice fut signé (27 avril).

C'est dans cette campagne que Napoléon Bonaparte déploya pour la première fois son génie, mais il faut confesser qu'il eut beau jeu, car il n'avait affaire qu'à de lâches ignorants... Il n'aurait pas plus servi au roi d'avoir 200,000 hommes que d'en avoir seulement 20,000, puisqu'il n'avait personne qui fût capable de commander...

Quand le traité de paix fut publié, nous y vîmes que le roi de Sardaigne renonçait à Nice et à la Savoie, ce qui

nous fit prendre le parti, à l'unanimité, de renoncer aussi à son service.

Bientôt l'on n'entendit plus que murmures dans les quartiers ; les soldats demandaient à grands cris leur congé, disant qu'ils ne s'étaient engagés que pour la guerre, tandis que les officiers, qui étaient tous nobles, et qui ne pouvaient pas rentrer en Savoie, y mettaient toute sorte d'opposition.

Déjà les officiers n'osaient plus aller au quartier, à cause de l'insubordination qui y régnait, lorsque les mécontents, toujours plus nombreux, députèrent à la cour de Turin quatre sous-officiers qui rapportèrent l'ordre de licencier graduellement le régiment de Genevois.

J'eus donc mon congé bien en règle, et j'arrivai quelque temps après sain et sauf à Rézier, où je me livrai aux travaux rustiques avec plaisir, courage et succès.

• •

Jean-Claude Hudry courait alors dans sa vingt-deuxième année. A cet âge, on voit tout en beau. Il put un instant se faire illusion sur sa destinée et se croire agriculteur. Mais la vie des champs, calme et monotone, ne lui convenait pas. Son esprit aventureux ne pouvait s'accommoder d'une existence trop uniforme, pas plus que son caractère indépendant ne lui eût permis de supporter longtemps certaines dissensions qui attristaient son intérieur.

Il ne tarda pas à s'en rendre compte. Un beau jour, il prit une grande résolution : celle d'aller tenter la fortune à l'étranger.

Après un premier voyage à Zurich, en 1800, voyage qui resta sans résultat, il partit définitivement, le 13 mars 1802, pour Barcelone, où il arriva le 16 avril. Il était attiré dans cette ville par la présence d'un de ses cousins, M. Chessel, qui occupait dans le commerce une belle situation.

Je n'y étais pas peu *éperdu*, ne sachant pas un mot de catalan, ni de castillan, sans aucune des notions requises pour le commerce, avec peu de fonds ; en un mot il a fallu toute la bonté de mon cousin Chessel pour me rappeler de mon étonnement.

Pourtant cet étonnement ne fut pas de longue durée. Avec le désir de bien faire et la volonté de réussir, Hudry possédait au plus haut degré les qualités qui pouvaient le conduire au but. Sans se laisser décourager par les besognes les plus ingrates, il eut la patience, à un âge où l'on oublie déjà, de recommencer ses études et de compléter sa première instruction.

Je tâchai d'abord de réformer mon écriture et de me familiariser avec la langue espagnole ; après quoi mon cousin me fit admettre auprès de lui chez M. Stembor.

Je me livrai à l'étude de la langue anglaise, au calcul, à la tenue des livres, au style épistolaire, à la fabrication des eaux-de-vie.

Au bout d'un an de cet apprentissage, on l'envoya à Reus, une des villes industrielles de la province, où MM. Stembor et C^{ie} avaient un établissement pour l'expédition des liqueurs et denrées du pays.

L'on vint faire la balance au 31 août, et comme les livres se trouvèrent dans le meilleur ordre possible, on me rappela à Barcelone pour y conduire les écritures de la maison, ce dont je me suis acquitté à la grande satisfaction de mes patrons, pendant près de cinq ans, — et tandis que l'on diminuait les appointements de tous les autres commis, l'on augmentait annuellement les miens, sans que j'en fisse la demande.

Pour tenir les livres dans un tel comptoir, il fallait nécessairement entendre le hollandais, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français, le catalan et l'italien, de façon que je dus me familiariser avec toutes ces langues, tout en faisant mon devoir.

Je fis, en outre, un cours (*théorique*) de navigation.

Cette période de sa vie est la moins agitée, et probablement la seule heureuse qu'il ait connue. Il en garda le plus agréable souvenir.

J'ai éprouvé toute sorte de satisfactions chez MM. Stembor et C^{ie}, étant dans l'intimité de M. Stembor, qui est le plus

aimable des hommes, et sous la protection de mon cousin Chessel, qui jouissait de la plus grande considération à la maison et en ville.

On allait tous les dimanches à la campagne, et on les y passait divinement bien.

Tout alors semblait sourire à notre compatriote. Après tant de labeurs et de vicissitudes, il touchait au terme où ses travaux devaient être couronnés.

L'on parlait de m'envoyer à la tête d'un établissement que l'on allait fonder à Tarragone, et d'un autre côté M. Simons me sollicitait pour former une société, laquelle n'aurait pas manqué de réussir, vu les connaissances de ce jeune Anglais et les puissantes protections dont il était étayé à Barcelone.

Il n'y avait pas de doute : c'était la fortune qui se présentait. Mais Hudry n'était pas né pour le bonheur.

Il avait compté sans le despote qui, dans ce temps, remuait le monde à son gré, semant sous les pas de ses soldats la ruine et le deuil. Napoléon s'étant cru obligé d'emprisonner Ferdinand VII et d'offrir la couronne de ce monarque à Joseph Bonaparte, l'Espagne entière se souleva (1808). Wellington accourut, les Français furent massacrés en grand nombre, et leurs troupes rejetées sur l'Ebre. Alors l'Empereur envoya des renforts, destinés à de sanglantes représailles, et Barcelone ne fut pas oubliée.

Après avoir été cerné pendant trois mois par un ennemi qui ne respirait que le carnage, je me crus trop favorisé de pouvoir m'échapper de cette malheureuse ville, que je quittai plongée dans la détresse, y laissant mon cher cousin, dont je n'ai pas encore eu de nouvelles quatorze mois après notre séparation ; Dieu sait ce qu'il est devenu !

L'Europe était en feu. La situation paraissait compromise pour longtemps... Que faire ? Hudry tourna ses regards vers le nouveau monde et s'embarqua pour les Etats-Unis (10 septembre 1808).

(A suivre.)

Fr. MIQUET.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

12^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 10. — OCTOBRE 1887.

Pressions barométriques moyennes : 723, à Annecy, » à Leschaux, 707,73 à Mélan. Maxima le 18, minima le 10 à Annecy et à Mélan, le » à Leschaux. Excursion du mercure : 22,1 à Annecy, » à Leschaux et 21,13 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Froid assez vif les derniers jours du mois. Moyenne à Annecy du maxima 11°8, du minima 1°9, à 9 h. du matin 5°4. Moyenne générale : à Douvaine », à Chamonix 4°1, à Mélan 5°37, à Bonneville 6°66, à Leschaux ».

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 10°3, de l'eau de puits 12°48, de rivière 8°52. A Annecy température du sol à 0^m,30 de profondeur 10°1.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'octobre : le	3	10	17	24	31	
Thermomètre... }	maxima.	7°4	6°9	1°9	6°9	4°7
	minima.	—3°5	—1°2	—11°2	—7°	—11°
Baromètre à 0°.....	628,1	615,5	628,9	624,9	631,2	

A cette station, le thermomètre reste la première dizaine du mois vers 0°, en dessous dès le 10, où il descend à —11° le 16, se relève vers le 20 pour être à —11° le 26 et revenir vers 0°. Le maximum barométrique est de 634,1 le 23, le minimum 612,5 le 15.

PLUIE ET NEIGE. — Période de pluie du 9 au 15, donnant de la neige à plusieurs stations. Maximum 110^m/m⁴ en 10 jours à Megève. Minimum 11^m/m³ en 10 jours également au Biot. La neige pendant le mois est de 0^m,37 au Biot, 0^m,275 à Chamonix, 0^m,282 à Megève, 0^m,07 à Sallanches, 0^m,10 à Mélan, 0^m,02 à Bonneville, 0^m,03 à Cruseilles, 0^m,17 à Seythenex, 0^m,07 à Faverges. A Annecy le 31 les toits des maisons sont blanchis par la neige. Au Semnoz, 94^m/m⁵ d'eau pendant le mois, le 17 il y a 0^m,31 de neige, le 24 0^m,25, le 31 il en tombe.

OBSERVATIONS DIVERSES. — Gelées blanches et brouillard à plusieurs stations. Le froid des derniers jours atteint les pommes de terre à quelques endroits.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission, A. MANGÉ.

TABLE DES MATIÈRES

Pour faciliter la recherche des principaux faits et remarques consignés dans les *séances* de la Société, on a mis à la suite de chacune des divisions de cette *Table*, sous la rubrique *Passim*, l'indication des pages renfermant des passages qui se rapportent à ces divisions (*Bibliographie, Histoire, etc.*) Les chiffres entre crochets [], à la suite d'un article, indiquent les pages où il se trouve une notice ayant trait au même sujet.

BIBLIOGRAPHIE

	Pages.
RITTER E. <i>Le Droit du Seigneur au moyen âge</i> , par le comte Amédée de Foras	91
MIQUET. <i>Les Volontaires de la Savoie</i> , par A. Folliet .	124
TISSOT. <i>Determinazione teorica della temperatura in Italia</i> , par A. Boltshauser	238
PASCALEIN. <i>Histoire de la vallée de Chamonix</i> . .	264
J. VUY. Suisse française et poésie. <i>Chants du pays</i> .	87

HISTOIRE

MUGNIER. Notes et documents sur l'évêché de Genève, depuis 1535. 10, 35, 129, 172, 224, 243, 280, 305, 337	
DUBOIS-MELLY. Etude critique du IV ^e volume de la Bibl. italienne. Relations diplom. 1713 à 1715. 52, 97	
PICCARD. Mémoire sur la Sainte-Maison de Thonon. 119	
RITTER E. Un document nouveau sur le séjour de saint François de Sales à Paris.	218
Id. Glanures salésiennes	272, [33]
J. VUY. Une lettre de David Rousseau	291
<i>Passim</i>	33, 34, 213, 215, 214, 241, 274

HISTOIRE NATURELLE

RÉVIL. Description géologique du Corbelet. . . .	69, 108
PAYOT V. Note sur la marche des glaciers de la val- lée de Chamonix.	150

	Pages.
PAYOT V. Découvertes de cristaux avec cheveux de Vénus et bulles d'air à Chamonix . . .	198
Id. Enlèvement d'un enfant par un aigle . . .	299

LITTÉRATURE ET PHILOGIE

CONSTANTIN. Chansons de J. Béard . . .	28, 80, 123, 156 200, 301, 333
Id. Etymologie du mot <i>gavot</i>	141, 193
LACROIX (l'abbé). Le pays de Gavot	260
TAVERNIER H. Etymologie de <i>Metz</i> et de <i>Meythet</i> .	117
MIQUET. Un émigrant chablaisien	316, 361
PASCALIN. Des mots <i>savoyen</i> , <i>savoyard</i> et <i>savo-</i> <i>sien</i>	325, 353

MÉTÉOROLOGIE

MANGÉ. Bulletin météorologique de la Hte-Savoie .	32 95-6, 128, 160, 207-8, 240, 303-4, 336, 366
TISSOT. Résumé des observations météorologiques de la H ^{te} -Savoie, faites en 1885 et 1886. 1,	345
Id. Date des vendanges	320
RAULIN. Sur les observations pluviométriques faites dans la Haute-Savoie	7

POÉSIE

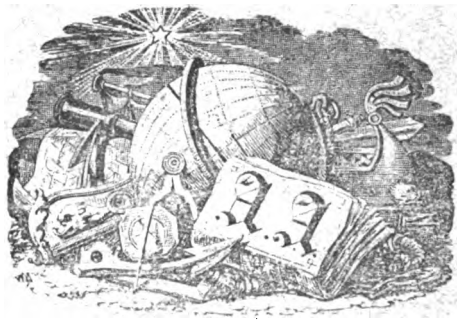
Pièces couronnées au concours de 1886	161
---	-----

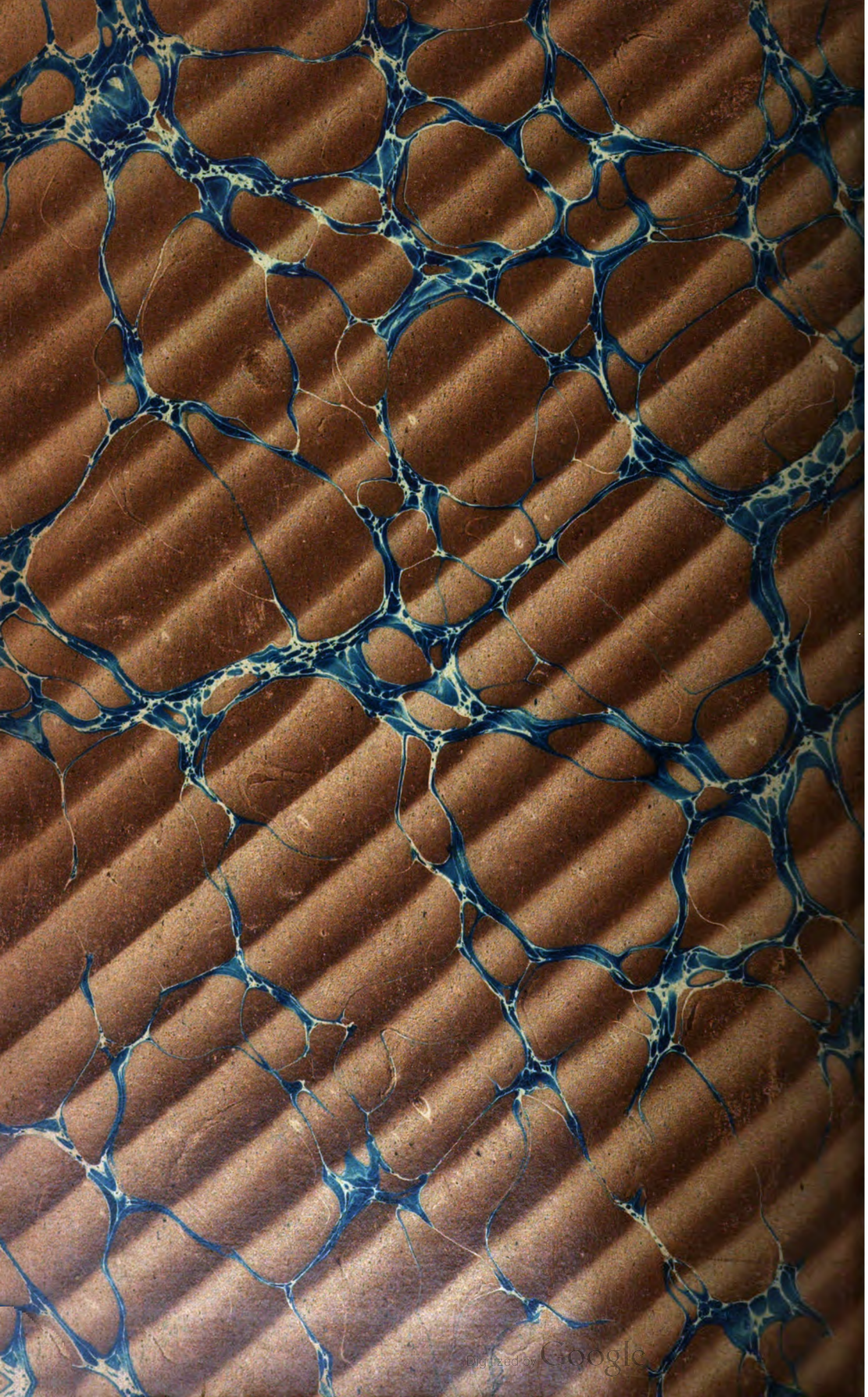
SCIENCES

DESPINE C.-H.-A. L'électricité et les tremblements de terre	293
--	-----

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE. Liste de ses membres . . .	v
Séances	33, 209, 241, 273
Concours Andrevetan. Lauréats	33
Congrès du Pont-de-Beauvoisin. Programme . . .	216

(REVUE SAVOISIENNE.) Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.





ONE DEC 13 1947

Widener Library



44 105 522 213